



















D'AUBIGNÉ



LES TRAGIQUES

## TIRAGE

15	exemplaires	sur papier de Chine (n <sup>os</sup> 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman (n <sup>os</sup> 16 à 30).
500	—	sur papier vergé (n <sup>os</sup> 31 à 530).
<hr/>		
530	exemplaires numérotés.	

N<sup>o</sup> 114

# AGRIPPA D'AUBIGNÉ

---

ÉDITION NOUVELLE

*Publiée d'après le manuscrit conservé parmi les papiers  
de l'auteur*

AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES

PAR



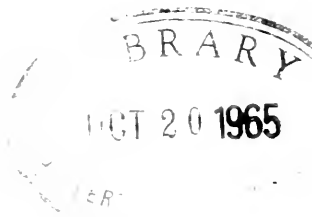
PARIS

Rue Saint-Honoré, 338

---

M DCCC LXXII

PQ  
1603  
A75  
1872



1015846



## NOTE SUR CETTE ÉDITION

**L**ORSQUE nous avons commencé, en 1867, par les SATIRES DE REGNIER, notre collection des CLASSIQUES FRANÇAIS, le nombre encore restreint des amateurs de beaux livres nous assignait le chiffre de 500 exemplaires comme maximum de notre tirage. Bien que nous vissions grossir chaque jour la phalange des bibliophiles, nous avons encore maintenu ce chiffre de 500 pour nos réimpressions des MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD, des LETTRES PERSANES et de RABELAIS. Mais chaque publication nouvelle nous créait de nouveaux amateurs, et nous avons pris alors le parti d'étendre notre tirage. Ainsi avons-nous fait pour les CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE, qui vont paraître dans quelques jours, et pour les ESSAIS DE MONTAIGNE, actuellement sous presse. En même temps que nous augmentions notre tirage, nous devions diminuer notre prix de vente, dont l'élévation relative avait pour cause le nombre très-restreint des exemplaires; aussi donnons-nous aujourd'hui pour 12 fr. 50 c. des volumes absolument identiques à ceux que nous avons dû coter au prix de 20 fr.

Ces nouveaux volumes commencent la deuxième série de nos CLASSIQUES FRANÇAIS, dans laquelle nous ne ferons entrer que des ouvrages généralement connus.

Quant à la première série, elle se compose d'abord des auteurs publiés jusqu'à ce jour, et se complétera par des œuvres s'adressant à un moins grand nombre de lecteurs et dont le tirage nous paraîtra devoir encore être limité à 500 exemplaires. C'est à ces dernières que se rattachent LES TRAGIQUES, dont nous offrons aujourd'hui une édition aux bibliophiles.

Dans la notice qu'on va lire, M. Ch. Read, qui a bien voulu,

pour la suite de cette édition, remplacer notre regretté collaborateur M. Prosper Mérimée, fait connaître aux lecteurs les fêripêties par lesquelles a passé l'impression de l'ouvrage. Les accidents mêmes de notre travail, ainsi que les irrégularités sans nombre d'un manuscrit souvent fautif, ont marqué leur trace dans ce volume par quelques imperfections, dont plusieurs se trouvent d'ailleurs relevées dans les notes. Cependant, tel qu'il se présente, il sera, nous n'en doutons pas, estimé pour ses qualités, aussi bien qu'excusé pour ses quelques défauts, par ceux qui savent apprécier les difficultés d'une impression telle que celle-ci.

Mais, en même temps que l'époque douloureuse que nous avons récemment traversée a si fâcheusement interrompu notre travail commencé, elle est venue donner à cet ouvrage un poignant intérêt d'actualité. A quelque page que nous ouvrons le volume, il nous semble y lire notre propre histoire. Dans ces analogies dont l'esprit est frappé à chaque instant, la comparaison n'est pas toujours, hélas! en faveur de notre époque, et l'on se demande parfois ce que trois siècles de civilisation ont diminué de la sottise et de la férocité des hommes. Mais, si nos désastres ont été sans exemple, ce qui est sans exemple aussi, c'est la rapidité avec laquelle notre pays se relève. Il le doit sans doute à sa puissante vitalité, mais il le doit encore au génie politique et au dévouement sans bornes de l'homme qui semble nous avoir été réservé pour réparer nos malheurs, et qui, en ramenant l'ordre et la prospérité dans la patrie troublée, nous a fait, en ce qui nous concerne personnellement, les loisirs nécessaires pour mener à bonne fin, avec ce livre qui paraît aujourd'hui, tant d'autres œuvres interrompues.

D. J.

Octobre 1872.







## AVANT-PROPOS

*Si jamais l'on pouvait en idée person-  
nifier un siècle dans un individu, d'Aubigné  
serait, à lui seul, le type vivant, l'image  
abrégée du sien.*

SAINTE-BEUVE.

### I

**M**ÊME avant de voir le jour, certains livres ont leur destin : *habent sua fata*.... Celui-ci est, pour sa part, un des témoins, une des victimes de la funeste année 1870-71, de notre guerre étrangère et de notre guerre civile. La première l'a arrêté au début de l'impression et a sans doute avancé la mort de l'éminent écrivain qui devait être le parrain de cette édition des *Tragiques*. La seconde l'a menacé dans son achèvement même ; car les désastreux incendies qui, en découronnant Paris, ont rendu la Commune à jamais exécration, ont anéanti le cabinet et les travaux posthumes de ce premier éditeur ; et ils n'ont pas épargné non plus celui qui écrit ces lignes : en un mot, peu s'en est fallu que tout ce qui devait permettre la continuation de l'œuvre ne fût englouti en même temps.

Né dans de telles conjonctures, notre volume peut, en

quelque sorte, se faire à lui-même l'application de certains vers de l'auteur des *Tragiques*, et dire avec lui :

J'ai vu. . . . . *la France affolée. . .*  
*Voicy le reistre noir foudroyer au travers*  
*Les masures de France... Et de doctes brigands...*  
 . . . . . *Et le furieux vice*  
*Et le meurtre public sous le nom de justice...*  
*Les temples, hospitaux, pillés et outragés,*  
*Les collèges détruits par la main ennemie*  
*Des citoyens esmus. . . . .*

Il peut dire, hélas! qu'il a vu, lui aussi ,

. . . . . *Eschauffer la bestise civile*  
*A fouler sous les pieds tout l'honneur de la ville...*  
*Piper les foibles cœurs du nom de liberté...*  
*Courir la multitude aux brutes cruautés...*  
*Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civile...*

Qu'il a été, une fois de plus, appelé

*A juger quelle beste est un peuple sans bride...*

Et il peut s'écrier avec une amère douleur :

*O France désolée! ô France sanguinaire!*  
*Non pas terre, mais cendre!. . . . .*  
*Tu donnes aux forains à l'étranger, ton avoir qui s'egare!*

Comment se défendrait-on aujourd'hui de tels rapprochements?

*Car nos yeux sont tesmoins du subject de nos vers.*

Est-ce, en effet, pour son temps seulement que d'Aubigné semble avoir écrit :

*Vous ne semez que vent en stériles sillons,  
 Vous n'y moissonnez que volants tourbillons,  
 Qui, à vos yeux pleurants, folle et vaine canaille,  
 Feront pirouëtter les esprits et la paille!*

Et n'a-t-il pas été plus prophète, en vérité, qu'il ne voulait l'être, lorsque, maudissant Catherine de Médicis et sa fastueuse création des Tuileries, il prédisait ces sombres destinées :

*. . . des os et des charbons,  
 Restes de ton palais et de ton marbre en cendre,*

associant encore ici, comme par une sorte de pronostication fatidique, le fatal *reistre noir* à ces prodigieuses catastrophes, qui n'étaient que trop réellement réservées à nos jours?

Enfin, peut-on lire sans une impression de rage et de honte rétrospective des vers tels que ceux-ci, qui semblent dater d'hier :

*Après se vient enfler une puissante armée,  
 Remarquable de fer, de feux et de fumée,  
 Où les reistres, couverts de noir et de fureurs,  
 Départent des François les tragiques erreurs<sup>1</sup>.. .*

## II

M. Prosper Mérimée et M. Ludovic Lalanne, en publiant leurs éditions nouvelles des *Aventures du baron de Fœneste* (1855) et des *Tragiques* (1857), regrettèrent de n'avoir pu obtenir communication des manuscrits de d'Aubigné, conservés chez M. le colonel Tronchin, près de Genève. En

1. Voir, pour tous ces vers, *passim*, p. 62, 43, 144, 33, 224, 208, 224, 218, 226, 34, 51, 43, 300, 297, 216.

effet, M. Tronchin, plein d'obligeance d'ailleurs, ne se souciait guère, à cette époque, de mettre ses précieuses archives à la disposition des chercheurs, dont il appréhendait quelque peu la curiosité indiscreète, surtout en ce qui touchait les papiers de d'Aubigné et ceux du célèbre docteur Tronchin, l'ami de Voltaire, parfois sujets à caution<sup>1</sup>.

Toujours est-il que, quelques années après, en 1863, je fus plus heureux. Je reçus à Bessinges, près Genève, dans cette belle propriété du colonel Tronchin où sont soigneusement gardées ses archives de famille, et le meilleur accueil et la plus complète communication des papiers de d'Aubigné. Dès lors, il me fut permis de publier pour la première fois un inventaire exact de ces documents (*Bull. de la Soc. d'Hist. du Protest. franç.*, XII, 465).

Lorsque, en 1869, M. Mérimée et M. Jouaust eurent formé le projet de donner une nouvelle édition des *Tragiques*, je fus prié par eux de voir, dans un voyage que je faisais alors à Genève, s'il me serait possible de leur procurer une révision du texte imprimé, faite sur le manuscrit de Bessinges. L'autorisation me fut gracieusement accordée et, comme je n'avais pas le loisir d'en profiter moi-même, M. Thérémim voulut bien, avec une rare obligeance, se charger d'accomplir cette tâche longue et minutieuse. Il s'en est acquitté avec un soin et une promptitude dont nous ne saurions assez le remercier.

Dès le mois d'avril 1870 on put mettre sous presse, et M. Mérimée, qui réservait ses annotations pour la fin, avait déjà reçu de M. Jouaust les cinquante-six premières pages du présent volume, lorsque le fléau d'une guerre insensée vint tout à coup précipiter notre pays dans l'abîme des barbaries et des calamités. C'en était donc fait pour longtemps de semblables travaux. *Cedat toga armis!*... M. Mérimée, déjà bien malade, quitta Paris le 11 septembre, pour gagner Cannes, où sa santé l'obligeait à chercher chaque hiver un refuge. Ses jours étaient comptés, et il ne se faisait

1. C'est ce que nous avait affirmé M. Sayous, qui d'ailleurs connaissait ces papiers, ayant été exceptionnellement admis à les consulter.

aucune illusion. Il succomba en arrivant, le 23 septembre, et le siège de Paris, qui avait commencé le 19, ne nous permit d'apprendre sa mort que trois mois après, par un de ces journaux de Londres qui nous parvenaient irrégulièrement et longtemps après leur date.

Heureux ceux à qui il a été donné de terminer leurs jours à temps pour ne pas assister à ce spectacle navrant de nos misères! Comme si ce n'eût pas été assez des douleurs et des humiliations que nous avait infligées ce lugubre siège de notre capitale, — siège conduit Dieu sait comme! et avec quelle funeste infatuation! — il fallut y ajouter les hontes et les épouvantements d'une autre guerre, — *plus quam civile*, — d'un second siège, dont l'histoire serait, certes, une page digne de la plume vengeresse de l'auteur des *Tragiques!*....

### III

*Pacis artes colere inter Martis incendia* : chose malaisée! comme le dit d'Aubigné lui-même au début de ses *Mémoires* (p. 10). Si pourtant un ouvrage se trouvait approprié à de pareilles circonstances, c'était bien celui dont les tableaux portaient ces titres d'une sinistre actualité : *Misères*, — *Princes*, — *Chambre dorée*, — *Feux*, — *Fers*, — *Vengeances*, — *Jugement!* N'étaient-ce pas là, en effet, comme les rubriques du cycle infernal que nous venions de traverser?

J'en fus frappé lorsque M. Jouaust, voulant reprendre le travail interrompu, me demanda de donner mes soins à cette édition. Ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, la maison de la rue de Lille où demeurait M. Mérimée n'était plus, le 26 mai 1871, qu'un monceau de cendres : sa belle bibliothèque d'érudit et fin connaisseur, qu'il avait léguée à l'Institut, ses riches collections, ses manuscrits, ses correspondances inédites de Victor Jacquemont et de Stendhal, tout était anéanti! Les matériaux qu'il avait préparés pour l'annota-

tion des *Tragiques*, et auxquels j'avais moi-même apporté ma petite part, avaient eu le même sort. De mon côté, avec l'Hôtel de ville, entièrement dévoré par les flammes, j'avais vu disparaître, non-seulement tous les services si précieux que j'avais à diriger : — Travaux historiques, — Archives, — État civil, — Bibliothèque, — Collections de toutes sortes, destinées au musée municipal de l'Hôtel Carnavalet, — mais aussi mon propre cabinet, situé au coin de l'avenue Victoria, et tout ce qu'il renfermait de livres, d'objets, de papiers m'appartenant, parmi lesquels se trouvaient bien des notes bibliographiques et philologiques, relatives à d'Aubigné, qui me font faute aujourd'hui!...

Le principal restait, mais restait seul : c'est-à-dire la copie de notre volume, qui par bonheur était demeurée à l'imprimerie, et dont sept demi-feuilles (soit 56 pages) se trouvaient déjà tirées. C'est donc là que j'ai commencé ma tâche de réviseur, en suivant les errements qui avaient été adoptés par M. Mérimée et M. Jouaust. Chemin faisant, j'ai examiné de près les antécédents des *Tragiques*, recherché les éclaircissements et les améliorations que comportait notre édition nouvelle.

#### IV

D'Aubigné avait son poème « depuis trente-six ans et plus » sur le métier, et il ne l'avait pas, tant s'en faut, tenu secret, lorsqu'il se décida en 1616 à le publier, sous le voile d'un anonyme transparent et avec l'aide d'une petite ruse littéraire qui ne devait tromper personne. Il supposa un abus de confiance d'un sien serviteur, « le larron Prométhée », lequel expose, dans un Avis aux Lecteurs, que s'il a dérobé son maître, c'est afin de faire bénéficier le public de son larcin, en ôtant les *Tragiques* de dessous le boisseau où ledit maître les tenait depuis trop longtemps. Cette première édition est petit in-4, et il est probable qu'elle fut



faite à Maillé, comme celle de l'*Histoire universelle* En voici le titre :

LES  
T R A G I Q V E S

DONNEZ AV PVBLIC PAR  
le larcin de Prométhée.

AV DEZERT,  
PAR L. B. D. D.

M. DC. XVI.

Je ne vois nulle part que l'on ait remarqué et expliqué ces quatre initiales L. B. D. D., derrière lesquelles notre auteur se cache... *et se cupit ante videri*. L'explication que j'en ai trouvée me semble d'autant plus incontestable qu'elle m'a été fournie par d'Aubigné lui-même. C'est lui, en effet, qui nous dit dans ses *Mémoires* (à l'année 1590) qu'à l'assemblée de Chatellerault « toutes les aigreurs et duretez lui furent imputées, et qu'on l'appela *le Bouc du dezert*, parce que tous dischargeoient leurs haines sur lui ». *Le Bouc Du Dezert*, tel est le surnom sous lequel il se désigne encore ici lui-même, et que confirme d'ailleurs le nom de lieu supposé : *Au Dezert* <sup>1</sup>.

La préface de cette première édition en promettait dès lors une seconde avec des compléments. L'auteur la donna

1. Curieuse annotation que celle qu'on lit dans le *Manuel du Libraire*, à propos de cette première édition, en tête de son article sur d'Aubigné : « Cet ouvrage satirique en vers est écrit avec chaleur, mais sans correction. » — M. Prud'homme eût-il mieux dit !

quelques années après, petit in-8, mais sans date ni lieu d'impression, et il y mit son nom :

LES  
TRAGIQUES

CI-DEVANT  
DONNEZ AV PVBLC

par le larcin de PROMETHÉE.

*Et depuis*

AVOVEZ ET ENRICHIS

par le S<sup>r</sup> D'AVBIGNÉ.

★

Cette édition, devenue beaucoup plus rare que la première, est comme elle en caractères italiques. Elle a 333 pages et 16 feuillets non paginés, qui contiennent, outre l'*Avis aux lecteurs* et la *Préface* en vers, trois sonnets et un remplissage final en prose. Il y a environ 400 vers nouveaux intercalés çà et là dans les sept livres, et le poëme compte ainsi 9,264 vers <sup>1</sup>.

V

On ne connaît que ces deux éditions. Cependant la *Bibliotheca exotica* de George Draud, publiée à Francfort

1. M. Lalanne en a compté 8,972 (y compris les 414 de la préface en vers), mais, d'après le décompte qu'il fait des sept Livres, il y aurait erreur pour le Livre III, lequel a 1,089 et non 390 vers. — Voici les chiffres, d'après notre manuscrit : I. *Misères*, 1,380. — II. *Princes*, 1,530. — III. *Chambre dorée*, 1,044. — IV. *Les Feux*, 1,416. — V. *Les Fers*, 1,564. — VI. *Vengeances*, 1,122. — VII. *Jugement*, 1,218. — Total : 9,274. (V. aux Notes, p. 339.)

en 1625, mentionne une : SECONDE ÉDITION, avec augmentation d'une quarte part, remplacement des lacunes de la précédente et plusieurs pièces notables adjoustées. A Genève, chez les héritiers et veſve de Pierre de la Rovière, 1623. La *Bibliotheca exotica* est une compilation des catalogues de librairie des foires de Francfort.

On s'est demandé si ce ne serait pas là une troisième édition, ou si ce titre, pris sur un prospectus ou catalogue de libraire de 1623, ne désignerait pas tout bonnement la seconde édition, celle (sans date) qui vient d'être indiquée. Cela ne nous paraît pas faire doute : ce n'est point le relevé d'un titre, c'est une simple annonce de librairie, qui se rapporte à l'édition sans date, et qui nous apprend (ce que son titre nous laissait ignorer) : le lieu d'impression (Genève), le libraire (Pierre de la Rovère), et l'année (1623).

Quisait, après tout, si l'on ne découvrirait pas quelque jour un exemplaire inconnu de cette même seconde édition, portant exactement le titre libellé ci-dessus? En d'autres termes, qui sait si la seconde édition n'a pas eu deux titres : 1° celui (sans date) que portent les exemplaires jusqu'ici connus; 2° celui qui aurait été porté tel quel au catalogue transcrit par Georges Draud (1623)? Voici un fait qui peut autoriser cette conjecture.

On ne connaissait jusqu'ici qu'une édition des *Petites Œuvres meslées* de d'Aubigné; on n'en avait du moins signalé que des exemplaires de 1630. Or, je viens de constater *de visu* qu'il y a eu de cette même édition un premier tirage, ou du moins une première émission d'exemplaires, avec un titre différent et portant la date de 1629. Cette première émission aura eu lieu avant la mort de d'Aubigné; puis le titre aura été modifié l'année suivante. L'exemplaire de ce premier tirage qui nous permet de faire cette constatation instructive appartient à la Bibliothèque de Zurich : en existe-t-il d'autre? Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le titre porte : *Second Recueil | des | PETITES | ŒUVRES | du | Sr d'Aubigné. | A Genève, | chez Pierre Aubert, | Imprimeur Ordinaire de la Républi | que et Académie. | M. DC. XXIX. — Second recueil!* tandis qu'il

n'en avait pas paru de premier. C'est encore là une de ces surprises familières à d'Aubigné, et peut-être est-ce à cause de cela qu'on jugea à propos de substituer à ce titre celui-ci, qui était seul connu : *Petites ŒUVRES Mesiées | du | sieur d'Aubigné. | Le contenu desquelles se void és pages sui | vantes la Préface | A Genève | Chez Pierre Aubert. | Imprimeur Ordinaire de la Republi- | que et Aca- démie | M. DC. XXX. | Avec permission et privilege.*

Cette constatation explique enfin l'article du troisième inventaire dressé après la mort de d'Aubigné, où les *Petites-Œuvres* sont désignées sous le titre de *Second Recueil du Sr d'Aubigné*, qui n'avait pu être compris jusqu'ici, et prouve en outre que le volume fut imprimé du vivant de d'Aubigné, et non par les soins des héritiers, comme on le croyait. (V. Sayous, II, 236, et Heyer, p. 42 et 49.)

Quant à une certaine lettre de Guy-Patin demandant, le 10 mars 1654, qu'on lui envoie « les *Tragiques* de M. d'Aubigné, depuis peu réimprimés à Genève, in-8 », il me paraît hors de doute qu'il s'agit encore ici de cette même *seconde* édition, qui, étant sans date, a pu fourvoyer plus d'une fois et pendant assez longtemps les amateurs. Ce qui est sûr, c'est que cette soi-disant réimpression n'a jamais été signalée<sup>1</sup>.

## VI

Un point moins facile à éclaircir, au premier abord, c'est celui de savoir si d'Aubigné eut ou n'eut pas la pensée de donner une *troisième* édition, et si le manuscrit transmis à ses héritiers, et que nous publions, eut ou non cette destination. On remarquera d'abord qu'il porte à la première page cette mention que l'on a pris soin de reproduire sur notre titre : *Donné à l'imprimeur le 5 aoust*, qui, si elle était complète, devrait trancher la question. Mais à quelle année la rapporter, et, partant, de quelle édition s'a-

1. La *Bibliothèque historique* de Lelong et Fontette fourmille d'erreurs dans ses articles sur d'Aubigné. Elle compte, sans y regarder, cinq éditions des *Tragiques*.

girait-il? A-t-elle vu le jour? L'état du manuscrit ne laisse guère supposer qu'il ait passé par les mains des compositeurs d'imprimerie. Enfin l'examen du texte même exclut l'idée qu'il ait pu servir à imprimer soit une *troisième*, soit la *seconde* édition; car on verra que, s'il renferme des additions et des variantes, au fond c'est la leçon primitive, le premier jet de l'auteur qui subsiste, tel que dans l'édition de 1616. D'où il faut conclure, ou qu'il y serait revenu en détail, en préparant sa troisième édition, — ce qui n'est guère admissible, — ou qu'il avait écrit la susdite mention à titre de simple *memento* sur son manuscrit, tandis qu'il envoyait une copie différente de ce manuscrit à son imprimeur, soit pour la première, soit pour la *seconde* édition. Ce qui rend cette dernière hypothèse assez plausible à nos yeux, c'est qu'une feuille volante, qui s'y trouve jointe et qui contient des *errata* et *addenda*, renvoie aux pages de l'édition de 1616, et que ces *errata* et *addenda* ont effectivement servi pour l'édition de 1623.

Toujours est-il qu'on lit dans le testament olographe de d'Aubigné, en date du 24 avril 1630 : « . . . . . Je recommande à mes amis. . . . la réimpression de mes *Tragiques* et autres (manuscrits), s'ils le trouvent à propos. Et, quant aux mille exemplaires qui sont à Rolle, je désire qu'ils soient vendus, et leur prix mis à ma succession, hormis deux cents desquels je fais don par moitié à M. Tronchin et à La Fosse (son fils Nathan), à chacun cent. »

Ainsi, il n'avait point fait, mais il souhaitait que ses amis fissent, à l'aide de notre manuscrit, une réimpression de ses *Tragiques*. Ils ne jugèrent pas à propos de réaliser ce vœu <sup>1</sup>....

1. Le 28 mai 1630, les commissaires chargés de « visiter les escripts de feu M. d'Aubigné rapportent... qu'ils n'ont point trouvé ce qu'il a augmenté de ses *Tragiques*, et madame sa vefve leur a dit qu'elle les avoit, et que le défunct les luy avoit donnés pour les envoyer à son frère à Londres » (Philippe Burlamacchi, établi en Angleterre). (Heyer, *D'Aubigné à Genève*, notice et documents inédits. Genève, 1870, In-8, P. 49.)

Cet envoi a-t-il été fait? Oui, puisque le volume est conservé aujourd'hui au British Museum. (Voir aux *Notes* (p. 339) les renseignements que nous donnons à ce sujet.)

## VII

La troisième édition (*magno proxima intervallo*) est donc bien celle que M. Lud. Lalanne a donnée en 1857 dans la *Bibliothèque Elzévirienne* de Jannet, après avoir consacré près de deux années à établir son texte sur les deux éditions publiées du vivant de l'auteur, et à l'accompagner de notes historiques et philologiques. C'était là un travail ardu, considérable, et dont l'accomplissement fut un grand service rendu à notre littérature, au public, et aux futurs éditeurs des *Tragiques*. Car la difficulté extrême que l'on avait à se procurer ce poëme et celle que l'on éprouvait à sa lecture en faisaient, pour ainsi dire, une lettre morte; et c'était certes grand dommage, puisque d'Aubigné mérite d'être placé, comme le dit M. Lalanne, au premier rang parmi les prédécesseurs des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle.

## VIII

Ainsi, l'édition que nous avons entrepris de mettre sur pied est la quatrième. Elle donnera satisfaction aux connaisseurs, pour qui l'existence d'un manuscrit laissé par l'auteur, et encore inexploré, était un *desideratum* fâcheux; car ce n'est pas pour eux qu'a été fait le dicton : *ignoti nulla cupido*. — Non que ce manuscrit ait apporté à notre texte des changements d'une grande importance, mais il nous a fourni, en bien des cas, une lecture meilleure, et par conséquent un éclaircissement naturel de certains mots mal déchiffrés et estropiés dans les éditions antérieures. Parfois aussi, il faut bien le dire, il risquait de nous induire en erreur, si nous n'avions pris garde, car c'était l'imprimé qui avait raison contre le manuscrit. Tant la correction était et est chose chanceuse avec un auteur tel que celui des *Tragiques*! Tant l'écriture et l'orthographe

étaient chez lui également fantasques ! Son *Histoire universelle* est là pour montrer quels furent les fruits habituels de cette incurable irrégularité <sup>1</sup>.

Je n'ai pas cru devoir recommencer le labeur d'annotation de M. Lalanne : en venant après lui, on est désormais et nécessairement son tributaire. Je me suis attaché de préférence à rectifier quelques erreurs, à commenter quelques passages non expliqués, à compléter certains rapprochements. Le système adopté de notes renvoyées à la fin du volume ne se prêtait pas d'ailleurs, comme celui des notes au bas des pages, à un commentaire courant et à beaucoup de détails. Or, avec un auteur comme d'Aubigné, il faut se retenir pour ne pas annoter à outrance.

Ce poème étrange des *Tragiques*, si plein de vie et de grandeur, a, pour la postérité surtout, un double inconvénient : c'est, d'une part, un certain manque de clarté, qui est dans le dessein de l'auteur; d'autre part, une forme

1. « Pour tout dire, les *Tragiques*, dit M. Sayous, ne ressemblent pas mal à un livre qu'auraient imprimé des ouvriers inintelligens, sur un manuscrit inintelligible. » M. Sainte-Beuve avait déjà touché juste en expliquant de la même façon les étrangetés de ce poème. « Il faut bien avouer, ajoute M. Sayous, que l'édition de 1623, imprimée à Genève sous les yeux de l'auteur, revue et augmentée par lui, n'est guère plus débarbouillée que celle de 1616. » — Et ailleurs : « D'Aubigné ne pouvait souffrir l'épreuve d'une seconde lecture, et cela suffit pour expliquer les périodes empâtées, les ellipses inouïes, les digressions, les sens rompus et mal renoués qui font souvent de telle de ses pages un dédale inextricable au milieu duquel la pensée fuit, échappe à la vue et disparaît quelquefois pour ne plus reparaitre. Mais un peu plus loin, et même au plus épais du labyrinthe, on retrouve tout à coup le poète avec son vers d'airain, ses hardies et fortes images, son trait de feu et ses coups de massue. »

Il faut croire que d'Aubigné avait été vertement critiqué au sujet de ses nombreuses incorrections, car en tête des *Petites Œuvres mêlées*, le dernier de ses livres et le mieux imprimé de tous (il le fut à Genève en 1629, quelques mois avant sa mort, comme nous l'avons établi), il a placé ce quatrain significatif :

## AUX CRITIQUES.

*Correcteurs, je veux bien apprendre  
De vous, je subiray vos loix,  
Pourvu que pour me bien entendre  
Vous me lisiez plus d'une fois.*

tout à fait personnelle, énigmatique, tantôt à force de surabondance et de prolixité, tantôt à force de concision.

*J'évite d'être long, et je deviens obscur.*

En outre, la composition pèche sous le rapport de l'unité et de la suite; il y règne une sorte de confusion, provenant en partie des nombreux et successifs remaniements faits à de longs intervalles; c'est un va-et-vient d'idées et de faits similaires, au milieu desquels on se noie. Il m'a donc paru que je ferais une chose éminemment utile, et pour moi-même et pour nos lecteurs, si je dressais des *sommaires* qui permissent de saisir et de suivre le sujet sans désespérer. La lumière jetée sur l'ensemble de l'ouvrage en éclairerait en même temps les détails. J'ai donc fait de chacun des sept livres une analyse assez développée, dans laquelle je me suis appliqué à me servir çà et là, autant que possible, du texte même de l'auteur.

## IX

Quant au plan général, d'Aubigné a pris soin de nous le faire connaître dès la première édition, en l'exposant aux lecteurs par la plume de son prétendu larron de serviteur.

Les sept livres, « dont les titres sont comme autant de menaces ou d'énigmes », ont, dit-il, entre eux un lien commun, celui « des effets et des causes ».

I. *Misères* : « tableau piteux du royaume en général », des calamités et des guerres civiles qui le désolent.

II. *Princes* : ce sont eux, ce sont leurs vices et déportements qui ont amené ces calamités et guerres civiles. L'auteur les traite en conséquence, avec la liberté de langage qui lui est propre.

III. *La Chambre dorée* : c'est-à-dire la Justice, source de



toute injustice et de toute corruption, autre cause et instrument des misères.

IV. *Les Feux* : peinture des persécutions exercées contre les partisans de la réforme religieuse.

V. *Les Fers* : où l'auteur retrace les épreuves temporelles et les triomphes célestes des religionnaires.

VI. *Vengeances* : tableau des châtimens infligés ici-bas par Dieu aux persécuteurs de son Église

VII. *Jugement* : peinture des châtimens qui leur sont réservés après leur vie, ainsi que des béatitudes célestes : tableau de la fin du monde et du jugement dernier.

D'Aubigné a été au-devant du reproche qu'on pourra lui faire de « passion partizane » : il avoue qu'il a voulu « esmouvoir ». — « Nous sommes ennuyés des livres qui enseignent, se fait-il dire; donnez-nous-en pour esmouvoir. » Et ainsi a-t-il fait. Il est incontestable qu'il a déployé une rare vigueur pour atteindre son but et qu'il y a réussi.

## X

En lisant les *Tragiques*, on est étonné des traits originaux et éclatants, des germes de grandes beautés que l'on y rencontre fréquemment. Comme l'a très-bien dit M. Lallanne, on sent que le grand siècle n'est pas encore venu, mais on sent qu'il va venir. De bons juges ont placé notre auteur, comme prosateur original et pittoresque, très-près de Saint-Simon, qu'il annonce. Il est de la bonne école, il est Rabelaisien, dit M. Heyer, c'est-à-dire *franc-gaulois*, ainsi qu'il s'est qualifié lui-même.

Il faut remarquer que, bien que le xvi<sup>e</sup> siècle eût pris fin et que *Malherbe fût venu* lorsque d'Aubigné publia son poëme, il appartient essentiellement, comme poëte, au siècle de Ronsard, son maître, et ce serait un véritable anachro-

nisme, comme l'a fait observer M. Sainte-Beuve, que de le ranger, à sa date, parmi les écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle, tant il avait conservé la vigueur et le langage de sa jeunesse : il écrivit jusqu'au bout, comme il s'était battu, à *la vieille huguenotte*.

D'Aubigné, c'est en quelque sorte un Ennius de notre littérature, et, à voir certains rapprochements, certaines affinités singulières, on est tenté de croire que plusieurs de nos grands écrivains ont trouvé dans son *fumier* plus d'une perle dont ils ont fait profit, à moins que ce ne soient là de ces heureuses rencontres des beaux esprits.

Déjà, et à propos de ces fières paroles que l'auteur des *Tragiques* met dans la bouche de la Fortune (p. 113, v. 12 à 21 :

*Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines?...*

M. Sayous a remarqué qu'en faisant son propre portrait, d'Aubigné « a fait du même coup celui de ce grand Corneille, *qui lui ressemble par moment* : tous deux ayant même force de pensée et même audace de grand cœur. » Combien de ses vers, combien de ses mots, semblent, en effet, échappés de la plume de l'auteur du *Cid*, jusqu'à celui-ci qu'on a cru de l'invention de Corneille, et que nous trouvons déjà créé par le poète des *Tragiques* p. 193 :

*Le mal gagne le corps, prend l'esprit invaincu*<sup>1</sup>.

1 « C'est un vers merveilleux que celui de d'Aubigné à ses meilleurs moments. On entend déjà Corneille, sujet comme lui à ces contrastes d'obscurité et de lumière. » (Sayous. — Ce vers merveilleux (ainsi que l'a fait ressortir Sainte-Beuve, dès 1828) c'est l'alexandrin, « l'alexandrin franc et loyal, comme l'appelle Victor Hugo. » (*Tableau hist. et crit. de la poésie franç.*, etc., p. 183)

Sainte-Beuve avait gardé dans sa mémoire beaucoup de ces vers si hardis des *Tragiques* « qu'il qualifiait tout simplement de *sublimes*, » entre autres celui-ci, au sujet de la Saint-Barthélemy et « de cette buée de sang qui s'exhale des carnages » :

*A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes...*

Il le cita encore avec une grande admiration dans une de ses dernières *Causeries*, celle du 20 avril 1869, sur M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore.

Et ne le croirait-on pas de Corneille aussi cet autre vers, d'une si superbe ironie. et qui est frappé comme une médaille historique à fleur de coin (p. 103) :

*Ce n'est qu'un coup d'Etat que d'estre bien parjure!*

Ailleurs (p. 253), ce sont de véhémentes imprécations, rappelant celles de *Camille*.

Et ces autres vers si *cornéliens* :

*Je vois ce que je veux, et non ce que je puis. (P. 76.)*  
*La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie;*  
*Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie. (P. 120.)*

Mais peut-être sera-t-on plus surpris encore des rapports que l'on observe entre d'Aubigné et notre Virgile français, le doux et harmonieux Racine, parce que là ils sont plus imprévus, plus invraisemblables. Et il ne s'agit pas ici seulement de l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, puisant son inspiration, comme l'auteur des *Tragiques*, aux grandes sources bibliques, tous deux y trouvant, avec le même soufite, une phraséologie et une éloquence frappantes d'analogie : témoin leurs invectives contre les « détestables flatteurs » et l'aveuglement des rois; les stances qui terminent la *Chambre dorée*; la mort de Jézabel; la peste et la faim :

☛ *Changeant la terre en fer et le ciel en airain.*

Il s'agit de l'auteur des *Plaideurs* rencontrant, lui aussi, par anticipation, dans la *Chicane* de la *Chambre dorée*, le formidable et si comique dénombrement de son *Chicaneau* (acte I, sc. 7) :

*Tout interlocutoire, arrest, appointment*  
*A plaider, à produire un gros enfantement*  
*De procez, d'interdits, de griefs; un compulsoire,*

*Puis le desrogatoire à un desrogatoire,  
 Visa, pareatis, replicque, exceptions,  
 Révisions, duplique, objects, salvations,  
 Hypothèques, etc. (P. 154.)*

En maint autre endroit, d'Aubigné, qui dit quelque part :  
*Deschaussons le cothurne, et rions...* a aussi quelque chose  
 de l'accent incisif de notre grand Molière (p. 83) :

*Nos anciens, amateurs de la franche justice,  
 Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :  
 Ils appelloient brigand ce qu'on dit entre nous  
 Homme qui s'accommode. . . . .  
 Ils tenoient pour larron un qui faict son mesnage,  
 Pour poltron un finet, qui prend son avantage...*

Et ailleurs :

*Vous estes compagnons du mesfait, pour vous taire.*

Il n'est pas jusqu'à Despréaux, son antipode, qui ne prête  
 à un rapprochement avec notre auteur. Sa fameuse image  
 du Rhin : *Au pied du mont Adule*, rappelle la vision du  
*Vieillard Océan*, au livre V des *Tragiques* (p. 250).

Enfin, nos modernes, nos contemporains, qui ont, et non  
 sans raison, rendu hommage au vieux Ronsard, semblent  
 n'avoir pas dédaigné de saluer aussi et d'étudier son fidèle  
 disciple. Ils ont goûté sa libre et verte allure, sa facture dé-  
 gagée et cavalière. On a déjà fait observer que la fin du  
 livre II (*Princes*) se retrouve dans les vers de Victor Hugo :

*Car lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,  
 L'océan convulsif tourmente en même temps  
 Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage  
 Et la feuille échappée aux arbres du rivage.*

et que le prologue des *Iambes* d'Auguste Barbier rappelle  
 ce début (p. 77) :

*Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.*

Les mêmes idées naissent des mêmes situations. Mais ne pense-on pas malgré soi à certaines virulentes tirades du drame *Le Roi s'amuse*, quand on lit (p. 8) ces vers :

*Vous êtes fils de serfs, et vos têtes tondues  
Vous font ressouvenir de vos mères vendues.*

et surtout ceux-ci (p. 294) :

*Vous leur avez vendu, livré, donné en proie  
Ame, sang, vie, honneur ! Où en est la monnoye ?...*

« Vous avez », dit M. de Saint-Vallier,

*Terni, flétri, souillé, deshonoré, brisé,  
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé !*

Et Triboulet :

*... Au milieu des huées,  
Vos mères aux laquais se sont prostituées !*

Mêmes sentiments, mêmes procédés d'expression.

D'Aubigné avait dit, au livre des *Princes* (p. 120, v. 14), en parlant de l'amiral Coligny, dont le fils avait abjuré et changé de parti entre les mains des ligueurs :

*Il vit plus, sans colère, un de ses enfans chers,  
Dégénéré, lécher les pieds de ses bouchers.*

Et encore :

*Je vous en veux à vous, apostats dégénères,  
Qui leschez le sang frais tout fumant de vos pères  
Sur les pieds des tueurs!... (P. 294, v. 29.)*

Le poète des *Châtiments* a écrit à son tour :

*Prosternez-vous devant l'assassin tout-puissant,  
Et léchez-lui les picds, pour effacer le sang!* (Nox.)

D'Aubigné a eu manifestement, on le voit, sa part d'influence dans le mouvement qui a, d'une façon si heureuse, régénéré les lettres françaises, il y a un demi-siècle. Il a beaucoup prêté aux poètes de notre temps : c'était prêter à des riches.

Et ce n'est pas par les beaux côtés seulement que nos poètes d'aujourd'hui rappellent notre auteur huguenot, c'est aussi par ses défauts, tels que métaphores et antithèses baroques, hyperboles et jeux de mots puérils, accumulations bizarres, accouplements de termes, que l'on donne pour des nouveautés hardies, et qui ne sont que des archaïsmes. C'est ce qu'a, entre autres, très-bien fait ressortir un de nos meilleurs critiques, un de ceux qui ont le mieux apprécié d'Aubigné, Eug. Géroze. « Ne serait-on pas tenté, ajoutez-il, d'attribuer à l'auteur de la *Némésis* ces deux vers :

*J'en ai rougi pour vous, quand l'acier de mes vers  
Burinait votre histoire aux yeux de l'univers;*

ou ces quatre autres :

*Prête-moi, Vérité, ta pastorale fronde,  
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde  
Que je pourrai trouver, et que ce caillou rond  
Du vice Goliath s'enchâsse dans le front.*

« L'acier de mes vers », le « vice-Goliath », voilà bien les types d'une foule de locutions nouvellement remises en honneur, comme aussi de ces enjambements destinés à rompre la monotonie du vers alexandrin. »

## XI

En résumé, les *Tragiques* sont une œuvre confuse, exubérante, farouche, en quelque sorte, mais étincelante de sublimes beautés ; où tous les tons se heurtent, toutes les formes se mêlent, l'épopée, la satire, l'hymne biblique, l'idylle même : c'est comme un mélange du génie des prophètes et de celui de Juvénal. « Cette prodigieuse sortie contre la corruption des Valois, les violences de la persécution, les vices du clergé, de la magistrature et de la cour, est un chaos et un déluge ; mais, parmi cette tourmente, brillent à chaque instant des éclairs de génie et retentissent des accents de sainte colère et d'héroïsme <sup>1</sup>. »

Il y a, dans le grand drame lyrique des *Huguenots*, un trait assez heureux pour peindre une de ses figures les plus sympathiques, et, pour finir, je l'emprunte volontiers à son auteur, Émile Deschamps<sup>2</sup>, et je l'applique ici à notre soldat-poète, qu'il caractérisera parfaitement :

*Diamant brut, incrusté dans du fer*<sup>3</sup>.

1. Gérusez, *Hist. de la litt. franç.*, I, 375.

2. C'est, en effet, le poète Émile Deschamps (détail peu connu) qui a introduit dans le poème des *Huguenots* le rôle de *Marcel*. Il avait à ce titre sa part de droits d'auteur.

3. Dans l'énumération que fait Brantôme des mestres-de-camp huguenots, on lit : « D'AUBIGNY, qui est bon, celui-là, pour la plume et pour le poil ; car il est bon capitaine et soldat, très sçavant et très éloquent, et bien disant s'il en fut oncques. »

CHARLES READ.









## SOMMAIRE

DES

## SEPT LIVRES DES TRAGIQUES

---

### LIVRE I. — MISÈRES.

**L**e poëte annonce qu'il va, comme Annibal, porter la guerre à Rome. Il sait quels périls il affronte en passant le Rubicon. Se plaçant sous la protection du Tout-Puissant, il lui demande secours et inspiration. Il a dit adieu aux chants d'amour de sa jeunesse; un autre feu l'enflamme : l'amour de sa malheureuse patrie. — Tableau des misères de la France noyée dans son sang. C'est une mère épuisée par ses nourrissons et sur le sein de laquelle s'égorgent ses propres enfants. Exactions des financiers et justiciers. Tyrannie des rois, qui se font les loups dévorants du troupeau dont ils devraient toujours être les bons bergers : ils sont de véritables fléaux de Dieu. Énumération des crimes et des maux qui émanent d'eux. La terre répudie les grands et leur malfaisante influence; elle reconnaît les petits comme ses enfants et leur adresse ses consolations. A quelles misères ceux-ci sont en proie par le fait de ceux-là! — Le poëte retrace les tragiques et hideux spectacles, les épisodes effroyables dont ses yeux furent témoins au milieu des guerres civiles : la désolation des campagnes, les horreurs du meurtre et celles de la famine. — Se tournant vers le roi de Navarre, il le conjure de remédier

aux malheurs de la France, de panser ses blessures, lorsqu'il régnera sur elle. — Appels réitérés en faveur de cet infortuné pays, réduit au désespoir. — Les calamités qui le frappent sont sans doute des châtements. La peste, la guerre, la famine, découlent de deux sources, personnifiées en ces deux puissances néfastes : Catherine de Médicis et Charles de Guise, cardinal de Lorraine. Virulente apostrophe du poète à cette « Jésabel », venue de Florence pour la perdition des Français, qui, vrai suppôt de Belzébut, comble tous ses déportements par la pratique de la sorcellerie; et à « ce cardinal sanglant », souillé de tant de vices, tour à tour instrument et instigateur d'une criminelle politique. Vision effrayante qu'Henri IV racontait avoir eue au moment de la mort de ce monstre, — sa belle-mère. — A ces frénésies succède, hélas! une nouvelle et pernicieuse fièvre, celle du duel, de ce détestable esprit querelleur par lequel va se décimant la noblesse qui a survécu jusqu'ici. L'auteur s'accuse d'avoir lui aussi été atteint de cette folie. Les idées que l'on se fait si faussement aujourd'hui de l'honneur et de la vaillance sont mises par lui en regard de celles d'autrefois. Futilité des motifs qui portent les gens à s'entre-tuer; et combien cependant cette rage est partout répandue, au point que les femmes mêmes n'en sont pas exemptes! — Or, à qui la France doit-elle surtout s'en prendre de tout ce qui lui arrive de funeste? A la « beste étrangère », au pontife, ou plutôt au « loup » romain, lequel s'arroge insolemment le droit de dominer sur les couronnes et de faire de tous les rois autant d'esclaves. Tel est l'évangile que prêche la nouvelle engeance de Loyola, en « empoisonnant l'homicide couteau ». Le poète, se faisant l'interprète des sentiments du peuple, dont il vient de peindre les misères, se frappe la poitrine et se prosterne devant le Seigneur, confessant humblement les péchés commis et implorant la miséricorde divine.

---

## LIVRE II. — PRINCES.

Le poète ne cache pas qu'il va accomplir une tâche bien répugnante : ouvrir « des sépulcres blanchis », mettre à nu « d'horribles charognes ». S'il s'est tu jusqu'ici, « de peur d'encourir le courroux des princes irrités », il se reproche cette lâcheté et va, sans plus tarder, parler haut et ferme, ainsi que l'exige sa conscience. Arrière tous les vils ménagements ! Il faut désormais combattre en face et hardiment les vices du siècle, à commencer par les flatteurs, ces serpents venimeux que l'on voit s'insinuant partout : dans les conseils de l'État et dans la chaire ; partout donnant le change, et parant de noms nouveaux tous les crimes, toutes les infamies. Leur honteux commerce excite la vertueuse indignation du poète, qui, flétrissant la « Menterie », va prendre en main le flambeau de la Vérité, dût-il en être la victime. — Déguisements et déportements du roi Henri III. Hypocrisies et impuretés des princes et des grands. Ils sont d'autant plus coupables que leur rang les oblige davantage, et qu'ils devraient s'appliquer à représenter Dieu lui-même ici-bas. Mais les iniques conseillers font les rois iniques. Que de mal ont ainsi commis de misérables courtisans, l'un prêtre apostat, l'autre moyennneur vénal, traître de tous les partis ; celui-ci charlatan de cour, à la langue emmiellée ; celui-là froid bourreau, poussant au carnage ; et tant d'autres bien connus, — véritable bande de brigands qui s'arrangent pour vivre aux dépens du pauvre monde et pour s'enrichir de ses dépouilles. Pour comble d'ignominie, c'est à la clique italienne que profite ce brigandage. O pitoyable France, « qui entretiens et gardes tes voleurs », qui gémis sous la verge du « Conseil sacré qui te dévore » ! Pauvres fous, vous tous qui « prodiguez votre vie aux bouches du canon » et qui, glorieusement mutilés, vous voyez délaissés pour les « bouffons et les muguetts parfumés », apprenez donc ce que valent ces rois à qui vous vous donnez ! Ah ! ils « ont appris à machiavéliser » ! — C'est une malédiction sans pareille que ces princes enfants, ces rois en tutelle, dominés par leurs

caprices, par leurs passions, par les femmes, et dont le règne n'est qu'une succession de scandales et de hontes. Peinture des abominations de la cour : on n'y voit qu'entremetteurs et mignons. — Étrange aberration des Polonais, qui, maîtres de leur sort, vinrent de si loin offrir la couronne à ce méprisable personnage, le duc d'Anjou. Tout conspira alors à les tromper : eussent-ils donc fait de « leur manteau royal une couverture à tant d'opprobre et de déshonneur », s'ils avaient su tout ce qu'on prit grand soin de leur dissimuler à leur entrée dans Paris? Cet exemple n'engagera pas d'autres étrangers à nous emprunter quelqu'un de nos princes : aussi bien joignent-ils à la laideur physique une laideur morale, une méchanceté plus grande encore. Les talents que peuvent avoir certains tyrans rendent parfois la tyrannie un peu moins tolérable. Mais tel n'est pas le destin des Français, réduits en servitude « sous une femme-homme et sous un homme-femme. » Cette « femme-homme », mère indigne, a elle-même corrompu ses trois fils. — Elle a fait du premier une sorte de sauvage, de furieux, « n'aimant rien que la chasse et le sang », et préludant par des habitudes de cruauté aux massacres qui devaient illustrer son règne. — Elle a fait du second un efféminé, un être douteux, au menton rasé, aux joues fardées, sans cervelle et sans front, qui inaugura en un bal la mode des habillements féminins, et qui, renchérissant sur l'Espagne et sur l'Italie, porta busc, crevés, déchiquetures, manchons de satin, cordons emperlés dans les cheveux, bonnet sans bord, accoutrement « monstrueux, digne de ses amours ». Chacun était en peine « s'il voyait un roi-femme ou bien un homme-reine ». Il va sans dire que le dedans répondait au dehors : tout en lui était ruse et intrigue, vice et lubricité, grâce au lait qu'il avait sucé ; par plus d'un trait il rappelait Néron, et c'était bien le fils d'une autre Agrippine : plutôt au Ciel que celle-ci eût été la victime d'un tel monstre, et qu'elle eût ainsi servi à préserver une autre mère, c'est-à-dire la France ! Les Sénèques de ce temps-ci n'auraient pas eu à subir toutes ces souffrances et ignominies qui leur ont été réservées. — Le troisième fils de Catherine fut par elle, et « pour servir à son jeu », élevé en « fainéant. » Il devint aussi astucieux que lâche. Pour lui, « *ce n'est qu'un coup d'Etat que d'estre bien parjure.* »

Jouet de tous les vents, il trompe, il est trompé; traître et assassin de ses amis, sa robe ducale est souillée, couverte de leur sang. — Ces princes, rivaux d'impuretés, avaient tous trois commencé leur infâme carrière par un commun inceste. Or, en ces derniers temps, le diable a appris à faire l'ange; il s'est donné un entourage de beaux esprits, à la façon de Néron; on a mis « le masque », c'est-à-dire « le froc », et voilà nos gens encapuchonnés, fagotés de corde, et qui « s'en vont étalant par la ville leurs processions grotesques, diffamant le Christ par leurs litanies. . . » Malheur à toi, roi léguisé, qui joues ainsi le cagot! « Ces corbeaux se paistront un jour de ta charogne. Dieu t'occira par eux. » — En attendant, « tes prêtres », par les rues promenés, « n'ont pourtant pu céler l'ordure de tes nuits » et l'orgie de tout ce qui te touche et t'environne. Le Louvre n'est plus qu'un sordide lupanar. Un frisson me prend quand je songe à ce qu'on en raconte, et je tremble de le répéter! On parle aussi des vaines terreurs d'un roi à qui le tonnerre cause un tel effroi qu'il se cache sous terre, fait sonner les cloches et a besoin qu'on lui administre des clystères d'eau bénite, sans compter tout le reste! Que n'accusent pas ces frayeurs et ces pratiques insensées! « Honteuses vérités, trop véritables hontes! » Quels tableaux souillent de tous côtés nos regards! On dit qu'il faudrait les voiler. Non, non! « La vertu n'est point fille de l'ignorance », et il vaut bien mieux (comme l'enseigne saint Augustin) mettre le mal à découvert « avec sa puanteur et son infection », afin qu'il provoque le dégoût et la haine. — Mais trêve à ces fureurs, et envisageons une autre face de notre sujet. Supposons un vieux gentilhomme qui s'est appliqué à instruire et à former diligemment son fils, pour ne se séparer de lui qu'après en avoir fait un adolescent accompli. Voici le jeune homme équipé; le voilà parti, il débarque à la cour et pense « être arrivé à la foire aux vertus ». Que de beaux personnages! que de superbes choses! Mais dès qu'il a entrevu les revers des médailles, que de froissements, quelles amères déceptions! Il voit, au Louvre, entrer ou sortir des gens que la foule escorte et adore. Quel est celui-ci? demande-t-il. Et quel est celui-là? Sont-ce de vaillants guerriers, d'éminents hommes d'État? On lui nomme... d'illustres inconnus, et il n'est pas moins étonné des réponses qu'on

lui fait, que ses interlocuteurs ne le sont de la naïveté de ses questions. Est-il donc permis d'ignorer que ce sont là les « mignons du Roi », qu'ils sont partout au premier rang, et que la France entière est leur tributaire? Du même coup, le voilà édifié et indigné. La colère lui trouble les sens, son sommeil est agité de visions. La Fortune, « cette mère aux étranges amours », lui apparaît en songe; elle écarte les rideaux de son lit et, le couvrant de baisers, l'appelle son fils et lui tient ce discours : « Innocent jouvenceau, tu as été mal instruit par ton père. Il t'a appris à me mépriser, moi, la Fortune, moi, ta mère, et à me préférer la Vertu, cette sotte qui ne te peut mener à rien. Vois un peu le sort des Sénèque, des Thraséas, des Coligny. Y a-t-il là de quoi te tenter? Combien est différente la destinée de ceux qui me prennent pour dame et suivent mes préceptes! Suis-les donc, aspire à imiter, sous mes auspices, les mignons vieilliss et à les remplacer dans la faveur royale ». A ces mots, la Vertu, qui écoutait à la porte, ne se contient plus, et entre brusquement pour combattre ces odieux sophismes. « Ce n'est pas moi, s'écrie-t-elle, qui chercherai à t'éblouir, comme fait ici la fausse Fortune, pour te tromper. Sincères sont mes maximes, et rude est la voie que je trace; mais ceux qui m'écoutent et marchent dans mes sentiers, ceux-là sont des hommes sains et forts : témoin les Scipion et Coligny, celui-ci grand entre les plus grands et triomphant dans sa mort même. Choisis donc la bonne part et la vraie gloire. T'y exhorter plus longuement, c'est te faire injure. » — Le poète conclut en maudissant le séjour empesté des cours, et conjure ceux qui haïssent le vice d'en fuir le contact. Au milieu de cette fange, nul ne peut rester exempt de souillure. En se taisant, on se rend en quelque sorte complice du méfait et l'on risque de se trouver impliqué dans le jugement final qui attend les coupables.

---

## LIVRE III. — LA CHAMBRE DORÉE.

Au plus haut des cieus réside l'Éternel. Les légions des Anges et des Puissances sont là rangées et l'adorant face à face, prêtes à exécuter, au moindre signe du Seigneur des Seigneurs, les commandements divins. Au pied de ce trône de gloire arrive la Justice, fugitive et toute meurtrie. Elle peut à peine exhiler sa plainte. « Les humains ont outragé et déshérité celle que tu avais placée à leur tête comme ta propre fille, ô Dieu, pour régner sur eux. Elle a recours à toi ! » La Piété, autre exilée de la terre, s'avance, et, tombant à genoux : « Ces humains, dit-elle, tes créatures, ce sont eux qui m'ont chassée ! » La Paix vient à son tour : « Et moi aussi, ils m'ont expulsée, et ils ont mis en mon lieu une fausse Paix, qui n'est que la Guerre déguisée. » L'assemblée des Esprits appuie cette prière et insiste sur la gravité des désordres qui viennent d'être signalés. « L'Éternel laissera-t-il plus longtemps blasphémer son nom et fouler aux pieds ses lois ? » Les Anges lui montrent le cortège des âmes des martyrs qu'ils ont recueillies au ciel, et cette vue allume son courroux. Il abaisse son regard sur la terre, et ce qui le frappe au travers des nues, c'est un palais hérissé de tourelles et pavillons dorés, mais que l'on croit à tort bâti de pierres et sable : car c'est un édifice élevé avec la chair et les os des innocents ; c'est un vaste sépulcre blanchi ; c'est, en un mot, le palais des justiciers — ou loups cerviers — parisiens. Là est la Chambre dorée, « de justice jadis, d'or maintenant parée », et où préside aujourd'hui « l'Injustice impudente ». Elle a pour assesseurs, sur les fleurs de lis, l'Avarice, vieille harpie ; l'Ambition, capable de tout pour dominer ; l'Envie, hideuse sorcière ; l'Imbécillité, au front vide ; la Colère, aux yeux enflammés ; la Faveur, aux dés pipés ; l'Ivrognerie, au gosier enroué, aux violences féroces ; l'Hypocrisie, faisant trafic de la dévotion ; la Vengeance, au teint noir ; la Jalousie, tour à tour pâle ou cramoisie ; l'Inconstance, aux dehors insaisissables ; la Stupidité, imputoyable brute. Au bout d'un banc se trouve la

chétive Pauvreté, toute honteuse, et, « pour couronner cette liste », voici l'Ignorance, « qui n'est la moins fascheuse peste », car tout lui est égal et elle opine du bonnet *ad idem*, puis demande après de quoi il s'agissait. Sur un autre banc se voit, sous les traits d'un colosse africain, un monstre effrayant : c'est la Cruauté farouche, ayant la Pitié à ses pieds. A côté d'elle, la Passion, âpre aiguillon des âmes, qui surprend et dicte les sentences; la Haine, fille de l'Esprit de parti, qui les impose par la menace; la Vanité, sottement accoutrée; la Servitude, tête rasée, esclave du bon plaisir; la Bouffonnerie, perverse courtisane, auprès de laquelle rien ne trouve grâce; la Luxure, aux effrontés désirs; la Faiblesse, toujours tremblante et impuisante; la Paresse, qui ne « juge que sur l'étiquette »; l'écervelée Jeunesse, qui juge à l'étourdie et fait couler le sang; la « froide et lâche » Trahison; l'Insolence, vile parvenue; la Formalité, qui fausse et « difforme » tout, digne fille du Pédantisme. Au dernier coin est « la misérable » Crainte, blême et marquée du sceau fatal du malheur. — Or il arriva que c'était tout justement le jour où le roi Henri II vint à la mercuriale, ce qui permit au Souverain Juge de mieux voir au grand complet ce sénat, cette cour, — on peut dire cette « boutique » — de la Chambre dorée. Mémorable séance où éclata toute la lâcheté de ces conseillers, de ces esclaves du maître. — Ce palais avait captivé l'attention du Très-Haut par son faste; un second château l'attira aussi, mais celui-là par l'aspect funeste de ses « tours assemblées » et de ses « grilles redoublées ». C'était la forteresse de « l'Inquisition », l'enfer des malheureux, la redoutable Bastille. Alors apparaît la cohorte des barbares persécuteurs, des sombres et inexorables geôliers, des pourvoyeurs de gibets, des Ferdinand, des Isabelle, des Sixte-Quint, et l'Éternel vit avec indignation les sanglantes tragédies dont ceux-ci étaient les triomphants auteurs. En même temps il introduisit au ciel la légion des martyrs, leurs victimes. « Tremblez, juges! » car en signant ces arrêts de mort, c'est le vôtre que vous signez. En vain vous prétendriez vous en laver les mains : « doctes brigands », vous êtes bien la race vénale de ces juifs qui criaient : « Crucifie ! » tout en se refusant. Mettez, mettez un gant blanc, bourreaux : l'or n'en reste pas moins à vos doigts,



et aussi le sang! — Ce venin espagnol infectant bientôt les autres nations, chaque pays devient le théâtre d'horribles supplices, et partout les bons sont torturés, mis à mort par les méchants. Le Père céleste a vu ces lamentables tableaux et a inscrit les noms des saints « en son registre éternel ». Là sera l'inévitable condamnation de leurs juges meurtriers, quand viendront les grands jours du Juge suprême, puisqu'ils n'ont pas su profiter des avertissements qu'ils pouvaient lire sur les voûtes mêmes de leur « grand palais », où ont été tracées les annales de Thémis et de ses plus fameux représentants dans toute l'histoire sacrée et profane, depuis Moïse et Salomon, Aristide et Cyrus, Caton et Auguste, Trajan et Charlemagne, jusqu'aux modernes et aux contemporains. Là se voit aussi le cortège des martyrs qui vont enfin recevoir la couronne de leur triomphe final, en même temps que la foudre céleste va frapper leurs bourreaux devant le trône de gloire. — Le poète se donne ici carrière pour peindre l'ancre de la Chicane et tous ses agissements. La Basse Normandie, le Comtat, le Poitou, sont proprement son refuge. La Suisse, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, ont su s'en préserver. Heureux et digne d'envie est le libre royaume d'Élisabeth! — Puisque les marchands de justice à faux poids font la sourde oreille, il faut emprunter les accents de David et les forcer d'entendre ce qu'il adresse à ceux qui ne rendent pas la justice, mais la vendent. Oui, Dieu vous demandera compte de vos iniquités, de vos mensonges, de vos attentats. Avant qu'il soit peu, le Seigneur viendra, armé de sa verge de fer; il vous châtiara ainsi que vous le méritez.

---

#### LIVRE IV. — LES FEUX.

« Jérusalem, ouvre tes portes. » Voici venir la procession des élus, des fidèles, des champions de la foi. Que Dieu donne au poète de ne point faillir à sa tâche! Sa conscience lui est apparue en songe et lui a fait une loi de tirer de l'oubli les noms de tant d'héroïques martyrs. Entre eux point de choix : le plus humble

est l'égal du plus illustre. C'est d'abord, ouvrant cette liste des glorieux confesseurs de Jésus-Christ, Jean Hus et Jérôme de Prague, dont les cendres jetées au vent furent semences fécondes : les pauvres de Lyon, dignes successeurs des Albigeois ; en Angleterre, « Gérard et sa bande », Wiclef, à qui revient l'honneur d'être le premier des témoins de ce pays ; et Bainam et Fricht, Thorb, Bewerlan, Sautrée, le grand primat Krammer, « l'invincible Haux », Norris, Anne Askeuve et Jane Gray, Bilnée, le « vaillant Gardiner », les trois Agnez, Florent Vénot, les quatorze de Meaux et le paysan de la forêt de Livry ; le paumier d'Avignon, les deux frères de Lyon et les cinq écoliers brûlés dans cette même ville ; la demoiselle de Graveron, la constante Marie, le conseiller-clerc Anne Du Bourg, la dame de La Caille ; enfin tant d'autres témoins français et flamands, — d'Anvers, de Cambrai, de Tournay, de Mons, de Valenciennes (ce n'est ici « qu'un indice à un plus gros ouvrage »). L'Italie et l'infidèle Rome ont eu aussi leur confesseur, un intrépide « soldat de Christ », Montalchine. Gloire aussi à ces deux prédicateurs obstinés de l'Évangile, Philippe de Gastine et Nicolas Croquet, et au Dauphinois Lebrun ! — Celui qui inscrit ici ton nom, ô Gastine, eut avec toi pour maître « notre grand Bérolalde », et fut « ton privé compagnon d'escoles et de jeux » : puisse Dieu lui donner d'être « ton compagnon de feux » ! — N'oublions pas non plus le martyr secret « des Jeux filles du ministre Serpon, « dans la nuit ténébreuse » de la Saint-Barthélemy, martyr d'autant plus mémorable que les bourreaux étaient les propres parents des victimes. Il faut aussi rappeler ces trois Anglais qui allèrent « jusque dans Rome attaquer l'Antechrist », et dont deux furent étouffés sans bruit, tandis que le troisième fut publiquement martyrisé. Ses cendres furent fécondes, témoin ce vieillard que trois ans de prison avaient blanchi, témoin le capucin Lemaigre, dont la voix prêcha « quarante jours entiers, en la chaire d'erreur, la pure vérité ». Ajoutons à ces confesseurs du printemps de l'Église ceux qui ont « esjoui son automne », — « *Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,* » — et consignons ici la fière et belle réponse du vieux Bernard Palissy à ce roi déchu alléguant la contrainte que lui, roi, subissait et l'exhortant à se soustraire au supplice par une feinte soumission :

« Sire, répliqua le potier, il est temps de quitter sans regret cette vie, alors que mon roi avoue qu'il est contraint! Mais lui et tous ceux qui l'ont contraint ne me contraindront point, car je sais mourir, et, partant, ne sais point craindre. » Pour le bien de la France, il eût fallu « que ce potier fût roy, que ce roy fût potier ». La Bastille alors « n'emprisonnait que grands » : donc elle était digne de servir à un Bernard Palissy de prison et d'échafaud. Elles y eurent cet héroïque vieillard pour compagnon et pour conseiller, les deux demoiselles parisiennes, les deux sœurs que bientôt la couronne du martyre « para d'angélique beauté ». — Ainsi Dieu vit, à cette illustre époque, dix milliers d'âmes méprisant la mort et triomphant des bûchers, pour lui donner gloire, et — non-seulement des doctes et des grands, mais de « pauvres abjects saintement ignorants », déployant de « braves courages », sacrifiant pour la vérité la vie et leurs délices. Mais il vit aussi, blasphémant contre lui, et opprimant et persécutant les siens, ceux-là qui usurpaient « le lieu et le nom de l'Église ». Il ne put supporter cette vue sans en ressentir un violent courroux et sans « se repentir d'avoir formé la terre », qu'il abandonna pour regagner le ciel.

---

## LIVRE V. — LES FERS.

Dieu ayant « retiré ses yeux de la terre ennemie », elle se trouva livrée aux ténèbres. Le ciel, au contraire, en voyant revenir son souverain Maître, rayonna de lumière et de bonheur. Les séraphins et les chérubins étaient en extase : au milieu de ces purs esprits se glissa Satan, « desguisé en ange de lumière ». Dieu le reconnut et l'apostropha : « Que viens-tu faire ici? D'où viens-tu? — Je viens, répond le serpent démasqué, de voir la terre et d'y faire mon métier d'imposteur et de tentateur, redressant contre ton église les fers après les feux. — Pour tant tu as éprouvé la constance de mes saints champions, lesquels ont tué la mort même; tu as pu contre leur chair, mais tu n'as rien pu contre leur âme. — Oui, je le sais. Mais l'é-

preuve n'est pas complète : fais succéder aux supplices le repos, à l'adversité la prospérité ; qu'ils fassent à leur tour couler, dans les combats, le sang de leurs ennemis ; que la satisfaction de la victoire, que le vent de la faveur les excite. Laisse-moi au besoin essayer du règne de l'argent, de l'octroi des pensions, et tu verras s'ils ne blasphèment ton nom, jusqu'ici glorifié. Si j'échoue, alors je m'avoue vaincu et confesse que ton Église est sainte. — Soit, dit l'Éternel. Fais donc ton œuvre. Ta ruse et ta peine perdues ne serviront qu'à ma gloire. » — Fendant l'espace, le démon se précipite vers la France, et arrive en un tourbillon aux rives de la Seine. Il avise tout d'abord les préparatifs du superbe palais qu'entreprenait alors Cath. de Médicis, et qui devait s'appeler les Thuilleries. Dans cette entreprise il voit la ruine de dix mille maisons, « son œil ardent découvre du gibier pour soy dans ce palais du Louvre ». Ce sera donc le théâtre de ses exploits, et il faut y dépêcher ses noires légions, celles qui font le sujet de ces tableaux que l'on voit au Vatican et où se trouvent les triomphes de l'Antechrist. Le ciel s'émeut et veut avoir aussi les triomphes des siens représentés en de tels tableaux. Des peintres divins retracent aux yeux des bienheureux martyrs la « saison des fers, pire que celle des feux », et font contempler aux pères « l'admirable constance de leur postérité », qui compte bien peu d'infidèles. Le premier de ces tableaux montre « le hideux portrait de la guerre civile » dévorant les « doux Français l'un sur l'autre enragés », et la « petite ville » (d'Amboise) remplie de morts avec son fleuve ensanglanté, et l'une des victimes attestant le ciel que tout ce sang répandu sera vengé. Puis ce sont deux armées qui en viennent aux mains « en la plaine de Dreux », où la victoire va de l'une à l'autre, « les deux favorisant, pour ruyner les deux ». Voici l'attaque contre les faubourgs mêmes de Paris, la bataille de Saint-Denis, où succombe le connétable, un insigne traître. D'autres combats succèdent à ceux-là, parmi lesquels celui de Jarnac, qui voit blesser d'abord et ensuite assassiner Condé ; Saint-Yrier, Montcontour, etc. Un tableau est consacré à « la pieuse Renée », duchesse de Ferrare, digne fille du roi qui « fut dit père du peuple », et hospitalière à de nombreux fidèles en sa résidence de Montargis. Ici c'est le fait d'armes accompli à Navar-

reins, celui de Luçon (Sainte-Genève), les exploits de Dupuy-Montbrun, le grand succès obtenu à Saint-Gilles, aux bords du Rhône. Ce sont des cruautés peintes au vif pour mieux émouvoir l'ire du Tout Puissant : l'abominable massacre de Vassy, celui de Sens, ceux d'Agen, de Cahors, de Tours, d'Orléans, tous ceux enfin que virent dans leur cours les fleuves de la Loire, de la Seine, de la Garonne et du Rhône. Ni les victimes du baron des Adrets, ni de Mouvans, ni de Tende, ne sont oubliés, non plus que les massacres plus anciens de Mérindol et Cabrière, et les combats d'Angrogne. — Voici venir enfin « la tragédie qui efface le reste » et montre comment fut châtiée l'Église, « quand sa paix et sa foi eurent pour fondement la parole du roi » : c'est nommer la Saint-Barthélemy, cette boucherie à nulle autre pareille ! Deux princes vêtus de noir (ils portent le deuil de Jeanne d'Albret) viennent d'entrer dans Paris l'infidèle. Le jour s'est levé, jour à jamais maudit, où, par ordre d'un roi bourreau de ses sujets, « la populace armée » va « trépigner la justice », et où des Français vont immoler d'autres Français. L'amiral, cette grande figure, ce Caton de nos jours, tombe sous leurs coups aussitôt que la cloche du Palais de la Justice a sonné l'heure des iniquités. La cité est inondée de sang. Le Pont-aux-Meuniers, la Vallée-de-Misère voient égorger ou jeter à l'eau des milliers de malheureux. C'est Yverny, la charitable nièce du cardinal Briconnet, c'est un époux que la mort réunit à son épouse, c'est le vieux Ramus, la gloire des Écoles, le conseiller octogénaire Chappes, Brion, gouverneur du prince de Conti, etc. Le Louvre même devient un champ de carnage, champ que la présence, l'attitude de Néron et de sa cour rendent encore plus hideux. — Mais en vain le tyran a fait taire sa conscience : elle se révolte et vient remplir ses nuits de terreurs. Tout l'épouvante et le glace d'effroi : il voudrait se fuir lui-même, et ne le peut. — O toi, Henri de Béarn, qui fus témoin de ce supplice royal et qui nous en fis le récit, en frémissant à la pensée de cet horrible tableau, « si un jour, oublieux, tu en perds la mémoire, Dieu s'en souviendra bien, à ta honte, à sa gloire » ! — De Paris, les massacres se sont étendus à Meaux, à Orléans, aux villes que baigne le Rhône, à Lyon, à Tournon, Viviers, Vienne, Valence ; mais Rouen, Troyes, Toulouse, An-

gers, Poitiers, Bordeaux, renchérissent sur les autres. Dax suit leur exemple. Mais Bayonne, grâce à son généreux gouverneur, répudie l'ordre qu'on a pu envoyer à des bourreaux, non à des soldats. Bourges assassine avec un soin jaloux tout son petit troupeau. Mais à quoi bon « courir ville après ville, pour décrire des morts jusques à trente mille »?... — L'étonnante aventure du jeune Caumont de la Force doit être ici mentionnée, et celle des pauvres fidèles préservés par un secours miraculeux, tels que Merlin, le ministre de l'Amiral, et Reniers, à qui son propre ennemi Vésins sauva héroïquement la vie, en lui faisant cette condition sublime, « que du fait de Paris il prendra la vengeance »! — Enfin le poète, lui aussi, doit dire qu'il fut visité « par l'ange consolant des amères blessures », et que, dans une extase qui dura sept heures, il fit passer devant ses yeux les images qu'il vient de peindre, et bien d'autres encore; mais il lui fit voir aussi, aux plans plus éloignés, les compensations et les vindictes de la justice divine. C'est La Rochelle et Sancerre qui résistent noblement et auxquelles les ambassadeurs polonais sont en aide. Le duc d'Anjou, quand il reviendra roi de Pologne, fugitif, pour succéder à son frère, ne trouvera plus de craintifs agneaux, mais des lions, des lions qu'on a trompés. La perfidie du nouveau tyran rallume la guerre, et le tyran d'Espagne (Philippe II) « contre les François reconjure la France ». Coutras venge par cinq mille morts les compagnons du Béarnais. Paris et le Guisard chassent l'hypocrite renard, lequel se va venger à Blois; mais Jacques Clément l'attend à Saint-Cloud, en la maison, chambre et lieu, et au même mois, qu'il a, dix-sept ans auparavant, sollicité et résolu la Saint-Barthélemy. C'est celui à qui son frère avait dit : « Messe ou Mort! » qui lui succède. Il est d'abord vainqueur à Arques et à Ivry. Paris souffre un long et rude siège. L'engeance de Loyola forme entre princes et rois une alliance funeste qui aura longue durée et qui éteindra le flambeau luisant de la France en repos. Que de troubles en Europe jusqu'à l'an 1666, qui doit voir l'avènement du grand juge! — Le poète est exhorté par l'Ange à se consacrer « aux vengeances de Dieu », à écrire fidèlement les secrets qu'il vient de lui faire lire dans les étoiles du firmament, à témoigner qu'il garde mémoire des grâces que Dieu lui fit, alors

qu'on l'avait recueilli à Talcly, blessé et mourant. Écoutant donc cette voix de l'Ange, le poëte loue son Dieu et, avant de « décrire ses derniers jugemens », il veut ici rapporter librement encore une vision qu'il a eue. — C'était sur ces côtes de la Bretagne où viennent aboutir les fleuves de France, de la Seine à la Gironde; le vieil Océan était lors « tranquille et sommeillant ». Tout à coup les vents, les flots entrent en guerre. « Qu'est-ce donc? s'écria, réveillé en sursaut, le vieillard Océan. Pourquoi troubler ainsi mes profondeurs? » Il élève la tête, se faisant porter par deux dauphins, et croit avoir affaire aux éléments en courroux. Mais non, les ondes sont ensanglantées, elles rougissent et sa barbe blanche et sa main. « A moi! dit-il aussitôt, mes filles! A moi, mes vagues! Repoussez ceci de mon sein qui ne souffre point de morts. » Que ces fleuves qui l'ont amené « aillent ailleurs purger leurs cruautés! ». Et la mer se mettait en devoir de forcer les fleuves à remonter vers leurs coupables sources, lorsque le vieillard Océan vit les cieux s'entr'ouvrir et ses anges fendre l'air pour descendre vers ce sang, qu'ils recueillent précieusement et portent au palais du grand Dieu. A cette vue le vieillard Océan change de langage : « Venez, enfans du ciel, ô saints que je repoussais! Ce n'est plus contre vous, c'est pour vous que je me courrouce! » Puis, s'avancant vers la Loire, il y rencontre les corps meurtris des martyrs qui couvrent ses bords. « Ceux-ci je veux garder, dit-il, car ils sont purs, et la terre n'était pas digne d'être leur tombeau. » Il dit et disparaît. — Oh! oui, « nos cruautés pussent-elles être ensevelies dans le centre du monde! Pussions-nous, la tête haute, porter au front, en face de l'étranger, l'honneur ancien de France! » Mais vous aussi, étranger, qui tenez en abomination le nom français, pour Dieu! faites du moins le choix « de celui qu'on trahit et de celui qui tue ». — Et maintenant que *les Fers* sont terminés, prenez haleine pour ouïr la fin de ce poëme, et « venez savoir comment l'Éternel fait à point justice et jugement ».

---

## LIVRE VI. — VENGEANCES.

Invocation du poète au Dieu de douceur et de bonté. Il n'a pas cette sagesse que donnent les années; il n'est encore qu'un enfant en qui « fleurit un printemps de péchés », il a besoin de voir purifier sa jeunesse première, afin d'être digne de sa tâche. — Qu'on n'attende pas ici de lui des nouveautés. Le Seigneur renvoyait les scribes et les pharisiens aux enseignements de l'Ancienne Alliance; il fera de même, montrant d'abord les tyrans du peuple de Dieu et leurs châtimens, puis ceux de la primitive Église, enfin ceux de notre âge, qui n'ont pas été traités d'une façon moins exemplaire. — Voici donc le premier meurtrier, Caïn, et le premier martyr, Abel; et voici la première vengeance qui poursuit Caïn, effroyable, implacable. Voici le grand déluge qui punit la perversité des enfans des hommes; la confusion des langues qui flagelle leur outrecuidance; le feu du ciel qui foudroie leurs abominations. C'est tour à tour Saül, David, Absalon, Achitophel et Achab, Jézabel et Athalie; c'est le tyran Nabuchodonosor, et son petit-fils Balthasar, qui viennent témoigner de la céleste justice, de cette justice qui a pour instruments un Chérub, un Sennachérib, une Esther, — la force, dont elle se joue, la faiblesse, qu'elle rend plus puissante que les puissans. — Passons à l'Église naissante: c'est Hérode, le massacreur des innocens; Néron, l'incendiaire de Rome; Domitien, le cruel; Adrien, le crucificateur; Sévère, son émule; Valérien, l'exécration; Maximien, Maximin, Julien, et la bande de leurs successeurs et imitateurs, dont la méchanceté trouva sa récompense. — Nous arrivons à ce siècle de la renaissance évangélique, qui est le siècle courant, et qui offre aux élus autant de cruautés et d'épreuves de toute sorte, « qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde, qu'aux quinze cens après de l'Église seconde. » L'archevêque de Cantorbéry, Arundel, qui tourmenta Wiclef et les Lollards; le comte Félix, Mesnier (le baron d'Oppède), le chancelier du Prat, le conseiller l'Aubepin,



l'archevêque de Tours, Étienne Poncher, l'évêque Castellan, le docteur Picard, l'inquisiteur Lambert, tous rivaux de persécution, ont senti la rigueur de Dieu. Viennent ensuite ceux qu'il nous a été donné de voir de nos yeux, un Bezigny, un Cosseins, un maréchal de Tavannes, un maréchal de Raiz, par-dessus tout un damné cardinal, celui de Lorraine. Ils ont eu, tous ces bourreaux couverts de sang, une fin épouvantable et digne de leurs exploits. — Telle est la justice souveraine, en ses rétributions tardives, mais infaillibles. Elle assigne à chacun la part qu'il s'est faite et qu'il a méritée. Combien d'exemples encore tout récents montrent, en traits éclatants, ce Dieu, juste vengeur, tel qu'il fut en tout temps !

---

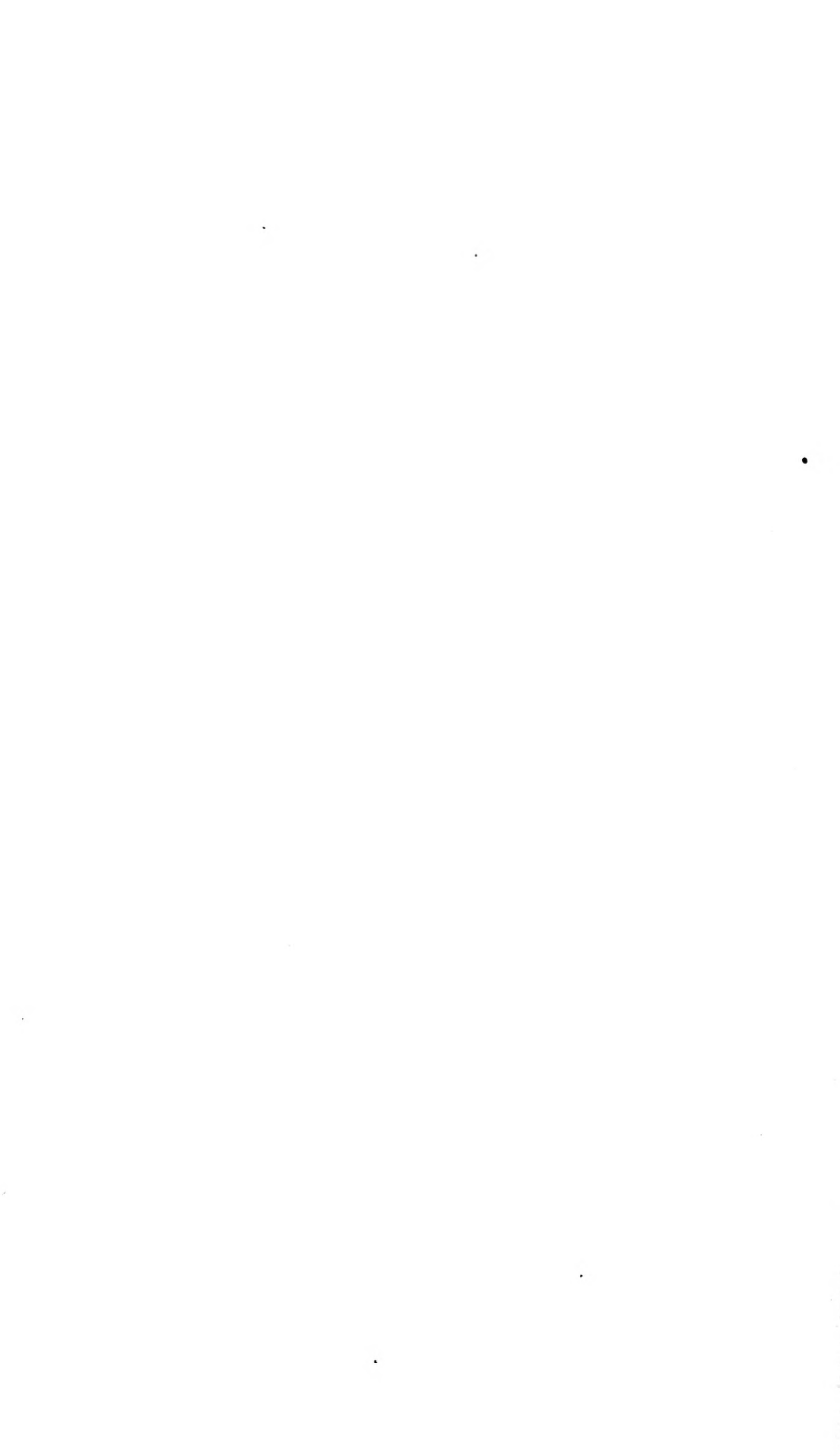
## LIVRE VII. — JUGEMENT.

Le poète demande à l'Éternel de donner force à sa voix, afin qu'elle puisse prononcer ses arrêts solennels. Quels sont ceux à qui il est chargé de distribuer la vie ou la mort, la félicité ou la misère sans fin ? « A vous la vie, à vous qui par Christ la perdez » : votre place est à sa droite. A vous la mort, apostats, qui l'avez renié, « vendu, livré, donné en proie » ; qui vous-mêmes êtes à vendre, si déjà vous ne vous êtes vendus. A la gauche est votre place. Que diraient vos pères, grand Dieu ! s'ils vous voyaient courtoiser leurs assassins, chanter au lutrin et servir la messe ? Oh ! ils n'ont que trop bien réussi, ceux qui ont travaillé à vous faire ignorer ou mettre en oubli l'exemple et la mémorable parole de Louis de Condé, mourant pour Christ et sa patrie ! Ainsi avait été subornée l'enfance de Scanderbeg, abandonné aux muphtis et voué par eux à l'adoration de Mahomet : son bon sens l'emporta et lui fit mépriser le croissant pour embrasser la croix et vaincre par elle. Notre siècle, hélas ! n'a plus « de ces engeances hautes » ; les femmes n'ont plus que des rejetons dégénérés. — Or, Dieu s'adresse à'eux, et voici en quels termes : « Allez au feu, princes félons et persécuteurs de

mon héritage ! Et vous, barbares cités de France, qui vous êtes baignées dans le sang de mes brebis, ayez le sort de Jéricho ! » Dieu se souvient surtout des fureurs de Paris contre les siens, et ses « rouges cruautés » lui seront un jour rendues : elle aura à subir et les fureurs d'une Ligue et les horreurs d'un siège. Ce seront là, ô cités criminelles, de faibles préliminaires des supplices que l'enfer vous ménage, « quand l'Éternel, jugeant et les corps et les âmes », enverra « les bénis à la gloire et les maudits aux flammes ». La chair étant la complice de l'esprit, qu'elle induit en tentation, il faut qu'elle ressuscite pour sentir le châtement. Rien ne prévaut là contre les vaines objections des Sadducéens. Oui, le corps aura, comme l'âme, sa résurrection. Le ciel en est garant, et les païens eux-mêmes ont affirmé cette croyance, que partout leurs œuvres attestent encore à nos yeux : voyez leurs pyramides et obélisques, leurs lois et usages funéraires, leurs cimetières sacrés, les bustes et les statues, le tombeau de Mausole enfin, cette deuxième merveille du monde. Écoutez ce que chante le divin Pymandre et les secrets qu'il révèle d'Hermès Mercure Trismégiste, c'est-à-dire « trois fois grand ». Le monde est immortel, et tout ce qui le constitue l'est également, — que chacun en demeure convaincu. La terre, en divers lieux, conserve merveilleusement les corps, et ne voit-on pas tous les ans, près du Caire, au vingt-cinq mars, le miracle des ossements qui se relèvent et se meuvent durant trois jours ? Soyez donc réjouies, âmes célestes, par la pensée que vous retrouverez « ces corps par vous aimés, et qui vous aimeront ». — Mais quoi ! voici la fin des temps, et les prophéties s'accomplissent. La voici, la résurrection des morts, voyez-la se réaliser. Voici le fils de l'homme, le fils de Dieu. La trompette du jugement sonne : les bons sont pleins d'assurance et les méchants tremblent. Dieu le Père apparaît dans sa splendeur ineffable. Un ange appelle les nations à son tribunal. Les bourreaux sont prosternés aux pieds de leurs victimes. Un héraut proclame leur mort, leur mort éternelle. Qui pourrait fuir alors le doigt de Dieu ? Tout s'élève contre eux et les accuse ; les éléments leur reprochent l'abus qu'ils ont fait d'eux, en les faisant servir à leurs cruautés. — Veuille l'Esprit Saint diriger la langue du poète, afin qu'il ne se laisse pas entraîner par la

passion en prononçant ces terribles sentences. — Voici donc les faits et gestes motivant la condamnation de l'Antechrist, voici ses attentats et ses abominations. Il faut maintenant que tous ses faux et blasphématoires attributs de puissance, tiaras, mitres, bannières, clefs, « chappes d'or et d'argent, et bonnets d'escarlate, et la pantoufle aussi qu'ont baisée tant de rois », tout cela soit jeté aux pieds du Christ; ils forment à la gauche un énorme monceau. A la droite ce n'est pas l'or qui abonde; ce qu'on y voit, ce sont les haillons de Lazare. Il occupe la place de ceux qui ont refusé de couvrir sa nudité, d'étancher sa soif, d'apaiser sa faim. Et ceux qui ont fait part de leur vêtement, ceux qui ont donné la goutte d'eau et le morceau de pain, ceux-là sont appelés « au royaume éternel d'une éternelle paix ». Soudain quel changement s'opère en eux! Et, d'autre part, quelle scène d'épouvantement, quand les maudits sont rejetés « au gouffre ténébreux des peines éternelles »! Tout ce que l'on vit jamais ici-bas d'effroyables tempêtes ne donne point une idée des horreurs de l'abîme où ils sont plongés sans retour. C'est alors, « enfants du siècle, abusés mocqueurs », que vous expiez vos téméraires bravades et que vous souhaiterez en vain une mort désormais impossible. Mais de tous les tourments que vous endurez, le pire sera la connaissance et la vue des joies incomparables qui seront, dans le ciel, le partage des élus. — Tableau des satisfactions et des félicités sans nombre qui attendent les saints au séjour céleste. Le poète, ébloui lui-même de tant de splendeurs, tombe en extase.



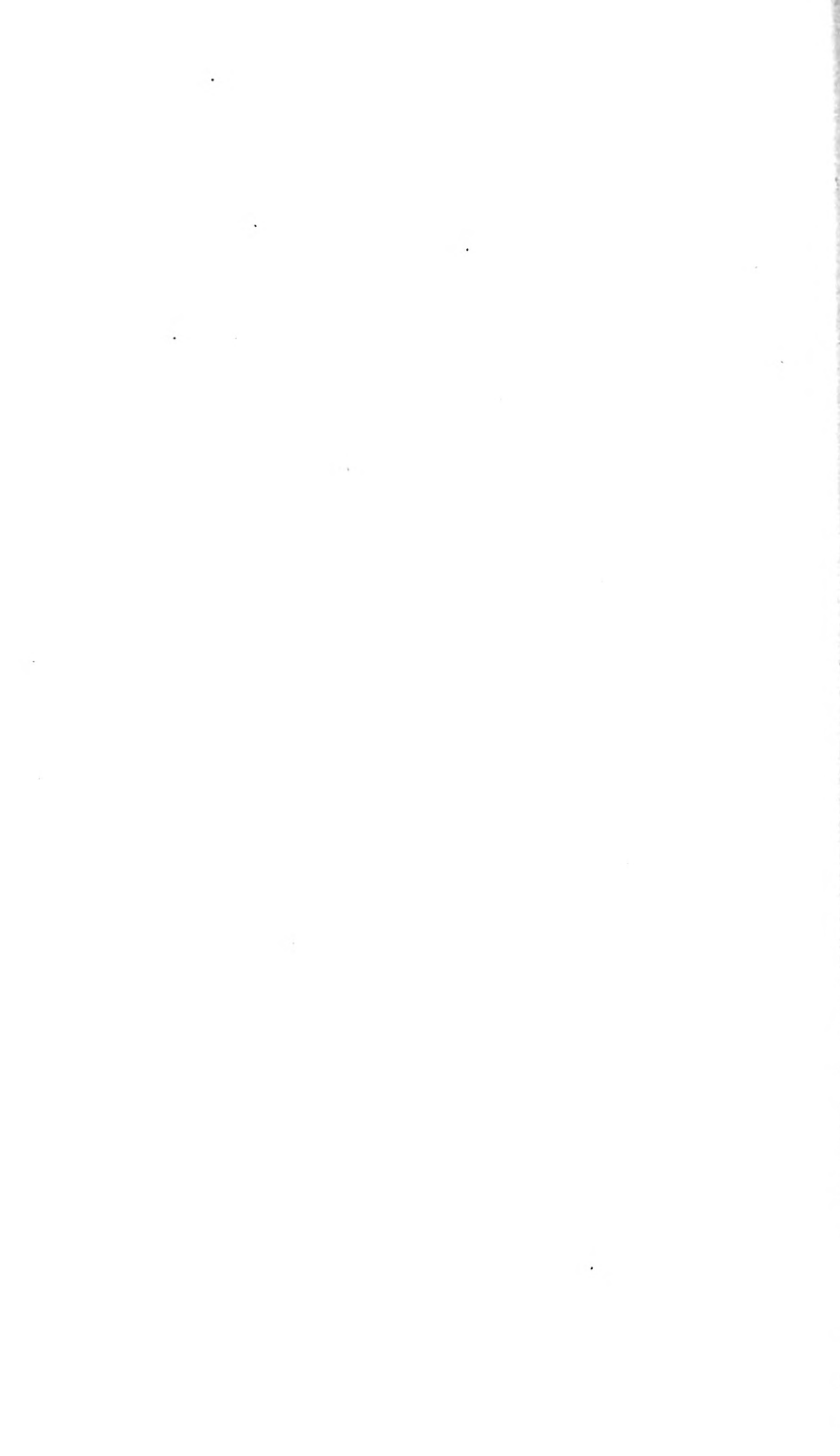


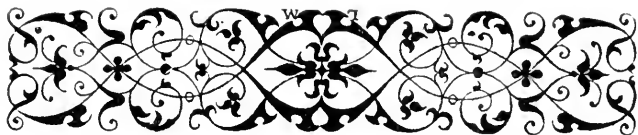
# LES TRAGIQUES

*DONNEZ AU PUBLIC PAR LE LARCIN  
DE PROMETHÉE*



DONNÉ A L'IMPRIMEUR LE 5 AOUST





## AUX LECTEURS

**V**oicy le larron Prométhée, qui, au lieu de grace, demande gré de son crime, et pense vous pouvoir justement faire present de ce qui n'est pas à luy, comme ayant desrobé pour vous ce que son maistre vous desroboit à soy-mesme; et, qui plus est, ce feu que j'ay volé mourroit sans air; c'estoit un flambeau sous le muy. Mon charitable peché l'a mis en evidence : je dy charitable à vous et à son autheur. Du millieu des extremitez de la France et mesme de plus loing, notamment d'un vieil pasteur d'Angrongne, plusieurs escripts secondoient les remonstrances de vive voix par lesquelles les serviteurs de Dieu luy reprochoient le talent caché, et quelqu'un en ces termes : « Nous sommes ennuyez de livres qui enseignent; donnez nous-en pour esmouvoir, en un siecle où tout zele chrestien est pery, où la difference du vray et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang du-

quel elles sont tachées sous les presents, et leurs inhumanitez sous la liberalité. Les Adiaphoristes, les prophanes mocqueurs, les traficqueurs du droict de Dieu, font monstre de leur douce vie, de leur recompense, et par leur esclat ont esblouy les yeux de nos jeunes gens, que l'honneur ne picque plus, que le peril n'esveille point. » Mon maistre respondoit : « Que voulez-vous que j'espere parmy ces cœurs abastardis, sinon que de voir mon livre jetté aux ordures avec celuy de *l'Estat de l'Eglise*, *l'Altheye*, le *Resveille-matin*, la *Legende Sainte Catherine*, et autres de cette sorte ? Je gagneray une place au rolle des fols, et, de plus, le nom de turbulent, de republicain ; on confondra ce que je dy des tyrans pour estre dit des roys, et l'amour loyal et la fidelité que j'ay monstrée par mon espée à mon grand Roy jusques à la fin ; les distinctions que j'apporte partout seront examinées par ceux que j'offence, surtout par l'inique Justice, pour me faire declarer criminel de leze-Majesté. Attendez ma mort, qui ne peut estre loing, et puis examinez mes labeurs ; chastiez-les de ce que l'amy et l'ennemy y peuvent reprendre, et en usez alors selon vosequitables jugemens. » Telles excuses n'empeschoient point plusieurs doctes vieillards d'appeler nostre autheur devant Dieu et protester contre luy. Outre leurs remonstrances, je me mis à penser ainsy : Il y a trente-six ans et plus que cet œuvre est fait, assavoir aux guerres de septante et sept à Castel-Jaloux, où l'autheur commandoit quelques chevaux-legiers ; et, se tenant pour mort pour les plaies receues en un combat, il traça comme pour testament cet ouvrage, lequel encores quelques années après il a peu polir et emplir. Et où sont aujourd'huy ceux à qui les actions, les factions et les choses monstrueuses de ce temps-là sont connües, sinon à fort peu, et dans peu de jours à nul ? Qui prendra après nous la peine de



lire les rares histoires de nostre siecle, opprimées, esteintes et estouffées par celles des charlatans gagez? Et qui, sans l'histoire, prendra goust aux violences de nostre autheur? Doncques, avant le reste de la memoire, du zele et des saintes passions esteintes, mon bon, mon violent desir se changea en courage : je desrobay de derriere les coffres et dessoubs les armoires les paperasses crottées et deschirées desquelles j'ay arraché ce que vous verrez. Je failli encor à quitter mon dessein sur tant de litures et d'abbreviations et mots que l'autheur mesme ne pouvoit lire, pour la precipitation de son esprit en escrivant. Les lacunes que vous y verrez à regret me desplaurent au commencement, et puis j'ay estimé qu'elles contraindront un jour un bon pere de ne laisser pas ses enfants ainsy estroppiez. Je croy mesme que nous amenerons l'autheur à favoriser une edition seconde, où non seulement les deffauts seront remplis, mais quelques annotations esclairciront les lieux plus difficiles. Vous trouverez en ce livre un style souvent trop concis, moins poly que les œuvres du siecle, quelques rythmes à la reigle de son siecle, ce qui ne paroist pas aujourd'huy aux pieces qui sortent de mesmes mains, et notamment en quelques unes faictes exprès à l'envi de la mignardise qui court. C'est ce que j'espere vous presenter pour la seconde partie de mon larcin. Ce qui reschauffa mon desir et m'osta la crainte de l'offence, ce fut de voir les impudents larcins des choüettes de ce temps qui glanoyent desja sur le champ fertile avant la moisson. Je vi dans les quatrains de Mathieu jusques à trois vers de suite desrober dans le *Traitté des douceurs de l'affliction*, qui estoit une lettre escrite promptement à Madame, de laquelle je vous promets la responce au recueil que j'espere faire. Ainsy l'amour de l'Eglise, qui a besoin de fomentations; l'honneur de celuy que j'offence, auquel je veux

oster la negligence de ses enfans, et à ces larrons leur proye, et puis l'obligation que je veux gagner sur les meilleurs de ce siecle, sont les trois excuses que je mets avant pour mon peché. Il vient maintenant à propos que je die quelque chose sur le travail de mon maistre et sur ce qu'il a de particulier. Je l'ay servi vingt et huict ans presque tousjours dans les armées, où il exerçoit l'office de mareschal de camp avec un soing et labour indicible, comme estimant la principale partie du capitaine d'estre present à tout. Les plus gentilles de ses pieces sortoient de sa main ou à cheval, ou dans les trenchées, se delectant non seulement de la diversion, mais encor de repaistre son esprit de viandes hors de temps et saison. Nous luy reprochions familièrement cet empereur qui ne vouloit le poisson de mer que porté de cent lieues. Ce qui nous fachoit le plus, c'estoit la difficulté de luy faire relire. Quelqu'un dira : « Il y paroist en plusieurs endroits » ; mais il me semble que ce qui a esté moins parfaict, par sa negligence, vaut bien encor la diligence de plusieurs. J'en dirois davantage si l'excessive louange de mon Maistre n'estoit en quelque façon la mienne. J'ay pris quelques hardiesses envers luy, comme sur quelques mots qui sentent le vulgaire. Avant nous respondre, il fournissoit tousjours le vers seion nostre desir ; mais il disoit que le bon-homme Ronsard, lequel il estimoit par dessus son siecle en sa profession, disoit quelquefois à luy et à d'autres : « Mes enfans, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois, comme *dougé*, *tenue*, *empour*, *dorne*, *bauger*, *bouge*, et autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les em-

ployiez et deffendiez hardiment contre des maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasomer*, que *loüer*, *mespriser*, *blasmer*. Tout cela c'est pour l'escolier de Limosin. » Voylà les propres termes de Ronsard. Après que nous luy remonstrions quelques rythmes qui nous sembloient maigres, il nous disoit que Ronsard, Beze, du Beslay et Jodelle, ne les avoient pas voulu plus fecondes; qu'il n'estoit pas raisonnable que les rythmeurs imposassent des loix sur les poëmes. Sur quelques autres difficultez, comme sur les preterits feminins après les accusatifs, et telles observations, il donnoit cela à la licence et quant et quant à la richesse de la langue. Toutefois, toutes ses œuvres de ce temps ont pris les loix du temps. Et, pour les rythmes des simples aux composez ou des composez aux autres, il n'y en a que trois ou quatre en tout l'œuvre. Il approuve cette rigueur, et l'a suyvie au temps qu'elle a esté establee, sans toutesfois vouioir souffrir que les premiers poëtes de la France en soient mesestimez. Voilà pour les estoffes des parties. Voicy pour la matiere generale, et puis je dirai un mot de la disposition.

La matiere de l'œuvre a pour sept livres sept tiltres separez, qui toutefois ont quelque convenance, comme des effects aux causes. Le premier livre s'appelle *Miseres*, qui est un tableau piteux du royaume en general, d'un style bas et tragicque, n'excedant que fort peu les loix de la narration. Les *Princes* viennent après, d'un style moyen, mais satyrique en quelque façon. En cettuy-là il a esgalé la liberté de ses escripts à celle des vies de son temps, denotant le subject de ce second pour instrument du premier. Et puis il a fait contribuer aux causes des miserres l'injustice, sous le tiltre de la *Chambre dorée*; mais ce

troisiesme de mesme style que le second. Le quart, qu'il appelle les *Feux*, est tout entier au sentiment de la religion de l'Autheur et d'un style tragicque moyen. Le cinquiesme sous le nom des *Fers*, d'un style tragicque eslevé, plus poëtique et plus hardy que les autres, sur lequel je veux conter une notable dispute entre les doctes amis de l'autheur. Rapin, un des plus excellents esprits de son siecle, blasma l'invention des tableaux celestes, disant que nul n'avoit jamais entrepris de peindre les affaires de la terre au ciel, bien les celestes en terre. L'autheur se defendoit par les inventions d'Homere, de Virgile, et de nouveau du Tasse, qui ont feinct les conseils tenus au ciel, les brigues et partialitez des celestes sur les affaires des Grecs, des Romains, et, depuis, des chrestiens. Ce debat les poussa à en croire de tres-doctes personnages, lesquels, ayant demandé de voir la tissure de l'œuvre pour en juger, approuverent l'invention; si bien que je garde curieusement des lettres sur ce subject desrobées à mon maistre incurieux, surtout celle de monsieur de Sainte-Marthe, qui, aiant esté un des arbitres, dit ainsi : « Vous vous esgavez dans le ciel pour les affaires du ciel mesme; j'y ay pris tel goust que je crains vostre modestie. Au lieu donc de vous discourager, si vous aviez quelque chose plus haut que le ciel, vous y devriez loger ce qui est tout celeste. » Le livre qui suit le cinquiesme s'appelle *Vengeances* : theologien et historial. Luy et le dernier, qui est le *Jugement*, d'un syle eslevé tragicque, pourront estre blasmez pour la passion partizane; mais ce genre d'escrire a pour but d'esmouvoir, et l'Autheur le tient quitte s'il peut cela sur les esprits des-ja passionnez, ou pour le moins æquanimes.

Il y a peu d'artifice en la disposition : il y paroist seulement quelques episodies comme predictions de choses

avenues avant l'œuvre clos, que l'auteur appelloit en riant ses *apopheties*. Bien veux-je constamment asseurer le lecteur qu'il y en a qui meritent un nom plus haut, comme escrites avant les choses advenues. Je maintien de ce rang ce qui est à la præface :

Je voi venir avec horreur  
Le Jour qu'au grand temple d'erreur...

et ce qui suit de la stance.

Aux *Princes*, où tout ce qui est dit du fauconnier qui tue son oyseau par une corneille est sur la mort du Roy Henry troisieme, et puis aux endroits qui denotent la mort d'Henry quatrieme, que je monstrerois estre dit par prediction si les preuves ne designoient trop mon auteur, vous remarquerez aussy bien en la disposition la liberté des entrées avec exorde, ou celles qu'on appelle abruptes. Quant aux tiltres des livres, je fus cause de faire oster des noms estrangers, comme au troisieme *Ubris*, au dernier *Dan*, aymant mieux que tout parlast François.

Or voylà l'estat de mon larcin, que le pere plein de vie ne pourra souffrir deschiré et mal en poinct et le pied usé, comme sont les chevaux d'Espagne qu'on desrobe par les montagnes; il sera contrainct de remplir les lacunes, et, si je fay ma paix avec luy, je vous promets les Commentaires de tous les poincts difficiles qui vous renvoyroient à une penible recherche de l'histoire, ou à l'Onomastic. J'ay encor par devers moy deux livres d'Epigrammes François, deux de latins, que je vous promets à la premiere commodité; et puis des *Polemicques* en diverses langues, œuvres de sa jeunesse; quelques romans; cinq livres de lettres missives, le premier de familiares pleines de railleries non communes, le second de poincts

de doctrines desmeslez entre ses amis, le troisieme de poincts theologaux, le quatriesme d'affaires de la guerre, le cinquiesme d'affaires d'État. Mais tout cela attendra l'edition de l'*Histoire*, en laquelle c'est chose merveil-  
leuse qu'un esprit igné et violent de son naturel ne se soit monstré en aucun point partisan, ait escript sans loüanges et blames, fidelle tesmoing et jamais juge, se contentant de satisfaire à la question du fait sans toucher à celle du droict.

La liberté de ses autres escrits a fait dire à ses ennemis qu'il affectoit plus le gouvernement aristocraticque que monarchicque, de quoy il fut accusé envers le Roy Henry quatriesme, estant lors Roy de Navarre. Ce Prince, qui avoit des-ja leu tous les *Tragicques* plusieurs fois, les voulut faire lire encores pour justifier ces accusations, et, n'y aiant rien trouvé que supportable, pourtant, pour en estre plus satisfait, appella un jour nostre Autheur en presence des sieurs du Fay et du Pin, lesquels discouraient avec luy sur les diversitez des estats. Nostre autheur, interrogé promptement quelle estoit de toutes administrations la meilleure, respondit que c'estoit la monarchicque, selon son institution entre les François, et qu'après celle des François il estimoit le mieux celle de Pologne. Pressé davantage sur celle des François, il repliqua : « Je me tiens du tout à ce qu'en dit du Haillan, et tiens pour injuste ce qui en a esté changé, quand ce ne seroit que la submission aux Papes. Philippes le Bel estoit souverain et brave, mais il est difficile que qui subit le joug d'autrui puisse donner à ses subjects un joug supportable. » J'ay voulu alleguer ces choses pour justifier ses escrits, esquels vous verrez plusieurs choses contre la tyrannie, nulle contre la Royauté; et de fait ses labours, ses perils et ses playes, ont justifié son amour envers son Roy. Pour

vous en monstrez son opinion plus au net, j'ay adjousté icy trois stances qui luy serviront de confession en ce qui est de la Royauté; elles sont en une piece qui paroistra, Dieu aydant, parmi les Meslanges, à la premiere occasion. Vers la fin, après la stance qui commence :

Roy, qui te sieds enfant sur la peau de ton pere,

suivent :

Le regne est beau mirouer du regime du monde,  
 Puis l'aristocratie en honneur la seconde,  
 Suit l'estat populaire, inferieur des trois.  
 Tout peut se maintenir en regnant par soy-mesme ;  
 Mais j'appelle les Rois ployez sous un supreme  
 Tyrans tyrannisez, et non pas de vrais Roys!

Le Monarque du ciel en soy prend sa justice.  
 Le prince de l'Enfer exerce le supplice,  
 Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer.  
 Le Roy regnant par soy, aussy humble que brave,  
 Est l'image de Dieu; mais du tyran esclave  
 Le dur gouvernement, image de l'Enfer.

Celuy n'est souverain qui reconnoist un maistre;  
 Plus infame valet qui est valet d'un prestre.  
 Servir Dieu, c'est regner; ce regne est pur et doux.  
 Rois de Septentrion, heureux princes et sages,  
 Vous estes souverains, qui ne devez hommages,  
 Et qui ne voiez rien entre le ciel et vous.

Voilà, le plus au vif que j'ay peu, le crayon de mon maistre. Quant à son nom, on n'exprime point les noms dans les tableaux; il est temps que vous l'oyez par sa bouche, de laquelle vous n'aurez point de loüanges serviles, mais bien des libres et franches veritez.

## DEUX SONNETS DE DANIEL CHAMIER

L'UN POUR METTRE AU DEVANT

DU LIVRE INTITULÉ *LES FEUX*POUR *LES FEUX*

**U**n mesme esprit de feu fit la saison fertile  
 Des champions du Christ, qui au feu, qui en l'eau  
 Et aux fers ont montré ce courage nouveau  
 Et paisible aux torments, et en la nuit facile.

*Mesme feu anima cet Angeliq.ue style  
 Qui fait fleurir les morts et revivre au tombeau,  
 Encouragea l'auteur aux mespris du couteau,  
 Et d'un funeste arrest et de la mort civile.*

*Tesmoing des saints tesmoins, vray martyr des martyrs,  
 Tu te mesle avec eux pour le moins de desirs.  
 Chacun de vous fait part de l'estat où vous estes,*

*Et là prend de l'autrui : car, en changeant de sort,  
 Tu les fais, Aubigné, après leur mort poètes ;  
 Ils te font, Aubigné, martyr avant ta mort.*



## SONNET DU MESME

## POUR LES JUGEMENTS

**E**t vous ne pensiez pas, ô monstres de nature !  
 Vous ne le croyiez pas, qu'il y eust dans les cieux  
 Un Dieu qui recherchast, et juste et curieux,  
 Vos forfaits, pour en faire une vengeance dure !

Voyez-le, ô malheureux ! dans la belle peinture  
 Des tableaux d'Aubigné, et, consequentieux,  
 Vivez doresnavant sans desmentir vos yeux,  
 Repeus des doctes traicts de cette portraiture.

Que pensez-vous, meschants ? Les bons meurent de peur  
 Aux foudres de ces vers qui leur font voir l'erreur (sic)  
 De vos maux et des maux qui vos maux vont suivant.

Braves vers, graves vers, qui d'une voix terrible  
 Vous crient : O Tyrans ! voyez qu'il est horrible  
 De choir entre les mains de ce grand Dieu vivant.

## SONNET

QU'UNE PRINCESSE ESCRIVIT A LA FIN DES TRAGICQUES.

**O**trop subtil larron, ou bien hardi preneur ;  
 Non preneur seulement, mais voleur ordinaire ;  
 Non seulement voleur, mais tyran sanguinaire,  
 Qui, abaissant autruy, fay gloire de ton heur ;

Enchanteur des esprits et violent sonneur,  
 Qui tonnant nous estonne, et parlant nous faict taire,

*Et, n'épargnant la main non plus que l'adversaire,  
Fay tiens les biens, la vie, l'ame avec l'honneur.*

*Tu monstres ton enfant, tu fais cacher les nostres ;  
Tu prends tout seul le los qu'on partageoit aux autres,  
Tu le rends des neuf sœurs maistre, et non pas mignon.*

*Tu ravis d'Apollon la lyre avec main forte,  
Et, au lieu qu'en fureur Parnasse nous transporte,  
Tu transportes Parnasse au desert du d'Ognon.*





## PREFACE

### L'AUTHEUR A SON LIVRE

**V**a, Livre, tu n'es que trop beau  
Pour estre né dans le tombeau  
Duquel mon exil te delivre ;  
Seul pour nous deux je veux perir :  
Commence, mon enfant, à vivre,  
Quand ton pere s'en va mourir.  
Encores vivray-je par toy,  
Mon filz, comme tu vis par moy ;  
Puis il faut, comme la nourrice  
Et fille du Romain grison,  
Que tu allaicte et tu cherisse  
Ton pere en exil, en prison.

*Pour hardy, ne te cache point :  
 Entre chez les Rois mal en poinct :  
 Que la pauvreté de ta robbe  
 Ne te fasse honte ni peur,  
 Ne te diminue ou desrobe  
 La suffisance ni le cœur.*

*Porte comme au Senat romain  
 L'avis et l'habit du vilain  
 Qui vint du Danube sauvage ,  
 Et monstra, hideux, effronté,  
 De la façon, non du langage,  
 La mal-plaisante verité.*

*Si on te demande pourquoy  
 Ton front ne se vante de moy,  
 Dis-leur que tu es un posthume  
 Desguisé, craintif et discret,  
 Que la Verité a coustume  
 D'accoucher en un lieu secret.*

*Ta trenche n'a or ne couleur ;  
 Ta couverture sans valeur  
 Permet, s'il y a quelque joye ,  
 Aux bons la trouver au dedans ;  
 Aux autres facheux je t'envoye  
 Pour leur faire grincer les dents.*

*Aux uns tu donneras de quoy  
 Gemir et chanter avec toy,  
 Et les autres en ta lecture,  
 Fronçants le sourcil de travers,  
 Trouveront bien la couverture*

*Plus agreable que tes vers.*

*Pauvre enfant , comment parois-tu*

*Paré de la seule vertu?*

*Car, pour une ame favorable,*

*Cent te condamneront au feu ;*

*Mais c'est ton but invariable*

*De plaire aux bons et plaire à peu.*

*Ceux que la peur a revoltez*

*Diffameront tes veritez ,*

*Comme faict l'ignorante lie :*

*Heureux livre qui en deux rangs*

*Distingue la troupe ennemie*

*En lasches et en ignorants.*

*Bien que de moy des-ja soit né*

*Un pire et plus heureux aisé ,*

*Plus beau et moins plein de sagesse ,*

*Il chasse les cerfs et les ours ,*

*Tu desniaises son aisnesse*

*Et son partage est en amours.*

*Mais le second , pour plaire mieux*

*Aux vitieux , fut vitieux :*

*Mon esprit par luy fit espreuve*

*Qu'il estoit de feu transporté ;*

*Mais ce feu plus propre se treuve*

*A brusler qu'à donner clarté.*

*J'eus cent fois envie et remord*

*De mettre mon ouvrage à mort.*

*Je voulois tuer ma folie :*

*Cet enfant bouffon m'appaisoit.*

*En fin , pour la fin de sa vie  
 Il me despleut , car il plaisoit.  
 Suis-je fascheux de me jouer  
 A mes enfans, de les loïer ?  
 Amis, pardonnez-moi ce vice :  
 S'ils sont camus et contrefaits ,  
 Ni la mere ni la nourrice  
 Ne trouvent point leurs enfans laids.  
 Je pense avoir esté sur eux  
 Et pere et juge rigoureux :  
 L'un à regret a eu la vie ,  
 A mon gré chaste et assez beau :  
 L'autre ensevelit ma folie  
 Dedans un oublieux tombeau.  
 Si, en mon volontaire exil ,  
 Un juste et severe sourcil  
 Me reprend de laisser en France  
 Les traces de mon perdu temps,  
 Ce sont les fleurs et l'esperance.  
 Et cecy les fruicts de mes ans.  
 Aujourd'huy abordé au port  
 D'une douce et civile mort ,  
 Comme en une terre feconde,  
 D'autre humeur je fay d'autres vers,  
 Marri d'avoir laissé au monde  
 Ce qui plaist au monde pervers.  
 Alors je n'adorois sinon  
 L'image vaine du renom ,  
 Renom de douteuse esperance :*

*Icy sans espoir, sans esmoi ,  
Je ne veux autre recompense  
Que dormir satisfait de moi.*

*Car la gloire nous n'estallons  
Sur l'eschaffaut en ces vallons ;  
En ma libre-franche retraite ,  
Les triomphes des orgueilleux  
N'entrent pas dedans ma logette ,  
Ni les desespoirs sourcilleux.*

*Mais, là où les triomphes vains  
Peuvent dresser leurs chefs hautains ,  
Là où se tient debout le vice ,  
Là est le logis de la peur ;  
Ce lieu est lieu de precipice ,  
Faict dangereux par sa hauteur.*

*Vallons d'Angrongne bien heureux ,  
Vous bien-heureux les mal-heureux ,  
Separants des fanges du monde  
Vostre chrestienne liberté ,  
Vous deffendez à coups de fonde  
Les logis de la Verité.*

*Dedans la grotte d'un rocher  
La pauvrete a voulu cercher  
Sa maison , moins belle et plus seure :  
Ses pertuis sont arcs triomphants ,  
Où la fille du ciel assure  
Un azile pour ses enfants.*

*Car je la trouve dans le creux  
Du logis de soy tenebreux ,*

*Logis esleu pour ma demeure .  
Où la verité sert de jour,  
Où mon ame veut que je meure ,  
Furieuse de saint amour.*

*Je cherchois de mes tristes yeux  
La verité aux aspres lieux ,  
Quand de cette obscure tasniere  
Je vis resplendir la clarté  
Sans qu'il y eust autre lumiere :  
Sa lumiere estoit sa beauté.*

*J'attache le cours de mes ans  
Pour vivre à jamais au dedans :  
Mes yeux, de la premiere veüe.  
Bien que transis et explorez ,  
L'eurent à l'instant recognuë  
A ses habits tout dechirez.*

*« C'est toy, di-je, qui sceus ravir  
Mon ferme cœur à te servir ;  
A jamais tu seras servie  
De luy, tant qu'il sera vivant.  
Peut-on mieux conserver sa vie  
Que [de] la perdre en te servant ?*

*« De celuy qui aura porté  
La rigoureuse verité  
Le salaire est la mort certaine :  
C'est un loyer bien à propos :  
Le repos est fin de la peine ,  
Et la mort est le vray repos. »*

*Je commençois à arracher*



*Des cailloux polis d'un rocher,  
Et elle tordoit une fonde ;  
Puis nous jettions par l'univers.  
En forme d'une pierre ronde ,  
Ses belles plaintes et mes vers.*

*Quelquefois, en me proumenant,  
La verité m'alloit menant  
Aux lieux où celle qui enfante ,  
De peur de se perdre, se perd,  
Et où l'Eglise qu'on tourmente  
S'enferma d'eau dans le desert.*

*O desert promesse des cieux,  
Infertille , mais bien-heureux !  
Tu as une seule abondance ,  
Tu produis les celestes dons,  
Et la fertilité de France  
Ne gist qu'en espineux chardons.*

*Tu es circui , non surpris,  
Et menacé sans estre pris.  
Le dragon ne peut , et s'essaie :  
Il ne peut nuire que des yeux.  
Assez de cris et nulle plaie  
Ne force le destin des cieux.*

*Quel chasteau peut si bien loger ?  
Quel roy si heureux qu'un berger ?  
Quel sceptre vaut une houlette ?  
Tyrans , vous craignez mes propos .  
J'auray la paix en ma logette .  
Vos palais seront sans repos.*

*Je sens ravir dedans les cieux  
 Mon ame aussy bien que mes yeux  
 Quand en ces montagnes j'advise  
 Ces grands coups de la verité  
 Et les beaux combats de l'Eglise  
 Signalez à la pauvreté.*

*Je voy les places et les champs ,  
 Là où l'effroy des braves camps ,  
 Qui de tant de rudes batailles  
 Rapportoient les fers triomphants ,  
 Purent les chiens de leurs entrailles  
 Deffaicts de la main des enfants.*

*Ceux qui par tant et tant de fois  
 Avoient veu le dos des François  
 Eurent bras et cœur inutile ;  
 Comme cerfs paoureux et legers ,  
 Ils se virent chassez trois mille  
 Des fondes de trente bergers.*

*Là l'enfant attend le soldat ,  
 Le pere contre un chef combat ,  
 Encontre le tambour qui gronde  
 Le psalme esleve son doux ton.  
 Contre l'acquebouze la fonde ,  
 Contre la picque le baston.*

*Là l'enseigne voloit en vain ,  
 En vain la trompette et l'airin ,  
 Le phifre espouvante au contraire  
 Ceux-là qu'il devoit eschauffer :  
 Ils sentoient que Dieu sçavoit faire*

*La toile aussi dure que fer.*

*L'ordre tesmoing de leur honneur  
Aux chefs ne rechauffa le cœur :  
Rien ne servit l'expérience  
Des braves lieutenants de Roy :  
Ils eurent peur sans connoissance  
Comment ils fuyoient et pourquoy.*

*Aux cœurs de soy victorieux  
La Victoire fille des cieux  
Et la Gloire aux ailes dorées  
Presentent chacune un chapeau :  
Les insolences esgarées  
S'esgarent loing de ce troupeau.*

*Dieu fit là merveille , ce lieu  
Est le sanctuaire de Dieu ;  
Là Satan n'a l'yyvroie mise  
Ni la semence de sa main ;  
Là les agnelets de l'Eglise  
Sautent au nez du loup romain.*

*N'est-ce pour ouvrir noz esprits ?  
N'avons-nous pas encore appris  
Par David que les grands du monde  
Sont impuissants encontre nous,  
Et que Dieu ne veut qu'une fonde  
Pour instrument de son courroux ?*

*Il se veut rendre assubjectis,  
Par les moiens les plus petits,  
Les fronts plus hautains de la terre ;  
Et, pour terrasser à l'envers*

*Les Pharaons , il leur faict guerre  
Avec les mouches et les vers.*

*Les Cireniens enragez,  
Un jour en bataille rangez,  
Despitoient le ciel et le foudre,  
Voulants arracher le soleil ;  
Et Dieu prit à leurs piedz la poudre  
Pour ses armes et leur cercueil.*

*Quand Dieu veut nous rendre vaincœurs,  
Il ne choisit rien que les cœurs,  
Car toutes mains luy sont pareilles,  
Et mesmes entre les payens ,  
Pour y desployer ses merveilles ,  
Il s'est joié de ses moyens.*

*L'exemple de Scevole est beau ,  
Qui , ayant failly du couteau ,  
Chassa d'une brave parolle  
L'ennemy du peuple Romain ;  
Et le feu qu'endura Scevole  
Fit plus que le coup de sa main.*

*Contre les tyrans violents  
Dieu choisit les cœurs plus bruslants ;  
Et quand l'Eglise se renforce  
D'autres que de ses citoyens ,  
Alors Dieu affoiblit sa force ,  
La maudit et tous ses moyens.*

*Car , quand l'Eternel fit le choix  
Des deux des premiers de ses Roys ,  
Rien pour les morgues tromperesses*

*Ne se fit , ni pour les habits :  
L'un fut pris entre les asnesses ,  
Et l'autre entre les brebis.*

*O mauvais secours aux dangers  
Qu'un chef tiré des estrangers !  
Heureuse françoise province  
Quand Dieu propice t'accorda  
Un prince, et te choisit un prince  
Des pavillons de son Juda.*

*Mal-heur advint sur nos François  
Quand nous bastimes sur François  
Et ses mal-contentes armées  
Les forces d'un Prince plus fort :  
Helas ! elles sont consumées,  
Et nous sur le sucil de la mort.*

*Autant de tisons de courroux  
De Dieu courroucé contre nous  
Furent ces troupes blasphemantes :  
Nous avons appris cette fois  
Que ce sont choses différentes  
Que l'Estat de Dieu et des Roys.*

*Satan , ennemi caut et fin,  
Tu voyois trop proche ta fin ;  
Mais tu vis d'un œil pasle et blesme  
Nos cœurs ambitieux jaloux,  
Et des-lors tu nous fis nous mesmes  
Combattre pour et contre nous.*

*Les Samsons , Gedeons , et ceux  
Qui n'espargnerent paresseux*

*Le corps , le hasard et la peine ,  
Pour , dans les feux d'un chaud esté ,  
Boire la glace à la fontaine ,  
Remenerent la Verité.*

*Rend-toy , d'un soin continuel ,  
Prince . Gedeon d'Israël :  
Boy le premier dedans l'eau vive ,  
En cette eau trempe aussy ton cœur :  
Il y a de la peine oisive  
Et du desir qui est labeur.*

*Bien que tu as autour de toy  
Des cœurs et des yeux pleins de foy .  
J'ai peur qu'une Dalide fine  
Couppe ta force et tes cheveux ,  
Te livre à la gent Philistine  
Qui te prive de tes bons yeux.*

*Je voi venir avec horreur  
Le jour qu'au grand temple d'erreur  
Tu feras rire l'assistance ;  
Puis , donnant le dernier effort  
Aux deux colonnes de la France .  
Tu te baigneras en la mort.*

*Quand ta bouche renoncera  
Ton Dieu , ton Dieu la percera ,  
Punissant le membre coupable ;  
Quand ton cœur , desloyal mocqueur ,  
Comme elle sera punissable ,  
Alors Dieu percera ton cœur.*

*L'amour premier t'aveuglera*

*Et puis le meurtrier frappera.  
Desja ta veuë enveloppée  
N'attend que le coup du couteau,  
Ainsy que la mortelle espée  
Suit de près le triste bandeau.*

*Dans ces cabinets lambrissez ,  
D'idoles de cour tapissez ,  
N'est pas la verité connue :  
La voix du Seigneur des Seigneurs  
S'escrit sur la roche cornüe ,  
Qui est plus tendre que nos cœurs.*

*Ces monts ferrez , ces aspres lieux ,  
Ne sont pas si doux à nos yeux ,  
Mais l'ame y trouve ses delices ;  
Et, là où l'œil est contenté  
Des braves et somptueux vices ,  
L'œil de l'ame y est tourmenté.*

*Echos , faictes doubler ma voix ,  
Et m'entendez à cette fois ;  
Mi-celestes roches cornües ,  
Poussez mes plaintes dedans l'air ,  
Les faisant du recoup des nues  
En France une autre fois parler.*

*Amis, en voyant quelquefois  
Mon ame sortir de ses loix ,  
Si pour bravement entreprendre  
Vous reprenez ma sainte erreur,  
Pensez que l'on ne peut reprendre  
Toutes ces fureurs sans fureur.*

*Si mon esprit audacieux  
Veut peindre le secret des cieux,  
J'attaque les dieux de la terre :  
Il faut bien qu'il me soit permis  
De fouiller, pour leur faire guerre.  
L'arcenal de leurs ennemis.*

*Je n'excuse pas mes escrits  
Pour ceux-là qui y sont repris :  
Mon plaisir est de leur desplaire.  
Amis, je trouve en la raison  
Pour vous et pour eux fruict contraire,  
La medecine et le poison.*

*Vous louïerez Dieu, ils trembleront :  
Vous chanterez, ils pleureront :  
Argument de rire et de craindre  
Se trouve en mes vers, en mes pleurs,  
Pour redoubler et pour estreindre  
Et vos plaisirs et leurs fureurs.*

*Je plains ce qui m'est ennemy,  
Les monstrant j'ay pour eux gemy :  
Car qui veut garder la justice,  
Il faut haïr distinctement  
Non la personne, mais le vice,  
Servir, non chercher l'argument.*

*Je sçay que les enfants bien nez  
Ne chantent, mais sont estonnez,  
Et ferment les yeux debonnaïres  
(Comme deux des fils de Noë),  
Voyants la honte de leurs peres*



*Que le vin fumeux a noyé.*

*Ainsy un temps de ces felons  
( Les yeux bouchez à reculons  
Nous cachions l'orde vilenie ;  
Mais nous les trouvons ennemis ,  
Et nos peres de la patrie ,  
Qui ne pechent plus endormis.*

*Rend donc , ô Dieu , si tu connois  
Mon cœur meschant , ma voix sans voix.  
O Dieu ! tu l'esleve au contraire ;  
C'est trop retenu mon devoir ;  
Ce qu'ils n'ont pas horreur de faire,  
J'ay horreur de leur faire voir.*

*Sors , mon œuvre , d'entre mes bras :  
Mon cœur se plaint , l'esprit est las  
De chercher au droict une excuse :  
Je vay le jour me refusant  
Lorsque le jour je te refuse,  
Et je m'accuse en l'excusant.*

*Tu es né legitiment ,  
Dieu mesme a domé l'argument ;  
Je ne te donne qu'à l'Eglise :  
Tu as pour support l'equité ,  
La verité pour entreprise ,  
Pour loyer l'immortalité.*



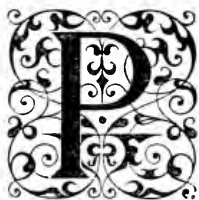




## LIVRE PREMIER

---

### MISERES



*P*uisqu'il faut s'attaquer aux legions de Rome,

*Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme*

*Hannibal, qui, par feux d'aigre humeur arrose,*

*Se fendit un passage aux Alpes embrasées.*

*Mon courage de feu, mon humeur aigre et forte,*

*Au travers des sept monts fait breche au lieu de porte.*

*Je brise les rochers et le respect d'erreur*

*Qui fit douter Cæsar d'une vaine terreur.*

*Il vit Rome tremblante, affreuse, eschevelée,*

*Qui, en pleurs, en sanglots, mi-morte, desolée,*

*Tordant ses doigts, fermoit, deffendoit de ses mains*

*A Cæsar le chemin au lieu de ses germains.*

*Mais dessous les autels des idoles j'advise  
Le visage meurtry de la captive Eglise.  
Qui à sa delivrance (aux despens des hazards)  
M'appelle. m'animant de ses trenchants regards.  
Mes desirs sont des-ja volez outre la rive  
Du Rubicon troublé: que mon reste les suive  
Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas  
Qu'autre homme l'ait jamais escorché de ses pas.  
Pour Mercurus croisez, au lieu de Pyramides.  
J'ay de jour le pilier, de nuict les feux pour guides.  
Astres, secourez-moy: ces chemins enlacez  
Sont par l'antiquité des siecles effacez,  
Si bien que l'herbe verte en ses sentiers accrië  
Est faicte une prairie espaisse, haute et drië.  
Là où estoient les feux des Prophetes plus vieux.  
Je tends comme je puis le cordeau de mes yeux.  
Puis je cours au matin, de ma jambe arrossée  
J'esparpille à costé la premiere rosée,  
Ne laissant après moy trace à mes successeurs  
Que les reins tous ployez des inutiles fleurs,  
Fleurs qui tombent si tost qu'un vray soleil les touche,  
Ou que Dieu fenera par le vent de sa bouche.*

*Tout-puissant, tout-voyant, qui du haut des hauts cieux  
Fends les cœurs plus serrez par l'esclair de tes yeux.  
Qui fis tout, et connus tout ce que tu fis estre:  
Tout parfaict en ouvrant, tout parfait en connoistre,  
De qui l'œil tout courant, et tout voyant aussy,  
De qui le soing sans soing prend de tout le soucy.  
De qui la main forma exemplaires et causes,  
Qui preveus les effects dès le naistre des choses:  
Dieu, qui d'un style vif, comme il te plaïst. escriis*

*Le secret plus obscur en l'obscur des esprits,  
 Puis que de ton amour mon ame est eschauffée,  
 Jalouze de ton nom, ma poictrine, embrazée  
 De ton feu pur, repurge aussy de mêmes feux  
 Le vice naturel de mon cœur vitieux ;  
 De ce zele tres-sainct rebrusle-moy encore,  
 Si que (tout consommé au feu qui me devore,  
 N'estant serf de ton ire, en ire transporté  
 Sans passion) je sois propre à ta verité.  
 Ailleurs qu'à te loïer ne soit abandonnée  
 La plume que je tiens, puis que tu l'as donnée.*

*Je n'escry plus les feux d'un amour inconnu ;  
 Mais, par l'affliction plus sage devenu,  
 J'entreprends bien plus haut, car j'apprens à ma plume  
 Un autre feu, auquel la France se consume.  
 Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignoient,  
 Oû leurs poètes vains beuvoient et se baignoient,  
 Ne courent plus icy ; mais les ondes si claires,  
 Qui eurent les saphyrs et les perles contraires,  
 Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots.  
 Leur murmure plaisant, hurte contre des os.  
 Telle est, en escrivant, non ma commune image ;  
 Autre fureur qu'amour reluit en mon visage.  
 Sous un inique Mars, parmy les durs labeurs  
 Qui gastent le papier, et l'ancre de sueurs,  
 Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées,  
 Nous avortons ces chants au millieu des armées,  
 En delassant nos bras de crasse tous roüillez,  
 Qui n'osent s'esloigner des brassards despoüillez.  
 Le luth que j'accordoïs avec mes chansonnettes  
 Est ores estouffé de l'esclat des trompettes :  
 Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y deffaut.*

*La Mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut :  
 Le juge criminel tourne et emplit son urne :  
 D'icy, la botte en jambe, et non pas le cothurne,  
 J'appelle Melpomene, en sa vive fureur,  
 Au lieu de l'Hypocrene, esveillant cette sœur  
 Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,  
 Eschevellée, affreuse, et bramant en la sorte  
 Que faict la biche après le faon qu'elle a perdu.  
 Que la bouche luy saigne, et son front esperdu  
 Face noircir du ciel les voûtes esloignées ;  
 Qu'elle esparille en l'air de son sang deux poignées,  
 Quand, espuisant ses flancs de redoublez sanglots,  
 De sa voix enroüée elle bruira ces mots :*

*« O France desolée ! ô terre sanguinaire !  
 Non pas terre, mais cendre : ô mere ! si c'est mere  
 Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein.  
 Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.  
 Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle  
 S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;  
 Sur ton pis blanchissant ta race se debat,  
 Et le fruict de ton flanc faict le champ du combat. »*

*Je veux peindre la France une mere affligée,  
 Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.  
 Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts  
 Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups  
 D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage  
 Dont nature donnoit à son besson l'usage :  
 Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,  
 Faict degast du doux laict qui doit nourrir les deux .  
 Si que, pour arracher à son frere la vie,  
 Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie ;  
 Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshuyr.*

Ayant dompté longtems en son cœur son enuuy,  
 A la fin se defend, et sa juste colere  
 Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.  
 Ni les souspirs ardens, les pitoyables cris,  
 Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits ;  
 Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,  
 Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.  
 Leur conflict se rallume et faict si furieux  
 Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.  
 Cette femme explorée, en sa douleur plus forte,  
 Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;  
 Elle voit les mutins tous deschirez, sanglants,  
 Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchants.  
 Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle  
 Celuy qui a le droict et la juste querelle,  
 Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,  
 Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.  
 Adonc se perd le laict, le suc de sa poitrine ;  
 Puis, aux derniers aboys de sa proche ruine,  
 Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté  
 Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;  
 Or, vivez de venin, sanglante geniture.  
 Je n'ay plus que du sang pour vostre nourriture! »

Quand esperdu je voy les honteuses pitiez,  
 Et du corps divisé les funebres moitez ;  
 Quand je voy s'apprester la tragedie horrible  
 Du meurtrier de soy-mesme, aux autres invincible,  
 Je pense encore voir ung monstrueux geant  
 Qui va de braves mots les hauts cieux outrageant,  
 Superbe, florissant, si brave qu'il se treuve  
 Nul qui de sa valeur entreprenne la preuve ;  
 Mais, lorsqu'il ne peut rien rencontrer au dehors

Qui de ses bras nerveux endure les efforts,  
 Son corps est combattu, à soy-mesme contraire ;  
 Le sang pur ha le moins : le flegme et la colere  
 Rend le sang non plus sang ; le peuple abat ses loix :  
 Tous nobles et tous roys, sans nobles et sans roys ;  
 La masse degenere en la melancholie :  
 Ce vieil corps tout infect, plein de sa discrasie,  
 Hydropique. faict l'eau, si bien que ce geant,  
 Qui alloit de ses nerfs ses voisins outrageant,  
 Aussy foible que grand, n'enfle plus que son ventre :  
 Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,  
 Ce faux dispensateur des commungs excrements  
 N'envoye plus aux bords les justes aliments ;  
 Des jambes et des bras les os sont sans moelle ;  
 Il ne va plus en haut, pour nourrir la cervelle,  
 Qu'un chime venimeux, dont le cerveau nourry  
 Prend matiere et liqueur d'un champignon pourry.  
 Ce grand geant, changé en une horrible beste,  
 A, sur ce vaste corps, une petite teste,  
 Deux bras foibles, pendants, des-ja secs, des-ja morts,  
 Impuissants de nourrir et deffendre le corps ;  
 Les jambes, sans pouvoir porter leur masse lourde,  
 Et à gauche et à droict font porter une bourde.  
 Financiers, justiciers, qui opprimez de faim  
 Celuy qui vous faict naistre ou qui deffend le pain,  
 Soubs qui le laboureur s'abbreuve de ses larmes,  
 Qui souffrez mandier la main qui tient les armes,  
 Vous, ventre de la France, enflé de ses langueurs,  
 Faisant orgueil de vent, vous monstreꝝ vos vigueurs.  
 Voyeꝝ la tragedie, abbaïsez vos courages.  
 Vous n'estes spectateurs, vous estes personages :  
 Car encor vous pourrieꝝ contempler de bien loing



*Une nef sans pouvoir luy aider au besoing,  
 Quand la mer l'engloutit, et pourriez de la rive,  
 En tournant vers le ciel la face demi-vive,  
 Plaindre sans secourir ce mal oisivement.  
 Mais quand, dedans la mer, la mer pareillement  
 Vous menace de mort, courez à la tempeste :  
 Car avec le vaisseau vostre ruine est preste.*

*La France donc encor est pareille au vaisseau  
 Qui, outragé des vents, des rochers et de l'eau,  
 Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe  
 La proïe, et l'autre a pris sa retraite à la poupe.  
 De canons et de feux chacun met en esclats  
 La moitié qui s'oppose, et font verser en bas,  
 L'un et l'autre enyvré des eaux et de l'envie,  
 Ensemble le navire et la charge et la vie,  
 En cela le vainqueur ne demeurant plus fort  
 Que de voir son haineux le premier à la mort,  
 Qu'il seconde, authochyre, aussy tost de la siemme,  
 Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la cadmeene.*

*Barbares en effect, François de nom, François,  
 Vos fausses loix ont eu des faux et jeunes roys,  
 Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance :  
 Rebelles, ils ont veu la desobeissance.  
 Dieu sur eux et par eux desploïa son courroux,  
 N'ayant autres bourreaux de nous-mesmes que nous.*

*Les roys, qui sont du peuple et les roys et les peres,  
 Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires ;  
 Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,  
 La crainte des vivants ; ils succedent au lieu  
 Des heritiers des morts ; ravisseurs de pucelles.  
 Adulteres, souillants les couches des plus belles  
 Des maris assommez, ou bannis pour leur bien.*

Ils courent sans repos, et, quand ils n'ont plus rien  
 Pour souler l'avarice, ils cherchent autre sorte  
 Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.  
 Les vieillards enrichis tremblent le long du jour ;  
 Les femmes, les maris, privez de leur amour,  
 Par l'espais de la nuit se mettent à la fuite ;  
 Les meurtriers souldoyez s'eschauffent à la suite.  
 L'homme est en proye à l'homme : un loup à son pareil.  
 Le pere estranglé au lict le fils, et le cercueil  
 Preparé par le fils sollicite le pere.  
 Le frere avant le temps herite de son frere.  
 On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,  
 Des poisons inconnus, ou les sanglants cousteaux  
 Travaillent au midy, et le furieux vice  
 Et le meurtre public ont le nom de justice.  
 Les belistres armez ont le gouvernement,  
 Le sac de nos citez ; comme anciennement  
 Une croix bourguignonne espouvançoit nos peres,  
 Le blanc les faict trembler, et les tremblantes meres  
 Pressent à l'estomach leurs enfants esperdus,  
 Quand les grondants tambours sont battants entendus.  
 Les places de repos sont places estrangeres,  
 Les villes du millieu sont les villes frontieres ;  
 Le village se garde, et nos propres maisons  
 Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.  
 L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,  
 Souffre devant ses yeux violer femme et fille,  
 Et tomber sans mercy dans l'insolente main  
 Qui s'estendoit naguere à mandier du pain.  
 Le sage justicier est traîné au supplice,  
 Le mal-faicteur luy faict son procès ; l'injustice  
 Est principe de droict : comme au monde à l'envers,

Le vieil pere est fouëtté de son enfant pervers.  
 Celyr qui en la paix cachoit son brigandage,  
 De peur d'estre puni, estalle son pillage.  
 Au son de la trompette, au plus fort des marcheꝝ,  
 Sou meurtre et son butin sont à l'ancan prescheꝝ,  
 Si qu'au lieu de la roüe, au lieu de la sentence,  
 La peine du forfait se change en recompense.  
 Ceux qui n'ont discerné les querelles des grands  
 Au lict de leur repos tressaillent, entendants.  
 En paisible minuict, que la ville surprise  
 Ne leur promet sauver rien plus que la chemise.  
 Le soldat trouve encor quelque espece de droict.  
 Et mesme, s'il pouvoit, sa peine il luy vendroit.  
 L'Espagnol mesuroit les rançons et les tailles  
 De ceux qu'il retiroit du meurtre des batailles  
 Selon leur revenu; mais les François n'ont rien,  
 Pour loy de la rançon des François, que le bien.  
 Encor vous bien-heureux qui, aux villes fermées,  
 D'un mestier inconnu aveꝝ les mains armées,  
 Qui gousteꝝ en la peur l'alternatif sommeil  
 De qui le repos est à la fievre pareil;  
 Mais je te plains, rusticq, qui, ayant, la journée,  
 Ta pentelante vie en rechignant gaignée,  
 Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,  
 Et la fuitte, et la faim, injuste payement.  
 Le paysan de cent ans, dont la teste chenuë  
 Est couverte de neige, en suivant sa charruë,  
 Voit galopper de loing l'argolet outrageux,  
 Qui d'une rude main arrache les cheveux,  
 L'honneur du vieillard blanc, picqué de son ouvrage,  
 Par qui la seule faim se trouvoit au village.  
 Ne voit-on pas des-ja, dès trois lustres passeꝝ,

*Que les peuples fuiards des villages chassé  
 Vivent dans les forests : là chacun d'eux s'asserve  
 Au ventre de leur mere, aux cavernes de terre :  
 Ils cherchent, quand l'humain leur refuse secours,  
 Les bauges des sangliers et les roches des ours,  
 Sans conter les perdus, à qui la mort propice  
 Donne poison, cordeau, le fer, le precipice.*

*Ce ne sont pas les grands, mais les simples paysans.  
 Que la terre connoist pour enfants complaisants.  
 La terre n'ayme pas le sang ni les ordures.  
 Il ne sort des tyrans et de leurs mains impures  
 Qu'ordures ni que sang. Les aimeꝛ laboureurs  
 Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,  
 Font courir les ruisseaux dedans les verdes prés,  
 Par les sauvages fleurs en esmail diaprées :  
 Ou par ordre et compas les jardins aꝛureꝛ  
 Monstrent au ciel riant leurs carreaux mesureꝛ,  
 Les parterres tondus, et les droictes allées  
 Des droicturieres mains au cordeau sont reiglées :  
 Ils sont peintres, brodeurs, et puis leurs grands tapis  
 Noircissent de raisins et jaunissent d'espics :  
 Les ombreuses forests, leurs demeures plus franches,  
 Esventent leurs sueurs et les couvrent de branches.  
 La terre semble donc, pleurante de souci,  
 Consoler les petits en leur disant ainssi :*

*« Enfants de ma douleur, du haut ciel l'ire esmenë.  
 Pour me vouloir tuer, premierement vous tuë ;  
 Vous languisseꝛ, et lors le plus doux de mon bien  
 Va soulant de plaisirs ceux qui ne valent rien.  
 Or, attendant le temps que le ciel se retire,  
 Ou que le Dieu du ciel destourne ailleurs son ire,  
 Pour vous faire gouster de ses douceurs après,*

*Cachez-vous sous ma robe en mes noires forests,  
 Et, au fond du malheur, que chacun de vous entre  
 Par deux fois, mes enfans, dans l'obscur de mon ventre.  
 Les faineants ingrats font brusler vos labeurs,  
 Vos seins sentent la faim et vos fronts les sueurs.  
 Je mets de la douceur aux ameres racines,  
 Car elles vous seront viande et medecines,  
 Et je retireray mes benedictions  
 De ceux qui vont suçant le sang des nations :  
 Tout pour eux soit amer ; qu'ils sortent, execrables.  
 Du lit sans reposer, allowis de leurs tables. »*

*Car, pour monstrier comment en la destruction  
 L'homme n'est plus un homme, il prend refectio  
 Des herbes, des charongnes, des viandes non prestes,  
 Ravissant les repas apprestez pour les bestes.  
 La racine douteuse est prise sans danger,  
 Bonne, si on la peut amollir et manger.  
 Le conseil de la faim apprend aux dents par force  
 A piller des forests et la robe et l'escorce.  
 La terre sans façon a honte de se voir.  
 Cerche encor[e] des mains et n'en peut plus avoir.  
 Tout logis est exil ; les villages champestres,  
 Sans portes et planchers, sans portes et fenestres,  
 Font une mine affreuse, ainsy que le corps mort  
 Monstre, en monstrant les os, que quelqu'un luy faict tort.  
 Les loups et les renards et les bestes sauvages  
 Tiennent place d'humains, possèdent les villages,  
 Si bien qu'en mesme lieu où, en paix, on eut soing  
 De reserrer le pain, on y cueille le foing.  
 Si le rustique peut desrober à soy-mesme  
 Quelque grain recelé par une peine extremesme,  
 Esperant sans espoir la fin de ses malheurs*

Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs,  
 Et d'un soc attaché faire place en la terre  
 Pour y semer le bled, le soustien de la guerre ;  
 Et puis, l'an ensuivant, les miserables yeux  
 Qui des sueurs du front trempoient, laborieux,  
 Quand, subissant le joug des plus serviles bestes,  
 Liez comme des bœufs, ils se couploient par testes,  
 Voyant d'un estranger la ravissante main  
 Qui leur tire la vie et l'espoir et le grain.  
 Alors, baignez en pleurs, dans les bois ils retournent ;  
 Aux aveugles rochers les affligez sejourment :  
 Ils vont souffrant la faim, qu'ils portent doucement,  
 Au pris du desplaisir et infernal tourment  
 Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies  
 De demons encharnez, sepulchres de leurs vies,  
 Leur servoient de crottons, ou pendus par les doigts  
 A des cordons tranchants, ou attachez au bois  
 Et couchez dans le feu, ou de graisses flambantes  
 Les corps nuds tenaillez, ou les plaintes pressantes  
 De leurs enfants pendus par les pieds, arrachez  
 Du sein qu'ils empoignoient, des tetins assechez :  
 Ou bien, quand du soldat la diette allowvie  
 Tiroit au lieu de pain de son hoste la vie,  
 Vengé, mais non saoulé, pere et mere meurtris  
 Laissoient dans les berceaux des enfants si petits  
 Qu'enserrez de cimois, prisonniers dans leur couche,  
 Ils mouroient par la faim : de l'innocente bouche  
 L'ame plaintive alloit en un plus heureux lieu  
 Esclatter sa clameur au grand throsne de Dieu,  
 Cependant que les Roys, parez de leur substance,  
 En pompes et festins trompoient leur conscience,  
 Estoffoient leur grandeur des ruines d'autruy,

*Gras du suc innocent, s'egaïant de l'ennuy,  
Stupides, sans gouster ni pitieꝝ ni merveilles,  
Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.*

*Icy je veux sortir du general discours  
De mon tableau public : je fleschiray le cours  
De mon fil entrepris, vaincu de la memoire  
Qui effraye mes sens d'une tragique histoire :  
Car mes yeux sont tesmoings du subject de mes vers.*

*Voicy le reistre noir foudroyer au travers  
Les mesures de France, et comme une tempeste,  
Emportant ce qu'il peut, embrazer tout le reste.  
Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau  
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau.  
Nous vismes sur leurs pas une troupe lassée,  
Que la terre portoit, de nos pas harassée.  
Là de mille maisons on ne trouva que feux,  
Que charongnes, que morts ou visages affreux.  
La faim va devant moi : force que je la suive.  
Joy d'un gosier mourant une voix demi-vive ;  
Le cry me sert de guide, et faict voir à l'instant  
D'un homme demi-mort le chef se debattant,  
Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.  
Ce demi-vif la mort à son secours appelle  
De sa mourante voix. Cet esprit demi-mort  
Disoit en son patois (langue de Perigort) :  
« Si vous estes François, François, je vous adjure,  
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus seure  
Que j'espere de vous, le moien de guerir.  
Faictes-moy d'un bon coup et promptement mourir.  
Les reistres m'ont tué par faute de viande :  
Ne pouvant ni fournir ne sçavoir leur demande,  
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté*

*Ce bras que vous voyez près du lict, à costé:  
 J'ay au travers du corps deux balles de pistolle. »  
 Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parolle :  
 « C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,  
 Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.  
 Il y a quatre jours qu'aiants esté en fuite,  
 Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite  
 De sauver nos enfans, liez en leurs berceaux,  
 Leurs cris nous appelloient, et entre ces bourreaux,  
 Pensans les secourir, nous perdismes la vie.  
 Helas ! si vous avez encore quelque envie  
 De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans  
 Le massacre piteux de nos petits enfans. »  
 J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,  
 Avoit les yeux flestris ; qui de sa pasle bouche  
 Poussoit et retiroit cet esprit languissant  
 Qui, à regret son corps par la faim delaisant,  
 Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.  
 Voicy après entrer l'horrible anatomie  
 De la mere assechée : elle avoit de dehors,  
 Sur ses reins dissipez traîné, roulé son corps,  
 Jambes et bras rompus : une amour maternelle  
 L'esmouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle,  
 A tant elle approcha sa teste du berceau.  
 La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau  
 De ses yeux consumez ; de ses playes mortelles  
 Le sang mouilloit l'enfant ; point de laict aux mammelles.  
 Mais des peaux sans humeur. Ce corps séché, retraict,  
 De la France qui meurt fut un autre pourtraict.  
 Elle cherchoit des yeux deux de ses fils encore ;  
 Nos fronts l'espouantoient. En fin la mort devore  
 En mesme temps ces trois. J'eu peur que ces esprits*



Protestassent mourants contre nous de leurs cris :  
 Mes cheveux estonnez herissent en ma teste ;  
 J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je deteste  
 Les violeurs de paix, les perfides parfaicts  
 Qui d'une salle cause amenant tels effects.  
 Là je vis estonné les cœurs impitoyables,  
 Je vis tomber l'effroy dessus les effroyables.  
 Quel œil sec eust peu voir les membres mi-mangez  
 De ceux qui par la faim estoient morts enragez !  
 Et encore aujourd'huy, sous la loy de la guerre,  
 Les tygres vont bruslants les thresors de la terre,  
 Nostre commune mere ; et le degast du pain  
 Au secours des lions ligue la pasle faim.  
 En ce point, lors que Dieu nous espanche une pluie,  
 Une manne de bleds, pour soustenir la vie,  
 L'homme, crevant de rage et de noire fureur,  
 Devant les yeux esmeus de ce grand bien-faicteur.  
 Foule aux pieds ses bien-faicts en villenant sa grace.  
 Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.  
 La terre ouvre aux humains et son laict et son sein,  
 Mille et mille douceurs, que de sa blanche main  
 Elle appreste aux ingrats qui les donnent aux flammes.  
 Les desgasts font sentir les innocentes ames.  
 En vain le pauvre en l'air esclatte pour du pain :  
 On embraze la paille, on faict pourrir le grain.  
 Au temps que l'affamé à nos portes sejourne,  
 Le malade se plaint : cette voix nous adjourne  
 Au throsne du grand Dieu. Ce que l'affligé dit  
 En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit,  
 Dieu l'entend, Dieu l'exauce, et ce cry d'amertume  
 Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume ;  
 Dieu seelle de son sceau ce piteux testament,

*Nostre mort en la mort qui le va consumant.*

*La mort en payement n'a receu l'innocence  
 Du pauvre qui mettoit sa chetive esperance  
 Aux aumosnes du peuple. Ah! que diray-je plus?  
 De ces evenemens n'ont pas esté exclus  
 Les animaux privez, et, hors de leurs villages,  
 Les mastins allowis sont devenus sauvages,  
 Faicts loups de naturel, et non pas de la peau.  
 Imitants les plus grands, les pasteurs du troupeau,  
 Eux-mesme ont esgorgé ce qu'ils avoient en garde;  
 Encor les verrez-vous se vanger, quoy qu'il tarde,  
 De ceux qui ont osté aux pauvres animaux  
 La pasture ordonnée. Ils seront les bourreaux  
 De l'ire du grand Dieu, et leurs dents affamées  
 Se creveront des os de nos belles armées:  
 Ils en ont eu curée en nos sanglants combats;  
 Si bien que, des corps morts rassasiez et las,  
 Aux plaines de nos champs, de nos os blanchissantes,  
 Ils courent forcenez les personnes vivantes.  
 Vous en voyez l'espreuve au champ de Moncontour.  
 Hereditairement ils ont, depuis ce jour,  
 La rage naturelle, et leur race, ennyvrée  
 Du sang des vrais François, se sent de la curée.*

*Pourquoy, chiens, auriez-vous, en cette aspre saison,  
 (Nez sans raison) gardé aux hommes la raison,  
 Quand Nature sans loy, folle, se desnature;  
 Quand Nature, mourant, despouille sa figure:  
 Quand les humains, privez de tous autres moiens,  
 Assiegez, ont mangé leurs plus fidelles chiens;  
 Quand sur les chevaux morts on donne des batailles  
 A partir le butin de puantes entrailles?  
 Mesme aux chevaux peris de farcin et de faim,*

*On a veu labourer les ongles de l'humain,  
Pour chercher dans les os et la peau consumée  
Ce qu'oublioit la faim et la mort affamée.*

*Cette horreur, que tout œil en lisant a douté  
De nos sens, desmentoît la vraie antiquité;  
Cette rage s'est veüe, et les meres non-meres  
Nous ont de leurs forfaits pour tesmoings oculaires.  
C'est en ces sieges lents, ces sieges sans pitié,  
Que des seins plus ayments s'envole l'amitié.  
La mere du berceau son cher enfant deslie;  
L'enfant qu'on desbandoit autre-fois pour sa vie  
Se desveloppe icy par les barbares doigts  
Qui s'en vont destacher de nature les loix;  
La mere deffaisant, pitoyable et farousche,  
Les liens de pitié avec ceux de sa couche,  
Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,  
Les intestins bruslants par les tressauts du sang.  
Le sens, l'humanité, le cœur esmeu qui tremble,  
Tout cela se destord et se desmesle ensemble.  
L'enfant, qui pense encor aller tirer en vain  
Les peaux de la mammelle, a les yeux sur la main  
Qui deffaict les cimois; cette bouche affamée,  
Triste, sous-rit aux tours de la main bien-aimée :  
Cette main s'emploioit pour la vie autrefois,  
Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,  
La mort, qui d'un costé se presente effroyable,  
La faim, de l'autre bout, bourrelle impitoyable.  
La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur  
Le feu de la pitié, de la faim la fureur,  
Convoitte dans son sein la creature aimée,  
Et dit à son enfant, moins mere qu'affamée :  
« Rend, miserable, rend le corps que je t'ay faict*

Ton sang retournera où tu as pris le lait ;  
 Au sein qui t'allaitoit rentre contre nature :  
 Ce sein, qui t'a nourry, sera ta sepulture ! »  
 La main tremble en tirant le funeste couteau,  
 Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau.  
 Des poulces elle estreind la gorge qui gaçouille  
 Quelques mots sans accents, croiant qu'on la chatouille.  
 Sur l'effroyable coup le cœur se refroidit,  
 Deux fois le fer eschappe à la main qui roidit :  
 Tout est troublé, confus, en l'ame qui se trouve  
 N'avoir plus rien de mere et avoir tout de louve :  
 De sa levre ternie il sort des feux ardants :  
 Elle n'appreste plus les levres, mais les dents.  
 Et des baisers changez en avides morsures !  
 La faim acheve tout de trois rudes blessures :  
 Elle ouvre le passage au sang et aux esprits.  
 L'enfant change visage et ses ris en ces cris :  
 Il pousse trois fumeaux, et, n'ayant plus de mere,  
 Mourant cherche des yeux les yeux de sa meurtriere.

On dit que le manger de Thyeste pareil  
 Fit noircir et fuir et cacher le soleil.  
 Suivrons-nous plus avant ? Voulons-nous voir le reste  
 De ce banquet d'horreur pire que de Thyeste ?  
 Les membres de ce fils sont connus au repas,  
 Et l'autre, estant deceu, ne les connoissoit pas.  
 Qui pourra voir le plat où la beste farouche  
 Prend les petits doigts cuits, les jouets de sa bouche :  
 Les yeux esteints, ausquels il y a peu de jours  
 Que de regards mignons s'embraçoient ses amours ;  
 Le sein douillet, les bras qui son col plus n'accollent :  
 Morceaux qui saoullent peu et qui beaucoup desolent ?  
 Le visage pareil encore se fait voir

*Vif portraict reprochant, miroir de son miroir,  
Dont la reflexion de coupable semblance  
Perce à travers les yeux l'ardente conscience.  
Les ongles brisent tout; la faim et la raison  
Donne pasture au corps et à l'ame poison.  
Le soleil ne peut voir l'autre table fumante.  
Tirons sur cette-cy le rideau de Thimante!*

*Jadis nos rois anciens, vrais peres et vrais rois,  
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois  
Le tour de leur païs en diverses contrées,  
Faisoient par les citez des superbes entrées.  
Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoy;  
Les enfans de quatre ans crioient : Vive le Roy!  
Les villes emploioient mille et mille artifices  
Pour faire comme font les meilleures nourrices,  
De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,  
Veut montrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.  
Il semble que le pis, quant il est esmeu, voie :  
Il se jette en la main, dont ces meres de joie  
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfans,  
Du laict qui leur regorge à leurs roys triomphants,  
Triomphants par la paix : ces villes nourricieres  
Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,  
Monstroient au ciel serain leurs thresors enfermez,  
Et leur laict et leur joie à leurs roys bien-aymez.*

*Nos tyrans aujourd'huy entrent d'une autre sorte,  
La ville qui les voit a visage de morte :  
Quand son prince la foule, il la void de tels yeux  
Que Neron voyoit Rome en l'esclat de ses feux.  
Quand le tyran s'esgaie en la ville qu'il entre,  
La ville est un corps mort, il passe sur le ventre,  
Et ce n'est plus du laict qu'elle prodigue en l'air,*

*C'est du sang. Pour parler comme peuvent parler  
Les corps qu'on trouve morts, portez à la justice,  
On les met en la place, afin que ce corps puisse  
Rencontrer son meurtrier : le meurtrier inconnu  
Contre qui le corps saigne est coupable tenu.*

*Henry, qui tous les jours vas prodiguant ta vie  
Pour remettre le regne, oster la tyrannie,  
Ennemy des tyrans, ressource des vrais rois,  
Quand le sceptre des lis joindra le Navarrois,  
Souvien-toy de quel œil, de quelle vigilance  
Tu cours remedier aux malheurs de la France;  
Souvien-toy quelque jour combien sont ignorants  
Ceux qui pour estre Rois veulent estre tyrans.*

*Ces tyrans sont des loups, car le loup, quand il entre  
Dans le parc des brebis, ne succe de leur ventre  
Que le sang par un trou et quitte tout le corps,  
Laisant bien le troupeau, mais un troupeau de morts.  
Nos villes sont charongne, et nos plus cheres vies  
Et le suc et la force en ont esté ravies;  
Les païs ruinez sont membres retranchez,  
Dont le corps seichera, puis qu'ils sont asseichez.*

*France, puis que tu perds tes membres en la sorte,  
Appreste le suaire et te conte pour morte;  
Ton poux foible, inegal, le trouble de ton œil,  
Ne demande plus rien qu'un funeste cercueil.*

*Que si tu vis encor, c'est la mourante vie  
Que le malade vit en extreme agonie,  
Lors que les sens sont morts, quand il est au rumeau,  
Et que d'un bout de plume on l'abeche avec l'eau.*

*Si tu peux allouvi devorer la viande,  
Ton chef mange tes bras; c'est une faim trop grande.  
Quand le desesperé vient à manger si fort*

*Après le goust perdu, c'est indice de mort.*

*Mais quoy! tu ne fus oncq si fiere en ta puissance,  
Si roide en tes efforts, ô furieuse France!  
C'est ainsy que les nerfs des jambes et des bras  
Roidissent au mourant à l'heure du trespas.*

*On resserre d'impost le trafic des rivieres,  
Le sang des gros vaisseaux et celui des arteres ;  
C'est faict du corps, auquel on tranche tous les jours  
Des veines et rameaux les ordinaires cours.  
Tu donnes aux forains ton avoir qui s'escare,  
A celui du dedans rude, seiche et avare.  
Cette main a promis d'aller trouver les morts,  
Qui, sans humeur dedans, est suante au dehors.*

*France, tu es si docte et parles tant de langues!  
O monstrueux discours, ô funestes harangues!  
Ainsy, mourants les corps, on a veu les esprits  
Prononcer les jargons qu'ils n'avoient point appris.*

*Tu as plus que jamais de merveilleuses testes  
Des cerveaux transcendants, des vrais et faux prophetes ;  
Toy, prophete, en mourant du mal de ta grandeur,  
Mieux que le medecin tu chantes ton malheur.*

*France, tu as commerce aux nations estranges,  
Partout intelligence et partout des eschanges :  
L'oreille du malade est ainsy claire, alors  
Que l'esprit dit adieu aux oreilles du corps.*

*France, bien qu'au milieu tu sens des guerres fieres,  
Tu as paix et repos à tes villes frontieres :  
Le corps, tout feu dedans, tout glace par dehors,  
Demande la biere et bien tost est faict corps.*

*Mais, France, on voit doubler dedans toy l'avarice :  
Quand nature deffaut, les vieillards ont ce vice :  
Quand le malade amasse et couverte et linceux*

*Et tire tout à soy, c'est un signe piteux.*

*On void perir en toy la chaleur naturelle,  
Le feu de charité, tout amour mutuelle,  
Les deluges espais achevent de noier  
Tous chauds desirs au cœur, qui estoit leur foïier.  
Mais ce foïier du cœur a perdu l'avantage  
Du feu et des esprits qui faisoient le courage.*

*Icy marqueꝝ, honteux, degenererꝝ François,  
Que vos armes estoient legeres autrefois,  
Et que, quand l'estranger esjamboit vos barrieres,  
Vos ayeux desdaignoient forts et villes frontieres!  
L'ennemy, aussy tost comme entré combattu,  
Faisoit à la campagne essay de leur vertu.  
Ores, pour tesmoigner la caducque vieillesse  
Qui nous oste l'ardeur et nous croist la finesse,  
Nos cœurs froids ont besoing de se voir emmureꝝ,  
Et, comme les vieillards, revestus et fourreꝝ  
De rempars, bastions, fosseꝝ et contre-mines,  
Fosses-brai's, parapets, chemises et courtines.  
Nos excellents desseins ne sont que garnisons,  
Que nos peres fuioient comm' on fuit les prisons.  
Quand le corps gelé veut mettre robbe sur robbe  
Dites que la chaleur s'enfuit et se desrobbe;  
L'Ange de Dieu vengeur une fois commandé,  
Ne se destourne pas pour estre apprehendé :  
Car ces symptomes vrais, qui ne sont que presages,  
Se sentent en nos cœurs aussy tost qu'aux visages.*

*Voilà le front hideux de nos calamiteꝝ,  
La vengeance des Cieux, justement despitez.  
Comme par force l'œil se destorne à ces choses,  
Retournons les esprits pour en toucher les causes.*

*France, tu t'eslevois orgueilleuse au millieu*



*Des autres nations, et ton pere et ton Dieu,  
 Qui tant et tant de fois par guerres estrangeres  
 T'esprouva, t'advertit de verges, de miseres.  
 Ce grand Dieu void au Ciel, du feu de son clair œil,  
 Que des maux estrangers tu doublois ton orgueil.  
 Tes superstitions et tes coustumes folles,  
 De Dieu qui te frappoit, te pousoient aux idolles.  
 Tu te crevois de graisse en patience, mais  
 Ta paix estoit la sœur bastarde de la paix.  
 Rien n'estoit honoré parmy toy que le vice ;  
 Au ciel estoit bannie, en pleurant, la Justice,  
 L'Eglise au sec desert, la Verité après.  
 L'enfer fut espuisé et visité de près,  
 Pour chercher en son fond une verge nouvelle,  
 A punir jusqu'aux os la nation rebelle.*

*Cet enfer nourrissoit en ses obscuritez  
 Deux esprits, que les Cieux formerent, despitez,  
 Des pires excrements, des vapeurs inconnües  
 Que l'haleine du bas exhale dans les nües.  
 L'essence et le subtil de ces infections  
 S'affina par sept fois en exhalations,  
 Comme l'on void dans l'air une masse visqueuse  
 Lever premierement l'humeur contagieuse  
 De l'haleine terrestre ; et quand auprès des cieux  
 Le choix de ce venin est haussé, vitieux,  
 Comm' un astre il prend vie, et sa force secrette  
 Espouvante chacun du regard d'un comette.  
 Le peuple, à gros amas aux places ameuté,  
 Bée douteusement sur la calamité,  
 Et dit : « Ce feu menace et promet à la terre,  
 Lousche, pasle ou flambant, peste, famine ou guerre. »  
 A ces trois s'apprestoient ces deux astres nouveaux.*

*Le peuple voioit bien ces cramoisis flambeaux,  
Mais ne les peut juger d'une pareille sorte.  
Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte  
Nasquirent en nos temps : les astres mutineꝝ  
Les tirerent d'enfer, puis ils furent donneꝝ  
A deux corps vicieux, et l'amas de ces vices  
Trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices.*

*Voicy les deux flambeaux et les deux instruments  
Des plaies de la France et de tous ses tourments :  
Une fatale femme, un cardinal qui d'elle,  
Parangon du malheur, suivoit l'ame cruelle.*

*« Malheur, ce dit le sage, au peuple dont les loix  
Tournent dans les esprits des fols et jeunes rois  
Et qui mangent matin » Que ce malheur se treuve  
Divinement prédit par la certaine espreuve!  
Mais cela qui faict plus le regne malheureux  
Que celuy des enfans, c'est quand on voit pour eux  
Le diademe saint sur la teste insolente,  
Le sacré sceptre au poing d'une femme impuissante,  
Aux despens de la loy que prirent les Gaulois,  
Des Saliens François, pour loy des autres lois.  
Cet esprit impuissant a bien peu, car sa force  
S'est convertie en poudre, en feux et en amorce,  
Impuissante à bien faire, et puissante à forger  
Les couteaux si tranchants qu'on a veu esgorger  
Depuis les roys hautains eschauffeꝝ à la guerre  
Jusqu'au ver innocent qui se traîne sur terre.  
Mais pleust à Dieu aussy qu'elle eust peu surmonter  
Sa rage de regner, qu'elle eust peu s'exempter  
Du venin florentin, dont la plaie eternelle,  
Pestifere, a frappé et sur elle et par elle.*

*Pleust à Dieu. Jesabel, que, comme au temps passé,*

Tes dues predecesseurs ont tousjours abbaisse  
 Les grands, en eslevant les petits à l'encontre. 7  
 Puis encor rabbatu par une autre rencontre  
 Ceux qu'ils avoient hausse7, si tost que leur grandeur  
 Pouvoit donner soupçon ou meffiance au cœur :  
 Ainsy comme eux tu sçais te rendre redoutable,  
 Faisant le grand coquin, haussant le miserable :  
 Ainsy comme eux tu sçais par tes subtilite7,  
 En maintenant les deux, perdre les deux costez.  
 Pour abbreuver de sang la soif de ta puissance,  
 Pleust à Dieu, Jesabel, que tu euss' à Florence  
 Laissé tes trahisons en laissant ton país, /  
 Que tu n'eusses les grands des deux costez trahis  
 Pour regner au millieu, et que ton entreprise  
 N'eust ruiné le noble et le peuple et l'Eglise :  
 Cinq cens mille soldats n'eussent crevé, poudreux,  
 Sur le champ maternel, et ne fust avec eux  
 La noblesse faillie et la force faillie  
 De France, que tu as faict gibier d'Italie!  
 Ton fils eust eschapé ta secrette poison,  
 Si ton sang t'eust esté plus que ta trahison.  
 En fin, pour assouvir ton esprit et ta veuë,  
 Tu vois le feu qui brusle et le couteau qui tuë:  
 Tu as veu à ton gré deux camps des deux costez,  
 Tous deux pour toy, tous deux à ton gré tourmente7.  
 Tous deux François, tous deux ennemis de la France,  
 Tous deux executeurs de ton impatience,  
 Tous deux la paste horreur du peuple ruiné,  
 Et un peuple par toy contre soy mutiné.  
 Par eux tu vois des-ja la terre yvre, inhumaine,  
 Du sang noble françois, et de l'estranger pleine,  
 Accablé par le fer que tu as esmoulu; 7

*Mais c'est beaucoup plus tard que tu n'eusses voulu :  
Tu n'as ta soif de sang qu'à demi arrosée,  
Ainsy que d'un peu d'eau la flamme est embrazée.  
C'estoit un beau mirouer de ton esprit mouvant,  
Que parmy les nonnains, au florentin convent,  
N'ayant pouvoir encor de tourmenter la terre,  
Tu dressois tous les jours quelque petite guerre :  
Tes compagnes pour toy se tiroient aux cheveux.  
Ton esprit, dès lors plein de sanguinaires vœux,  
Par ceux qui prevoioient les effects de ton ame  
Ne peut estre enfermé, subtil comme la flamme :  
Un malheur necessaire et le vouloir de Dieu  
Ne doit perdre son temps ni l'assiette du lieu,  
Comme celle qui vit en songe que de Troye  
Elle enfantoit les feux vit aussy mettre en proye  
Son pays par son fils, et, pour sçavoir son mal,  
Ne peut brider le cours de son malheur fatal.  
Or ne veuille le Ciel avoir jugé la France  
A servir septante ans de gibier à Florence ;  
Ne veuille Dieu tenir pour plus longtems assis  
Sur nos lis tant foulez le joug de Medicis!  
Quoy que l'arrest du Ciel dessus nos chefs destine,  
Toy, verge de courroux, impure Catherine,  
Nos cicatrices sont ton plaisir et ton jeu ;  
Mais tu iras en fin comme la verge au feu,  
Quand, au lict de la mort, ton fils et tes plus proches  
Consoleront tes plains de ris et de reproches,  
Quand l'edifice haut des superbes Lorrains,  
Maugré tes estançons, t'accablera les reins,  
Et, par toy eslevé, t'accrasera la teste  
Encor ris-tu, sauvage et carnassiere beste,  
Aux œuvres de tes mains, et n'as qu'un desplaisir,*

*Que le grand feu n'est pas si grand que ton desir!  
Ne plaignant que le peu, tu t'esgaie ainsy comme  
Neron, l'impitoyable, en voiant brusler Romme.*

*Neron laissoit en paix quelque petite part ;  
Quelque coing d'Italie, esgaré à l'escart,  
Eschappoit ses fureurs ; quelqu'un fuioit de Sylle  
Le glaive et le courroux en la guerre civile :  
Quelqu'un de Phalaris evitoit le taureau,  
La rage de Cinna, de Cæsar le couteau ;  
Et (ce qu'on feint encor estrange entre les fables)  
Quelqu'un de Diomède eschappoit les estables ;  
Le lion, le sanglier qu'Hercule mit à mort,  
Plus loing que leur buisson ne faisoient point de tort :  
L'hydre assiegeoit Lerna, du taureau la furie  
Couroit Candie ; Anthée affligeoit la Lybie.*

*Mais toy, qui, au matin, de tes cheveux espars  
Fais voir à ton faux chef branlant de toutes parts,  
Et desploiant en l'air ta perruque grisonne,  
Les país tous esmeus de pestes empoisonne :  
Tes crins esparpillez, par charmes herissez,  
Envoient leurs esprits où ils sont adressez :  
Par neuf fois tu secoüe, et hors de chaque poincte  
Neuf Demons conjurez descochent par contrainte.*

*Quel antre caverneux, quel sablon, quel desert,  
Quel bois, au fond duquel le voiageur se perd,  
Est exempt de malheurs ? Quel allié de France  
De ton breuvage amer n'a humé l'abondance ?  
Car, diligente à nuire, ardente à rechercher,  
La loingtaine province et l'esloigné clocher  
Par toi sont peints de rouge, et chacune personne  
A son meurtrier derriere avant qu'elle s'estonne.  
O qu'en Lybie Anthée, en Crete le taureau,*

*Que les testes d'hydra, du noir sanglier la peau,  
Le lion nemean et ce que cette fable  
Nous conte outrageux, fut au pris supportable!  
Pharaon fut paisible, Anthiochus piteux,  
Les Herodes plus doux, Cinna religieux :  
On pouvoit supporter l'espreuve de Perille,  
Le couteau de Cesar et la prison de Sylle;  
Et les feux de Neron ne furent point des feux,  
Près de ceux que vomit ce serpent monstrueux.*

*Ainsy en embrasant la France miserable,  
Cett' hydra renaissant ne s'abbat, ne s'accable  
Par veilles, par labeurs, par chemins, par ennuis ;  
La chaleur des grands jours, ni les plus froides nuicts  
N'arrestent sa fureur ne brident le courage  
De ce monstre porté des aisles de sa rage ;  
La peste ne l'arreste, ains la peste la craint,  
Pource qu'un moindre mal un pire mal n'esteint.*

*L'infidelle, croiant les fausses impostures  
Des Demons predisans, par songes, par augures,  
Et par voix de sorciers, que son chef perira  
Foudroïé d'un plancher qui l'ensevelira,  
Perd bien le jugement, n'ayant pas connoissance  
Que cette maison n'est que la maison de France,  
La maison qu'elle sappe, et c'est aussy pourquoy  
Elle fait trespucher son ouvrage sur soy.  
Celuy qui d'un canon foudroiant exterminie  
Le rempart ennemy sans brasser sa ruine,  
Ruine ce qu'il hait ; mais un mesme danger  
Accravante le chef de l'aveugle estranger,  
Grattant par le dedans le vengeur edifice,  
Qui faict de son meurtrier en mourant sacrifice :  
Elle ne l'entend pas, quand de mille posteaux*

*Elle faict appuyer ses logis, ses chasteaux :*  
*Tu ne peux empescher par arc-boutant qui fulcre*  
*Que Dieu de ta maison ne fasse ton sepulcre,*  
*L'architecte mondain n'a rien qui tienne lieu*  
*Contre les coups du ciel, et le doigt du grand Dieu .*  
*Il falloit contre toy et contre ta machine*  
*Appuyer et munir, ingratte Catherine,*  
*Cette haute maison, la maison de Vallois,*  
*Qui s'en va dire adieu au monde et aux François.*

*Mais, quand l'embrasement de la mimorte France*  
*A souffler tous les coings requiert sa diligence,*  
*La diligente au mal, paresseuse à tout bien,*  
*Pour bien-faire craint tout, pour nuire ne craint rien :*  
*C'est la peste de l'air, l'Erynne envenimée :*  
*Elle infecte le ciel par la noire fumée*  
*Qui sort de ses narzeaux ; ell' haleine les fleurs,*  
*Les fleurs perdent d'un coup la vie et les couleurs ;*  
*Son toucher est mortel, la pestifere tïle*  
*Les pãis tous entiers de basilique veïe :*  
*Elle change en discord l'accord des elements,*  
*En paisible minuict on oit ses hurlements,*  
*Ses sifflements, ses cris, alors que l'enragée*  
*Tourne la terre en cendre et en sang l'eau changée :*  
*Elle s'ameute avec les sorciers enchanteurs,*  
*Compagne des demons, compagnons imposteurs,*  
*Murmurant l'exorcisme et les noires prieres ;*  
*La nuict elle se veautre aux hideux cimetières,*  
*Elle trouble le ciel, elle arreste les eaux,*  
*Aiant sacrifié toutres et pigeonneaux .*  
*Et desrobé le temps que la lune obscurcie*  
*Souffre de son murnur', elle attir' et convie*  
*Les serpents en un rond sur la fosse des morts,*

*Desterre sans effroy les effroyables corps,  
 Puis, remplissant les os de la force des diables,  
 Les faict saillir en pieds, terreux, espouventables,  
 Oit leur voix enrouée, et des obscurs propos  
 Des demons imagine un travail sans repos,  
 Idolatrant Satan et sa theologie,  
 Interroge en tremblant sur le fil de sa vie  
 Ces organes hideux ; lors mesle de leurs tais  
 La poudre avec du laict, pour les conduire en paix ;  
 Les enfans innocens ont presté leurs moëllles,  
 Leurs graisses et leur suc à fournir de chandelles,  
 Et pour faire trotter les esprits aux tombeaux  
 On offre à Belzebuth leurs innocentes peaux.*

*En vain, Royne, tu as rempli une boutique  
 Des drogues du mestier, et, mesnage magicque,  
 En vain fais-tu amas dans les tais des deffuncts  
 De poix noire, de canfre à faire tes parfuns ;  
 Tu y brusles en vain cypres et mandragore,  
 La ciguë, la rüe et le blanc hellebore,  
 La teste d'un chat roux, d'un ceraste la peau,  
 D'un chat-huant le fiel, la langue d'un corbeau,  
 De la chauve-souris le sang, et de la louve  
 Le laict chaudement pris sur le poinct qu'elle trouve  
 Sa tanniere volée et son fruict emporté :  
 Le nombril frais-couppé à l'enfant avorté,  
 Le cœur d'un viel crapaut, le foie d'un dipsade,  
 Les yeux d'un basilic, la dent d'un chien malade  
 Et la bave qu'il rend en contemplant les flots ;  
 La queue du poisson Ancre des matelots,  
 Contre lequel en vain vent et voile s'essaye :  
 Le vierge parchemin, le palais de fressaye.  
 Tant d'estranges moïens tu recherches en vain,*



*Tu en as de plus prompts en ta fatale main :  
 Car, quand dans un corps mort un demon tu ingeres,  
 Tu le vas menaçant d'un foïet de viperes ;  
 Il faict semblant de craindre, et, pour joüer son jeu,  
 Il s'approche, il refuse, il entre peu à peu,  
 Il touche le corps froid, et puis il s'en esloigne,  
 Il feint avoir horreur de l'horrible charongne.  
 Ces feintes sont appas, leur maistre, leur Seigneur,  
 Leur permet d'affronter d'efficace d'erreur,  
 Tels esprits que le tien par telles singeries.*

*Mais toy qui par sur eux triumphes, seigneuries,  
 Use de ton pouvoir : tu peux bien triompher  
 Sur eux, puis que tu es vivandiere d'enfer ;  
 Tu as plus de credit et ta voix est plus forte  
 Que tout ce qu'en secret de cent lieux on te porte.  
 Va, commande aux demons d'imperieuse voix.  
 Reproche leur tes coups, conte ce que tu vois,  
 Monstre leur le succès des ruses florentines,  
 Tes meurtres, tes poisons, de France les ruines ;  
 Tant d'ames, tant de corps que tu leur fais avoir,  
 Tant d'esprits abbrutis poussez au desesper,   
 Qui renoncent leur Dieu ; di que, par tes menées,  
 Tu as peuplé l'enfer de légions damnées :  
 De telles voix sans plus tu pourras esmouvoir,  
 Employer, arrester tout l'infernal pouvoir :  
 Il ne faut plus de soing, de labeur, de despence,  
 A chercher les sçavants en la noire science :  
 Vous garderez les biens, les estats, les honneurs,  
 Pour d'Italie avoir les fins empoisonneurs,  
 Pour nourrir, employer cette subtile bande,  
 Bien mieux entretenüe, et plus riche, et plus grande  
 Que celle du conseil, car nous ne voulons point*

*Que conseillers subtils, qui renversent à point  
En discords les accords, que les traistres qui vendent  
A peu de prix leur foy, ceux-là qui mieux entendent  
A donner aux meschants les purs commandements,  
En se servant des bons tromper leurs instruments.*

*La foy par tant de fois, et la paix violée  
Couroit les faux desseins de la France affolée  
Sous les traittez d'accord : avant le pourparler  
De la paix, on sçavoit le moien de troubler.  
Cela nous fut depeint par les feux et la cendre,  
Que le mal-heur venu seul nous a peu apprendre.  
Les feux, di-je, celez dessous le pesant corps  
D'une souche amortie, et qui n'ayant dehors  
Poussé par millions tousjours ses estincelles,  
Soubs la cendre trompeuse a ses flammes nouvelles.  
La traïstresse Pandore apporta nos malheurs,  
Peignant sur son champ noir l'enigme de nos pleurs :  
Marquant pour se mocquer sur ses tapisseries  
Les moiens de ravir et nos biens et nos vies ;  
Mesme escrivant autour du tison de son cœur,  
Qu'après la flamme esteinte encore vit l'ardeur.*

*Tel fut l'autre moien de nos rudes miseres,  
L'Achitophel bandant les fils contre les peres ;  
Tel fut cette autre peste, et l'autre malheureux.  
Perpetuelle horreur à nos tristes neveux :  
Ce cardinal sanglant, couleur à point suivie  
Des desirs, des effects, et pareill' a sa vie,  
Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil  
Furent hors d'aage mis, tuez par son conseil ;  
Et puis le cramoisy encores nous avise  
Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise,  
Quand en mesme subject se fit le monstrueux*

*Adultère, paillard, bougre et incestueux.*

*Il est exterminé : sa mort espouvantable  
Fut des esprits noircis une guerr' admirable :  
Le haut ciel s'obscurcit, cent mille tremblements  
Confondirent la terre et les trois elements.  
De celuy qui troubloit, quand il estoit en vie,  
La France et l'univers, l'ame rouge ravie  
En mille tourbillons, mille vents, mille nœuds,  
Mille foudres ferrez, mille esclairs, mille feux :  
Le pompeux appareil de cette ame si sainte  
Fit des mocqueurs de Dieu trembler l'ame contrainte :  
Or n'estant despouillé de toutes passions,  
De ses conseils secrets et de ses actions,  
Ne pouvant oublier la compagne fidelle,  
Vomissant son demon il eut memoire d'elle,  
Et finit d'un adieu entre les deux amants,  
La moitié du conseil, et non de nos tourments.*

*Prince choisi de Dieu qui soubz ta belle-mere  
Savourois l'aconit et la cigüe amere,  
Ta voix a tesmoigné qu'au point que cet esprit  
S'enfuoit en son lieu, tu vis saillir du lict  
Cette Royne en fraieur, qui te monstroit la place  
Où le cardinal mort l'accostoit face à face,  
Pour prendre son congé ; elle bouchoit ses yeux,  
Et sa fraieur te fit herisser les cheveux.*

*Tels mal heureux cerveaux ont esté les amorces,  
Les flambeaux boutte-feux, et les fatalles torches  
Par qui les hauts chasteaux jusqu'en terre razez,  
Les temples, hospitaux, pillez et embrazez,  
Les colleges destruiets par la main ennemie  
Des cytoiens esmeus, monstrent l'anatomie  
De nostre honneur ancien (comme l'on juge aux os*

*La grandeur des geants aux sepulchres enclos).  
 Par eux on vid les loix sous les pieds trepignées ;  
 Par eux la populace à bandes mutinées,  
 Tremça dedans le sang des vieillards les cousteaux,  
 Estrangla les enfans liez en leurs berceaux,  
 Et la mort ne connut ni le sexe ni l'aage :  
 Par eux est perpetré le monstrueux carnage,  
 Qui de quinze ans entiers, aiant faict les moissons  
 Des François, glene encor le reste en cent façons.*

*Car quand la frenaisie et fiebvre generale  
 A senti quelque paix, ailucide intervalle,  
 Nos sçavants apprentifs du faux Machiavel  
 Ont parmi nous semé la peste du duel :  
 Les grands, ensorcelez par subtiles querelles,  
 Ont rempli leurs esprits de haines mutuelles,  
 Leur courage employé à leur dissention  
 Les faict serfs de mestier, grands de profession :  
 Les nobles ont choqué à testes contre testes,  
 Par eux les princes ont vers eux payé leurs debtes :  
 Un chacun, estourdy, a porté au fourreau  
 Dequoy estre de soy et d'autruy le bourreau,  
 Et de peur qu'en la paix la seconde noblesse,  
 De son nombre s'enflant, ne refrène et ne blesse  
 La tyrannie un jour, qu'ignorante elle suit,  
 Miserable support du joug qui la destruit :  
 Le Prince, en son repas, par loüanges et blasmes  
 Met la gloire au duel, en allume les ames,  
 Peint sur le front d'autruy et n'establit pour soy  
 Du rude poinct d'honneur la pestifere loy,  
 Reduisant d'un bon cœur la valeur prisonniere  
 A voir devant l'espée, et l'Enfer au derriere.  
 J'escriis aiant senti avant l'autre combat.*

De l'ame avec son cœur l'inutile debat,  
 Prié Dieu, mais sans foy comme sans repentance,  
 Porté a exploiter dessus moy la sentence.  
 Et ne faut pas icy que je vante en moqueur  
 Le despit pour courage et le fiel pour le cœur :  
 Ne pense pas aussy, mon lecteur, que je conte  
 A ma gloire ce poinct, je l'escriis à ma honte.  
 Ouy, j'ay senti le ver reveillant et piqueur  
 Qui contre tout mon reste avoit armé le cœur :  
 Cœur qui à ses despens prononçoit la sentence  
 En faveur de l'enfer contre ma conscience.

Ces anciens vrais soldats guerriers, grands conquereurs,  
 Qui de simples bourgeois faisoient des empereurs,  
 Des princes leurs vassaux, d'un advocat un prince,  
 Du monde un regne seul, de France une province;  
 Ces patrons de l'honneur honoroient le senat,  
 Les chevaliers apres, et par le tribunal  
 Haussoient le tiers estat au degré de leur ville,  
 Desquels ils repousoient toute engeance serville.  
 Les serfs demi-humains, des hommes excrements,  
 Se vendoyent, se contoyent au roolle des juments,  
 Ces mal-heureux avoient encores entr'eux-mesme  
 Quelque condition des extrêmes l'extrême,  
 C'estoient ceux qu'on tiroit des pires du troupeau,  
 Pour esbattre le peupl' au depend de leur peau.  
 Aux obseques des grands, aux festins, sur l'arene,  
 Ces glorieux maraux bravoient la mort certaine  
 Avec grace et sang froid, mettoient pourpoinct à part,  
 Sans s'esbranler logeoient en leur sein le poignard :  
 Que ceux qui aujourd'huy se vantent d'estocades  
 Contre-fassent l'horreur de ces viles bravades :  
 Car ceux-là recevoient et le fer et la mort

*Sans cry, sans que le corps se tordist par effort,  
 Sans posture contrainte, ou que la voix ouïe  
 Mendiast laschement des spectateurs la vie :  
 Ainsy le plus infect du peuple diffamé  
 Perissoit tous les jours par milliers consumé.*

*Or tel venin cuida sortir de cette lie  
 Pour eschauffer le sang de la troupe anoblie :  
 Puis quelques empereurs, gladiateurs nouveaux,  
 De ces corps condamnez se firent des bourreaux,  
 Joint 'comme l'on trouva) que les meres volages  
 Avoient admis au lict des pollus mariages  
 Ces visages felons, ces membres outrageux  
 Et convoité le sang des vilains courageux :  
 On y dressa les naims ; quelques femmes perduës  
 Furent a ce mestier finalement vendües :  
 Mais les doctes escrits des sages animez  
 Rendirent ces bouchers (quoy que grands) diffamez ;  
 Et puis le magistrat couroma d'infamie  
 Et atterra le reste en la plus basse lie.  
 Si bien que ce venin, en leur siecle abbattu,  
 Pour lors ne pût voler la palme de vertu.*

*On appelle aujourd'huy n'avoir rien faict qui vaille  
 D'avoir percé premier l'espais d'une bataille,  
 D'avoir premier porté une enseigne au plus haut  
 Et franchy devant tous la bresche par assault ;  
 Se jetter contre espoir dans la ville assiegée,  
 La sauver demi-prise et rendre encouragée ;  
 Fortifier, camper ou se loger parmy  
 Les gardes, les efforts d'un puissant ennemy,  
 Employer, sans manquer de cœur et de cervelle,  
 L'espee d'une main, de l'autre la truelle,  
 Bien faire une retraite, ou d'un scadron battu*

*Rallier les deffaicts. cela n'est plus vertu.*

*La voici pour ce temps : bien prendre une querelle  
 Pour un oyseau, ou chien, pour garce ou maquerelle,  
 Au plaisir d'un valet, d'un bouffon gazouillant  
 Qui veut, dit-il, sçavoir si son maistre est vaillant ;  
 Si un prince vous hait, s'il luy prend quelque envie  
 D'emploier votre vie à perdre une autre vie,  
 Pour payer tous les deux ; à cela nos mignons,  
 Tout rians et transis, deviennent compagnons  
 Des valets, des laquets : quiconque porte espée  
 L'espere voir au sang d'un grand prince trempée :  
 De cette loy sacrée ores ne sont exclus  
 Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus ;  
 On les monte, on les arme, on invente, on devine  
 Quelques nouveaux outils à remplir Lybithyne ;  
 On y fend sa chemise, on y montre sa peau ;  
 Despoillé en coquin, on y meurt en bourreau :  
 Car les perfections de diuel sont de faire  
 Un appel sans raison, un meurtre sans colere,  
 Au jugement d'autruy, au rapport d'un menteur :  
 Somme, sans estre juge, on est l'executeur.  
 Ainsy faisant vertu d'un execrable vice.  
 Ainsy faisant mestier de ce qui fut supplice  
 Aux ennemis vaincus, sont, par les enragés,  
 De leurs exploits sur eux les Diables soulagés.  
 Folle race de ceux qui pour quelque vaisselle,  
 Veautreꝝ l'eschine en bas, fermes sur leur rondelle,  
 Sans regrets, sans crier, sans tressauts apparents.  
 Se faisoient esgorger au profit des parents :  
 Tout peril veut avoir la gloire pour salaire ;  
 Tels perils amenoient l'infamie au contraire ;  
 Entre les valeureux ces cœurs n'ont point de lieu :*

*Les anciens leur donnoient pour tutelaire Dieu  
Non Mars, chef des vaillants : le chef de cette peste  
Fut Saturne le triste, infernal et funeste.  
Le François aveuglé de ce siecle dernier  
Est tout gladiateur et n'a rien du guerrier :*

*On debat dans le pré les contrats, les cedulles.  
Nos jeunes Conseillers y descendent des mules ;  
J'ay veu les Thresoriers du düel se coiffer,  
Quitter l'argent et l'or pour manier le fer ;  
L'Advocat desbuché du barreau se desrobe.  
Souille à bas le bourlet, la cornette et la robbe :  
Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excez  
Parvenoit à juger un jour tous nos procez !  
Enfin, rien n'est exempt : les femmes en colere  
Ostent au faux honneur l'honneur de se deffaire ;  
Ces hommages, plustost ces demons desguisez,  
Ont mis l'espée au poing, les cottillons posez,  
Trepigné dans le pré avec bouche embavée,  
Bras courbé, les yeux clos, et la jambe levée ;  
L'une dessus la peur de l'autre s'advançant  
Menace de fraieur et crie en offensant.*

*Ne contez pas ces traictz pour feinte ny pour songe,  
L'histoire est du Poictou et de nostre Xaintonge ;  
La Boutonne a lavé le sang noble perdu,  
Que ce sexe ignorant au fer a respandu.*

*Des triomphans martyrs la façon n'est pas telle :  
Le premier champion de la haute querelle  
Prioit pour ses meurtriers, et voioit en priant  
Sa place au ciel ouvert, son Christ l'y conviant.  
Celuy qui meurt pour soy. et en mourant machine  
De tüer son tüeur, void sa double ruine ;  
Il void sa place preste aux abyssmes ouverts ;*



*Satan grinçant les dents le convie aux enfers.*

*Depuis que telles loix sur nous sont establies,  
A ce jeu ont volé plus de cent mille vies :  
La milice est perduë, et l'escrime en son lieu  
Assaut le vray honneur, escrimant contre Dieu.*

*Les quatre nations proches de nostre porte  
N'ont humé ce venin , au moins de telle sorte,  
Voisins qui par leur ruse, au deffaut des vertus,  
Nous ont pipez, pillé, effrayez et battus.  
Nous n'osons nous armer, les guerres nous flestrissent,  
Chacun vaillant a part, et tous en gros perissent.*

*Voila l'estat piteux de nos calamitez,  
La vengeance des cieux justement irritez ;  
En ce fascheux estat, France et François, vous estes  
Nourris, entretenus par estrangeres bestes,  
Bestes de qui le but et le principal soing  
Est de mettre a jamais au tyrannique poing  
De la beste de Romme un sceptre qui commande  
L'Europe, et encor plus que l'Europe n'est grande.*

*Aussy l'orgueil de Rome est a ce poinct levé  
Qui d'un prestre, tout roy, tout empereur bravé,  
Est marchepied fangeux : on void, sans qu'on s'estonne,  
La pantoufle crotter les lis de la couronne ;  
Dont, ainsy que Neron, ce Neron insensé  
Rencherit sur l'orgueil que l'autre avoit pensé :*

*Entre tous les mortels, de Dieu la prevoiance  
M'a du haut Ciel choisy, donné sa lieutenance :  
Je suis de nations juge a vivre et mourir ;  
Ma main faict qui luy plaist et sauver et perir :  
Ma langue, declarant les edicts de Fortune,  
Donne aux citez la joie ou la plainte commune :  
Rien ne fleurit sans moy : les milliers enfermez*

*De mes gladiateurs sont d'un mot consumez ;  
 Par mes arrests j'espars, je destruits, je conserve  
 Tout païs, toute gent, je la rends libre ou serve :  
 J'esclave les plus grands ; mon plaisir pour tous droicts  
 Donne aux gueux la couronne et le bissac aux roys.*

*Cest ancien loup romain ne sçeut pas davantage ;  
 Mais le loup de ce siecle a bien d'autre langage :  
 Je dispense, dit-il, du droict contre le droict ;  
 Celuy que j'ay damné, quand le Ciel le voudroit,  
 Ne peut estre sauvé ; j'authorise le vice,  
 Je fais le faict non faict, de justice injustice ;  
 Je sauve les damnez en un petit moment :  
 Jen loge dans le ciel a coup un regiment :  
 Je fais de bouë un roy, je mets les roys aux fanges,  
 Je fais les saincts, soubz moy obeissant les anges ;  
 Je puis (cause premiere a tout cet univers)  
 Mettre l'Enfer au Ciel et le Ciel aux Enfers.*

*Voilà vostre evangile, ô vermine espagnolle,  
 Je dis vostre evangile. engeance de Loyolle,  
 Qui ne portez la paix sous le double manteau,  
 Mais qui empoisonnez l'homicide couteau.  
 C'est vostre instruction d'establir la puissance  
 De Rome soubz couleur de poincts de conscience,  
 Et, soubz le nom menti de Jesus, esgorger  
 Les rois et les estats où vous pouvez loger :  
 Allez, preschez, courez, volez, meurtriere trope.  
 Semez le feu d'Enfer aux quatre coings d'Europe ;  
 Vos succez paroistront quelque jour, en cuidant  
 Mettre en Septentrion le sceptre d'Occident.  
 Je voy comme le fer piteusement besongne  
 En Mosco, en Suede, en Dace et en Polongne.  
 Insensez. en cuidant vous avancer beaucoup,*

*Vous eslevez l'agneau, atterrant vostre loup.  
O prince mal-heureux, qui donne au iesuiste  
L'accez et le credit que son peché merite!*

*Or laissons-là courir la pierre et le couteau  
Qui nous frappe d'enhaut; voyons d'un œil nouveau  
Et la cause et le bras qui justement les pousse;  
Foudroiez, regardons qui c'est qui se courrouce;  
Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous;  
Soyons doux à nous-mesm', et le ciel sera doux;  
Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,  
Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie;  
Ostons les vains soucys, nostre dernier soucy  
Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsy:*

*« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise,  
Qui, par eux mise en cendre et en mesure mise,  
A, contre tout espoir, son esperance en toy,  
Pour son retranchement, le rempart de la foy.*

*« Tes ennemis et nous sommes esgaux en vice.  
Si, juge, tu te sields en ton lict de justice;  
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,  
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.*

*« Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphemes.  
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes;  
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux;  
Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.*

*« Cette bande meurtriere à boire nous conyie.  
Le vin de ton courroux boiront-ils plus la lie?  
Ces verges qui sur nous s'esgaient, comm' au jeu,  
Salles de nostre sang, vont-elles pas au feu?*

*« Chastie en ta douceur, punis en ta furie  
L'escapade aux agnaux, des loups la boucherie;  
Distingue par les deux comme tu l'as promis*

*La verge à tes enfans, la barr' aux ennemis.*

« *Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde  
Regner ton ennemy? N'es-tu seigneur du monde,  
Toy. Seigneur, qui abbats, qui blesses, qui gueris,  
Qui donnes vie et mort, qui tûe et qui nourris?*

« *Les princes n'ont point d'y eux pour voir ces grand' merveilles;  
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles?  
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter:  
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.*

« *Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,  
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses:  
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)  
Monstrent l'or aux enfers et les neiges aux cieux.*

« *Les temples du payen, du Turc, de l'idolatre,  
Haussent au ciel l'orgueil du marbre et de l'albâtre,  
Et Dieu seul, au desert pauvrement hebergé,  
A basti tout le monde et n'i est pas logé!*

« *Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hyrondelles;  
On dresse quelque fuye aux simples colombelles;  
Tout est mis à l'abry par le soing des mortels,  
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.*

« *Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,  
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple,  
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux?  
Tu possedes le ciel et les cieux des hauts cieux!*

« *Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,  
Un temple de l'estable, un autel de la creiche;  
Eux, du temple une stable aux asnes arrogants,  
De la sainte maison la caverne aux brigands.*

« *Les premiers des chrestiens prioient aux cimetières:  
Nous avons fait ouir aux tombeaux nos prières.  
Faict sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,*

*Et annoncé la vie aux logis de la mort.*

« *Tu peux faire conter ta loüange à la pierre ;  
Mais n'as-tu pas toujours ton marchepied en terre ?  
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez  
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez ?*

« *Les morts te loüeront-ils ? Tes faicts grands et terribles  
Sortiront ils du creux de ces bouches horribles ?  
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,  
Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux ?*

« *En ces lieux caverneux tes cheres assemblées,  
Des ombres de la mort incessamment troublées,  
Ne feront-elles plus resonner tes saintes lieux,  
Et ton renom voler des terres dans les cieux ?*

« *Quoy ! serons-nous muets, serons-nous sans oreilles,  
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?  
As-tu esteint en nous ton sanctuaire ? Non,  
De nos temples vivans sortira ton renom.*

« *Tel est en cet estat le tableau de l'Eglise :  
Elle a les fers aux pieds, sur les gesnes assise.  
A sa gorge la corde et le fer inhumain,  
Un pseume dans la bouche et un luth en la main.*

« *Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie :  
Nostre luth chantera le principe de vie ;  
Nos doigts ne sont plus doigts que pour trouver tes sons,  
Nos voix ne sont plus voix qu'à tes saintes chansons.*

« *Mets à couvert ces voix que les pluies enroïent ;  
Deschaine donc ces doigts, que sur ton luth ils joïent ;  
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,  
Et nous monstre le ciel pour y tourner les yeux.*

« *Soient tes yeux addoucis à guerir nos miserés,  
Ton oreille propice ouverte à nos prieres,  
Ton sein desboutonné à loger nos souspirs*

*Et ta main libérale à nos justes desirs.*

*« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos miseres,  
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prieres,  
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,  
Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,*

*« Trouvent tes yeux fermeꝝ à juger leurs miseres ;  
Ton oreille soit sourde en oiant leurs prieres ;  
Ton sein ferré soit clos aux pitieꝝ, aux pardons ;  
Ta main seiche sterile aux bien-faits et aux dons.*

*« Soient tes yeux clair-voyans à leurs pecheꝝ extremes,  
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,  
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,  
Et ta main diligente à redoubler tes coups.*

*« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyrre ;  
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire ;  
Nos cris mortels n'i font qu'incommoder leurs ris,  
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.*

*« Ils crachent vers la lune, et les voutes celestes  
N'ont elles plus de foudre et de feux et de pestes ?  
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds  
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds ?*

*« Leve ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;  
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine :  
Frappe du ciel Babel : les cornes de son front  
Deffigurent la terre et luy ostent son rond. »*





## LIVRE SECOND

### PRINCES

**J**E veux, à coups de traits de la vive lumière,  
Crever l'enflé Python au creux de sa tanière,  
Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux,  
Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux ;  
Percer de ces infects les pestes et les roignes,  
Ouvrir les fonds hideux, les horribles charongnes  
Des sepulchres blanchis : ceux qui verront cecy,  
En bouchant les naseaux, fronceront le sourcy.  
Vous qui avez donné ce subject à ma plume,  
Vous-mesmes qui avez porté sur mon enclume  
Ce foudre rougissant acéré de fureur,  
Lisez-le, vous aurez horreur de vostre horreur !  
Non pas que j'aye espoir qu'une pudicque honte  
Vos pasles fronts de chiens par vergogne surmonte :

*La honte se perdit, vostre cœur fut taché  
 De la pasle impudence, en ayant le peché.  
 Car vous donnez tel lustre à vos noires ordures  
 Qu'en fascinant vos yeux elles vous semblent pures.  
 J'en ay rougi pour vous, quand l'acier de mes vers  
 Burinoit vostre histoire aux yeux de l'Univers :  
 Subject, style inconnu, combien de fois fermée  
 Ai-je à la Verité la lumiere allumée?  
 Verité de laquelle et l'honneur et le droict,  
 Commu, loué de tous, meurt de faim et de froid ;  
 Verité qui, ayant son throsne sur les niées,  
 N'a couvert que le ciel et traîné par les riées.  
 Lasche jusques icy, je n'avois entrepris  
 D'attaquer les grandeurs, craignant d'estre surpris  
 Sur l'ambiguité d'une gloze estrangere,  
 Ou de peur d'encourir d'une cause legere  
 Le courroux tres-pesant des princes irritez.  
 Celuy-là se repend qui dit leurs veritez!  
 Celuy qui en dit bien trahit sa conscience.  
 Ainsy, en mesurant leur ame à leur puissance,  
 Ayant mieux leur estat que ma vie à l'envers,  
 Je n'avois jamais faict babiller à mes vers  
 Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse ;  
 Hardy, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse  
 A ce geant morgueur, par qui chacun trompé  
 Souffre à ses pieds languir tout le monde usurpé.  
 Le fardeau, l'entreprise, est rude pour m'abbattre,  
 Mais le doigt du tres-fort me pousse à le combattre.  
 Je voy ce que je veux, et non ce que je puis ;  
 Je voy mon entreprise, et non ce que je suis.  
 Preste-moi, Verité, ta pastorale fronde,  
 Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde*



*Que je pourray choisir, et que ce caillou rond  
Du vice Goliath s'enchasse dans le front.*

*L'ennemy mourra donc, puisque la peur est morte.  
Le temps a creu le mal; je viens en cette sorte,  
Croissant avec le temps de style, de fureur,  
D'aage, de volonté, d'entreprise et de cœur.  
Et d'autant que le monde est roide en sa malice  
Je deviens roide aussy pour guerroyer le vice.*

*Çà, mes vers bien-aymez, ne soiez plus de ceux  
Qui, les mains dans le sein, tracassent, paresseux,  
Les steriles discours dont la vaine memoire  
Se noye dans l'oubly, en ne pensant que boire.*

*Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez  
Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez,  
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,  
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,  
Je luy responds : Ami, ces mots que tu reprends  
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends;  
Les flatteurs de l'Amour ne chantent que leurs vices,  
Que vocables choisis à peindre les delices,  
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,  
Une heureuse folie à consumer son temps.  
Quand j'estois fol heureux (si cest heur est folie,  
De rire aiant sur soy sa maison demolie;  
Si c'est heur d'appliquer son fol entendement  
Au doux, laissant l'utile; estre sans sentiment,  
Lepreux de la cervelle, et rire des miserres  
Qui accablent le col du país et des freres,  
Je fleurissois comm'eux de ces mesmes propos  
Quand par l'oisiveté je perdois le repos.  
Ce siecle, autre en ses mœurs, demande un autre style.  
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.*

Non, il n'est plus permis sa veine desguiser :  
 La main peut s'endormir, non l'ame reposer,  
 Et voir en mesme temps nostre mere hardie,  
 Sur ses costez jouïer la dure tragedie,  
 Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passez  
 Me font frapper des mains et dire : C'est assez !  
 Mais où se trouvera qui à langue desclose,  
 Qui à fer esmoulu, à front descouvert, ose  
 Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands  
 Combien ils sont petits et foibles et sanglants !  
 Des ordures des grands le poëte se rend sale  
 Quand il peint en Cæsar un ord Sardanapale,  
 Quand un traistre Sinon pour sage est estimé,  
 Desguisant un Neron en Trajan bien-aymé ;  
 Quand d'eux une Thaïs une Lucrece est dite,  
 Quand ils nomment Achill' un infame Thersite ;  
 Quand, par un fat sçavoir ils ont tant combattu  
 Que, souldoiez du vice, ils chassent la vertu.  
 Ils chassent les esprits trop enrichis des graces  
 De l'Esprit eternal, qui ont à pleines tasses  
 Beu du nectar des cieux (ainsi que le vaisseau  
 D'un bois qui en poison change la plus douce eau),  
 Ces vaisseaux venimeux de ces liqueurs si belles  
 Font l'aconite noir et les poisons mortelles.

Flatteurs, je vous en veux ; je commence par vous  
 A desploier les traicts de mon juste courroux :  
 Serpents qui, retirez des mortelles froidures,  
 Tirez de pauvreté, eslevez des ordures  
 Dans le sein des plus grands, ne sentez leur chaleur  
 Plustost que vous picquez de venin sans douleur  
 Celuy qui vous nourrit, celui qui vous appuie.  
 Vipereaux, vous tuez qui vous donne la vie.

*Princes, ne prestez pas le costé aux flatteurs :*  
*Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs,*  
*Ils ne prennent aucun que celuy qui se donne :*  
*A peine de leurs lacqs voi-je sauver personne ;*  
*Mesmes en les fuiant nous en sommes deceus,*  
*Et, bien que repoussez, souvent ils sont receus.*  
*Mais en ce temps infect tant vaut la menterie,*  
*Et tant a pris de pied l'enorme flatterie,*  
*Que le flatteur honteux, et qui flatte a demi,*  
*Faict son Roy non demi, mais entier ennemi.*  
*Et qui sont les flatteurs? Ceux qui portent les tittres*  
*De conseillers d'Estat : ce ne sont plus belistres,*  
*Gnatons du temps passé ; en chaire les flatteurs*  
*Portent le front, la grace et le nom de prescheurs ;*  
*Le peuple ensorcelé, dans la chaire esmerveille*  
*Ceux qui, au temps passé, chuchetoient à l'oreille,*  
*Si que, par fard nouveau, vrais prevaricateurs,*  
*Ils blasment les pechez desquels ils sont auteurs,*  
*Coulent le moucheron, et ont appris à rendre*  
*La loüange cachée à l'ombre du reprendre.*  
*D'une feinte rigueur, d'un courroux simulé,*  
*Donnent pointe d'aigreur au los emmiellé.*  
*De tels coups son enfant la folle mere touche*  
*La cuisse de la main et les yeux de la bouche.*  
*Un prescheur mercenaire, hypocrite effronté,*  
*De qui Sathan avoit le sçavoir achepté.*  
*A-il pas tant cherché fleurs et couleurs nouvelles,*  
*Qu'il habille en martyr le bourreau des fidelles?*  
*Il nomme bel exemple une tragique horreur,*  
*Le massacre justice, un zele la fureur ;*  
*Il plaint un roy sanglant, sur tout il le veut plaindre*  
*Qu'il ne peut en vivant assez d'ames esteindre :*

*Il faict vaillant celuy qui n'a veu les hazards,  
 Studieux l'ennemy des lettres et des arts,  
 Chaste le mal-heureux, au nom duquel il tremble,  
 S'il luy faut reprocher les deux amours ensemble,  
 Et fidel et clement il a chanté le roy  
 Qui, pour tïer les siens, tïa sa propre foy.*  
*Voilà comment le diable est faict par eux un ange,  
 Au chantre et au chanté vergogneuse loüange.  
 Nos princes sont loüeꝝ, loüeꝝ et vitieux.  
 L'escume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,  
 Plustot ils n'ont du mal quelque voix veritable;  
 Moins vaut l'utile vray que le faux aggreable,  
 Sur la langue d'aucun à present n'est porté  
 Cet espineux fardeau qu'on nomme Verité.  
 Pourtant suis-je esbahy comment il se peut faire  
 Que de vices si grands on puisse encore extraire  
 Quelque goust pour loüer, si ce n'est à l'instant  
 Qu'un roy devient infect, un flatteur quant et quant  
 Croist, à l'envy du mal, une orde menterie.  
 Voilà comment de nous la verité bannie,  
 Meurtrie et déchirée, est aux prisons, aux fers;  
 On esgare ses pas pamy les lieux deserts.  
 Si quelquefois un fol, ou tel au gré du monde,  
 La veut porter en Cour, la vanité abonde  
 Des moiens familiers pour la chasser dehors:  
 La pauvette soustient mille playes au corps,  
 L'injure, le desdain, dont elle n'est fachée,  
 Souffrant tout à plaisir hormis d'estre cachée.  
 Je l'ay prise aux deserts, et, la trouvant au bord  
 Des isles des bannis, j'y ay trouvé la mort.  
 La voicy par la main, elle est marquée en sorte  
 Qu'elle porte un couteau pour celuy qui la porte.*

Que je sois ta victime, o celeste beauté,  
 Blanche fille du ciel, flambeau d'Eternité;  
 Nul bon œil ne la voit qui transy ne se pasme;  
 Dans cette pasmoison s'esleve au ciel toute ame.  
 L'antousiasme apprend à mieux connoistre et voir:  
 Du bien vient le desir, du desir vient l'espoir,  
 De l'espoir le dessein, et du dessein les peines,  
 Et la fin met à bien les peines incertaines.  
 Mais n'est-il question de perdre que le vent  
 D'un vivre mal heureux qui nous meurtrit souvent,  
 Pour contenter l'esprit rendre l'ame delivre  
 Des bourreaux, des menteurs qui se perdent pour vivre?  
 Doi-je pour mes bastards tuer les amiens?  
 De fuir de ma vie une honorable fin?  
 Parricides enfans, poursuivez ma misere,  
 L'honorable mal heur ou l'heur de votre pere;  
 Mourons, et en mourant laissons languir tous ceux  
 Qui, en flatant nos roys, acheptent, mal heureux,  
 Les plaisirs de vingt ans d'une eternelle peine.  
 Qu'ils assiegent ardents une oreille incertaine,  
 Qu'ils chassent halletans: leur curée et leur part  
 Seront dire, promettre, et un double regard:  
 Ces lasches serfs seront, au milieu des carnages  
 Et des meurtres sanglants, troublez en leurs courages;  
 Les œuvres de leurs mains (quoy qu'ils soient impiteux)  
 Feront dresser d'horreur et tomber leurs cheveux,  
 Transis en leurs plaisirs. O que la plaie est forte  
 Qui mesm' empuantyt le pourry qui la porte!  
 Cependant, au milieu des massacres sanglants  
 (Exercices et jeux aux desloiaux tyrans),  
 Quand le peuple gemit sous le faix tyrannique,  
 Quand ce siecle n'est rien qu'une histoire tragicque,

*Ce sont farces et jeux toutes leurs actions ;  
 Un ris sardonien peint leurs affections,  
 Bizarr' habits et cœurs, les plaisants se desguisent,  
 Enfarinez, noircis, et ces basteleurs disent :  
 Deschaussons le cothurne, et rions, car il faut  
 Jetter ce sang tout frais hors de nostre eschaffaut.  
 En prodiguant dessus mille fleurs espanchées,  
 Pour cacher nostre meurtre à l'ombre des jonchées.  
 Mais ces fleurs seicheront, et le sang recelé  
 Sera puant au nez, non aux yeux revelé.  
 Les delices des grands s'envolent en fumée,  
 Et leurs forfaits marquez teignent leur renommée.*

*Ainsy, lasches flatteurs, ames qui vous ploiez  
 En tant de vents, de voix, que siffler vous oyez :  
 O ploiables esprits : o consciences molles,  
 Temeraires joiëts du vent et des parolles !  
 Vostre sang n'est point sang, vos cœurs ne sont point cœurs ;  
 Mesme il n'y a point d'ame en l'ame des flatteurs :  
 Car leur sang ne court pas, duquel la vive source  
 Ne bransle pas pour soy, de soy ne prend sa course ;  
 Et ces cœurs, non vrais cœurs, ces desirs, non desirs,  
 Ont au plaisir d'autruy l'aboy de leurs plaisirs.  
 Vous estes fils de serfs, et vos testes tondiës  
 Vous font resouvenir de vos meres vendiës  
 Mais quelle ame auriez-vous ? Ce cinquiesme element  
 Meut de soy, meut autruy, source du mouvement ;  
 Et vostre ame, flatteurs, serfve de vostre oreille  
 Et de vostre œil, vous meut d'inconstance pareille  
 Que le cameleon : aussy faut-il souvent  
 Que ces cameleons ne vivent que de vent.*

*Mais ce trop sot mestier n'est que la theoricque  
 De l'autre qui apporte après soy la praticque :*

Un nouveau changement, un office nouveau,  
 D'un flatteur idiot faict un fin macquereau.  
 Nos anciens, amateurs de la franche justice,  
 Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :  
 Ils appelloient brigand ce qu'on dit entre nous  
 Homme qui s'accomode, et ce nom est plus doux ;  
 Ils tenoient pour larron un qui faict son mesnage,  
 Pour poltron un finet, qui prend son advantage ;  
 Ils nommoient trahison ce qui est un bon tour ;  
 Ils appelloient putain une femme d'amour ;  
 Ils nommoient macquereau un subtil personnage  
 Qui sçait solliciter et porter un message.  
 Ce mot macquerelage est changé en poulets.  
 Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets ;  
 Nous honorons celuy qui entr'eux fut infame ;  
 Nul esprit n'est esprit, nulle ame n'est belle ame,  
 Au periode infect de ce siecle tortu,  
 Qui à ce poinct ne faict tourner toute vertu.  
 On cherche donc une ame et tranquille et modeste,  
 Pour sourdement cacher cette mourante peste ;  
 On cherche un esprit vif, subtil, malitieux,  
 Pour ouvrir les moiens et desnoïer les nœuds,  
 La longue experience assez n'y est experte ;  
 Là souvent se prophane une langue disertte ;  
 L'eloquence, le luth et les vers les plus beaux,  
 Tout ce qui louoit Dieu, es mains des macquereaux  
 Change un pseume en chanson, si bien qu'il n'y a chose  
 Sacrée à la vertu que le vice n'expose,  
 Ou le desir bruslant, ou la prompte fureur,  
 Ou le traistre plaisir faict errer nostre cœur,  
 Et quelque feu soudain promptement nous transporte  
 Dans le seuil des pechez, trompez en toute sorte.

*Le macquereau est seul qui peche froidement.*  
*Qui, toujours bourrelé de honte et de tourment ,*  
*Vilainement forcé, pas après pas s'avance,*  
*Retiré des chaînons de quelque conscience.*  
*Le vilain, tout tremblant, craintif et reffronché*  
*Mesme montre en pechant le nom de son péché.*  
*Tout vice tire à soy quelque prix : au contraire.*  
*Ce vice qui ne sent rien que la gibbeciere ,*  
*Le coquin, le bissac, a pour le dernier pris.*  
*Par les veilles du corps et celle des esprits,*  
*La ruine des deux. Le ciel pur, de sa place,*  
*Ne void rien icy bas qui trouble tant sa face :*  
*Rien ne noircit si tost le ciel serain et beau*  
*Que l'haleine et que l'œil d'un transy macquereau.*

*Il est permis aux grands, pourveu que l'un ne fasse*  
*De l'autre le mestier et ne change de place,*  
*D'avoir renards, chevaux, et singes et fourmis,*  
*Serviteurs esprouvez et fideles amis.*  
*Mais le malheur advient que la sage finesse*  
*Des renards, des chevaux la necessaire adresse,*  
*La vistesse, la force et le cœur aux dangers :*  
*Le travail des fourmis, utiles mesnagers,*  
*S'emploie aux vents, aux coups : ils se plaisent d'y estre ;*  
*Tandis le singe prend à la gorge son maistre,*  
*Le fait haïr, s'il peut, à nos princes mignons.*  
*Qui ont beaucoup du singe et fort peu des lions.*  
*Qu'advient-il de cela ? Le bouffon vous amuse ,*  
*Un renard ennemy vous faict cuire sa ruse,*  
*On a pour œconome un plaisant animal.*  
*Et le prince combat sur un singe à cheval.*

*Qu'ay-je dit des lions ? Les esleveç courages*  
*De nos rois abbaïssotent et leur force et leurs rages.*



*Doctes à s'en servir ; les sens effeminez  
 De ceux-cy n'aiment pas les fronts determinez,  
 Tremblent de leurs lions ; car la vertu estonne  
 De nos coupables rois l'ame basse et poltronne.  
 L'esprit qui s'emploioit jadis à commander  
 S'emploie, degeneré, à tout apprehender.  
 Pourtant ce roy, songeant que les griffes meurtrieres  
 De ses Lyons avoient crocheté leurs tanières  
 Pour le deschirer vif, prevoyant à ces maux,  
 Fit bien mal à propos tuer ces animaux.  
 Il laissa le vrai sens, s'attachant au mensonge.  
 Un bon Joseph eût pris autrement un tel songe,  
 Et eut dit : Les lions superbes, indomptez,  
 Que tu doibs redouter, sont princes irritez,  
 Qui brusleront tes reins et tes foibles barrieres.  
 Pour n'estre pas tourne aux proies estrangeres.  
 Apprens, Roy, qu'on nourrit de bien divers moiens  
 Les Lyons de l'Affricque ou de Lyon les chiens.  
 De ces chiens de Lyon tu ne crains le courage,  
 Quand tu changes des rois et l'habit et l'usage,  
 Quand tu blesses des tiens les cœurs à millions :  
 Mais tu tournes ta robbe aux yeux de tes Lyons,  
 Quand le royal manteau se change en une aumusse,  
 Et la couronne au froc d'un vilain picque-puce.  
 Les rois aux chiens flatteurs donnent le premier lieu,  
 Et, de cette canaille endormis au millieu,  
 Chassent les chiens de garde ; en nourrissant le vice,  
 S'assiegent de trompeurs ; l'estrangere malice  
 Jette par quelque trou sa richesse et ses es,  
 Pour nourrir aux muets le dangereux repos.  
 On void sous tels valets, ou plutost sous tels maistres,  
 Du corps traistre les yeux et les oreilles traistres :*

*Car les plus grands, qui sont des princes le conseil,  
Sont des princes le cœur, le sens; l'oreille et l'œil.  
Si ton cœur est meschant, ta cervelle insensée,  
Si l'ouïr et le voir trahissent ta pensée,  
Qu'un precipice bas paroisse un lieu bien seur,  
Qu'un amere poison te soit une douceur,  
Le scorpion un œuf, où auras-tu puissance  
De fuir les dangers et fuir l'assurance?*

*Si quelque prince un jour (sagement curieux  
D'ouïr de son oreille et de voir de ses yeux  
Ses pechez sans nul fard, desguisant son visage  
Et son habit) vouloit faire quelque voyage;  
Sçavoir du laboureur, du rançonné marchand,  
Si son prince n'est pas exacteur et meschant;  
Sçavoir de quel renom s'esleve sa proïesse,  
S'il est le roy des cœurs comme de la noblesse,  
Qu'il passe plus avant, et, pour se descharger  
Du vouloir de connoistre, aille voir l'estranger;  
Ou qu'ainsy qu'autrefois ce tres-grand Alexandre,  
Ce sage Germanic, prinđrent plaisir d'entendre,  
Espions de leurs camps, soubz habits empruntez,  
Dans l'obscur de la nuict, leurs claires veritez;  
Desguisez, ils rouoient les tentes des armées  
Pour, sans desguisemens, gouster les renommées.  
Le prince, defardé du lustre de son vent,  
Trouvera tant de honte et d'ire en sè trouvant  
Tyran, lasche, ignorant, indigne de loüange  
Du tiers Estat, de noble et au païs estrange,  
Que, s'il veut estre heureux, à son heur advisé,  
A jamais il voudra demeurer desguisé.  
Mais, estant en sa cour, des macqueraux la troupe  
Luy faict humer le vice en l'obscur de sa coupe.*

Les monts les plus hautains, qui de rochers hideux  
 Fendent l'air et la nue, et voïsinent les cieus,  
 Sont tous couverts de neige, et leurs cimes cornües  
 Des malices de l'air, des excremens des nües,  
 Portent le froid chappeau ; leurs chefs tous fiers et hauts  
 Sont braves et fascheux, et steriles et beaux ;  
 Leur cœur et leur millieu, on oit bruïre des rages  
 Des tygres, des lyons et des bestes sauvages,  
 Et, de leurs pieds hydeux aux rochers crevassez,  
 Sifflent les tortillons des aspics enlassez.  
 Ainsy les chefs des grands sont faicts par les malices  
 Steriles, sans raison, couverts d'ire et de vices,  
 Superbes, sans esprit, et leurs seins et leurs cœurs  
 Sont tygres impuissants et lyons devoreurs ;  
 En leurs faux estomachs sont les noires tasnieres,  
 Dans ce creux les desirs, comme des bestes fieres ;  
 Desirs, dis-je, sanglants, grondent en devorant  
 Ce que l'esprit volage a ravi en courant.  
 Leurs pas sont venimeux, et leur puissance impure  
 N'a soustien que le fer, que poison et qu'injure.  
 De ce superbe mont les serpents sont au bas,  
 La ruse du serpent conserve leurs Estats,  
 Et le poison secret va destruisant la vie  
 Qui, brave, s'opposoit contre la tyrannie.

Dieu veut punir les siens quand il leve sur eux,  
 Comme sur des meschants les princes vicieux,  
 Chefs de ses membres chers: par remede on assure  
 Ce qui vient de dehors, la plaie exterieure ;  
 Mais, si la noble part loge un puits enfermé,  
 C'est ce qui rend le corps et mort et consumé,  
 Mesme si le mal est en haut, car la cervelle  
 A sa condition tous les membres appelle.

*Princes que Dieu choisit pour du milieu des feux,  
 Du service d'Égypte et du joug odieux  
 Retirer ses troupeaux, beaux pilliers de son temple,  
 Vous êtes de ce temple et la gloire et l'exemple !  
 Tant d'yeux sont sur vos pieds, et les ames de tous,  
 Tirent tant de plaisirs ou de plaintes de vous !  
 Vos crimes sont doublez et vos malheurs s'accroissent,  
 D'un lieu plus eslevé plus haut ains ils paroissent.  
 Ha que de sang se perd pour un piteux paiement  
 De ce que vous pechez ! Qu'il vole de tourment  
 Du haut de vos coupeaux ! Que de vos cimes hautes  
 Dessus le peuple bas vollent d'ameres fautes !  
 C'est pourquoy les sueurs et les labeurs en vain,  
 Sans force et sans conseil delaissent vostre main :  
 Vous estes courageux, que sert vostre courage ?  
 Car Dieu ne benit point en vos mains son ouvrage :  
 En vain tous contristez, vous levez vers les cieux  
 Vos yeux, car ce ne sont que d'impudicques yeux !  
 Cette langue qui prie est salie en ordures,  
 Les mains que vous joignez ce sont des mains impures.  
 Dieu tout vray n'aime point tant de feintes douleurs,  
 Il veut estre flechy par pleurs, mais autres pleurs ;  
 Il esprouve par feu, mais veut l'ame enflamée  
 D'un brasier pur et net et d'un feu sans fumée.  
 Ce luth qui touche un pseume a un mestier nouveau,  
 Il ne plaist pas à Dieu, ce luth est macquereau :  
 Ces levres qui en vain marmottent vos requestes,  
 Vous les avez ternies en baisers des-honestes,  
 Et ces genoux ploiez dessus des lits vilains,  
 Prophanes, ont ploié parmy ceux des putains.  
 Si, depuis quelque temps, vos rytmeurs hypocrites,  
 Desguisez, ont changé tant de phrases escrittes*

*Aux prophanes amours, et de mesmes couleurs  
 Dont ils servoient Sathan, infames basteleurs,  
 Ils colorent encor leurs pompeuses prieres  
 De fleurs de vieux pãiens et fables mensongeres.  
 Ces escolliers d'erreur n'ont pas le style appris  
 Que l'Esprit de lumiere apprend à nos esprits,  
 De quell' oreille Dieu prend les phrases flattresses  
 Desquelles ces pipeurs flechissoient leurs maistresses.  
 Courbeaux enfarinez, les colombes font choix  
 De vous, non à la plume, ains au son de la voix :  
 En vain vous desploiez harangue sur harangue,  
 Si vous ne prononcez de Canaan la langue :  
 En vain vous commandeز, et resteز esbahis  
 Que, desobeissants, vous n'estes obeis :  
 Car Dieu vous faict sentir soubz vous, par plusieurs testes  
 En leur rebellion, que rebelles vous estes ;  
 Vous secoïez le joug du puissant roy des roys !  
 Vous mespriseز sa loy, on mesprise vos loix !*

*Or, si mon sein, bouillant de crève-cœur extreme  
 Des taches de nos grands, a tourné sur eux-mesme  
 L'œil de la verité ; s'ils sont picqueز, repris,  
 Par le juste foïlet de mes aigres escrits,  
 Ne tireز pas de là, ô tyrans, vos loüanges,  
 Car vous leurs donneز lustre, et pour vous ils sont anges ;  
 Entre vos noirs pechez n'i a conformité ;  
 Hommes, ils n'ont bronché que par infirmité,  
 Et vous, comme jadis les bastards de la terre,  
 Blessez le Sainct-Esprit et à Dieu faictes guerre.*

*Royz, que le vice noir asservit soubz ses loix,  
 Esclaves de pechez, forçaires, non pas roys,  
 De vos affections, quelle fureur despite  
 Vous corrompt, vous esmeut, vous pousse et vous invite*

*A tremper dans le sang vos sceptres odieux,  
 Vicieux commencer, achever vicieux  
 Le regne insupportable et rempli de miseres  
 Dont le peuple poursuit la fin par ses prieres ?  
 Le peuple estant le corps et les membres du roy,  
 Le roy est chef du peuple ; et c'est aussy pourquoy  
 La teste est freneticque et pleine de manie  
 Qui ne garde son sang pour conserver sa vie ;  
 Et le chef n'est plus chef quand il prend ses esbats  
 A couper de son corps les jambes et les bras.  
 Mais ne vaut il pas mieux, comme les traistres disent,  
 Lors que les accidents les remedes mesprisent,  
 Quand la plaie noircit et sans mesure croist,  
 Quand premier à nos yeux la gangrene paroist,  
 Ne vaut-il pas bien mieux d'un membre se deffaire  
 Qu'envoyer laschement tout le monde au suaire ?  
 Tel aphorisme est bon alors qu'il faut curer  
 Le membre qui se peut sans la mort separer,  
 Mais non lors que l'amas de tant de maladies  
 Tient la masse du sang, ou les nobles parties,  
 Que le cerveau se purge et sente que de soy  
 Coule du mal au corps, duquel il est le roy.  
 Ce roy donc n'est plus roy, mais monstrueuse beste,  
 Qui au haut de son corps ne fait debvoir de teste :  
 La ruine et l'amour sont les marques à quoy  
 On peut connoistre à l'œil le tyran et le roy :  
 L'un desbrise les murs et les loix de ses villes,  
 Et l'autre à conquerir met les armes civiles ;  
 L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leurs subjects  
 En valets par la guerr', en enfans par la paix ;  
 L'un veut estre hay, pourveu qu'il donne crainte ;  
 L'autre se faict aymer, et veut la peur esteinte ;*

*Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau ;  
Le roy veut la toison, l'autre cherche la peau ;  
Le roy faict que la voix du peuple le benie,  
Mais le peuple en ses vœux maudit la tyrannie.*

*Voicy quels dons du ciel, quels thresors, quels moyens,  
Requeroient en leurs roys les plus sages payens.  
Voicy quel est le roy de qui le regne dure,  
Qui establît sur soy pour royne la nature,  
Qui craint Dieu, qui esmeut pour l'affligé son cœur,  
Entrepreneur, prudent, hardy executeur,  
Craintif en prosperant, dans le peril sans crainte,  
Au conseil sans chaleur, la parole sans feinte ;  
Imprenable aux flatteurs, gardant l'amî ancien,  
Chiche de l'or public, tres-liberal du sien ;  
Pere de ses subjects, amy du miserable,  
Terrible à ses haineux, mais à nul mesprisable ;  
Familiar non commun, aux domestiques doux ;  
Effroyable aux meschants, equitable envers tous ;  
Faisant que l'humble espere et que l'orgueilleux tremble,  
Portant au front la crainte et l'amour tout ensemble,  
Pour se voir des plus hauts et plus subtils esprits  
Sans haine redouté, bien aymé sans mespris ;  
Qu'il ait le cœur dompté, que sa main blanche et pure  
Soit nette de l'autruy, sa langue sans injure ;  
Son esprit à bien faire emploie ses plaisirs ;  
Qu'il arreste son œil de semer des desirs ;  
Debteur aux vertueux, persecuteur du vice,  
Juste dans sa pitié, clement en sa justice.  
Par ce chemin l'on peut, regnant en ce bas lieu,  
Estre dieu secondaire, ou image de Dieu.  
Ça esté, c'est encor une dispute antique,  
Lequel, du roy mechant ou du conseil inique.*

Est le plus supportable : Hé! nous n'avons de quoy  
 Choisir un faux conseil et un inicque roy!  
 De ruiner la France au conseil on decide;  
 Le François en est hors, l'Espagnol y preside ;  
 On foule l'orphelin, le pauvre y est vendu :  
 Point n'y est le tourment de la vefve entend. :  
 Du cerveau feminin l'ambitieuse envie  
 Leur sert là de principe et de tous est suivie ;  
 Là un prestre apostat, prevoiant et ruzé,  
 Veut, en ploiant à tout, de tous estre excusé:  
 L'autre, pensionnaire et valet d'une femme,  
 Employe son esprit à engager son ame ;  
 L'autre faict le royal, et, flattant les deux parts,  
 Veut trahir les Bourbons, et flatter les Guisards.  
 Un charlatan de cour y vend son beau langage,  
 Un bourreau froid, sans ire, y conseille un carnage ;  
 Un boiteux estranger y bastit son thresor,  
 Un autre faux François trocque son ame à l'or;  
 L'autre, pour conserver le profitable vice,  
 Ne promet que justice, et ne rend qu'injustice.  
 Les princes là dessus achètent finement  
 Ces traistres, et sur eux posent leur fondement.  
 On traite des moiens et des ruses nouvelles  
 Pour succer et le sang et les chiches moelles  
 Du peuple ruiné ; on fraude de son bien  
 Un François naturel pour un Italien ;  
 On traite des moiens pour mutiner les villes,  
 Pour nourrir les flambeaux de nos guerres civiles,  
 Et le siege estably pour conserver le Roy  
 Ouvre au peuple un moien pour luy donner la loy ;  
 Et c'est pourquoy on a pour cette commedie  
 Un asne italien, un oiseau d'Arcadie.



*Ignorant et cruel, et qui, pour en avoir,  
Sçait bien ne toucher rien, n'ouïr rien, ne rien voir.*

*C'est pourquoy vous voyez sur la borne de France  
Passer à grands thresors cette chiche substance  
Qu'on a tiré du peuple au milieu de ses pleurs.  
François, qui entretiens et gardes tes voleurs,  
Tu sens bien ces douleurs, mais ton esprit n'excede  
Le sentiment du mal pour trouver le remede :  
Le conseil de ton Roy est un bois arrangé  
De familiers brigands où tu es esgorgé.*

*Encor la tyrannie, aux François redoutable,  
Qui s'est lié les poings pour estre miserable,  
Te fait prendre le fer pour garder tes bourreaux,  
Inventeurs de tes maux journallement nouveaux.  
Au conseil de ton Roy, ces poincts encor on pense  
De te tromper tousjours d'une vaine esperance :  
On machine le meurtre et le poison de ceux  
Qui voudroient bien chasser les loups ingenieux ;  
On traite des moiens de donner recompense  
Aux macquereaux des roys, et, avant la sentence,  
On confisque le bien au riche, de qui l'or  
Sert en mesme façon du membre de castor ;  
On reconnoist encor les bourreaux homicides,  
Les verges des tyrans aux despens des subsides,  
Sans honte et sans repos, les serfs plus abbaissez,  
Humbles pour dominer, se trouvent avancez  
A servir, adorer. Une autre bande encore,  
C'est le conseil sacré qui la France devore.  
Ce conseil est meslé de putains et garçons,  
Qui, doublans et triplans en nouvelles façons  
Leur plaisir abbruty du faix de leurs ordures.  
Jettent sur tout conseil leurs sentences impures.*

*Tous veillent pour nourrir cet infame traffic,  
 Cependant que ceux là qui, pour le bien public,  
 Veillent à l'équité, deffendent la justice,  
 Establissent les loix, conservent la police,  
 Pour n'estre des malheurs coupables artisans,  
 Et pour n'avoir vendu leur ame aux courtisans,  
 Sont punis à la Cour, et leur dure sentence  
 Sent le poix inegal d'une injuste balance.*

*Ceux-là qui, despendants leurs vies en renom,  
 Ont prodigué leurs os aux rages du canon,  
 Lorsque ces pauvres fols, esbranchez de leurs membres,  
 Attendent le conseil et les princes aux chambres,  
 Ils sont jettez arriere, et un bouffon bavant  
 Blessera le blessé pour se pousser devant.  
 Pour ceux-là n'i a point de finance en nos comptes,  
 Mais bien les hoche-nez, les opprobres, les hontes,  
 Et au lieu de l'espoir d'estre plus renommé,  
 Ils donnent passe-temps aux muguets parfumez.*

*Nos princes ignorants tournent leurs louches veües,  
 Courants à leurs plaisirs eshonte par les riies,  
 Tous emuye de ouïr tant de fascheuses voix,  
 De voir les bras de fer et les jambes de bois,  
 Corps vivants à demi, nez pour les sacrifices  
 Du plaisir de nos rois, ingrats de leurs services.*

*Prince, comment peux-tu celuy abandonner,  
 Qui pour toy perd cela que tu ne peux donner?  
 Miserable vertu pour neant désirée,  
 Trois fois plus miserable et trois fois empirée,  
 Si la discretion n'apprend aux vertueux  
 Quels roys ont merité que l'on se donne à eux :  
 Pource que bien souvent nous souffrons peines telles,  
 Soustenans des plus grands les injustes querelles,*

*Valets de tyrannie, et combattons exprès  
 Pour établir le joug qui nous accable après.  
 Nos peres estoient francs ; nous qui sommes si braves,  
 Nous lairrons des enfans qui nous seront esclaves !  
 Ce thresor precieux de nostre liberté  
 Nous est par les ingrats injustement osté.  
 Les ingrats, insolents à qui leur est fidelle,  
 Et liberaux de crainte à qui leur est rebelle.  
 Car à la force un grand conduit sa volonté,  
 Dispose des bien-faicts par la nécessité,  
 Tient l'acquis pour acquis, et pour avoir ouy dire  
 Que le premier accueil aux François peut suffire.  
 Aux anciens serviteurs leur bien n'est départi.  
 Mais à ceux qui sans dons changeroient de parti.  
 Garder bien l'acquesté n'est une vertu moindre  
 Qu'acquérir tous les jours et le nouveau adjoindre  
 Les princes n'ont pas sceu que c'est pauvre butin  
 D'esbranler l'asseuré pour chercher l'incertain :  
 Les habiles esprits, qui n'ont point de nature  
 Plus tendre que leur prince, ont un vouloir qui dure  
 Autant que le subject, et en servant les rois  
 Sont ardens comme feu tant qu'il trouve du bois.*

*Quiconque sert un Dieu dont l'amour et la crainte  
 Soit bride à la jeunesse et la tienne contrainte,  
 Si bien que vicieux, et non au vice né,  
 Dans le seuil du peché il se trouve estonné ;  
 Se polluant moins libre au plaisir de son maistre,  
 Il n'est plus agreable, et tel ne sçauroit estre.  
 Nos rois, qui ont appris à machiaveliser,  
 Au temps et à l'Estat leur ame deguiser,  
 Ploient la pieté au joug de leur service,  
 Gardent religion pour ame de police.*

O quel malheur du ciel, vengeance du destin,  
 Donne des roys enfans et qui mangent matin !  
 O quel phœnix du ciel est un prince bien sage,  
 De qui l'œil gracieux n'a forcené de rage,  
 Qui n'a point soif de sang, de qui la cruauté  
 N'a d'autruy la fureur par le sceptre hérité !  
 Qui, philosophe et roy, regne par la science,  
 Et n'est fait impuissant par sa grande puissance !  
 Ceux-là regnent vraiment, ceux-là sont de vrais roys.  
 Qui sur leurs passions établissent des loix,  
 Qui regnent sur eux-mesme et d'une ame constante,  
 Non les hermaphrodits (monstres effeminez),  
 Corrompus bourdeliers, et qui estoient mieux nez  
 Pour valets de putains que seigneurs sur les hommes :  
 Non les monstres du siècle et du temps où nous sommes :  
 Non pas ceux qui sous l'or, sous le pourpre royal,  
 Couvent la lascheté, un penser desloyal,  
 La trahison des bons, un mespris de la charge  
 Que sur le dos d'un Roy un bon peuple decharge :  
 Non ceux qui souffrent bien les femmes avoir l'œil  
 Sur la sainte police et sur le saint conseil,  
 Sur les faits de la guerre et sur la paix esmeüe  
 De plus de changements que d'orage la nue.  
 Cependant que nos Roys, doublement desguisez,  
 Escument une ruë en courant, attizez  
 A crocheter l'honneur d'une innocente fille  
 Ou se faire estallons des bourdeaux de la ville,  
 Au sortir des Palais le peuple ruiné  
 A ondes se prosterne, et le pauvre estonné  
 Ceule honteusement, quand les plaisans renversent  
 Les foibles à genoux, qui sans profiter versent  
 Leurs larmes en leur sein, quand l'amas arrange

*Des gardes impiteux afflige l'affligé.*

*En autant de mal-heurs qu'un peuple miserable  
 Traine une triste vie en un temps lamentable,  
 En autant de plaisirs les Roys voluptueux,  
 Yvres d'ire et de sang, nagent luxurieux  
 Sur le sein des putains, et ce vice vulgaire  
 Commance desormais par l'usage à desplaire :  
 Et comme le peché qui le plus commun est  
 Sent par trop sa vertu, aux vicieux desplait :  
 Le Prince est trop atteint de fascheuse sagesse  
 Qui n'est que le ruffien d'une sale Princesse :  
 Il n'est pas galand homme et n'en sçait pas assez  
 S'il n'a tous les bourdeaux de la Cour tracassez ;  
 Il est compté pour sot s'il eschappe quelqu'une  
 Qu'il n'ait jà en desdain pour estre trop commune :  
 Mais pour avoir en Cour un renom grand et beau,  
 De son propre valet faut estre macquereau,  
 Esprouver toute chose et hazarder le reste,  
 Imitant le premier, commettre double inceste.  
 Nul regne ne sera pour heureux estimé  
 Que son Prince ne soit moins craint et plus aymé ;  
 Nul regne pour durer ne s'estime et se conte  
 S'il a prestres sans crainte et les femmes sans honte,  
 S'il n'a loy sans faveur, un Roy sans compagnons,  
 Conseil sans estranger, cabinet sans mignons.*

*Ha! Sarmates razez, vous qui, estans sans Roys,  
 Avez le droict pour roy, et vous-mesmes pour loix,  
 Qui vous liez au bien, qui esloignez le vice  
 Pour amour de vertu, sans crainte du supplice,  
 Quel abus vous poussa, pour venir de si loing  
 Priser ce mesprisé, lorsqu'il avoit besoing,  
 Pour couvrir son malheur, d'une telle aventure ?*

Votre manteau royal fut une couverture  
 D'opprobre et deshonneur, quand les bras desploiez  
 Vengeoyent la mort de ceux qui moururent liez.  
 Ha! si vous eussiez eu certaine connoissance  
 D'un féminin sanglant abattu d'impuissance,  
 Si vous n'eussiez ouy mentir les seducteurs  
 Qui pour luy se rendoient mercenaires flatteurs,  
 Ou ceux qui en couvrant son orde vilenie  
 Par un mentir forcé ont rachepté leur vie,  
 Ou ceux qui, vous faisant un cruel tyran doux,  
 Et un poltron vaillant, deschargerent en vous  
 Le faix qui leur pesoit, vous n'eussiez voulu mettre  
 Vos loix, vostre couronne, et les droicts, et le sceptre  
 En ces impures mains, si vous eussiez bien veu,  
 En entrant à Paris, les perrons et le feu  
 Meslé de cent couleurs, et les cahots estranges,  
 Bazes de ces tableaux, où estoient vos loüanges.  
 Vous aviez trouvé là un augure si beau,  
 Que vous n'emportiez rien de France qu'un flambeau  
 Qui en cendre eust bien tost vostre force reduite,  
 Sans l'heur qui vous advint de sa honteuse fuite.  
 Si vous eussiez ouy parler les vrais François,  
 Si des plus eloquents les plus subtiles voix  
 N'eussent esté pour vous feintes et mercenaires,  
 Vous n'eussiez pas tiré de France vos miseres,  
 Vous n'eussiez pas choisi, pour dissiper vos loix,  
 Le monstre devorant la France et les François.  
 Nous ne verrons jamais les estranges provinces  
 Eslire à leur malheur nos miserables Princes :  
 Celuy qui sans merite a obtenu cet heur  
 Leur donne eschantillon de leur peu de valeur ;  
 Si leur corps sont lepreux, plus lepreuses, leurs ames

*Usent sans sentiment et du fer et des flammes,  
Et si leurs corps sont laids, plus laid, l'entendement  
Les rend sots et meschants, vuides de sentiment.*

*Encor la tyrannie est un peu supportable,  
Qu'un lustre de vertu faict paroistre agreable.  
Bien-heureux les Romains qui avoient les Cesars  
Pour tyrans amateurs des armes et des arts :  
Mais mal-heureux celuy qui vit esclave infame  
Sous une femme hommace et sous un homme femme :  
Une mère douteuse, après avoir esté  
Macquerelle à ses fils, en a l'un arrêté  
Sauvage dans les bois, et, pour belle conquête  
Le faisoit triompher du sang de quelque beste.  
Elle en fit un Esau, de qui les ris, les yeux,  
Sentoyent bien un tyran, un chartier furieux :  
Pour se faire cruel, sa jeunesse esgarée  
N'avoit rien que le sang, et prenoit sa curée  
A tïer sans pitié les cerfs qui gemissoient,  
A transpercer les daims, et les fans qui naissoient,  
Si qu'aux plus advisez cette sauvage vie  
A faict prévoir de luy massacre et tyrannie.*

*L'autre fut mieux instruit a juger des atours  
Des putains de sa Cour, et plus propre aux amours ;  
Avoir ras le menton, garder la face pasle,  
Le geste effeminé, l'œil d'un Sardanapale :  
Si bien qu'un jour des Rois ce douteux animal,  
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :  
De cordons emperlez sa chevelure pleine,  
Sous un bonnet sans bord faict à l'Italienne,  
Faisoit deux arcs voutez ; son menton pinceté.  
Son visage de blanc et de rouge empasté,  
Son chef tout empoudré, nous montrèrent ridée*

*En la place d'un Roy, une putain fardée.*  
*Pensez quel beau spectacle, et comm' il fit bon voir*  
*Ce Prince avec un busc, un corps de satin noir*  
*Coupé à l'Espagnolle, où des dechiquetures*  
*Sortoient des passemens et des blanches tireures ;*  
*Et affin'que l'habit s'entresuivist de rang,*  
*Il montrait des manchons gauffrez de satin blanc,*  
*D'autres manches encor qui s'estendoient fenduës,*  
*Et puis jusques aux pieds d'autres manches perduës.*  
*Ainsy bien emmanché, il porta tout ce jour*  
*Cet habit monstrueux, pareil à son amour :*  
*Si qu'au premier abord, chacun estoit en peine*  
*S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne.*

*Si fut-il toutesfois allaité de poisons,*  
*De ruzes, de conseils secrets et trahisons,*  
*Rompu ou corrompu au trictrac des affaires,*  
*Et eut encor enfant quelque part aux miseres.*  
*Mais de ce mesme soing qu'autrefois il presta*  
*Aux plus estroicts conseils où jeune il assista,*  
*Maintenant son esprit, son ame et son courage*  
*Cerchent un laid repos, le secret d'un village*  
*Où le vice triplé de sa lubricité*  
*Misérablement cache une orde volupté,*  
*De honte de l'infame et brute vilenie*  
*Dont il a pollué son renom et sa vie.*  
*Si bien qu'à la royalle il vole des enfans,*  
*Pour s'eschauffer sur eux en la fleur de leurs ans,*  
*Incitant son amour autre que naturelle,*  
*Aux uns par la beauté et par la grace belle,*  
*Autres par l'entregent, autres par la valeur,*  
*Et la vertu au vice haste ce lasche cœur :*  
*On a des noms nouveaux et des nouvelles formes*



*Pour croistre et desguiser ces passe-temps enormes,  
Promettre ou menacer, biens et tourmens nouveaux  
Pressent, forcent après les lasches macquereaux.*

*Nous avons veu cela, et avons veu encore  
Un Neron marié avec son Pythagore,  
Lequel aiant fini ses faveurs et ses jours,  
Traîne encor au tombeau le cœur et les amours  
De nostre Roy en deuil, qui, de ses aigres plaintes,  
Tesmoigne ses ardeurs n'avoir pas esté feintes.  
On nous faict voir encor un contract tout nouveau,  
Signé du sang de d'O, son privé macquereau .  
Disons, comme l'on dist à Neron l'androgame :  
Que ton Père jamais n'eust cogneu d'autre femme !  
Nous avons veu nos grands en debat, en conflict,  
Accorder, reprocher telles nopces, tel licit ;  
Nous avons veu nos Rois se desrober des villes,  
Neron avoit comm' eux de petits Olinvilles  
Où il cachoit sa honte, et eut encor comm' eux  
Les Chicots en amour, les Hamons odieux :  
Ils eurent de ce temps une autre Catherine ;  
Mais nos Princes, au lieu de tuer Agrippine,  
Massacrent l'autre mère, et la France a senti  
De ses fils le couteau sur elle appesanti ;  
De tous ces vipereaux, les mains luy ont ravies  
Autant de jours, autant de mille chères vies :  
Les Senecques chenus ont encor en ce temps,  
Morts et mourans, servi aux Rois de passe-temps.  
Les plus passionnez, qui ont gemi fidelles  
Des vices de leurs Rois, punis de leurs bons zeles,  
Ont esprouvé le siecle, où il n'est pas permis  
D'ouvrir son estomach à ses privez amis,  
Et où le bon ne peut, sans mort, sans repentance,*

*Ni penser ce qu'il void, ni dire ce qu'il pense :  
 On paslit rencontrant ceux qui vestent souvent  
 Nos saintes passions, pour les produire au vent.  
 Les Latiars feints, suppôts de tyrannie,  
 Qui, cherchant des Sabins la justice et la vie,  
 Prennent masque du vrai, et, fardez d'équité,  
 Au veritable font crime de verité.*

*Pour vivre, il faut fuir de son peché la veuë,  
 Fuir l'œil inconnu et l'oreille inconnüe :  
 Que di-je, pour parler, on regarde trois fois  
 Les arbres sans oreill' et les pierres sans voix ;  
 Si bien que de nos maux la complainte abolie  
 Eust d'un siecle estouffé caché la tyrannie.  
 Qui eust peu la memoire avec la voix lier,  
 A taire nous forçant, nous forcer d'oublier.  
 Tel fut le second fils, qui n'herita du pere  
 Le cœur, mais les poisons et l'ame de la mere*

*Le tiers par elle fut nourri en faineant,  
 Bien fin, et non prudent, et voulut, l'enseignant  
 (Pour servir à son jeu), luy ordonner pour maistre  
 Un sodomite athée, un macquereau, un traistre.*

*La discorde coupa le concert des mignons,  
 Et le vice croissant entre les compagnons  
 Brisa l'orde amitié, mesme par les ordures,  
 Et l'impure union par les choses impures ;  
 Il s'enfuit depité, son vice avec luy court :  
 Car il ne laissa pas ses crimes a la cour.  
 Il coloroit ses pas d'astuce non pareille,  
 Changea de lustre ainsy que jadis la corneille  
 Pour hanter les pigeons, le faict fut avoüé  
 Par la confession du gosier enroüé ;  
 On luy remplit la gorge, et le Sinon infame*

Fut mené par le poing, triomphe de sa femme,  
 Que la mere tira d'entre tous les gluiaux  
 Qu'elle a pour à sa cage arrester les oiseaux :  
 Ceux qu'il avoit trouvez à son mal secourables,  
 Et pour luy, et par luy, devindrent miserables ;  
 Sa foy s'envole au vent, mais il feignit après,  
 Ce qu'il faisoit forcé, l'avoir commis exprès.  
 C'est pource qu'en ce temps c'est plus de honte d'estre  
 Mal advisé qu'ingrat, mal-prevoiant que traistre,  
 Abusé qu'abuseur : bien plus est odieux  
 Le simple vertueux qu'un double vicieux ;  
 Le souffrir est bien plus que de faire l'injure.  
 Ce n'est qu'un coup d'Estat que d'estre bien parjure  
 Ainsy en peu de temps ce lasche fut commis,  
 Valet de ses haineux, bourreau de ses amis.  
 Sa ruse l'a trompé, quand elle fut trompée ;  
 Il vit sur qui, pour qui il tournoit son espée ;  
 Son inutile nom devint son parement,  
 Comme si c'eust esté quelque blanc vestement.  
 Ils trempèrent au sang sa grand robbe ducale  
 Et la mirent sur luy, du meurtre toute sale.  
 Quand ils eurent taché la serve autorité  
 De leur esclave chef du nom de cruauté,  
 Il tombe en leur mespris ; à nous il fut horrible  
 Quand r'appeller sa foi il luy fut impossible.  
 Il fuit encore un coup, car les lievres craintifs  
 Ont debat pour le nom de legers fugitifs.  
 Nos Princes des renards envient la finesse  
 Et ne debattent point aux lions de proïesse.  
 Il y avoit long temps que dans les Pais-Bas  
 Deux partis, harassez de ruineux combats,  
 Halletoient les abois de leur force mi-morte ;

*Cestuy-cy print parti, presque en la mesme sorte  
 Que le loup embusqué combattant de ses yeux  
 L'effort de deux taureaux dont le choc furieux  
 Verse dans un chemin le sang et les entrailles.  
 Le poltron les regarde, et de ces deux batailles  
 Se faict une victoire, arrivant au combat,  
 Quand la mort a vaincu la force et le debat.  
 Ainsy quelque advisé reveilla ceste beste,  
 D'un desespoir senti luy mit l'espoir en teste.  
 Mais quel espoir? encor un rien au prix du bien,  
 Un rien qui trouve lustre en ce siecle de rien.  
 On le pousse, on le traîne aux inutiles ruées;  
 Il trame mille accords, mariages, excuses;  
 Il trompe, il est trompé, il se reprend souvent,  
 Et ce cerveau venteux est le jôiet du vent,  
 Ce vipere eschauffé porte la mort traïstresse  
 Dedans le sein ami: mais quand le sein le presse,  
 Le trahy fut vainqueur, et le traïstre pervers  
 Demeure fugitif, banni de son Anvers.*

*Non, la palme n'est point contenance des membres  
 De ceux qui ont brouillé les premiers de leurs chambres,  
 Pour loing d'eux en secret du venin s'engorger,  
 Caresser un Bathille, en son liect l'heberger,  
 N'ayant, muet tesmoing de ses noires ordures,  
 Que les impures nuicts et les couches impures.*

*Les trois en mesme lieu ont à l'envy porté  
 La premiere moisson de leur lubricité;  
 Des deux derniers après, la chaleur aveuglée  
 A sans honte herité l'inceste redoublée,  
 Dont les projects ouverts, les desirs comme beaux  
 Font voleter l'erreur de ces crimes nouveaux  
 Sur les aisles du vent; leurs poëtes volages*

Arborent ces couleurs comme des p<sup>a</sup>isages :  
 Leur soupper s'entretient de leurs ordes amours,  
 Les macquereaux enfl<sup>e</sup>z y vantent leurs beaux tours .  
 Le vice, possedant pour eschaffaut leur table,  
 Y dechire à plaisir la vertu desirable.

Si depuis quelque temps les plus subtils esprits  
 A desguiser le mal ont finement appris  
 A nos princes farde<sup>z</sup> la trompeuse maniere  
 De revestir le Diable en Ange de lumiere,  
 Encor qu'à leurs repas ils fassent disputer  
 De la vertu que nul n'oseroit imiter,  
 Qu'ils recherchent le dos des affectés poètes,  
 Quelques Sedecias, aggreables prophetes :  
 Le boutte-feu de Rome en a bien faict ainsy,  
 Car il païoit mieux qu'eux, mieux qu'eux avoit soucy  
 D'assembler, de chercher les esprits plus habiles,  
 Loïier, recompenser leurs rencontres gentilles,  
 Et les graves discours des sages amasse<sup>z</sup>,  
 Loïe<sup>z</sup> et contre-faicts il a recompense<sup>z</sup>.  
 L'arsenic ensucré de leurs belles parolles,  
 Leur sein meurtry de poing aux pieds de leurs idolles,  
 Les ordres invente<sup>z</sup>, les chants, les hurlements  
 Des fols capuchonne<sup>z</sup>, les nouveaux regiments  
 Qui en processions sottement desguisées  
 Aux villes et aux champs vont semer de risées  
 L'austerité des vœux et des fraternite<sup>z</sup>,  
 Tout cela n'a caché nos rudes verite<sup>z</sup>.  
 Tous ces desguisemens sont vaines mascarades  
 Qui aux portes d'enfer presentent leurs aubades,  
 Ribauds de la paillardie ou affaict<sup>e</sup>z valets  
 Qui de processions luy donnent des balets :  
 Les uns, mignons muguets, se parent et font braves

*De clinçant et d'or traict ; les autres, vils esclaves,  
 Fagottés d'une corde et pasles marmiteux,  
 Vont pieds nuds par la rië abuser les piteux,  
 Ont pour masque le froc, pour vestement des poches,  
 Pour cadence leurs pas, pour violons des cloches,  
 Pour vers la letanie; un advocat nommé  
 A chaque pas rend Christ, chaque fois, diffamé.  
 Aigle né dans le haut des plus superbes aires,  
 Ou bien œuf supposé, puis que tu degeneres,  
 Degeneré Henry, hyppocrite bigot.  
 Qui aimes moins joïer le Roy que le cagot,  
 Tu vole un faux gibier, de ton droict tu l'esloigne.  
 Ces courbeaux se païstront un jour de ta charongne,  
 Dieu tirera par eux : ainsy le faulconnier,  
 Quand l'oiseau trop de fois a quitté son gibier,  
 Le bat d'une corneille, et la foule à sa veïe,  
 Puis d'elle (s'il ne peut le corriger), le tië.  
 Tes prestres par la rië à grand troupes conduicts  
 N'ont pourtant peü celer l'ordure de tes nuicts :  
 Les crimes plus obscurs n'ont pourtant peü se faire  
 Qu'ils n'esclattent en l'air aux bouches du vulgaire :  
 Des citoyens oisifs l'ordinaire discours  
 Est de solenniser les vices de nos cours :  
 L'un conte les amours de nos salles princesses,  
 Garces, de leurs valets autrefois les maïstresses.  
 Tel fut le beau Senat des trois, et des deux sœurs,  
 Qui jouoient en commun leurs gens et leurs faveurs,  
 Trocquoient leurs estallons, estimoient à louange  
 Le plaisir desouvert, l'amour libre et le change :  
 Une autre, n'ayant peu se saouler de François,  
 Se coule à la minuict au lict des Escossois,  
 Le tison qui l'esveille, et l'embrace et la tië*

Lui fait pour le plaisir mespriser bruict et veüe :  
 Les jeunes gens. la nuict, pipez et enlevez  
 Du lict au cabinet, las et recreus trouvez :  
 Nos Princesses, non moins ardentes que rusées,  
 Osent dans les bourdeaux s'exposer desguisées :  
 Soubs le chappron quarré vont recevoir le prix  
 Des garces du Hulleu, et portent aux maris.  
 Sur le chevet sacré de leur saint mariage,  
 La senteur des bourdeaux, et quelque pire gage.  
 Elles esprouvent tout : on le void, on le dit,  
 Cela leur donne vogue et hausse leur crédit :  
 Les filles de la cour sont galantes honestes,  
 Qui se font bien servir, moins chastes, plus secrettes,  
 Qui savent le mieux feindre un mal pour accoucher :  
 On blasme celle-là qui n'a pas sçeu cacher :  
 Du Louvre les retraicts sont hideux cimetières  
 D'enfants, vuidez, tuez par les Apotiquaires :  
 Nos filles ont bieu sçeu quelles receptes font  
 Massacre, dans leur flanc, des enfans qu'elles ont.

Je sens les froids tressauts de fraïeur et de honte,  
 Quand sans crainte tout haut le fol vulgaire conte  
 D'un coche qui, courant Paris à la minuict,  
 Vole une sage femme, et la bande et conduit  
 Prendre, tiër l'enfant d'une royne masquée,  
 D'une brutalité pour jamais remarquée,  
 Que je ne puis conter, croiant, comme François,  
 Que le peuple abusé envenime ses voix  
 De monstres inconnus : de la vie entamée  
 S'enfle la puanteur comme la renommée :  
 Mais je croy bien aussy que les plus noirs forfaits  
 Sont plus secretement et en tenebres faicts :  
 Quand on montre celuy qui, en voulant attendre

*Sa dame au galatas, fut pris en pensant prendre.  
Et puis, pour appaiser, et demeurer amis,  
Le violeur souffrit ce qu'il avait commis.*

*Quand j'oy qu'un roy transy, effraïé du tonnerre,  
Se couvre d'une voute et se cache sous terre,  
S'embusque de lauriers, faict les cloches sonner :  
Son peché poursuivi, poursuit de l'estonner,  
Il use d'eau lustrale, il la boit, la consomme  
En clysteres infects ; il fait venir de Rome  
Les cierges, les Agnus, que le Pape fournit,  
Bousche tous ses conduits d'un charmé grain béni ;  
Quand je voy composer une messe complete,  
Pour repousser le ciel, inutile amulette ;  
Quand la peur n'a cessé, par les signes de croix,  
Le brayer de Massé, ni le froc de François,  
Tels spectres inconnus font confesser le reste.  
Le peché de Sodome et le sanglant inceste  
Sont reproches joyeux de nos impures cours.*

*Triste je trancheray ce tragicque discours  
Pour laisser aux pasquils ces effroyables contes,  
Honteuses veritez, trop veritables hontes.*

*Plustot peut on conter dans les bords escumeux  
De l'Ocean chenu le sable, et tous les feux  
Qu'en paisible minuict le clair ciel nous attize,  
L'air estant ballié des froids sospirs de bize ;  
Plustot peut on conter du printemps les couleurs,  
Les feuilles des forests, de la terre les fleurs,  
Que les infections qui tirent sur nos testes  
Du ciel armé, noirci, les meurtrieres tempestes.  
Qu'on doute des secrets, nos yeux ont veu comment  
Ces hommes vont bravant des femmes l'ornement,  
Les putains de couleurs, les pucelles de gestes ;*



Plus de frisons tortus des-honorent les testes  
 De nos mignons parez, plus de fard sur leurs teincts  
 Que ne voudroient porter les honteuses putains :  
 On invente tousjours quelque traict plus habile  
 Pour effacer du front quelque marque virile ;  
 Envieux de la femme, on trace, on vient souiller,  
 Tout ce qui est humain, qu'on ne peut despoiller.  
 Les cœurs des vertueux à ces regards transissent  
 Les vieillards advisez en leur secret gémissent.  
 Des femmes les mestiers quittez et mesprisez  
 Se font pour parvenir des hommes desguisez.  
 On dit qu'il faut couler les execrables choses  
 Dans le puits de l'oubly et au sepulchre encloses,  
 Et que par les escrits le mal resuscité  
 Infectera les mœurs de la postérité :  
 Mais le vice n'a point pour mere la science,  
 Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.  
 Elle est le chaud fumier sans qui les ords pechez  
 S'engraissent en croissant, s'ils ne sont arrachez,  
 Et l'acier des vertus mesme intellectuelles  
 Tranche et destruit l'erreur et l'histoire par elles.  
 Mieux vaut à descouvert monstrier l'infection  
 Avec sa puanteur, et sa punition.  
 Le bon père affriquain sagement nous enseigne  
 Qu'il faut que les Tyrans de tout poinct on depeigne,  
 Montrer combien impurs sont ceux-là qui de Dieu  
 Condamnent la famille au couteau et au feu.  
 Au fil de ces fureurs ma fureur se consume,  
 Je laisse ce subject, ma main quitte la plume,  
 Mon cœur s'estonne en soy ; mon sourcil refrongné,  
 L'esprit de son subject se retire eslongné :  
 Icy je vay laver ce papier de mes larmes ;

*Si vous prestez vos yeux au reste de mes carmes,  
Ayez encor de moy ce tableau plein de fleurs,  
Qui sur un vray subject s'esgaie en ses couleurs.*

*Un pere deux fois pere employa sa substance  
Pour enrichir son fils des thresors de science ;  
En couronnant ses jours de ce dernier dessein,  
Joyeux il espuisa ses coffres et son sein,  
Son avoir et son sang : sa peine fut suivie  
D'heur a parachever le present de la vie.  
Il voit son fils sçavant, adroict, industrieux,  
Méslé dans les secrets de nature et des cieux,  
Raisonnant sur les loix, les mœurs et la police :  
L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.  
Ce vieil François, conduit par une antique loy,  
Consacra cette peine et son fils à son roy ;  
L'equippe; il vient en cour : là cette ame nouvelle,  
Des vices monstrueux ignorante pucelle,  
Void force hommes bien-faits, bien morgans, bien vestus :  
Il pense estre arrivé a la foire aux vertus ;  
Prend les occasions qui sembloient les plus belles  
Pour estaller premier ses intellectuelles :  
Se laisse convier, se conduisant ainsy  
Pous n'estre ni entrant, ni retenu aussy.  
Tousjours respectueux, sans se faire de feste :  
Il contente celuy qui l'attaque et l'arreste,  
Il ne trouve auditeurs qu'ignorants envieux,  
Diffamans le sçavoir des noms ingenieux.  
S'il trousse l'epigramme ou la stance bien faicte,  
Le voilà descouvert, c'est faict, c'est un poëte ;  
S'il dict un mot salé, il est bouffon, badin ;  
S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin ;  
S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle ;*

*S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltain-bardelle :*  
*Si avec art il chante, il est un musicien ;*  
*Philosophe, s'il presse un bon logicien :*  
*S'il frappe là dessus et en met un par terre,*  
*C'est un fendant qu'il faut saller apres la guerre :*  
*Mais si on sçait qu'un jour, a part, en quelque lieu*  
*Il mette genouil bas, c'est un prieur de Dieu.*  
*Cet esprit offensé dedans soy se retire,*  
*Et comme en quelque coing se cachant il souspire,*  
*Voicy un gros amas, qui emplit jusqu'au tiers*  
*Le Louvre de soldats, de braves chevaliers*  
*De noblesse parée : au millieu de la nïe*  
*Marche un duc, dont la face au jeune homme inconnüe,*  
*Le renvoye au conseil d'un page traversant,*  
*Pour demander le nom de ce prince passant ;*  
*Le nom ne le contente, il pense, il s'esmerveille,*  
*Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille ;*  
*Puis cet estonnement soudain fut redoublé*  
*Alors qu'il vit le Louvre aussy tost depeuplé*  
*Par le sortir d'un autre au beau millieu de l'onde*  
*De seigneurs l'adorant comm' un roy de ce monde.*  
*Nostre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,*  
*Et pour en prendre langue il le tire à l'escart :*  
*Là il apprit le nom dont l'histoire de France*  
*Ne luy avoit donné ne vent, ne connoissance.*  
*Ce courtisan grison, s'esmerveillant de quoy*  
*Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roy,*  
*Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,*  
*Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.*  
*A l'enfant, qui disoit : « Sont-ils grands terriens,*  
*Que leur nom est sans nom pour les historiens? »*  
*Il respond : « Rien du tout. ils sont mignons du prince.*

— Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?  
 Ont-ils par leur conseil relevé un malheur,  
 Delivré leur païs par extrême valeur ?  
 Ont-ils sauvé le Roy, commandé quelque armée,  
 Et par elle gagné quelq'heureuse journée ? »

A tout fut répondu : « Mon jeune homme, je croy  
 Que vous estes bien neuf : ce sont mignons du Roy. »  
 Ce mauvais courtisan, guidé par la colere,  
 Gagne logis et lict ; tout vient à lui desplaire,  
 Et repas, et repos : cet esprit transporté  
 Des visions du jour par idée infecté.

Void dans une lueur sombre, jaunastre et brume,  
 Soubz l'habit d'un rezeul, l'image de Fortune,  
 Qui entre à la minuict, conduisant des deux mains  
 Deux enfans nuds bandeç ; de ces freres germains  
 L'un se peint fort souvent, l'autre ne se void guere,  
 Pource qu'il a les yeux et le cœur par derriere :  
 La bravache s'avance, envoie brusquement  
 Les rideaux ; elle accolle et baise follement  
 Le visage effrayé. Ces deux enfans estranges,  
 Sauteç dessus le lict, peignent des doigts les franges  
 Alors Fortune, mere aux estranges amours,  
 Courbant son chef paré de perles et d'atours,  
 Desploie tout d'un coup mignardises et langue,  
 Faict de baisers les poincts d'une telle harangue :

« Mon fils, qui m'as esté desrobé du berceau,  
 Pauvre enfant mal nourry, innocent jouvenceau,  
 Tu tiens de moy, ta mere, un asseç haut courage,  
 Et j'ay veu aujourd'huy aux feux de ton visage  
 Que le dormir n'auroit pris ni cœur ni esprits  
 En la nuict qui suivra le jour de ton mespris.  
 Embrasse, mon enfant, mal nourry par ton pere.

Le col et les desseins de Fortune ta mere ;  
 Comment, mal conseillé, pippé, trahy, suis-tu  
 Par chemin espineux la sterile Vertu ?  
 Cette sottise par qui me vaincre tu essaies  
 N'eût jamais pour loyer que les pleurs et les plaies,  
 De l'esprit et du corps les assidus tourments,  
 L'envie, les soupçons et les bannissements.  
 Qui pis est, le desdain : car sa trompeuse attente  
 D'un vain espoir d'honneur la vanité contente.  
 De la pauvre Vertu l'orage n'a de port  
 Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.  
 Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines ?  
 Leurs rigoureuses mains tournerent par mes peines  
 Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.  
 Je t'espiois ces jours lisant, si curieux,  
 La mort du grand Senecque et celle de Thrasée,  
 Je lisois par tes yeux en ton ame embrazée  
 Que tu envois plus Senecque que Neron,  
 Plus mourir en Caton que vivre en Cicéron,  
 Tu estimois la mort en liberté plus chere  
 Que tirer en servant une haleine preciaire.  
 Ces termes specieux sont tels que tu concluds  
 Au plaisir de bien estre, ou bien de n'estre plus.  
 Or, sans te surcharger de voir les morts et vies  
 Des anciens qui faisoient gloire de leurs folies,  
 Que ne vois-tu ton siccle, ou n'apprehendes-tu  
 Les succès des enfants aînés de la Vertu ?  
 Ce Bourbon qui, blessé, se renfonce en la presse,  
 Tost assommé, trainé sur le dos d'une asnesse ;  
 L'admiral, pour jamais sans surnom trop connu,  
 Meurtri, precipité, trainé, mutilé, nud ;  
 La fange fut sa voye au triomphe sacrée,

*Sa couronne un collier, Mont-Faulcon son trophée,  
Void sa suite aux cordeaux, à la roue, aux posteaux,  
Les plus heureux d'entre eux quitte pour les couteaux.*

*De ta Dame loyers, qui paye, contemptible,  
De rude mort la vie hâzardeuse et penible :  
Lis, curieux, l'histoire, en ne donnant point lieu,  
Parmy ton jugement, au jugement de Dieu.  
Tu verras ces vaillans, en leurs vertus extremes,  
Avoir vescu gehennez, et estre morts de mesmes.*

*« Encor, pour l'advenir, te puis-je faire voir  
Par l'aide des demons, au magicien miroir,  
Tels loyers receus : mais ta tendre conscience  
Te fait jetter au loing cette brave science ;  
Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé  
Dont bien tost se verra le Parmesan payé  
En la façon que fut salarié Gonçalve,  
Le brave duc d'Austrie et l'enragé duc d'Alve.  
Je voys un prince anglois, courageux par excez,  
A qui l'amour quitté fait un rude procez ;  
Licols, poisons, couteaux, qui payent en Savoye  
Les prompts executeurs ; je voy cette monnoye  
En France avoir son cours : je voy lances, escus,  
Cœurs et nom des vainqueurs sous les pieds des vaincus.  
O de trop de merite impiteuse memoire !  
Je voy les trois plus hauts instrumens de victoire,  
L'un à qui la colere a pu donner la mort,  
L'autre sur l'eschaffaut, et le tiers sur le bord.*

*« Jette l'œil droict ailleurs, regarde l'autre bande,  
En large et beau chemin plus splendide et plus grande ;  
Au sortir des berceaux ce prosperant troupeau  
A bien tasté des arts, mais n'en prit que la peau,  
Eut pour borne ce mot : Assez pour gentilhomme.*

Pour sembler vertueux en peinture, ou bien comme  
 Un singe porte en soy quelque chose d'humain,  
 Aux gestes, au visage, aux pieds et à la main.  
 Ceux-là blasment toujours les affligés, les fuient,  
 Flattent les prosperants, s'en servent, s'en appuyent.  
 Ils ont veu des dangers assez pour en conter,  
 Ils en content autant qu'il faut pour se vanter ;  
 Lisants, ils ont pillé les poinctes pour escrire :  
 Ils sçavent, en jugeant, admirer ou sousrire.  
 Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain ;  
 Renier son salut quand il y a du gain,  
 Barbets des favoris, premiers à les connoistre.  
 Singes des estimez, bon eschos de leur maistre :  
 Voilà à quel sçavoir il te faut limiter,  
 Que ton esprit ne puisse un Juppın irriter :  
 Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire ;  
 Mais il est amoureux de celuy qui l'admire.  
 Il reste que le corps, comme l'accoustrement,  
 Soit aux lois de la cour, marcher mignonnement,  
 Trainers les pieds, mener les bras, hocher la teste,  
 Pour branler à propos d'un pennache la crette,  
 Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,  
 Les dents de muscadins, de poudre les cheveux :  
 Fay-toy dedans la foule une importune voye.  
 Te montre ardent à voir affin que l'on te voye,  
 Lance regardz tranchants pour estre regardé,  
 Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé :  
 Que la main, que le sein y prennent leur partage :  
 Couvre d'un parasol en esté ton visage,  
 Jette, comme effrayé, en femme quelque cris,  
 Mesprise ton effroy par un traistre sousris,  
 Fay le begue, le las, d'une voix molle et claire,

Ouvre ta languissante et pesante paupière :  
 Sois pensif, retenu, froid, secret et finet :  
 Voilà pour devenir garce du Cabinet,  
 A la porte duquel laisse Dieu, cœur et honte.  
 Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.  
 Mais quand ton fard sera par le temps decelé,  
 Tu auras l'œil rougi, le crane sec, pelé.  
 Ni sois point affranchy par les ans du service,  
 Ni du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice ;  
 Il faut estre garçon pour le moins par les vœux,  
 Qu'il n'y ait rien en toi de blanc que les cheveux.  
 Quelque jour tu verras un chauve, un vieux eunuque,  
 Faire porter en cour aux hommes la perruque :  
 La saison sera morte à toutes ces valeurs,  
 Un servile courage infectera les cœurs ;  
 La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise,  
 Le hausse-col sera changé en portefraise.

« Je reviens à ce siècle, où nos mignons vieillis,  
 A leur dernier mestier vouez et accueillis,  
 Pippent les jeunes gens, les gagnent, les courtisent.  
 Eux, autrefois produits, à la fin les produisent,  
 Faisans, plus advisez, moins glorieux que toy,  
 Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy. »

Ce fut assez, c'est là que rompit patience  
 La Vertu, qui, de l'huis, escoutoit la science  
 De Fortune : si tost n'eut sonné le loquet,  
 Que la folle perdit l'audace et le caquet.  
 Elle avoit apporté une clarté de lune,  
 Voicy autre clarté que celle de Fortune.  
 Voicy un beau soleil, qui de rayons dorez  
 De la chambre et du lict vid les coings honorez .  
 La Vertu paroissant en matrosne vestiüe.



*La mere et les enfans ne l'eurent si tost veüe  
 Que chacun d'eux changea en Demon decevant,  
 De Demon en fumée, et de fumée en vent,  
 Et puis de vent en rien. Cette hostesse dernière  
 Prit au chevet du liect pour sa place une chaire,  
 Saisit la main tremblante à son enfant transy,  
 Par un chaste baiser l'asseuré, et dit ainsy :*

*« Mon fils, n'attends de moy la pompeuse harangue  
 De la fausse Fortune, aussy peu que ma langue  
 Fascine ton oreille, et mes presents tes yeux.  
 Je n'esclatte d'honneur ni de dons précieux :  
 Je foulle ces beautés desquelles Fortune use  
 Pour ravir par les yeux une ame qu'elle abuse :  
 Ce lustre de couleur est l'esmail qui s'espan  
 Au ventre, et à la gorge, et au dos du serpent.  
 Tire ton pied des fleurs sous lesquelles se cœuvre,  
 Et avec soy la mort, la glissante couleuvre.  
 Reçois, pour faire choix des fleurs et des couleurs,  
 Ce qu'à traicts raccourcis je diray pour tes mœurs.*

*« Sois continent, mon fils, et circoncis, pour l'estre.  
 Tout superflu de toy, sois de tes vouldoirs maistre,  
 Serre-les à l'estroict, reigle au bien tes plaisirs.  
 Octroye à la nature, et refuse aux desirs ;  
 Qu'elle, et non ta fureur, soit ta loy, soit ta guide,  
 Que la concupiscence en reçoive une bride :  
 Fuy les mignardes mœurs, et cette liberté  
 Qui, fausse, va cachant au sein la volupté.  
 Tiens pour crime l'excès ; sobre et prudent, eslogne  
 Du gourmand le manger, et du boire l'yyrogne ;  
 Hay le mortel loisir, tiens le labeur plaisant :  
 Hay Satan ne t'empongne un jour en rien faisant.  
 Use sans abuser des delices plaisantes.*

*Sans chercher, curieux, les cheres et pesantes.  
 Ne mesprise laissé, va pour vivre au repas,  
 Mais que la volupté ne t'y appelle pas.  
 Ton palais, convié pour l'appétit, demande,  
 Non les morceaux fardés, mais la simple viande.  
 Le prix de tes desirs soit commun et petit,  
 Pour faire taire et non aiguïser l'appetit.  
 Par ces degrez le corps s'apprend et s'achemine  
 Au goust de son esprit, nourriture divine.  
 N'affecte d'habiter les superbes maisons,  
 Mais bien d'estre à couvert aux changeantes saisons ;  
 Que ta demeure soit plus tot saine que belle,  
 Qu'elle ait renom par toy, et non pas toy par elle.  
 Mesprise un titre vain, les honneurs superflus.  
 Retire-toy dans toy ; parois moins, et sois plus.  
 Prends pour ta pauvreté seulement cette peine,  
 Qu'elle ne soit pas salle, et l'espargne vilaine.  
 Garanty du mespris ta sainte probité,  
 Et ta lente douceur du nom de lascheté.  
 Que ton peu soit aisé ; ne pleure point tes peines ;  
 Ne sois admirateur des richesses prochaines.  
 Hay et connois le vice avant qu'il soit venu,  
 Crains-toy plus que nul autre ennemi inconnu.  
 N'aime les saletés sous couleur d'un bon conte :  
 Elles te font sousrire, et non sentir la honte ;  
 Oy plus tot le discours utile que plaisant.  
 Tu pourras bien mesler les jeux en devisant.  
 Sauve ta dignité, mais que ton ris ne sente  
 Ni le fat, ni l'enfant, ni la garce puante.  
 Tes bons mots n'aient rien de bouffon effronté.  
 Tes jeux soyent sans fisson, pleins de civilité,  
 Affin que sans blesser tu plaises et tu ries.*

*Distingue le moquer d'avec les railleries.  
 Ta voix soit sans esclat, ton cheminer sans bruit.  
 Que mesmes ton repos enfante quelque fruit.  
 Evite le flatteur, et chasse comme estrange  
 La loüange de ceux qui n'ont acquis loüange.  
 Ris-toy quand les meschants t'auront à contrecœur ;  
 Tiens leur honneur à blasme, et leur blasme à honneur.  
 Sois grave sans orgueil, ni contraint en ta grace ;  
 Sois humble, non abject, resolu sans audace.  
 Si le bon te reprend, que ses coups te soient doux,  
 Et soient dessus ton chef comme baume secoux :  
 Car qui reprend au vrai est un utile maistre,  
 Sinon il a voulu et essayé de l'estre.  
 Tire mesme profit et des roses parmi  
 Les picquons outrageux d'un menteur ennemy.  
 Fais l'espion sur toy plus tot que sur tes proches,  
 Reprends le defaillant sans fiel et sans reproches.  
 Par ton exemple instruis ta femme à son devoir,  
 Ne luy donnant soupçon, pour ne le recevoir.  
 Laisse-lui juste part du soing de la famille.  
 Cache tes gayetez et ton ris à ta fille ;  
 Ne te sers de la verge, et ne l'emploie point.  
 Que ton courroux ne soit appaisé de tout poinct.  
 Sois au prince, à l'ami et au serviteur comme  
 Tel qu'à l'ange, à toy-mesme, et tel qu'on doit à l'homme ;  
 Ce que tu as sur toy, aux costez, au-dessous,  
 Te trouve bien servant, chaud amy, seigneur doux.  
 De ces traicts generaux maintenant je m'explique  
 Et à ton estre à part ma doctrine s'applique.  
 « J'ay voulu pour ta preuve un jour te despouiller,  
 Voir sur ton sein les morts et siffler et grouiller :  
 Sur toy, race du ciel, ont esté inutiles*

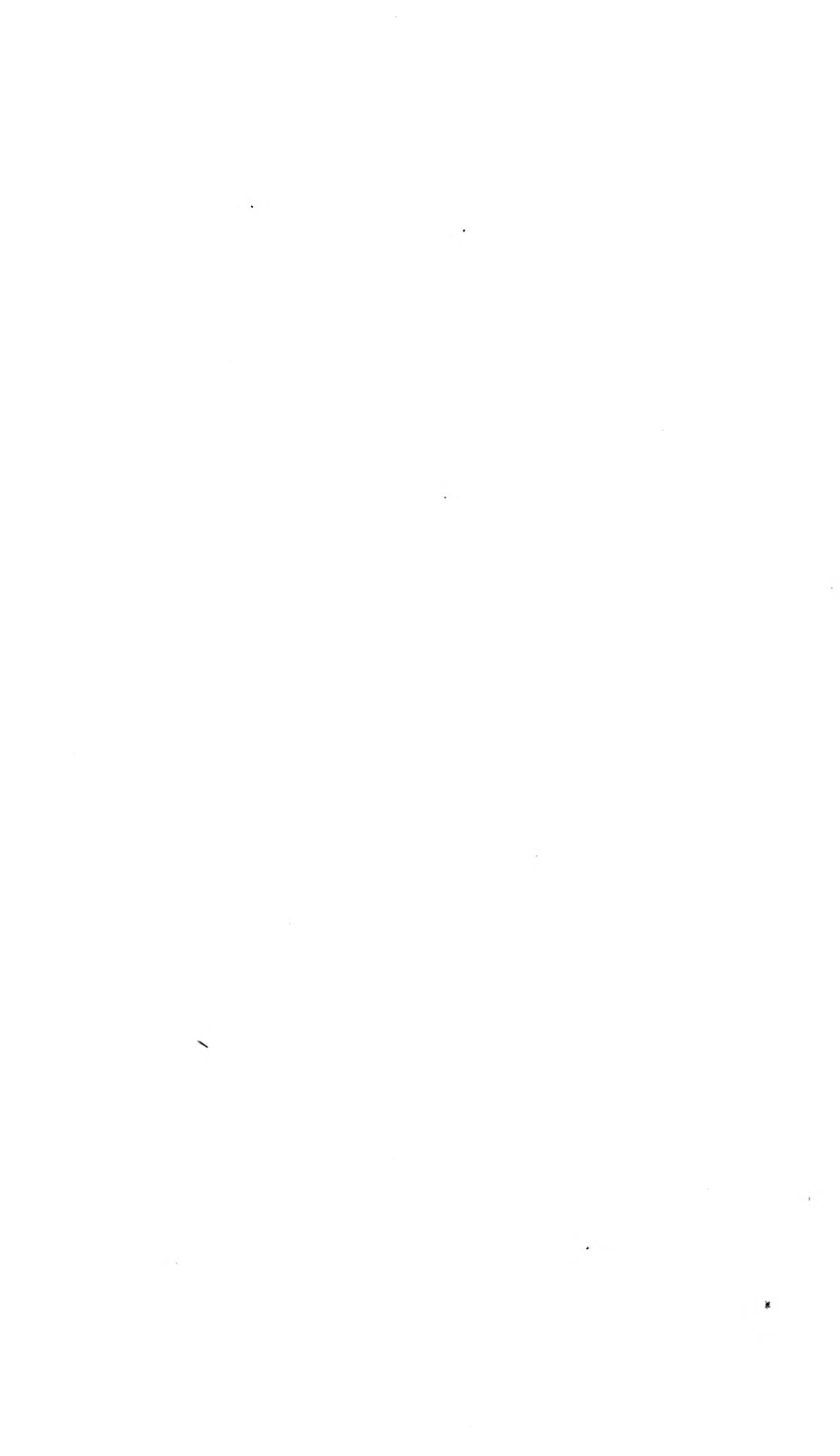
*Les fissons des aspics, comme dessus les psylles.*  
*Le Ciel faict ainsy choix des siens qui, saincts et forts.*  
*Sont à preuve du vice et triomphent des morts.*  
*Psylle bien approuvé, lève plus haut ta veüe.*  
*Je veux faire voler ton esprit sur la niüe,*  
*Que tu voie la terre en ce point' que la vid*  
*Scipion, quand l'amour de mon nom le ravit ;*  
*Ou mieux, d'oü Colligny se rioit de la foule*  
*Qui de son tronc roullé se jouoit à la boulle,*  
*Parmy ses hauts plaisirs, que mesme en lieu si doux*  
*De tout ce qu'il voioit il n'entroit en courroux.*  
*Un jeu luy fut des rois la sotte perfidie,*  
*Comique le succes de la grand tragedie.*  
*Il vid plus, sans colere, un de ses enfants chers,*  
*Degeneré, lecher les pieds de ses bouchers.*  
*Là ne s'estime rien des regnes l'excellence,*  
*Le monde n'est qu'un poix, un atome la France ;*  
*C'est là que mes enfants dirigent tous leurs pas*  
*Dès l'heure de leur naistre à celle du trespas,*  
*Pas qui foullent sous eux les beautez de la terre,*  
*Cueillans les vrais honneurs et de paix et de guerre,*  
*Honneur au poinct duquel un chacun se deçoit ;*  
*On perd bientost celuy qu'aisement on reçoit,*  
*La gloire qu'autruy donne est par autruy ravie ;*  
*Celle qu'on prend de soy vit plus loing que la vie.*  
*Cerche l'honneur, mais non celuy de ces mignons,*  
*Qui ne mordent au loup, bien sur leurs compagnons.*  
*Qu'ils prennent le duvet, toy la dure et la peine ;*  
*Eux le nom de mignons, et toy de capitaine ;*  
*Eux le musc, tu auras de la mesche le feu ;*  
*Eux les jeux, tu auras la guerre pour ton jeu.*  
*Prenne donc ton courage à propos la carriere,*

Et que l'honneur qui faict que tu chasses arriere  
 La lie du bas peuple, et l'infame bourbier  
 Soit la gloire de prince, et non pas de barbier :  
 Car c'est l'humilité qui à la gloire monte,  
 Le faux honneur acquiert la veritable honte.  
 Sache qu'à trop monter, trop bas descendre faut,  
 Et que se tenir bas faict monter au plus haut.  
 Ne porte envie à ceux de qui l'estat ressemble  
 A un tiede fiebvreux qui ne siie et ne tremble.  
 Les pestes de nos corps s'eschauffent en esté,  
 Et celles des esprits en la prosperité ;  
 L'hyver guerit de l'air les mortelles malices,  
 La saine affliction nous purge de nos vices.  
 Cherche la faim, la soif, les glaces et le chaud,  
 La sueur et les coups ; ayme-les, car il faut,  
 Ou que tes jeunes ans soient l'heur de ta vieillesse,  
 Ou que tes cheveux blancs maudissent ta jeunesse.  
 Puis que ton cœur royal veut s'asservir aux roys,  
 Va suivre les labeurs du prince navarrois,  
 Et là tu trouveras mon logis cheꝝ Anange,  
 Anange que je suis et (que c'est chose estrange)  
 Là où elle n'est plus, aussy tost je ne suis :  
 Je l'aime en la chassant, la tuant je la suis :  
 Là où elle prend pié la pauvrette m'appelle :  
 Je ne puis m'arrester ni sans ni avec elle :  
 Je crains bien que, l'ayant bannie de ce Roy,  
 Tu n'i pourras plus voir bien tost elle ni moy.  
 Là tu imiteras ces esleveꝝ courages  
 Qui cherchent les combats au travers des naufrages :  
 Là est le choix des cœurs et celuy des esprits :  
 Là moy-mesme je suis de moy mesme le prix.  
 Bref, là tu trouveras par la perseverance

*Le repos au labeur, au peril l'assurance.  
 Va, bien heureux, je suis ton conseil, ton secours,  
 J'offence ton courage avec si long discours. »*  
*Que je vous plains, esprits qui, au vice contraires,  
 Endurez de ces cours les sejours necessaires :  
 Heureux si, non infects en ces infections,  
 Roy de vous, vous regnez sur vos affections.  
 Mais, quoy que vous pensez gagner plus de louange  
 De sortir impollus hors d'une noire fange,  
 Sans taches hors du sang, hors du feu sans brusler,  
 Que d'un lieu non souillé sortir sans vous souiller,  
 Pourtant il vous seroit plus beau en toutes sortes  
 D'estre les gardiens des magnifiques portes  
 De ce temple eternel de la maison de Dieu,  
 Qu'entre les ennemis tenir le premier lieu;  
 Plustost porter la croix, les cloux et les injures,  
 Que des ords cabinets les clefs à vos ceintures :  
 Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux :  
 Dieu frappe les meschants et les bons parmy eux.*  
*Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorre bruslantes ;  
 N'ensevelissez point vos ames innocentes  
 Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux  
 Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,  
 Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste  
 Contre le ciel esmeu, armé de la tempeste,  
 Pource que des tyrans le support vous tirez,  
 Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,  
 Lors qu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,  
 Vous estes compaignons du mesfaict pour vous taire.  
 Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris,  
 Viendra pour vendenger de ces rois les esprits,  
 De sa verge de fer brisant, espouvantable,*

*Ces petits dieux enlevez en la terre habitable,  
Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat  
D'un foudre exterminant vient renverser à plat  
Les chesnes resistans et les cèdres superbes,  
Vous verrez là dessous les plus petites herbes,  
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,  
En son nid l'escurieu, en son aire l'oyseau.  
Sous ce daix qui changeoit les gresles en rosées,  
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,  
La ruche de l'abeille et la loge au berger,  
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.*









## LIVRE TROISIÈME

---

### LA CHAMBRE DORÉE



*U palais flamboiant du haut ciel empirée  
Reluit l'Eternité en presence adorée  
Par les anges heureux : trois fois trois rangs de vents,  
Puissance du haut ciel, y assistent servants.*

*Les saintes legions, sur leurs pieds toutes prestes,  
Levent aux pieds de Dieu leurs precieuses testes,  
Sous un grand pavillon d'un grand arc de couleurs,  
Au moindre clin de l'œil du Seigneur des Seigneurs,  
Ils partent de la main : ce troupeau sacré vole  
Comme vent descoché au vent de la parole,  
Soit pour estre des saints les bergers curieux,  
Les preserver du mal, se camper autour d'eux,  
Leur servir de flambeaux en la nuit plus obscure,  
Les defendre d'injure, et destourner l'injure*

*Sur le chef des tyrans : soit pour, d'un bras armé,  
 Desployer du grand Dieu le courroux animé.  
 D'un coutelas ondé, d'une main juste et forte,  
 L'un defend aux pecheurs du Paradis la porte;  
 Un autre fend la mer; par l'autre sont chargez  
 Les pauvres de thresors, d'aise les affligez,  
 De gloire les honteux, l'ignorant de science,  
 L'abbattu de secours, le transy d'esperance;  
 Quelqu'autre va trouver un monarque en tout lieu,  
 Bardé de mille fers, et, au nom du grand Dieu,  
 Assuré, l'espouvante; eslevé, l'extermine;  
 Le faict vif devorer à la salle vermine.  
 L'un veille un regne entier, une ville, un chasteau,  
 Une personne seule, un pasteur, un troupeau.  
 Gardes particuliers de la troupe fidelle,  
 De la maison de Dieu ils sentent le vray zele,  
 Portent dedans le ciel les larmes, les soupirs  
 Et les gemissements des bien heureux martyrs.*

*A ce trosne de gloire arriva gemissante  
 La Justice fuitive, en sueurs, pantelante,  
 Meurtrie et dechirée, aux yeux serains de Dieu,  
 Les Anges retirez luy aiant donné lieu.  
 La pauvrete, couvrant sa face desolée,  
 De ses cheveux trempés faisoit, eschevelée,  
 Un voile entre elle et Dieu: puis, soupirant trois fois,  
 Elle pousse avec peine et à genoux ces voix :*

*• Du plus bas de la terre et du profond du vice,  
 Vers toy j'ay mon recours, te voicy: ta Justice,  
 Que, sage, tu choisiss pour le droict enseigner,  
 Que royne tu avois transmise pour regner,  
 La voicy à tes pieds en piece deschirée.  
 Les humains ont meurtry sa face reverée :*

*Tu avois en sa main mis le glaive trenchant  
 Qui aujourd'huy forcene en celle du meschant.  
 Remets, ô Dieu! ta fille en ton propre heritage,  
 Le bon sente le bien, le meschant son ouvrage :  
 L'un reçoive le prix, l'autre le chastiment,  
 Affin que devant toy chemine droicement  
 La terre cy-après : baisse en elle ta face,  
 Et par le poing me loge en ma première place.»*

*A ces mots intervient la blanche Pieté,  
 Qui de la terre ronde au haut du ciel vouté  
 En courroux s'envola ; de ses luisantes aisles  
 Elle accrut la lueur des voutes eternelles :  
 Ses yeux estincelloient de feux et de courroux.  
 Elle s'avance à coup, elle tombe à genoux,  
 Et le juste despit qui sa belle ame affolle  
 Luy fit dire beaucoup en ce peu de parolle :*  
*« La terre est-elle pas ouvrage de ta main ?  
 Elle se mesconnoist contre son souverain :  
 La felonnie blasphemé, et l'aveugle insolente  
 S'endurcit et ne ploie à sa force puissante.  
 Tu la fis pour ta gloire, à ta gloire deffaicts  
 Celle qui m'a chassé. » Sur ce poinct vint la Paix,  
 La Paix, fille de Dieu : « J'ay la terre laissée  
 Qui me laisse, dit elle, et qui m'a deschassée :  
 Tout y est abbruty, tout est de moy quitté  
 En sommeil lestargic, d'une tranquillité  
 Que le monde cherit, et n'a pas connoissance  
 Qu'elle est fille d'enfer, guerre de conscience,  
 Fausse paix qui vouloit desrober mon manteau  
 Pour cacher dessous luy le fer et le couteau,  
 A porter dans le sein des agneaux de l'Eglise  
 Et la guerre et la mort qu'un nom de paix desguise. »*

*A ces mots le troupeau des esprits fut ravy :*

*Ce propos fut repris et promptement suivy*

✓ *Par les Anges, desquels la plaintive priere*

*Esmeut le front du Juge et le cœur d'un vray Pere.*

*Ils s'ameutent ensemble et firent, gemissants,*

*Fumer cette oraison d'un pretieux encens :*

*« Grand Dieu! devant les yeux duquel ne sont cachées*

*Des cœurs plus endurcis les premieres pensées,*

*Desploie ta pitié en ta justice, et faicts*

*Trouver mal au meschant, au paisible la paix.*

✓ *Tu vois que les geants, foibles dieux de la terre,*

*En tes membres te font une insolente guerre,*

*Que l'innocent perit par l'injuste trenchant,*

*Par le couteau qui doit effacer le meschant.*

✓ *Tu voi du sang des tiens les rivieres changées,*

*Se rire les meschants des ames non vengées,*

*Ton nom foulé aux pieds, nom que ne peut nommer*

*L'Atheiste, sinon quand il veut blasphemer :*

*Ta patience rend son entreprise ferme,*

*Et tes jugements sont en mespris pour le terme.*

*Ne void ton œil vengeur esclatter en tous lieux*

*Sur ses tendres agneaux les effroyables feux*

*Dont l'ardeur par les tiens se trouve consumée,*

*Et nous sommes lassez d'en boire la fumée.*

*Ses patiens tesmoins souffrent sans pleurs et cris,*

*Et sans trouble le mal qui trouble nos esprits.*

*Nous sommes immortels; peu s'en faut que ne meure*

*Chacun qui les visite en leur noire demeure,*

*Aux puantes prisons, ou les saints zelateurs*

*Quand nous les consolons nous sont consolateurs. »*

*Là les bandes du ciel, humbles, agenouillées,*

*Presenterent à Dieu mil ames despoüllées*

De leurs corps par les feux, les cordes, les couteaux,  
 Qui, libres au sortir des ongles des bourreaux,  
 Toutes blanches au feu volent avec les flammes,  
 Pures dans les cieus purs, le beau pays des ames,  
 Passent l'æther, le feu, percent le beau des cieus :  
 Les orbes tournoians sonnent harmonieux ;  
 A eux se joint la voix des anges de lumiere,  
 Qui menent ces presens en leur place premiere :  
 Avec elles voloient, comme troupe de vents,  
 Les prieres, les cris et les pleurs des vivants,  
 Qui, du nuage espaix d'une amere fumée,  
 Firent des yeux de Dieu sortir l'ire allumée.

De mesme en quelques lieux vous pouvez avoir leu,  
 Et les yeux des vivants pourroient bien avoir veu  
 Quelque Empereur ou Roy tenant sa Cour planiere  
 Au millieu des festins, des combats de barriere,  
 En l'esclat des plaisirs, des pompes ; et alors  
 Qu'à ces princes cheris il monstre ses thresors,  
 Entrer à l'improviste une vefve explorée,  
 Qui foule tout respect, en dueil demesurée,  
 Qui conduit le corps mort d'un bien-aimé mary,  
 Ou porte d'un enfant le visage meurtry ;  
 Faict de cheveux jonchée, accorde à sa requeste  
 Le trouble de ses yeux, qui trouble cette feste.  
 La troupe qui la void change en plainte ses ris,  
 Elle change leurs chants en l'horreur de ses cris.  
 Le bon Roy quitte lors le sceptre et la seance,  
 Met l'espée au costé et marche à la vengeance.

Dieu se leve en courroux, et au travers des cieus  
 Perça, passa son chef ; à l'esclair de ses yeux,  
 Les cieus se sont fendus, tremblants, suants de crainte ;  
 Les hauts monts ont croullé. Cette Majesté sainte,

*Paroissant, fit trembler les simples elements,  
 Et du monde esbransla les stables fondements.  
 Le tonnerre grondant cent fois passa la nûe :  
 Tout s'enfuit, tout s'estonne et gemit à sa veüe :  
 Les Rois espouvantez laissent choir, pallissants,  
 De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants ;  
 La mer fuit et ne peut trouver une cachette ;  
 Devant les yeux de Dieu les vents n'ont de retraite  
 Pour parer ses fureurs : l'univers arrêté  
 Adore en fremissant sa haute Majesté ;  
 Et lors que tout le monde est en frayeur ensemble,  
 Que l'abisme profond en ses cavernes tremble,  
 Les chrestiens seulement affligez sont ouïs,  
 D'une voix de loüange et d'un pseaume esjouis,  
 Au toquement des mains faire comme une entrée  
 Au Roy, de leur secours et victoire assurée.  
 Le meschant le sentit plein d'espouventement,  
 Mais le bon le connut plein de contentement.*

*Le Tout-Puissant plana sur le haut de la nûe  
 Long-temps, jettant le feu et l'ire de sa veüe  
 Sur la terre, et voicy, le Tout-Voyant ne void,  
 En tout ce que la terre en son orgueil avoit,  
 Rien si près de son œil que la brave rencontre  
 D'un gros amas de tours qui eslevé se monstre  
 Dedans l'air plus hautain. Cet orgueil tout nouveau  
 De pavillons dorez faisoit un beau chasteau,  
 Plein de lustre et d'esclat, dont les cimes poinctües,  
 Braves, contre le ciel mipartissoient les nûes.  
 Sur ce premier objet Dieu tient longuement l'œil,  
 Pour de l'homme orgueilleux voir l'ouvrage et l'orgueil.  
 Il void les vents esmeus, postes du grand Æole,  
 Faire en virant gronder la giroüette folle.*

*Il descend, il s'approche, et, pour voir de plus près,  
Il met le doigt qui juge et qui punit après,  
L'ongle dans la paroy, qui de loing reluisante  
Eut la face et le front de brique rougissante.  
Mais Dieu trouva l'estoffe et les durs fondemens,  
Et la pierre commune à ces fiers bastimens  
D'os, de testes de morts; au mortier execrable  
Les cendres des bruslez avoient servi de sable,  
L'eau qui les destrempoit estoit du sang versé ;  
La chaux vivè dont fut l'edifice enlacé,  
Qui blanchit ces tombeaux et les salles si belles,  
C'est le meslange cher de nos tristes moëllés.*

*Les poëtes ont feint que leur feinct Juppiter  
Estant venu du ciel les hommes visiter,  
Punit un Lycaon mangeur d'homme execrable,  
En le changeant en loup à sa tragique table.  
Dieu voulut visiter cette roche aux lyons,  
Entra dans la taniere et vit ces Lycaons,  
Qui lors au premier mets de leurs tables exquisés  
Estoient servis en or, avoient pour friandises  
Des enfans desguisez ; il trouva là dedans  
Des loups cachez aians la chair entre les dents.  
Nous avons parmy nous cette gent cannibale ;  
Qui de son vif gibier le sang tout chaud avalle,  
Qui au commencement, par un trou en la peau,  
Suce, sans escorcher, le sang de son troupeau,  
Puis acheve le reste, et de leurs mains fumantes  
Portent à leur palais bras et mains innocentes,  
Font leur chair de la chair des orphelins occis ;  
Mais par desguisements, comme par un hachis,  
Oste l'horreur du nom ; cette brute canaille  
Faict tomber sans effroy entrailles dans entraille,*

*Si que dès l'œuf rompu, Thyestes en repas,  
 Tel s'abesche d'humain qui ne le pense pas.  
 Des tests des condamnez et coupables sans coupes  
 Ils parent leurs buffets et font tourner leurs coupes ;  
 Des os plus blancs et nets leurs meubles marquetez  
 Resjouissoient leurs yeux de fines cruautez ;  
 Ils hument à longs traicts dans leurs coupes dorées  
 Suc, sang, laict et sueurs des vefves explorées ;  
 Leur barbe s'en parfume, et aux fins du repas,  
 Yvres vont desgouttant cette horreur contre-bas.  
 De si aspres forfaitcs l'odeur n'est point si forte  
 Qu'ils ne fassent dormir leur conscience morte  
 Sur des matras enflez du poil des orphelins ;  
 De ce piteux duvet leurs oreillers sont pleins.  
 Puis de sa tendre peau faut que l'enfant vestisse  
 Le meurtrier de son pere en tiltre de justice ;  
 Celle qu'ils ont faict vefve arrache ses cheveux,  
 Pour en faire un tissu horrible et precieux :  
 C'est le dernier butin que le voleur desrobe  
 A faire parements de si funeste robbe.*

*Voilà en quel estat vivoient les justiciers,  
 Aux meurtriers si benins, des benins les meurtriers,  
 Tesmoins du faux tesmoing, les pleiges des faussaires,  
 Receleurs des larrons, macquereaux d'adulteres,  
 Mercenaires, vendans la langue, la faveur,  
 Raison, autorité, ame, science et cœur.*

*Encor falut-il voir cette Chambre Dorée  
 De justice jadis, d'or maintenant parée  
 Par dons, non par raison : là se voit decider  
 La force et non le droict ; là voit-on presider  
 Sur un throsne eslevé l'Injustice impudente.  
 Son parement estoit d'escarlatte sanglante*



Qui goutte sans repos : elle n'a plus aux yeux  
 Le bandeau des anciens, mais l'esclat furieux  
 Des regards fourvoians ; inconstamment se vire  
 En peine sur le bon, en loyer sur le pire ;  
 Sa balance aux poids d'or tresbuche fausement ;  
 Près d'elle sont assis au lit de jugement  
 Ceux qui peuvent monter par marchandise impure,  
 Qui peuvent commencer par notable parjure,  
 Qui d'ame et de salut ont quitté le soucy.  
 Vous les verrez depeints au tableau que voicy :

A gauche avoit seance une vieille harpye  
 Qui entre ses genoux grommeloit, accroupie,  
 Contoit et racontoit, approchoit de ses yeux  
 Noirs, petits, enfoncés, les dons plus pretieux  
 Qu'elle recache aux plis de sa robe rompue.  
 Ses os en mille endroicts repoussans sa chair nue,  
 D'ongles rognez, crochus, son tappi tout cassé,  
 A tout propos penchant, par elle estoit dressé :  
 L'Avarice en mangeant est tousjours affamée.  
 La Justice à ses pieds, en pourtraict diffamée,  
 Luy sert de marchepied : là, soit à droict, à tort,  
 Le riche a la vengeance et le pauvre a la mort.

A son costé triomphe une peste plus belle,  
 La jeune Ambition, folle et vaine cervelle,  
 A qui les yeux flambants, enflez, sortent du front  
 Impudent, enlevé, superbe, fier et rond,  
 Aux sourcils rehaussez : la prudente et rusée  
 Se pare d'un manteau de toile d'or frisée,  
 Alors qu'elle traficque, et pratique les yeux  
 Des dames, des galands et des luxurieux :  
 Incontinent plus simple elle vest, desguisée,  
 Un modeste maintien, sa manteline usée :

*Devant un cœur hautain, rude à l'ambition,  
 Tout servil pour gagner la domination.  
 Une perruque feinte en vieille elle appareille ;  
 C'est une Alcine fausse et qui n'a sa pareille,  
 Soit à se transformer, ou connoistre comment  
 Doibt la comediantie avoir l'accoustrement :  
 La gloire la plus grande est sans gloire paroistre,  
 L'ambition se tûe en se faisant connoistre.*

*L'on voit en l'autre siege estripper les serpens,  
 Les crapaux, le venin entre les noires dents  
 Du conseiller suivant, car la mi-morte Envie  
 Sort des rochers hideux et traisne là sa vie.*

*On connoist bien encor cette teste sans front,  
 Poinctüe en pyramide, et cet œil creux et rond,  
 Ce nez tortu, plissé, qui sans cesse marmotte,  
 Rid à tous en faisant de ses doigts la marotte.*

*Là de ses yeux esmeus esmeut tout en fureur  
 L'Ire empourprée : il sort un feu qui donne horreur  
 De ses yeux ondoyants, comme au travers la glace  
 D'un chrystal se peut voir d'un gros rubi la face ;  
 Elle ha dans la main droicte un poignard asseché  
 De sang qui ne s'efface, elle le tient caché  
 Dessous un voile noir, duquel elle est pourvue  
 Pour offusquer de soy et des autres la veue,  
 De peur que la pitié ne volle dans le cœur  
 Par la porte des yeux. Puis la douce Faveur  
 De ses yeux affêtez chacun pippe et regarde,  
 Faict sur les fleurs de lis des bouquets ; la mignarde  
 Oppose ses beautez au droict, et aux flatteurs  
 Donne à baißer l'azur, non à sentir les fleurs.*

*Comment d'un pas douteux en la troupe Bacchante,  
 Estourdie au matin, sur le soir violente,*

Porte dans le Senat un tison enflambé,  
 Folle au front cramoisy, nez rouge, teinct plombé,  
 Comment l'Yvrogerie en la foule eschauffée,  
 N'oiant les douces voix, met en pièces Orphée,  
 A l'esclat des cornets d'un vineux Evoué,  
 Bruit un arrest de mort d'un gosier curoué.

Il y falloit encor cette seiche, tremblante,  
 Pasle, aux yeux chassieux, de qui la peur s'augmente  
 Pour la diversité des remedes cherche; ;  
 Elle va trafficquant de peché sur peché,  
 A prix faict d'un chacun veut payer Dieu de feuilles,  
 De mots non entendus bat l'air et les oreilles;  
 Ceinture, doigts et sein sont pleins de grains benits,  
 De comptes, de bougies et de bagues fournis:  
 Le temple est pour ses fats la boutique choisie.  
 Macquerelle aux autels, telle est l'Hypocrisie,  
 Qui parle doucement, puis sur son dos bigot  
 Va par zele porter au buscher un fagot.

Mais quelle est cette teste ainsy longue en arriere,  
 Aux yeux noirs, enfoncez sous l'espaisse paupiere,  
 Si ce n'est la Vengeance au teint noir, palissant,  
 Qui croist et qui devient plus forte en vieillissant?

Que tu changes soudain, tremblante Jalousie,  
 Pasle comme la mort, comme feu cramoisie:  
 A la crainte, à l'esper tu souhaittes cent yeux,  
 Pour à la fois percer cent subjects et cent lieux:  
 Si tu sens l'esguillon de quelque conscience,  
 Tu te mets au devant, tu trouble, tu t'advance,  
 Tu encheris du tout et ne laisses de quoy  
 Ton scelerat voisin se pousse devant toy.

Cette fresle beauté qu'un vermillon desguise  
 A l'habit de changeant, sur un costé assi:ze:

*Ce fin cuir transparent qui trahit sous la peau  
Mainte veine en serpent, maint artère nouveau :  
Cet œil lousche, brillant, n'est-ce pas l'Inconstance ?*

*Sa voisine qui enfle une si lourde panse  
Ronfle la joie en paume, et d'un acier rouillé  
Arme son estomach, de qui l'œil resveillé  
Semble dormir encor ou n'avoir point de vies :  
Endurcie, au teinct mort, des hommes ennemie,  
Pachoderme de corps, d'un esprit indompté,  
Astorge, sans pitié, c'est la Stupidité.*

*Où fuis-tu en ce coin, Pauvreté demi-vive ?  
As-tu la Chambre d'or pour l'hospital, chetifve,  
Azye pour fuir la poursuivante faim ?  
Veux-tu pestrir de sang ton execrable pain ?  
Ose icy mandier ta rechigneuse face,  
Et faire de ses lis tappis à ta besace ?*

*Et puis, pour couronner cette liste des dieux,  
Ride son frond estroit, offusqué de cheveux,  
Presents des courtisans, la chevesche du reste,  
L'Ignorance, qui n'est la moins facheuse peste :  
Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,  
Sa grand bouche demeure ouverte à tous propos ;  
Elle n'a sentiment de pitié ni misere :  
Toute cause luy est indifferente et claire ;  
Son livre est le commung ; sa loy, ce qu'il luy plaist :  
Elle dict ad idem, puis demande que c'est.*

*Sur l'autre banc paroist la contenance enorme  
D'une impiteuse More, à la bouche difforme,  
Ses levres à gros bords, ses yeux durs de travers,  
Flambants, veineux, tremblants, ses naseaux hauts, ouverts,  
Les sourcils jointcs, espais, sa voix rude, enrouée :  
Tout convient à sa robbe à l'espaule nonée*

Qui couvre l'un des bras, gros, et nerveux, et courts :  
 L'autre, tout nud, paroist semé du poil d'un ours ;  
 Ses cheveux mi-bruslez sont frisez comme laine,  
 Entre l'œil et le nez s'enfle une grosse veine,  
 Un pourtraict de Pitié à ses pieds est jetté :  
 Dessus ce throsne sied ainsy la Cruauté.

Après, la Passion, aspre fusil des ames,  
 Porte un manteau glacé sur l'estomach de flammes :  
 Son cuir tout delié, tout doublé de fureurs,  
 Changé par les objects en diverses couleurs :  
 La brusque, sans repos, brusle en impatience  
 Et n'attend pas son tour à dire sa sentence.  
 De morgues, de menace et gestes resserrés  
 Elle veut rallier les advis esgarés,  
 Comme un joüeur badin qui d'espaule et d'eschine  
 Essaie à corriger sa boule qui chemine.

La Haine partisane, aussy avec courroux,  
 Condamne les advis qui luy semblent trop doux,  
 Menace pour raison, ou du chef ou du maistre :  
 Ce qui n'est violent est criminel ou traistre.

Encores, en changeant d'un ou d'autre costé,  
 Tient là son rang la fade et sotte Vanité,  
 Qui porte au sacré lieu tout à nouvelle guise,  
 Ses cheveux affricquains, les chausses en valize,  
 La rotonde, l'empoix, double collet perdu,  
 La perruque du crin d'un honneste pendu  
 Et de celui qui part d'une honteuse place.  
 Le poulet enlacé autour du bras s'enlace ;  
 On l'ouvre aux compagnons, tout y sent la putain,  
 Le geste effeminé, le regard incertain :  
 Fard et ambre partout, quoyqu'en la saincte chambre  
 Le fard doibt estre laid, puant doibt estre l'ambre.

*Maschant le muscadin, le begue on contrefaict,  
 On se peigne des mains; la gorge s'y deffaict :  
 Sur l'espaule se joïe une longue moustache.  
 Parfois le conseiller devient soldat bravache.  
 Met la robbe et l'estat à repos dans un coing,  
 S'arme d'esprons dorez pour n'aller gueire loing,  
 Se fourre en un berlan, d'un procez il renvie,  
 Et s'il faut s'acquitter faict reste d'une vie:  
 Le tout pour acquerir un vent moins que du vent.  
 La Vanité s'y trompe, et c'est elle souvent  
 Qui, voulant plaire à tous, est de tous mesprisée.*

*Mesmes la Servitude, à la teste rasée,  
 Sert sur le tribunal ses maistres, et n'a loy  
 Que l'injuste plaisir ou desplaisir du Roy.  
 D'elle vient que nos loix sont ridicules fables  
 Le vent se joïe en l'air du mot « irrévocables ».  
 Le registre à signer et biffer est tout prest,  
 Et tout arrest devient un arrest sans arrest.*

*Voicy dessus les rangs une autre courtisane,  
 Dout l'œil est attrayant et la bouche est prophane,  
 Qui n'a de sérieux ni de seur un seul point:  
 Preste, béante à tout, qui rid et ne rid point;  
 C'est la Bouffonnerie imperieuse, folle :  
 Son infame boutique est pleine de parole  
 Qui delecte l'oreille en offensant les cœurs :  
 Par elle ce Senat est au banc des mocqueurs.*

*Il se faut bien garder d'oublier en ce compte  
 Le front de passereau, sans cheveux et sans honte,  
 De la chauve Luxure, à qui l'object nouveau  
 D'une beauté promise a mis les yeux en eau.  
 Elle a pour faict et droict et pour ame l'idée  
 Du but impatient d'une putain fardée.*

*Et que faict la Foiblesse au tribunal des rois!  
Car tout lui sert de crainte, et ses craintes de loix.  
Elle tremble, elle espere; elle est rouge, elle est blesme:  
Elle ne porte rien et tombe sous soy-mesme.*

*Faut-il que cette porque y tienne quelque rang,  
La Paresse accroupie au marchepied du banc,  
Qui, le menton au sein, les mains à la pochette,  
Feint de voir, et sans voir, juge sur l'etiquette?*

*Quel Demon sur le droict par force triomphant  
Dans le rang des vieillards a logé cet enfant?  
Quel senat d'escoliers, de bouillantes cervelles,  
Qu'on choisit par exprès aux causes criminelles?  
Quel faux astre produit en ces fades saisons  
Des conseillers sans barbe et des lacquais grisons?  
La Jeunesse est icy un juge d'avanture,  
Au sein deboutonné, qui sans loix ni ceinture  
Rit en faisant virer un moullinet de noix,  
Donne dans ce conseil sa temeraire voix,  
Resve au jeu, court ailleurs, et respond tout de mesmes  
Des advis esgarez à l'un des deux extremes:  
Son nom seroit Hebé si nous estions païens:  
C'est cet esprit qui meut par chauds et prompts moiens  
Nos jeunes Roboams à une injuste guerre.  
C'est l'eschanson de sang pour les dieux de la terre.*

*Là, sous un sein d'acier, tient son cœur en prison  
La taciturne, froide et lasche Trahison,  
De qui l'œil esgaré à l'autre ne s'affronte:  
Sa peau sert de couleurs, faict des tasches sans compte,  
De voix sonore et douce et d'un ton féminin  
La magicque en l'oreille attache son venin,  
Prodigue avec serment, chere et fausse monnoye,  
Et des ris de despit et des larmes de joye.*

*Sans desir, sans espoir, a volé dans ce train,  
De la plus vile boïe au throsne souverain,  
Qui mesme en s'y voiant encor ne s'y peut croire,  
L'Insolence camuze et honteuse de gloire.  
Tout vice fache autruy, chacun le veut oster :  
Mais l'insolent ne peut soi-mesme se porter.*

*Quel monstre voi-je encor? une dame bigotte,  
Macquerelle du gain, malitieuse et sotte :  
Nulle peste n'offusque et ne trouble si fort  
Pour subvertir le droict, pour establir le tort,  
Pour jeter dans les yeux des juges la poussière,  
Que cette enchanteresse, autrefois estrangere.  
Son habit de couleur et chiffres bigarré,  
Sous un vieil chapperon un gros bonnet quarré :  
Ses faux poids, sa fausse aulne et sa reigle tortüe  
Deschiffrent son ænigme et la rendent connüe,  
Pour present que d'enfer la Discorde a porté,  
Et qui difforme tout : c'est la Formalité.  
Erreur d'autorité, qui par normes énormes  
Oste l'estre à la chose, au contraire des formes.  
Qui la hait, qui la fuit, n'entend pas le palais.  
Honorable reproche à ces doctes Harlais,  
De Thou, Gillot, Thurin, et autres que je laisse,  
Immunes de ces maux, hormis de la foiblesse,  
Foiblesse qui les rend esclaves et contraincts.  
Bien que tordant le col, faire signer des mains  
Ce qu'abhorre le sens; mais qui font de la plume  
Un outil de bourreau qui destruit et consume.  
Ces plumes sont stilets des assassins gagés,  
Dont on escrit au dos des captifs affligés  
Le noir Theta qui tüe, et le tïueur tourmente.  
Cette Formalité eut pour pere un pedante,*



*Un charlattan vendeur, porteur de rogatons,  
Qui devoit de son dos user tous les bastons.*

*Au dernier coin se sied la miserable Crainte :  
Sa palissante veüe est des autres esteinte,  
Son œil morne et transy en voyant ne void pas.  
Son visage sans feu a le teinct du trespas.  
Alors que tout son banc en un amas s'assemble,  
Son advis ne dit rien qu'un triste ouy qui tremble :  
Elle a soubz un tetin la plaie où le Malheur  
Ficha ses doigts crochus pour luy oster le cœur.*

*Mais encor, pour mieux voir entiere la boutique  
Où de vies et de biens l'Injustice trafficque,  
L'occasion s'offrit que Henry, second roy,  
En la Mercuriale ordonna pour sa loi  
Le feu pour peines deüies aux ames plus constantes.  
Là parurent en corps et en robbes sanglantes  
Ceux qui furent jadis juges et senateurs,  
Puis du plaisir des rois lasches executeurs :  
De là se peut la cour, en se faisant esgalle  
A Mercure macgreau, dire Mercuriale.  
Ce jour nos senateurs, à leur maistre vendus,  
Luy presterent serment en esclaves tondus.*

*Ce palais du grand juge avoit tiré la veüe  
Par le lustre et l'esclat qui brilloit dans la nüe.  
En voicy un second qui se fit par horreur  
Voir de tous empereurs au supresme empereur :  
Un funeste chasteau, dont les tours assemblées  
Ne monstroient par dehors que grilles redoublées,  
Tout obscur, tout puant ; c'est le palais, le fort  
De l'inquisition, le logis de la mort :  
C'est le taureau d'airain dans lequel sont esteintes  
Et les justes raisons, et les plus tendres plaintes :*

*Là mesme aux yeux de Dieu l'homme veut estouffer  
 La priere et la foi : c'est l'abbregé d'enfer.  
 Là, parmy les crapaux, en devinant leurs fautes,  
 Trempent les enchainés ; des prisons les plus hautes  
 Est banny le sommeil, car les grillons ferrez  
 Sont les tappis velus et matras embourrez.  
 La faim plus que le feu esteint en ces tasnières  
 Et la vie et les pleurs des ames prisonnières.  
 Dieu, aux funestes jours de leurs actes plus beaux,  
 Void leurs throsnes levés, l'amas de leurs posteaux,  
 Les arcs, les eschaffauts dont la pompe estoiffée  
 Des parements dorez preparoit un trophée.  
 Puis il vid demarcher à trois ordres divers  
 Les rangs des condamnez de sambenits couverts :  
 Dessous ces parements, les heritiers insignes  
 Du manteau, du roseau, et couronne d'épines,  
 Portent les diables peints ; les anges en effect  
 Leur vont tenant la main autrement qu'en pourtraict.  
 Les hommes sur les corps desploient leurs injures,  
 Mais ne donnent le ciel ne l'enfer qu'en peintures ;  
 A leur Dieu de papier il faut un appareil  
 De paradis, d'enfer et dæmons tout pareil.  
 L'idolatre qui faict son salut en image,  
 Par images anime et retient son courage ;  
 Mais l'idolle n'a peu le fidelle troubler,  
 Qui n'en rien esperant n'en peut aussy trembler.  
 Apres, Dieu vid marcher de contenances graves  
 Ces guerriers hazardeux dessus leurs mules braves,  
 Les trompettes devant : quelque plus vieil soudard  
 Porte dans le millieu l'infernal estendart,  
 Où est peint Ferdinand, sa compagne Ysabelle,  
 Et Sixte, pape, autheurs de la secte bourrelle.*

*Cet oriflan superbe, en ce point arboré,  
Est du peuple tremblant à genoux adoré.  
Puis au fond de la troupe, à l'orgueil esquipée,  
Entre quatre heraux porte un comte l'espée :  
Ainsi fleurit le choix des artisans cruels,  
Hommes desnaturez, Castillans naturels :  
Ces mi-mores hautains, honorez, effroyables,  
N'ont d'autre poinct d'honneur que d'estre impitoyables,  
Nourris à exercer l'astorge dureté  
A voir d'un front tetric la tendre humanité,  
Corbeaux courants aux morts et aux gibets en joye,  
S'esgaiants dans le sang, et jôuants de leur proye.*

*Dieu vid. non sans fureur, ces triumphes nouveaux  
Des pourvoieurs d'enfer, magnificques bourreaux.  
Et recent en son sein les ames infinies  
Qu'en secret, qu'en public trainoient ces tragedies,  
Où le pere en l'orchestre a produit sans effroy  
L'heritier d'un Royaume et l'unicque d'un Roy.*

*Les docteurs accusez du changement extremes  
Qui parut à la mort du grand Charles cinquiesme,  
Marchent de ce troupeau : comtes et grands seigneurs,  
Dames, filles, enfans, compagnons en honneurs  
D'un triomphe sans lustre et de plus d'efficace,  
Font au ciel leur entrée, où ils trouvent leur place.  
Tremblez, juges, sachez que le juge des cieux  
Tient de chacun des siens le sang tres-pretieux :  
Quand vous signez leur mort, cette clause est signée :*

« *Que leur sang soit pour nous et sur notre lignée. »*

*Et vous qui le faux nom de l'Eglise prenez,  
Qui de faicts criminels, sobres, vous abstenez,  
Qui en ostez les mains et y trempez les langues,  
Qui tirez pour couteaux vos meurtrieres harangues,*

*Qui jugez en secret, publics solliciteurs,  
 N'estes-vous pas Juifs, race de ces docteurs  
 Qui confessoient tousjours, en criant : « Crucifie »,  
 Que la loy leur defend de juger une vie :  
 Ou bourreaux ne vivants que de mort et de sang,  
 Qui en executant mettent dans un gant blanc  
 La destruisante main aux meurtres acharnée,  
 Pour tïer sans toucher à la peau condamnée ;  
 Pour faire aussy jurer à ces doctes brigands  
 Que de leur main sacrée ils n'ont pris que des gants :  
 On en donne un plein d'or, sur la bonne esperance,  
 Et l'autre suit apres, loyer de la sentence.*

*Ce venin espagnol aux autres nations  
 Communicque en courant telles inventions :  
 L'Europe se monstra, Dieu vid sa contenance,  
 Fumeuse par les feux, esmeus de l'innocence ;  
 Vid les publicques lieux, les palais les plus beaux,  
 Pleins de peuples bruiants, qui, pour les jeux nouveaux,  
 Estaloient à la mort les plus entieres vies  
 En spectacles plaisants et feintes tragedies.  
 Là, le peuple amassé n'amollissoit son cœur ;  
 L'esprit préoccupé de faux zelle d'erreur,  
 D'injures et de cris estouffoit la priere  
 Et les plaints des mourants ; là, de mesme maniere  
 Qu'aux theatres on vid s'eschauffer les Romains,  
 Ce peuple desbauché applaudissoit des mains ;  
 Mesme, au lieu de vouloir la sentence plus douce.  
 En Romains ils tournoient vers la terre le poulce :  
 Ces barbares, esmeus des tisons de l'enfer,  
 Et de Rome, ont crié : « Qu'ils reçoivent le fer ! »*

*Les corps à demi-morts sont trainez par les fanges,  
 Les enfants ont pour jeu ces passe-temps estranges :*

Les satellites fiers tout autour arrangez  
 Etouffoient de leurs cris les cris des affligez.  
 Puis les empoisonneurs des esprits et des ames,  
 Ignorants, endurcis, conduisent jusqu'aux flammes  
 Ceux qui portent de Christ en leurs membres la croix.  
 Ils la souffrent en chair, on leur presente en bois.  
 De ces bouches d'erreur les orgueilleux blasphemes  
 Blessent l'agneau lié plus fort que la mort mesmes.  
 Or, de peur qu'à ce poinct les esprits delivreç,  
 Qui ne sont plus de crainte ou d'espoir enyvreç,  
 Des-ja proches du ciel, lesquels par leur constance  
 Et le mespris du monde ont du ciel connoissance,  
 Comme cygnes mourants ne chantent doucement,  
 Les subtils font mourir la voix premierement.  
 Leur priere est muette, au Pere seul s'envolle,  
 Gardans pour le loüer le cœur, non la parolle.  
 Mais ces hommes, cuidans avoir bien arresté  
 Le vray, par un baillon preschent la verité.  
 La verité du ciel ne fut onc baillonnée,  
 Et cette race a veu (qui l'a plus estonnée)  
 Que Dieu à ses tesmoins a donné maintefois  
 (La langue estant couppée) une celeste voix :  
 Merveilles qui n'ont pas esté au siecle vaines.

Les cendres des bruslez sont pretieuses graines  
 Qui, apres les hyvers noirs d'orage et de pleurs,  
 Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs  
 Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes  
 Au millieu des parvis de Sion fleurissantes.  
 Tant de sang que les rois espanchent à ruisseaux  
 S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,  
 Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,  
 Donne de prendre vie et de croistre aux racines.

Des obscures prisons, les plus amers soupîrs  
 Servent à ces beautez de gratieux zephyrs.  
 L'Ouvrier parfaict de tous, cet Artisan supresme,  
 Tire de mort la vie, et du mal le bien mesme :  
 Il resserre nos pleurs en ces vases plus beaux,  
 Escrit en son regist éternel tous nos maux.  
 D'Italie, d'Espagne, Albion, France et Flandre,  
 Les anges diligents vont ramasser nos cendres :  
 Les quatre parts du monde, et la terre et la mer,  
 Rendront compte des morts qui luy plaira nommer.  
 Ceux-là mesmes seront vos tesmoings sans reproches :  
 Juges, où seront lors vos fuittes, vos accroches,  
 Vos exoines, delais, de chicane les tours?  
 Serviront-ils vers Dieu qui tiendra ses grands jours,  
 Devant un jugement si absolu, si ferme,  
 Lequel vous ne pourriez mespriser pour le terme?  
 Si vous sçaviez comment il juge dès-icy  
 Ses bien-aymez enfans, et ses haineux aussy,  
 Sachez que l'innocent ne perdra point sa peine,  
 Vous en avez chez vous une marque certaine.  
 Dans vostre grand palais, où vous n'avez point leu,  
 Oyants vous n'oiez point, voyants vous n'avez veu  
 Ce qui pend sur vos chefs en sa voute effacée,  
 Par un prophete ancien une histoire tracée  
 Dont les traicts par dessus d'autres traicts desguisez  
 Ne se descouvrent plus qu'aux esprits advisez.  
 C'est la mutation qui se doit bien tost faire  
 Par la juste fureur de l'esmeu populaire,  
 Accidents tous pareils à ceux-là qu'ont soufferts  
 Les prestres de Babel, pour estre descouverts  
 Non seulement fauteurs de l'ignorance inicque,  
 Mais sectateurs ardents du meurtrier Dominicque.

C'est le triomphe saint de la sage Themis,  
 Qui abbat à ses pieds ses pervers ennemis :  
 Themis, vierge au teinct net, son regard tout ensemble  
 Faict qu'on desire et craint, qu'on espere et qu'on tremble :  
 Elle a un triste et froid, non un rude maintien :  
 La loy de Dieu la guide et luy sert d'entretien.  
 On void aux deux costez et devant et derriere  
 Des gros de cavalliers de diverse maniere.  
 Les premiers sont anciens juges du peuple Hebrieu  
 Qui n'ont point desmenti leur estat ni leur lieu,  
 Mais justement jugé. Premier de tous, Moÿse,  
 Qui n'avoit que la loy de la nature apprise,  
 Puis apporta du haut de l'effroiant Sina  
 Ce que le doigt de Dieu en deux pierres signa.  
 Et puis, executant du Seigneur les vengeances,  
 Prend en un poing l'espée, en l'autre les balances :  
 Phinéas, zelateur qui d'yre s'embrasa,  
 Et qui par son courroux le celeste appaisa :  
 Le vaillant Josué, de son peuple le pere,  
 De l'interdit d'Achan punisseur très severe,  
 Doux envers Israel ; Jephthé, que la rigueur  
 De son vœu eschappé fit desolé vainqueur.  
 Samuel tient son rang, juge et prophete sage,  
 A qui ce peuple sot. friand de son dommage,  
 Demande un roy ; luy donc, instituant les roys,  
 Annonce leurs deffauts, que l'on prend pour leurs droicts.  
 David s'avance après, guères loing de la teste.  
 Salomon decidant la douteuse requeste.  
 Là sont peintes les mains qui font mesme serment :  
 L'une juste dit vray, l'autre perfidement.  
 On void l'enfant en l'air par deux soldats suspendre,  
 L'affamé coutelas qui brille pour le fendre :

*Des deux meres le front, l'un pasle et sans pitié,  
L'autre la larme à l'œil, tout en feu d'amitié.  
De ce roy qui pecha point n'empesche le vice  
Qu'il ne paroisse au rang des maistres de justice.  
Josaphat, Ezechie et Josias en sont ;  
Nehemias, Esdras, la retraitte parfont ;  
Avec eux Daniel, des condamnez refuge,  
Espeluchant les cœurs, bon et celeste juge,  
Trouveur des veritez, inquisiteur parfait,  
Procedent sans reproche en question de faict.*

*A la troupe des Grecs, je voy luire pour guide,  
Sa coquille en la main, l'excellent Aristide,  
Agesilas de Sparte, Ochus l'Egyptien ;  
Thomiris a sa place avec ce peuple ancien ;  
Cræsus y boit l'or chaud ; Crassus, farouche beste,  
Noie dedans le sang son impiteuse teste :  
Solon legislateur, et celuy qui eut dueil  
Esbrancher une loy plus qu'arracher son œil :  
Cyrus est peint au vif, près de lui Assuere ;  
Agatocle se rend dessoubs cette banniere,  
Qui, grand juge, grand roy, dans l'argile traité,  
Exerce en son repas la loy d'humilité ;  
Puis ferme le troupeau la bande juste et sage  
Qui pour cloistre habitoit le saint Areopage.*

*Aussy de ceux qui ont gardé les droicts humains,  
En un autre scadron, desmarchent les Romains :  
La race des Catons, de justice l'escolle ;  
Manlius, qui gagna son nom du Capitolle ;  
Ces Fabrices contents, ces princes laboureurs  
Qu'on tiroit de l'arée à les faire empereurs :  
Pour autruy et pour soy le très-heureux Auguste,  
Qui regna justement en sa conqueste injuste,*



*Posseda par la paix ce qu'en guerre il conquît ;  
 Soubs luy le Redempteur, le seul juste naquit.  
 Les Brutes, Scipions, Pompées et Fabies,  
 Qui de Rome prenoient les causes et les vies  
 Des orphelins d'Ægypte, et des veuves qu'un roi  
 Des Bactres veut priver de ce que veut la loy.  
 Justinian se void, législateur severe,  
 Qui clost la troupe avec Antonin et Severe.  
 Les Adrians, Trajans, seroient bien de ce rang  
 S'ils ne s'estoient pollus des fideles au sang.  
 J'en voy qui, n'aiants point les saintes loix pour guides,  
 Furent justes mondains : ceux-là sont les Druydes.  
 Charlemaigne s'esgaie entre ces vieux François,  
 Les Saliens, autheurs de nos plus saintes loix,  
 Loix que je voy briser en deux siecles infames,  
 Quand les masles seront plus lasches que les femmes,  
 Quand on verra les lis en pillules changer,  
 Le Tusque estre Gaulois, le François estranger  
 De ces premiers Gaulois entre les mains fidentes  
 Les princes estrangers deposoient leurs querelles,  
 Les procez plus douteux, et mesmes ceux en quoy  
 Il avoient pour partie et la France et le Roy.*

*Voicy venir après des modernes la bande,  
 Qui plus elle est moderne et moins se trouve grande.  
 Que rares sont ceux-là qui font, au grand besoing,  
 De l'outragé servir l'adresse du tesmoing!  
 Vous y voiez encor un viel juge d'Alsace  
 Auquel l'amy privé ne peut trouver de grace  
 Du perfide larcin que, par un lasche tour,  
 Ce Daniel second mit de la nuict au jour.  
 La Bourgogne a son duc qui, de ruse secrette,  
 Employe un chicaneur pour estouffer sa debte :*

*Le fraudeur le promet ; voulant appareiller  
Ses faussetés, le duc pendit son conseiller.*

*Le mesme visitant trouve au bout d'un village  
Une vefve exploree, en desastré visage.  
Qui luy cria : « Seigneur, mes ausmonniers amis  
M'ont donné un linceul, où mon espoux est mis :  
Mais le pasteur avare, à faute de salaire,  
Contraint le corps aimé pourrir dans le suaire. »  
Le duc prend le curé, luy denonce comment  
Il voulut honorer ce pauvre enterrement :  
Qu'il fit de tous costez, des parroisses voisines  
Accourir la prestraille aux hipocrites mines.  
Le prince fit aux yeux de l'avare troupeau  
Lier le prestre vif et le mort, peau à peau,  
Front à front, bouche à bouche, et le clergé, qui tremble,  
Abria de ses mains ces deux horreurs ensemble.  
Où es-tu, juste duc, au temps pernicieux  
Qui refuse la terre aux héritiers des cieux ?  
Encor les nations de ces Alpes cornües  
De ces fermes cerveaux ne sont pas despourvües.  
Un Sforce continent est au rang des anciens,  
Et de cest ordre on void les libres Venitiens.  
Le bon prince de Melphe apparoist davantage,  
Excellent ornement, mais rare, de nostre aage.  
Un indigne mary força de sa moitié  
Par larmes le grand cœur, l'honneur par la pitié :  
Un tyran fit sa foy et le coupable pendre,  
Diffamant un renom ; lors sceut le prince rendre  
Justice entiere à Dieu, vengeance à la douleur,  
L'honneur à la surprise et la mort au volleur.*

*Enfin, à train de dueil, le vieil peintre et prophete,  
Produit en froid maintien la troupe de retraite,*

Ceux qui vont reprochant à leur juge leur sang,  
 Couronné de cypre, ensevelis de blanc.  
 Leurs mains tendent au ciel, et les ardentes veuës  
 Regardent préparer un throsne dans les nuës,  
 Tribunal de triomphe en gloire appareillé.  
 Un regard de Hasmal, de feu entortillé.  
 Des quatre coings sortoient comme formes nouvelles  
 D'animaux qui portoient quatre faces, quatre aisles ;  
 Leurs pieds estoient pilliers, leurs mains prestes sortoient.  
 Leurs fronts d'airain poli quatre espèces portoient,  
 Tournants en quatre endroicts, quatre semblances, comme  
 De l'aigle, du taureau, du lion et de l'homme ;  
 Effrayants animaux qui, de toutes les parts  
 Où en charbons de feu ils lançoient leurs regards,  
 Repartoient comme esclairs, sans destourner la face,  
 Et foudroioient au lieu, sans partir d'une place.

Salomon fit armer son throsne droit-disant  
 Par douze fiers lions de metal reluisant,  
 Affin que chaque pas apportast une crainte ;  
 Mais le siege pompeux de la Majesté sainte  
 Foule aux pieds cent degrez et cent lions vivants,  
 Qui, à la voix de Dieu, descochent comme vents.

La bande que je dictis paroissoit esblouie,  
 Et puis toquer des mains de nouveau resjouie,  
 Quand au throsne flambant, dans le ciel arboré,  
 Ils voient arriver le grand juge adoré :  
 Et, comme elle marchoit soubs la splendeur nouvelle,  
 Brillante sur leurs chefs, et qui marche avec elle,  
 Ils relevent en haut leurs appellations.  
 Procureurs avoüez de seize nations.  
 Là les foudres et feux prompts au divin service  
 S'offrent à bien servir la celeste justice.

*Là s'avancent les vents diligents et legers  
 Pour estre les heraults, postes et messagers.  
 Là les esprits aislez adjournent de leurs aisles  
 Les juges criminels aux peines eternelles.  
 On pense remarquer en cet humble troupeau  
 Cavagne et Briquemault, signalez du cordeau;  
 Mongomery y va appuié d'une lance.  
 Le très-vaillant Montbrun punit de sa vaillance :  
 Et mesmes à troupeau marchent le demeurant  
 De ceux qui ont gagné leurs procez en mourant.*

*Encor aux inhumains Nemezis inhumaine  
 Trainee sa forte, longue et très pesante chaine  
 Qui loge en son grand tour un Senat prisonnier,  
 Que faict trotter devant un clerc, marchant dernier.  
 Une autre bouche tient une foule de juges  
 Fugitifs et cerchants leur cliens pour refuges.  
 Que dis-je, leurs cliens? la haute Majesté  
 Les meine aux prisonniers chercher la liberté :  
 Du pain aux confisque, aux bannis la patrie,  
 L'honneur aux diffame, aux condamnés la vie.  
 Puis d'un nœud entre deux, d'un pas triste et tardif,  
 Suyvoient Brisson le docte, et l'Archer et Tardif.  
 Ils tirent leurs meurtriers, bien fraisés d'un chevestre,  
 Boucher, et Pragenat, et le sanglant Incestre.  
 Juges, sergents, cure, confesseurs et bourreaux,  
 Tels artisans un jour, par changements nouveaux,  
 Metamorphoseront leurs temples venerables  
 En cavernes de gueux, les cloistres en estables,  
 En criminels tremblants les senateurs grisons,  
 En gibet le palais, et le Louvre en prison.*

*De la fille du ciel telle paroist l'escorte,  
 A plus d'heur que d'esclat. moins pompeuse que forte :*

Avec tels serviteurs et fideles amis  
 Rien n'arreste le pas de la blanche Themis.  
 Son charriot vainqueur, effroyable et superbe,  
 Ne foule en cheminant ni le pavé ni l'herbe,  
 Mais roule sur les corps et va faisant un bris,  
 Des monstres avorteꝝ par l'infidelle Ubris,  
 Ubris, fille d'Até, que les forces et fuittes  
 N'ont peu sauver devant les poursuivantes Lites,  
 Que le vray Juppiter decoupla sur ses pas.  
 Les joyaux de Mammon, à cette fois, n'ont pas  
 Corrompu les soldats qui font cette jonchée ;  
 Ce sont les Cherubins par qui fut detranchée  
 La grand' force d'Assur. Voyeꝝ comme ces corps  
 De leurs boiaux creveꝝ ne jettent que thresors !  
 Quel grincement de dents et rechigneuses moïes  
 Les visages mourants font sous les quatre roïes !  
 L'une des dextres prend au poinct du droict pouvoir,  
 L'autre meïne des loix la reigle et le sçavoir ;  
 Des gauches la plus grande au poinct du faict s'engage  
 Et va poussant la moindre où est le tesmoignage.  
 La fille de la Terre et du Ciel met ses poids  
 En sa juste balance, et ses poids sont ses loix ;  
 Elle a sous le bandeau sur les choses la veüe,  
 Mais là personne n'est à ses beaux yeux connuë ;  
 Encor par les presents ne s'ouvre le bandeau ;  
 Son glaive tousjours prest n'est jamais au fourreau ;  
 Elle met à la fange et biens-faicts et injures.  
 Qui tire ce grand char ? Quatre licornes pures ;  
 La vesve l'accompagne et l'orphelin la suit,  
 L'usurier tire ailleurs, le chicaneur la fuit,  
 Et fuit sans que derriere un des fuiards regarde  
 De la formalité la race babillarde :

Tout interlocutoire, arrest, appoinctement  
 A plaider, à produire un gros enfantement  
 De proceꝝ, d'interdits, de griefs; un compulsoire,  
 Puis le desrogatoire à un desrogatoire,  
 Visa, pareatis, replicque, exceptions,  
 Revisions, duplicque, objects, salvations,  
 Hypotecques, guever, deguerpir, prealables,  
 Fin de non recevoir. Fi des puants vocables  
 Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers!  
 Chercheꝝ-les au parquet, en non plus en mes vers.  
 Tout fuit, les uns tirans en Basse-Normandie,  
 Autres en Avignon, où ce mal prit sa vie,  
 Quand un contre-Antechrist de son style romain  
 Paya nos rois bigots, qui luy tenoient la main.  
 Je crains bien que quelqu'un plus viste et plus habile  
 Dans le Poictou plaideur cherchera un aꝝyle,  
 Vous ne verreꝝ jamais le train que nous disons  
 Se sauver en la Suisse ou entre les Grisons,  
 Nation de Dieu seul et de nulle autre serfve,  
 Et qui le droict divin sans autre droict observe.  
 Ces vices n'auront point de retraite pour eux  
 Chez l'invincible Anglois, l'Escossois valeureux :  
 Car les nobles et grands la justice y ordonnent,  
 Les estats non vendus comme charges se donnent.  
 Heureuse Eliꝝabeth, la justice rendant,  
 Et qui n'a point vendu tes droicts en la vendant!  
 Et puis que ce nom saint, de tous bons rois l'idée,  
 Prend sa place en ce rang, qui luy estoit gardée  
 Au roolle des martyrs, je diray en ce lieu  
 Ce que sur mon papier dicte l'Esprit de Dieu.  
 La main qui te ravit de la geole en ta salle,  
 Qui changea la sellette en la chaire Royale,

*Et le seuil de la mort en un degré si haut,  
Qui fit un tribunal d'un funeste eschaffaut ;  
L'œil qui vit les desirs aspirans à la flamme,  
Quand tu gardas ton ame en voulant perdre l'ame,  
Cet œil vid les dangers, sa main porta le faix,  
Te fit heureuse en guerre, et ferme dans la paix ;  
Le Paraquet l'apprit à répondre aux harangues  
De tous ambassadeurs, mesme en leurs propres langues.  
C'est luy qui destourna l'encombre et le meschef  
De vingt mortels desseins du reigne et de ton chef,  
T'acquît le cœur des tiens, et te fit par merveilles  
Tes lions au dehors domesticques oüilles :  
Ces braves abbatus au throsne où tu te sields  
Sont les lions que tient prosterneꝝ à tes pieds  
La tendre humilité. Ton giron est la dorne  
De la vierge à qui rend ses armes la licorne.  
Tes anticques tableaux predisoient son sçavoir,  
Ta vertu virginalle et ton secret pouvoir.  
Par cet esprit, tu as repos en tes limites,  
Tes haineux à tes bords brisent leurs exercites ;  
Les mers avec les vents, l'air haut, moien et bas,  
Et le ciel, partiꝝans lieꝝ à tes combats,  
Les foudres et les feux chocquent pour ta victoire,  
Quand les tonnerres sont trompettes de ta gloire ;  
Les guerriers hazardeux perdent, joyeux, pour toy  
Ce que tu n'as regret de perdre pour la foy.  
La Rose est la premiere heureuse sans seconde  
Qui a repris ses pas, circuisant le monde :  
Tes triomphantes nefes vont te faire nommer,  
En tournoiant le tout, grand royne de la mer.  
Puis, il faut qu'en splendeur neuf lustres te maintiennent,  
Et qu'après septante ans (à quoy nos jours reviennent)*

*Debora d'Israël, Cherub sur les pervers,  
Fleau des tyrans, flambeau luisant sur l'univers.  
Pour regner bien plus haut, tout achevé, tu quitte  
Dans les sçavantes mains d'un successeur d'eslitta  
Ton estat au dehors et dedans appuié,  
Le cœur soulé de vivre, et non pas ennuyé.*

*Bien au rebours promet l'Eternel aux faussaires  
De leur rendre sept fois, et sept fois leurs salaires.  
Lisez, persecuteurs, le reste de mes chants :  
Vous y pourrez gouter le breuvage aux meschants :  
Mais, aspics, vous avez pour moy l'oreille close.  
Or, avant que de faire à mon œuvre une pose,  
Entendez ce qui suit tant d'outrages commis.  
Vous ne m'escoutez plus, stupides endormis!  
Debout, ma voix se tait ; oyez sonner pour elle  
La harpe qu'animoit une force eternelle :  
Oyez David esmeu sur des juges plus doux :  
Ce qu'il dit à ceux-là, nous l'adressons à vous :*

*Et bien! vous, conseillers de grandes compagnies,  
Fils d'Adam qui jouez et des biens et des vies,  
Dites vray, c'est à Dieu que compte vous rendez,  
Rendez-vous la justice ou si vous la vendez?*

*Plustot, ames sans loy, perjures, desloyalles,  
Vos balances, qui sont balances inegalles,  
Pervertissent la terre et versent aux humains  
Violence et ruine, ouvrages de vos mains.*

*Vos meres ont conceu en l'impure matrice,  
Puis avorté de vous tout d'un coup et du vice ;  
Le mensonge qui fut vostre laict au berceau  
Vous nourrit en jeunesse et abeche au tombeau.*

*Ils semblent le serpent à la peau marquetée  
D'un jaune transparent, de venin mouchettée,*



*Ou l'aspic embuché qui veille en sommeillant,  
Armé de soy, couvert d'un tortillon grouillant.*

*A l'aspic cauteleux cette bande est pareille,  
Alors que de la queue il s'estouppe l'oreille :  
Luy, contre les jargons de l'enchanteur sçavant,  
Eux, pour chasser de Dieu les parolles au vent.*

*A ce troupeau, Seigneur, qui l'oreille se bousche  
Brise leurs grosses dents en leur puante bouche :  
Prend la verge de fer, fracasse de tes fleaux  
La machouere puante à ces fiers lionceaux.*

*Que, comme l'eau se fond, ces orgueilleux se fondent ;  
Au camp leurs ennemis sans peine se confondent :  
S'ils bandent l'arc, que l'arc avant tirer soit las,  
Que leurs traicts sans frapper s'envolent en esclats.*

*La mort, en leur printemps, ces chenilles suffoque,  
Comme le limaçon sesche dedans la cocque,  
Ou comme l'avorton qui naist en perissant  
Et que la mort reçoit de ses mains en naissant.*

*Brusle d'un vent mauvais jusques dans les racines  
Les boutons les premiers de ces tendres espines ;  
Tout perisse, et que nul ne les preine en ses mains  
Pour de ce bois maudit reschauffer les humains.*

*Ainsy faut que le juste après ses peines voye  
Desploier du grand Dieu les salaires en joie,  
Et que, baignant ses pieds dans le sang des pervers.  
Il le jette dans l'air en esclattant ces vers.*

*Le bras de l'Eternel, aussy doux que robuste,  
Faict du mal au meschant et faict du bien au juste,  
Et en terre icy bas exerce jugement,  
En attendant le jour de peur et tremblement.*

*La main qui fit sonner cette harpe divine  
Frappa le Goliath de la gent philistine,*

*Ne trouvant sa pareille au rond de l'univers,  
En diél, en bataille, en propheticques vers.*

*Comme elle nous crions : « Vien, Seigneur, et te haste,  
Car l'homme de peché ton Eglise degaste. »*

*« Vien, dict l'esprit, accours, pour deffendre le tien. »*

*« Vien », dict l'espouse, et nous avec l'espouse : « Vien. »*





## LIVRE QUATRIÈME

---

### LES FEUX

**V**oicy marcher de rang par la porte sacrée  
L'enseigne d'Israel dans le ciel arborée,  
Les vainqueurs de Sion, qui, au prix de leur sang,  
Portant l'escharpe blanche, ont pris le caillou blanc.

Ouvre, Hierusalem, tes magnificques portes :  
Le Lion de Juda, suivi de ses cohortes,  
Veut regner, triompher et planter dedans toy  
L'estendart glorieux, l'auriflam de la foy.  
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde,  
Mais qui estes, devant les fondemens du monde,  
Au roolle des esleus, allez, suivez de rang  
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc.  
Le paradis est prest, les Anges sont vos guides,  
Les feux qui vous brusloient vous ont rendus candides.

*Tesmoins de l'Eternel, de gloire soiez ceints.  
Vestus du crespé noir (la justice des saints)  
De ceux qui à Satan la bataille ont livrée,  
Robbe de nopce ou bien casaque de livrée.*

*Condui mon œuvre, ô Dieu, à ton nom : donne-moy  
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foy,  
De chaque sexe, estat ou aage, à ton saint temple  
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.*

*Dormant sur tel desseing en mon esprit ravi,  
J'eus un songe un matin, parmy lequel je vi  
Ma conscience en face, ou au moins son image,  
Qui au visage avoit les traicts de mon visage.  
Elle me prend la main, en disant : « Mais comment  
De tant de dons de Dieu ton foible entendement  
Veut-il faire le choix ? Oses-tu bien eslire  
Quelques martyrs choisis, leur triomphe descrire,  
Et laisser à l'oubly, comme moins valeureux,  
Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux ?  
J'ay peur que cette bande ainsy par toy choisie  
Serve au style du siecle et à sa poësie,  
Et que les rudes noms, d'un tel style ennemis,  
Aient entre les pareils la difference mis. »*

*Je responds : « Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,  
Miroïer de mon esprit ; tu as touché la cause  
La premiere du choix, joinct que ma jeune ardeur  
A de ce haut desseïn espoïnçonné mon cœur,  
Pour au siecle donner les boutons de ces choses  
Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.  
Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux,  
Quand mes fruicts seront meurs, luy payer d'autres vœux,  
Me livrer aux travaux de la pesante histoire  
Et en prose coucher les hauts faicts de sa gloire.*

*Alors ces heureux noms, sans eslite et sans choix,  
Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois. »  
Aiant faict cette paix avec ma conscience,  
Je m'avance au labeur avec cette assurance  
Que, plus riche et moins beau, j'escris fidellement  
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.*

*Ames dessous l'autel victimes des idolles,  
Je preste à vos courroux le fiel de mes parolles,  
En attendant le jour que l'ange delivrant  
Vous aille les portaux du paradis ouvrant.*

*De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?  
Tous courages de Dieu, j'honoreray vostre aage,  
Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang,  
Et de qui le sang fut decoré du poil blanc :  
Hus, Hyerosme de Prague, images bien connües  
Des tesmoings que Sodome a trainé par les riües  
Couronnez de papier, de gloire couronnez,  
Par le siège qui a d'or mitrez et ornez  
Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier et en tiltres,  
Et aux evesques d'or, faict de papier les mitres.  
Leurs cendres, qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau,  
Profiterent bien plus que le puant monceau  
Des charognes des grands que, morts, on emprisonne  
Dans un marbr' ouvragé : le vent leger nous donne  
De ces graines par tout, l'air presque en toute part  
Les esparpille, et l'eau à ses bords les despart.*

*Les Pauvres de Lyon avoient mis leur semence  
Sur les peuples d'Alby; l'invincible constance  
Des Albigeois, frappez de deux cens mille morts,  
S'espandit par l'Europe, et en peupla ses bords.  
L'Angleterre eut sa part, eut Gerard et sa bande,  
Condamnez de mourir à la rigueur plus grande*

*De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu  
Luy osast donner pain, eau, ni couvert ni feu :  
Ces dix-huit tout nuds, à Londres, par les ruës,  
Ravirent des Anglois les esprits et les veuës,  
Et chantèrent ce vers jusqu'au poinct de mourir :*  
« *Heureux qui pour justice a l'honneur de souffrir.* »

*Ainsy la verité, par ces mains desvoilée,  
Dans le Septentrion estendit sa volée ;  
Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,  
La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef :  
De luy fut l'ouverture aux tesmoings d'Angleterre,  
Encor' plus honorée en martyre qu'en guerre.*

*Là, on vid un Bainan qui de ses bras pressoit  
Les fagots embrazez, qui mourant embrassoit  
Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,  
Baisant, victorieux, les armes de victoire.  
D'un celeste brasier ce chaud brasier esmeu  
R'enflamma ces fagots par la bouche de feu.*

*Frich après l'imita, quand sa main deliée  
Fut au secours du feu : il prit une poignée  
De bois et la baisa, tant luy semblèrent beaux  
Ces eschallons du ciel comm' ornemens nouveaux.*

*Puis l'Eglise accoucha comme d'une ventrée  
De Thorb, de Bewerlan, de l'invaincu Sautrée ;  
Les uns doctes prescheurs, les autres chevaliers,  
Tous à droit couronnez de celestes lauriers.*

*Bien que trop de hauteur esbranlast ton courage  
(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage),  
Ta fin pourtant me faict en ce lieu te nommer,  
Excellent conseiller et grand primat Krammer.  
Pour ta condition plus haute et plus aimable,  
La vie te fut douce et la mort detestable.*

*A quoy semblent les cris dont esclattent si fort  
 Ceux qui, à col retorts, sont traînez à la mort,  
 Sinon aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche  
 Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche?  
 Les laboureurs lassez trouvent bien à propos  
 Et plus doux que le jeu le temps de leur repos :  
 Ainsy ceux qui sont las des langoureuses vies  
 Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies ;  
 Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,  
 Ces cœurs ne sont point cœurs à digerer le feu :  
 C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple  
 Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,  
 Rare exemple de Dieu, quand par le chaꝝ estroict  
 D'un esguille il enfille un cable qui va droict.*

*Poursuivons l'Angleterre, où les vertus estranges  
 La font nommer païs, non d'Angles, mais des Anges :  
 Tu as icy ton rang, ô invincible Haux,  
 Qui, pour avoir promis de tenir les bras hauls  
 Dans le milieu du feu, si du feu la puissance  
 Faisoit place à ton zele et à ta souvenance.  
 Sa face estoit bruslée, et les cordes des bras  
 En cendres et charbons estoient cheutes en bas,  
 Quand Haux, en octroiant aux frères leur requeste,  
 Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.*

*O quels cœurs tu engendre ! ô quels cœurs tu nourris !  
 Isle sainte qui eus pour nourrisson Norris !  
 On dict que le chrestien qui à gloire chemine  
 Va le sentier estroict qui est jonché d'espine :  
 Cettuy-cy, sans figure, a pieds nuds cheminé  
 De l'huis de sa prison au supplice ordonné :  
 Sur ces tappis aigus, ainsy jusqu'à sa place  
 A ceux qui la suivront il a rougi la trace.*

*Vraie trace du Ciel, beau tappis, beau chemin,  
A qui veut emporter la couronne à la fin :  
Les pieds deviennent cœur, l'ame du ciel apprise  
Faict mespriser les sens, quand le ciel les mesprise.*

*Dieu vid en mesme temps (car le prompt changement  
De cent ans, de cent lieux, ne luy est qu'un moment)  
Deux rares cruautéz, deux constances nouvelles  
De deux cœurs plus que d'homme, en sexe de femelles,  
Deux cœurs chrestiens Anglois, deux precieux tableaux,  
Deux spectacles piteux, mais specieux et beaux.  
L'une croupit long-temps en la prison obscure,  
Contre les durs tourments elle fut la plus dure :  
Elle fit honte au diable et aux noires prisons :  
Elle alloit appuiant d'exemple et de raisons  
Les esprits deffaillants ; nul inventeur ne treuve  
Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve.  
Quand la longueur du temps, la laide obscurité  
Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,  
On presente à ses yeux l'espouvantable gehenne,  
Et elle avoit pitié, en souffrant, de la peine  
De ces faux justiciers, qui, aians essayé  
Sur son corps delicat leur courroux desployé,  
Elle se teust ; et lors furent bien entendües,  
Au lieu d'elle, crier les cordes trop tendües,  
Achevé tout l'effort de tout leur appareil,  
Non pas troublé d'un pleur le lustre de son œil  
(Œil qui, fiché au Ciel, au torment qui la tüe  
Ne jette un seul regard pour esloigner sa veüe  
D'un seul bien qu'elle croit, qu'elle aspire et pretend,  
Le juge se despîte, et luy-mesme retend  
La corde à double nœud, il met à part sa robbe :  
L'inquisiteur le suit ; la passion desrobe*



La pitié de leurs yeux ; ils viennent remonter  
 La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter ;  
 Ils dissipent les os, les tendons et les veines,  
 Mais ils ne touchent point à l'ame par les gehennes :  
 La foy demeure ferme, et le secours de Dieu  
 Mit les tourments à part, le corps en autre lieu ;  
 Sa plainte seulement encor ne fut ouïe  
 Hors l'ame, toute force en elle esvanouie,  
 Le corps fut emporté des prisons comme mort ;  
 Les membres deffailants, l'esprit devint plus fort.  
 Du lict elle instruisit et consola ses freres  
 Du discours animé de ses douces miseres ;  
 La vie la reprit, et la prison aussy ;  
 Elle acheva le tout, car aussy tost voicy,  
 Pour du faux justicier couronner l'injustice,  
 De gloire le martyr, on dresse le supplice.  
 Quatre martyrs trembloient au nom mesme du feu,  
 Elle leur departit des presents de son Dieu ;  
 Avec son ame encor elle mena ces ames  
 Pour du feu de sa foy vaincre les autres flames.  
 « Où est ton aiguillon ? où est ce grand effort ?  
 O Mort ! où est ton bras ? (disoit-elle à la mort.)  
 Où est ton front hideux duquel tu espouventes  
 Les hures des sangliers, les bestes ravissantes ?  
 Mais c'est ta gloire, ô Dieu ! Il n'y a rien de fort  
 Que toy, qui sçais tüer la peine avec la mort.  
 Voicy les yeux ouverts, voicy son beau visage ;  
 Frères, ne tremblez pas ; courage, amis, courage ! »  
 (Elle disoit ainsy) et le feu violent  
 Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant :  
 Il court par ses costez ; enfin, leger, il volle  
 Porter dedans le Ciel et l'ame et la parolle.

Or l'autre, avec sa foy, garda aussy le rang  
 D'un esprit tout Royal, comme royal le sang.  
 Un Royaume l'attend, un autre Roy luy donne  
 Grace de mespriser la mortelle couronne  
 En cherchant l'immortell', et luy donna des yeux  
 Pour trocquer l'Angleterre au royaume des Cieux :  
 Car elle aima bien mieux regner sur elle-mesme,  
 Plustot que vaincre tout, surmonter la mort blesme.  
 Prisonniere çà bas, mais Princesse là haut,  
 Elle changea son throsne empour un eschaffaut,  
 Sa chaire de parade en l'infime sellette,  
 Son carrosse pompeux en l'infame charrette,  
 Ses perles d'Orient, ses brassarts esmaillez  
 En cordeaux renoïiez et en fers tout rouillez.  
 Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures,  
 Et ce corps enlacé de chaines pour ceintures,  
 Par miracle fit voir que l'amour de la croix  
 Au sang des plus chetifs mesla celui des Rois.  
 Le peuple gemissant portoit part de sa peine,  
 En voiant demi-mort mourir sa jeune Royne,  
 Qui, dessus l'eschaffaut, se voiant seulement  
 Ses gands et son livret pour faire testament,  
 Elle arrache ses mains et maigres et menïes  
 Des cordes avec peine, et de ses deux mains nües  
 Fit present de ses gands à sa dame d'atour,  
 Puis donna son livret aux gardes de la tour,  
 Avec ces mots escrits : « Si l'ame deschargée  
 Du fardeau de la terre, au ciel demi-changée,  
 Prononce verité sur le seuil du repos,  
 Si tu faicts quelque honneur à mes derniers propos,  
 Et lors que mon esprit pour le monde que il laisse,  
 Desjà vivant au ciel tout plein de sa richesse,

*Doibt monstrier par la mort qu'il aime verité,  
 Pren ce dernier present, sceau de ma volonté :  
 C'est ma main qui t'escrit ces dernieres parolles :  
 Si tu veux suivre Dieu, fuy de loing les idolles ;  
 Hay ton corps pour l'aimer, apprens à le nourrir  
 De façon que pour vivre il soit prest de mourir,  
 Qu'il meure pour celuy qui est remply de vie,  
 N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie.  
 Tousjours reigle à sa fin de ton vivre recours,  
 Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours.  
 De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance  
 Et le jour de la mort celuy de la naissance.*

*« Ces doigts victorieux ne graverent cecy  
 En cire seulement, mais en l'esprit aussy :  
 Et faut que son geolier, captif de la captive,  
 Bien tost à mesme cause et mesme fin la suive. »*

*Achevant ces presents, l'executeur vilain,  
 Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main :  
 Elle eut horreur de rompre encor la modestie  
 Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie :  
 Elle apprehenda moins la mort et le couteau  
 Que le salle toucher d'un infame bourreau :  
 Elle appelle au secours ses pasles damoysselles  
 Pour descouvrir son col ; ces fillettes nouvelles  
 Au funeste mestier, ces piteux instruments  
 Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourments.*

*Cæsar, voiant, sentant sa poitrine blessée,  
 Et non sa gravité par le fer abaissée,  
 Le sein et non l'esprit par les coups enferré,  
 Le sang plustot du corps que le sens retiré,  
 Par honneur, abbria de sa robbe percée  
 Et son cœur offensé et sa grace offensée.*

*Et ce cœur d'un Cæsar, sur le seuil inhumain  
 De la mort, choisissoit non la mort, mais la main.  
 Les mains qui la paroient la parerent encore :  
 Sa grace et son honneur, quand la mort la devore,  
 N'abandonne son front, elle prend le bandeau :  
 Par la main on la meine embrasser le poteau :  
 Elle demeure seule en agneau despoillée :  
 La lame du bourreau de son sang fut mouillée :  
 L'ame s'envolle en haut : les Anges gratieux  
 Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux.*

*Le ferme doigt de Dieu tient celui de Bilnée.  
 Qui à sa penultiesme et craintive journée  
 Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort  
 Pour endurer le feu instrument de la mort :  
 Le geolier, sur le soir, en visitant le treuve  
 Faisant de la chandelle et du doigt son espreuve :  
 Ce feu lent et petit d'indicible douleur  
 A la premiere fois luy affoiblit le cœur :  
 Mais après il souffrit brusler à la chandelle  
 La peau, la chair, les nerfs, les os et la moëlle.*

*Le vaillant Gardiner me contraint cette fois  
 D'animer mon discours de ce courage Anglois :  
 Tout son sang escuma, luy reprochant son ayse  
 En souffrant adorer l'idolle Portugaise.  
 Au magnifique apprest des nopces d'un grand Roy,  
 La loy de Dieu luy fit mettre au pied toute loy,  
 Toute crainte et respect, les tourments et sa vie,  
 Et puis il mit aux pieds et l'idolle et l'hostie  
 Du cardinal sacrant : là, entre mille fers,  
 Il desdaigna le front des portes des enfers :  
 Il vainquit en souffrant les peines les plus dures :  
 Les serfs des questions il lassa de tortures :*

Contre sa fermeté reboucha le tourment,  
 Le fer contre son cœur de ferme diamant :  
 Il avalla trois fois la serviette saignante :  
 Les yeux qui le voioient souffroient peine evidente :  
 Il beut plus qu'en humain les inhumanitez,  
 Et les supplices lents finement inventez :  
 On le traîne au supplice, on coupe sa main dextre,  
 Il la porte en la bouche avecque sa senestre,  
 La baise : l'autre poing luy est couppe soudain,  
 Il met la bouche à bas, et baise l'autre main :  
 Alors il est guindé d'une haute poulie  
 De cent nœuds à cent fois son ame se deslie :  
 On brusle ses deux pieds tant qu'il eut le sentir ;  
 On cherche sans trouver en lieu le repentir.  
 La mort à petit feu luy oste son escoce,  
 Et luy à petit feu oste à la mort la force.

Passeray-je la mer de tant de longs propos,  
 Pour enrouler icy ceux-là qui, en repos,  
 Sont morts sur les tourments de gehemes desbriçantes  
 Par la faim sans pitié, par les prisons puantes ?  
 Les tenailles en feu, les enflambeç couteaux,  
 Les pleurs d'un jeune Roy, trois Agneç, trois agneaux :  
 Ailleurs nous cueillirons ces fleurons d'Angleterre,  
 Lions qui ont faict voir au peuple de la terre  
 Des Anges en vertus : mais ces vainqueurs Anglois  
 Me donneront congé de detourner ma voix  
 Aux barbares esprits d'une terre deserte.

Dieu poursuit Satan et luy fit guerre ouverte  
 Jusques en l'Amerique, où ces peuples nouveaux  
 Ont esté spectateurs des fruicts de nos bourreaux.  
 Leurs flots ont sceu noyer, ont servi de supplices,  
 Et leurs rochers hautains presté leurs precipices.

*Ces agneaux, eslongnez en ce sauvage lieu,  
 N'estoient pas esgarez, mais dans le sein de Dieu,  
 Lors qu'eslevez si haut leurs languissantes veües  
 Vers leur país natal furent de loing tendües.  
 Leurs desseins impuissants, pour n'estre asseç legers,  
 Eurent secours des vents. Ces aislez messagers  
 En apportèrent l'air aux rives de la France.  
 La mer ne devora le fruict de leur constance.  
 Ce n'est en vain que Dieu desploia ses thresors  
 Des bestes du Bresil aux solitaires bords,  
 Affin qu'il n'y ait cœur ni ame si sauvage  
 Dont l'oreille il n'ait peu frapper de son langage.*

*Mais l'œil du Tout-Puissant fut enfin r'amené  
 Aux spectacles d'Europe : il la vit, retourné,  
 A soy-mesme estrangere, à ses bourgeois affreuse,  
 De ses meurtres rouillée et des braziers fumeuse.  
 Son premier object fut un laboureur caché  
 Treiße mois par moitié en un cachot panché,  
 Duquel la voute estroite avoit si peu de place  
 Qu'entre ses deux genoux elle ploioit la face  
 Du pauvre condamné. Ce naturel trop fort  
 Attendit treiße mois la trop tardive mort.*

*Venot, quatre ans lié, fut enfin six sepmaines  
 En deux vaisseaux poinctus, continuelles gehennes ;  
 Ses deux pieds contremont avoient ploié leurs os ;  
 En si rude posture il trouva du repos.  
 On vouloit desrober au public et aux veües  
 Une si claire mort ; mais Dieu trouva les griües  
 Et les tesmoings d'Irus. Il demandoit à Dieu  
 Qu'au bout de tant de maux il peust au beau millieu  
 Des peuples l'anoncer en monstrant ses merveilles  
 Aux regards aveuglez et aux sourdes oreilles :*

Non que son cœur vogast aux flots de vanité,  
 Mais, bruslant, il falloit luire à la vérité.  
 L'homme est un cher flambeau : tel flambeau ne s'allume  
 Affin que sous le my's sa lueur se consume.  
 Le ciel du triomphant fut le daïz, le soleil  
 Y presta volontiers les faveurs de son œil.  
 Dieu l'ouït, l'exauça, et sa peine cachée  
 N'eut peu jamais trouver heure mieux recherchée :  
 Il fut la belle entrée et spectacle d'un Roy  
 Aiant Paris entier spectateur de sa foy.

Dieu des plus simples cœurs estoffa ses louanges,  
 Faisant revivre au Ciel ce qui vivoit aux fanges ;  
 Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,  
 Et aux cerveaux des rois des esprits de paisans ;  
 Il se choisit un roy d'entre les brebiettes ;  
 Il frappe un Pharaon par les mouches infectes :  
 Il esveilla celui dont les discours si beaux  
 Donnerent cœur aux cœurs de quatorze de Meaux,  
 Qui (en voiant passer la charrette enchainée  
 En qui la sainte troupe à la mort fut menée)  
 Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir,  
 Puis, instruit de leur droit, les voulut secourir.  
 Se fit leur compagnon, et en fin il se jette,  
 Pour mourir avec eux, luy mesme en la charette.

C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourments  
 Ceux qui souffrent pour luy. Les cieux, les elements,  
 Sont serfs de cettuy-là qui a ouy le langage  
 Du paumier d'Avignon, lié dans une cage  
 Suspendue au plus haut de la plus haute tour.  
 La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour.  
 Et la nuit de l'hyver la plus froide et cuisante.  
 Luy furent du printemps une haleine plaisante.

*L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux  
 Estoit le fer trenchant des endurcis barreaux.  
 Mais quand c'est pour son Dieu que le fidelle enaure,  
 Lors le fer s'amollit ou sa peau vient plus dure.  
 Sur ce corps nud la biŷe attiedist ses glaçons,  
 Sur la peau le soleil rafraichit ses rayons,  
 Tesmoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine  
 Ce frescheur effraia ses juges de sa peine.  
 De vers continuels, joyeux, s'il prioit Dieu ;  
 S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu,  
 Sa voix forte preschoit, le franc et clair ramage  
 Des pures veritez sortoit de cette cage ;  
 Mais sur tout on oyoit ses exhortations  
 Quand l'idolle passoit, en ses processions,  
 Sous les pieds de son throsne, et le peuple profane  
 Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane :  
 Les hommes cauteleux vouloient laisser le tort  
 De l'inicque sentence et de l'injuste mort  
 Au ciel, aux vents, aux eaux, que de l'air les injures  
 Servissent de bourreaux ; mais du ciel les mains pures  
 Se ploierent au sein, et les trompeurs humains  
 Parfirent le procez par leurs impures mains :  
 Au bout de trente mois, estouffant cette vie  
 Qu'ils voioient par les cieus trop longuement cherie :  
 Mains que contre le ciel arment les mutinez  
 Quand la faveur du ciel couvre les condannez :  
 Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,  
 Mais c'est pour reprocher à ces mutins leur rage.  
 Les Lyonnois aussy resisterent à Dieu,  
 Lors que deux freres saints se virent au millieu  
 Des feux estincellans, où le ciel et la terre,  
 Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.*



Un grand feu fut pour eux aux Terreaux préparé :  
 Chacun donna du bois, dont l'amas asserré  
 Sembloit de voir pousser la flamme et la fumée  
 Pour rendre des hauts cieux la grand' voute allumée.  
 Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,  
 C'est que ces jacobins, envenimez cagots,  
 Crioient, vrais escoliers du meurtrier Dominique :  
 Bruslons mesme le Ciel, s'il faict de l'hereticque !  
 Ces deux freres prioient quand, pour rompre leur voix,  
 Le peuple forcenant porta le feu au bois.  
 Le feu leger s'envolle, et bruïant se courrouce  
 Quand contre luy un vent s'esleve et le repousse.  
 Mettant ce mont de feu et sa rage à l'escart,  
 Les freres, achevant leurs prieres à part,  
 Demeurent sans ardeur. La priere finie,  
 Le vulgaire animé entreprend sur leur vie.  
 Perce de mille coups des fidelles les corps,  
 Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenoit pour morts.  
 Quand le feu eut bruslé leurs cables, se leverent,  
 Et leurs poumons bruslans, pleins de feu, s'escrierent  
 Par plusieurs fois : Christ ! Christ ! et ce mot, bien sommé  
 Dans les costez sans chair, fit le peuple estonné.  
 Contre ces faicts de Dieu dont les spectateurs vivent  
 Estonnez, non changez, leur fureur ils poursuivent.  
 Autres cinq de Lyon, liez de mesmes nœuds,  
 Ne furent point dissouts par les fers et les feux  
 Au fort de leur tourment. ils sentirent de l'aise,  
 Franchise en leurs liens, du repos en la braiße.  
 L'amitié dans le feu vous sceut bien embrazer,  
 Vous baisastes la mort tous cinq d'un saint baiser  
 Vous baisastes la mort. Cette mort gratuite  
 Fut de vostre union ardemment amoureuse.

*C'estoient (ce diroit-on) des hommes endurcis,  
 Accablez de labeurs et de poignans soucis :  
 Mais cerchons d'autres cœurs neç et nourris plus tendres,  
 Voieç si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres ;  
 Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu  
 De la force, du doigt et merveilles de Dieu.*

*Heureuse Graveron, qui ne sçeut ton courage?  
 Qui ne cogneut ton cœur non plus que ton voiage?  
 L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu apprestois  
 A un vain cardinal; ce fut au roy des rois,  
 Qui en ta foy mi-morte, en ame si craintive  
 Trouva si brave cœur et une foy si vive.*

*Dieu ne donne sa force à ceux qui sont plus forts :  
 Le present de la vie est pour les demi-morts,  
 Il depart les plaisirs aux vaincus de tristesse.  
 L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse :  
 Cette-cy, en lisant avec frequents soupirs  
 L'incroyable constance et l'effort des martyrs,  
 Doubtoit la verité en mesurant la crainte :  
 L'Esprit la visita, la crainte fut esteincte.  
 Prise, elle abandonna dès l'huis de sa prison  
 Pour les raisons du ciel la mondaine raison.  
 Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,  
 Elle, en se relevant, dict en telle maniere :  
 « Ma sœur, voy-tu ces pleurs? voy-tu ces pleurs, ma sœur?  
 Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur :  
 Ce cœur aiant jeté son humide foiblesse,  
 Tout feu, saute de joye et volle d'allegresse. »  
 La brave se para au dernier de ses jours.  
 Disant : « Je veux jouir de mes saintes amours :  
 Ces joyaux sont bien peu, l'ame a bien d'autre gage  
 De l'espoux qui luy donne un si haut mariage. »*

*Son visage luisit de nouvelle beauté  
 Quand l'arrest luy fut leu, le bourreau présenté.  
 Deux qui l'accompagnoient furent pressez de tendre  
 Leurs langues au couteau : ils les vouloient deffendre  
 Aux termes de l'arrest : elle les mit d'accord,  
 Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort :  
 N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues  
 Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues  
 Au sein de l'Eternel, ces organes que Dieu  
 Tient pour les instruments de sa gloire en ce lieu,  
 Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,  
 Sautent dessus l'autel pour la premiere hostie?  
 Nos regards parleront, nos langues sont bien peu  
 Pour l'esprit qui s'explicque en des langues de feu. »  
 Les trois donnent leur langue et la voix on leur bousche :  
 Les parolles de feu sortirent de leur bouche :  
 Chaque goutte de sang que le vent fit voller  
 Porta le nom de Dieu et au cœur vint parler,  
 Leurs regards violents engraverent leurs zelles  
 Aux cœurs des assistans, hors-mis des infidelles.*

*Le feu tant mesprisé par ces cœurs indomptez  
 Fit à ces leopards changer de cruautez,  
 Et pour tout esprouver, les inventeurs infames  
 Par un exquis supplice enterrerent les femmes,  
 Qui, vives, sans paslir, et d'un cœur tout nouveau,  
 D'un œil non effraïé, regardoient leur tombeau,  
 Prenoiënt à gré la mort dont cette gent faussaure  
 Diffamoit l'estomach de la terre, leur mère.  
 Le feu avoit servi tant de fois à brusler,  
 Ils avoient faict mourir par la perte de l'air,  
 Ils avoient changé l'eau à donner mort par elle :  
 Il falloit que la terre aussy fust leur bourelle.*

*Parmy les roolles saincts dont les noms glorieux,  
 Reproches de la terre, ont esjoy les Cieux,  
 Je veux tirer à part la constante Marie  
 Qui (voyant en mespris le tombeau de sa vie  
 Et la terre et le coffre et les barres de fer  
 Où elle alloit le corps et non l'ame estouffer)  
 « C'est (ce dit-elle) ainsy que le beau grain d'eslite  
 Et s'enterre et se seme affin qu'il resuscite.  
 Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,  
 Je diray que cela va le premier aux Cieux :  
 La belle impatience et le desir du reste,  
 C'est de haster l'effect de la terre céleste :  
 Terre, tu es legere et plus douce que miel :  
 Sainte terre, tu es le droict chemin du Ciel. »  
 Ainsi la noire mort donna la sainte vie,  
 Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.*

*Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé  
 De l'espoir du futur, du loyer du passé,  
 Du-Bourg aura ce rang ; son cœur, pareil à l'aage,  
 A sa condition l'honneur de son courage,  
 Son esprit indompté au Seigneur des seigneurs  
 Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.  
 Des promesses de Dieu il vainquist les promesses  
 Des rois, et, sage à Dieu, des hommes les sagesses.  
 En allant à la mort, tout plein d'autorité,  
 Il prononça ces mots : « O Dieu de verité,  
 Monstre à ces juges faux leur stupide ignorance,  
 Et je prononceray, condamné, leur sentence.  
 Vous n'estes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,  
 Car, en nous ordonnant tant de tourments nouveaux,  
 Vous prestez vostre voix : vostre voix inhumaine  
 Souffre peine en donnant la sentence de peine :*

Comme à l'exécuteur le cœur s'oppose en vain  
 Au coup forcé qui sort de l'exécrable main.  
 Sur le siège du droict vos faces sont transies  
 Quand, demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies  
 Qui seules vivent bien : je prends tesmoins vos cœurs  
 Qui de la conscience ont ressenti les pleurs :  
 Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile.  
 Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile.  
 La crainte vous domine, ô juges criminels !  
 Criminels estes-vous, puis que vous estes tels :  
 Vous dictes que la loy du Prince publiée  
 Vous a lié les mains : l'ame n'est pas liée :  
 Le front du juge droict, son severe sourcy,  
 Deust-il souffrir ces mots : Le Roi le veut ainsy.  
 Ainsy as-tu, Tyran, par ta fin miserable  
 En moy fini le coup d'un regne lamentable. »  
 Dieu l'avoit abbatu, et cette heureuse mort  
 Fut du persecuteur tout le dernier effort :  
 Il avoit faict mentir la superbe parolle,  
 Et faict voller en vain le jugement frivolle  
 De ce roy qui avoit juré que de ses yeux  
 Il verroit de Du-Bourg et la mort et les feux :  
 Mais il faut advoïer que, près de la bataille,  
 Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille :  
 Pauvre femme, mais riche, et si riche que lors  
 Un plus riche trouva l'ausmone en ses thresors.  
 O combien d'efficace est la voix qui console,  
 Quand le conseiller joint l'exemple à sa parolle,  
 Comme fit celle-là qui, pour ainsy prescher,  
 Fit en ces mesmes jours sa chaire d'un buscher !  
 Du-Bourg, près de la mort, sans qu'un visage blesme  
 L'habillast en vaincu, se devestit soy-mesme

*La robbe, en s'escriant : « Cessez vos bruslements,  
Cessez, ô senateurs! Tirez de mes tourments  
Ce profit, le dernier, de changer de courage  
En repentance à Dieu. » Puis, tournant son visage  
Au peuple, il dit : « Amis, meurtrier je ne suis point : »  
C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce poinct.  
Puis, comme on l'eslevoit, attendant que son ame  
Laissast son cœur heureux au licol, à la flamme :  
« Mon Dieu, vray juge et pere, au millieu du trespas  
Je ne t'ay point laissé, ne m'abandonne pas :  
Tout-Puissant, de ta force assiste ma foiblesse,  
Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse. »*

*O François, ô Flamans (car je ne fais de vous  
Qu'un peuple, qu'un humeur, peuple benin et doux),  
De vos braves tesmoings nos histoires sont pleines.  
Anvers, Cambray, Tournay, Mons et Valenciennes,  
Pourroy-je desployer vos morts, vos bruslements,  
Vos tenailles en feu. vos vifs enterrements!  
Je ne fay qu'un indice à un plus gros ouvrage  
Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage,  
Comment ce peuple tendre a trouvé de tels cœurs,  
Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.*

*Mais Dieu voulut encor à sa gloire immortelle  
Prescher dans l'Italie, et en Rome infidelle,  
Donner à ces felons les cœurs de ses agneaux  
Pour mourir par leurs mains, prophètes de leurs maux.  
Vous avez veu du cœur. Voulez-vous de l'adresse,  
Et voir le fin Satan vaincu par la finesse?*

*L'Antechrist, decouvrant que peu avoit servi  
Les vies que sa main au jour avoit ravi,  
Voiant qu'aux lieux publics de Dieu les tesmoignages,  
Au lieu de donner peur, redoubloient leurs courages,*

*Resolut de cacher ses meurtres désormais  
 De la secrette nuict sous les voiles espais.  
 Le geolier qui alors detenoit Montalchine,  
 Voiant que contre luy l'injustice machine  
 Une secrette mort, l'en voulut advertir.  
 Ce vieil soldat de Christ feignit un repentir,  
 Faict ses juges venir, et après la sentence  
 Leurs promet d'anoncer l'entiere repentance  
 De ses fausses erreurs, et que publicquement  
 Il se desisteroit de ce que faussement  
 Il avoit enseigné. On assura sa vie,  
 Et sa promesse fut de promesses suivie.  
 Or, pour tirer de luy un plus notable fruit,  
 On publia partout sur les ailes du bruit  
 L'heure et le lieu choisi : chacun vient pour s'instruire,  
 Et Montalchine fut conduit pour se desdire  
 Sur l'eschaffaut dressé : là du peuple il fut veu  
 En chemise, tenant deux grands torches de feu,  
 Puis, aiant obtenu l'oreille et le silence  
 Du grand peuple amassé, en ce point il commence :*

*« Mes frères en amour et en soing mes enfans,  
 Vous m'avez escouté des-jà par divers ans,  
 Preschant et enseignant une ardente doctrine,  
 Qui a troublé vos sens ; vous voiez Montalchine,  
 Lequel, homme et pecheur subject à vanité,  
 Ne peut avoir tousjours prononcé verité :  
 Vous orrez sans murmure à la fin la sentence  
 De deux opinions et de leur difference.*

*« Trois mots feront partout le vray deportement  
 Des contraires raisons, SEUL, SEULLE et SEULEMENT.  
 J'ai presché que Jesus nous est SEUL pour hostie,  
 SEUL sacrificateur, qui SEUL se sacrifie :*

*Les docteurs autrement disent que le vray corps  
 Est sans pain immolé pour les vifs et les morts,  
 Que nous avons besoing que le prestre sans cesse  
 Resacrifie encor Jesus-Christ en la messe.  
 J'ay dit que nous prenons, prenans le sacrement,  
 Cette manne du ciel pour la foy SEULEMENT;  
 Les docteurs que le corps en chair, et en sang entre.  
 Ayant souffert les dents, aux offices du ventre.  
 J'ay dit, que Jesus SEUL est nostre intercesseur,  
 Qu'à son père l'acceꝝ par luy SEUL, nous est seur :  
 Les docteurs disent plus, et veulent que l'on prie  
 Les saints mediateurs, et la Vierge Marie.  
 J'ay dit qu'en la foy SEULE on est justifié,  
 Et qu'en la SEULE grace est le salut fié :  
 Les docteurs autrement, et veulent que l'on fasse  
 Les œuvres pour aider et la foy et la grace.  
 J'ay dit que Jesus SEUL peut la grace donner,  
 Qu'autre que luy ne peut remettre et pardonner :  
 Eux, que le pape tient sous ses clefs et puissances  
 Tous thresors de l'Église et toutes indulgences.  
 J'ay dit que l'Ancien et Nouveau Testament  
 Sont la SEULE doctrine et le SEUL fondement :  
 Les docteurs veullent plus que ces reigles certaines,  
 Et veullent adjoüster les doctrines humaines.  
 J'ay dit que l'autre siècle a deux lieux SEULEMENT,  
 L'un, le lieu des heureux : l'autre, lieu de tourment :  
 Les docteurs trouvent plus, et jugent qu'il faut croire  
 Le limbe des enfants, des grands le purgatoire.  
 J'ay presché que le pape en terre n'est point DIEU  
 Et qu'il est SEULEMENT évesque d'un SEUL lieu :  
 Les docteurs, luy donnant du monde la maîtrise.  
 Le font visible chef de la visible Eglise.*



*Le tyran des esprits veut nos langues changer  
 Nous forçant de prier en langage estranger :  
 L'esprit distributeur des langues nous appelle  
 A prier SEULEMENT en langue naturelle.  
 C'est cacher la chandelle en secret sous un muy :  
 Qui ne s'explique pas est barbare à autruy.  
 Mais nous voions bien pis en l'ignorance extreme  
 Que qui ne s'entend pas est barbare à soy-mesme.  
 « O chrestiens! choisissez : vous voiez d'un costé  
 Le mensonge puissant, d'autre la verité :  
 D'une des parts l'honneur, la vie et recompense :  
 De l'autre, ma premiere et derniere sentence :  
 Soiez libres ou serfs sous les dernieres loix  
 Où du vray ou du faux, pour moy, j'ay faict le choix.  
 Vien, Evangille vray, va-t'en, fausse doctrine.  
 Vive Christ, vive Christ! et meure Montalchine! »  
 Les peuples, tous esmeus, commançoient à troubler :  
 Il jette gayement ses deux torches en l'air,  
 Demande les liens, et cette ame ordonnée  
 Pour l'estouffer de nuict, triomphe la journée.*

*Tels furent de ce siecle, en Syon, les agneaux  
 Armez de la priere, et non point des couteaux :  
 Voicy un autre temps, quand des pleurs et des larmes  
 Israel irrité courut aux justes armes.  
 On vint des feux aux fers; lors il s'en trouva peu  
 Qui, des lions agneaux, vinssent du fer au feu :  
 En voicy qui la peau du fier lion poserent,  
 Et celle des brebis encores espouserent.*

*Vous, Gastine et Croquet, sortez de vos tombeaux :  
 Icy je planteray vos chefs luisants et beaux :  
 Au milieu de vous deux je logeray l'enfance  
 De vostre commun fils, beau miroir de constance.*

*Il se fit grand docteur en six mois de prisons,  
 Dans l'obscur prison, par les claires raisons  
 Il vainquit l'obstiné, redressa le debile ;  
 Assuré de sa mort, il prescha l'Évangile.  
 L'escolle de lumiere en cette obscurité,  
 Donnoit aux enfermez l'entiere liberté.  
 Son ame, de l'enfer au paradis ravie,  
 Aux ombres de la mort eut la voix et la vie.  
 A Dieu il consacra sa premiere fureur,  
 Il fut vif et joyeux ; mais la jeune verdeur  
 De son enfance tendre et l'aage costumiere  
 Aux folles gayetez n'eut sa vigueur premiere  
 Qu'à consoler les bons, et s'ejouir en Dieu.  
 Cette estoille si claire estoit au beau millieu  
 Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte  
 Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte :*

*« Amis, voicy le lieu d'où sortirent jadis  
 De l'enfer des cachots dans le haut paradis  
 Tant de braves tesmoings, dont la mort fut la vie,  
 Les tourments les plaisirs, gloire l'ignominie.  
 Icy on leur donnoit nouvelle du trespas :*

*Marchons sur leurs desseins, ainsy que sur leurs pas.  
 Nos pechez ont chassé tant de braves courages,  
 On ne veut plus mourir pour les saints tesmoignages :*

*De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur :*

*Nous nous vantons de cœur et perdons le vray cœur.  
 Degenerés enfans, à qui la fausse crainte  
 Dans le foyer du sein glace la braiße esteinte,  
 Vous perdeç le vray bien pour garder le faux bien.  
 Vous craigneç un exil qui est rien, moins que rien :*

*Et, pensans conserver ce que Dieu seul conserve,  
 Aux serfs d'iniquité vendeç vostre ame serfve :*

*Où vous, qui balancez dans le choisir douteux  
De l'un ou l'autre bien, connoissez bien les deux.  
Vous perdez la richesse et vaine et temporelle :  
Choisissez : car il faut perdre le ciel ou elle :  
Vous serez appauvris en voulant servir Dieu,  
N'êtes-vous point venus pauvres en ce bas lieu ?  
Vous aurez des douleurs, vos douleurs et vos doutes  
Vous lairront sans douleur ou vous les vaincrez toutes.  
Car de cette tourmente il n'y a plus de port  
Que les bras estendus du havre de la mort.  
Cette mort, des païens bravement desprésée,  
Quoy qu'elle fut d'horreur fierement desguisée,  
N'espouvançoit le front, mais ils disoient ainsy :  
Si elle ne faict mieux, elle oste le soucy,  
Elle esteint nos tourments si mieux ne peut nous faire,  
Et n'y a rien si doux pour estre nécessaire.  
L'ame cherche toujours de ses prisons les huis  
D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis.  
Combien de peu de peine est grand ayse ensuivie,  
A moins de mal on sort que l'on n'entre en la vie :  
La coustume rend douce une captivité :  
Nous trouvons le chemin bref à la liberté :  
L'amere mort rendra toute amertume esteinte :  
Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte !  
Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port  
Ce sont autant de pas au chemin de la mort.  
Mais tu crains les tourments qui, à ta dernière heure,  
Te font mourir de peur avant que tu te meure ?  
S'ils sont doux à porter, la peine n'est qu'un jeu,  
Ou s'ils sont violents ils dureront fort peu.  
Ce corps est un logis par nous pris à loïage,  
Que nous devons meubler d'un fort leger mesnage,*

*Sans y cloïer nos biens ; car après le trespas  
Ce qui est attaché nous ne l'emportons pas.*

*Toy donc, disoit Senecque, avec tes larmes feintes  
Qui vas importunant le grand Dieu de tes plaintes,  
Pour toy tes maux sont maux, qui sans toy ne sont tels.  
Pourquoy te fasches-tu ? Car entre les autels  
Où tu ouvres de cris ta poitrine entamée,  
Où tu gastes le bois, l'encens et la fumée,  
Venge-toy de tes maux, et au lieu des odeurs  
Fais y fumer ton ame avec tous tes malheurs.  
Par là ces braves cœurs devindrent autochires :  
Les causes seulement manquoient à leurs martyres.  
Cet ignorant troupeau estoit precipité  
De la crainte de craindre en l'autre extremité.  
Sans sçavoir quelle vie iroit après leurs vies,  
Ils mouroient doucement pour leurs douces patries,  
Par là Caton d'Utique et tant d'autres Romains  
S'occirent (mais malheur), car c'estoit par leurs mains.  
Quels signalez tesmoins du mespris de la vie!  
De Lucesse le fer, les charbons de Porcie.  
Le poison de Socrate estoit pure douceur.  
Quel vin qui ait cerché la plus froide liqueur  
Des glaçons enterrez, et quelle autre viande  
De cent desguisements se fit onc si friande ?*

*Mais vous, qui d'autres yeux que n'avoient les païens  
Voiez les cieux ouverts, les vrais maux, les vrais biens.  
Quels vains noms de l'honneur, de liberté, de vie  
Ou d'aise vous ont peu troubler la fantaisie ?  
Serfs de Satan le serf, estes-vous en honneur ?  
Aurez-vous liberté enchainans vostre cœur ?  
Deslivrez-vous vos fils, vos filles et vos femmes,  
Se livrant à la gehenne, aux enfers et aux flammes ?*

*Si la prospérité dont le meschant jouit  
 Vous trompe et vous esmeut, vostre sein s'esblouit,  
 Comme l'œil d'un enfant qui, en la tragedie,  
 Voit un coquin pour roy : cet enfant porte envie  
 Aux habitz empruntez que, de peur de souiller,  
 Mesme à la catastrophe il faudra despouiller.  
 Ce meschant de qui l'heur à ton dueil tu compare  
 N'est pas en liberté, c'est qu'il court et s'esgare :  
 Car si tost qu'il pecha en ce temps, en ce lieu,  
 Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu :  
 Cette prison le suit quoy qu'il court à la chasse,  
 Quoy que mille païs comme un Caïn il trasse,  
 Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers,  
 Sa conscience n'est sans cordes et sans fers :  
 Il ne faut esgaller à l'éternelle peine  
 Et aux souspirs sans fin un poinct de courte haleine.  
 Vous regardez la terre et vous laissez le ciel !  
 Vous succez le poiçon et vous crachez le miel !  
 Vostre corps est entier et l'ame est entamée !  
 Vous sautez dans le feu, esquivans la fumée !  
 Hâissez les meschants, l'exil vous sera doux :  
 Vous estes bannis d'eux, bannissez-les de vous :  
 Joyeux que de l'idolle encor ils vous bannissent,  
 Des sourcils des tyrans qu'en menace ils herissent,  
 De leurs pièges, aguets, rużes et trahisons  
 De leur devoir la vie ; et puis de leurs prisons,  
 Vous estes enferrez, ce qui plus vous consolle,  
 L'ame, le plus de vous, où elle veut s'envolle.  
 S'ils vous ostent vos yeux, vos esprits verront Dieu :  
 Vostre langue s'en va, le cœur parle en son lieu :  
 L'œil meure sans avoir eu peur de la mort blesme,  
 La langue soit couppée avant qu'elle blaspheme.*

*Or, si d'exquises morts les rares cruautéz.*  
*Si tourments sur tourments à vós yeux présentez*  
*Vous troublent, c'est tout un. Quel front, quel esquipage*  
*Rend à la laide mort encor plus laid visage ?*  
*Qui mesprise la mort, que luy fera de tort*  
*Le regard asseuré des outils de la mort ?*  
*L'ame, des yeux du ciel, voit au ciel l'invisible,*  
*Le mal horrible au corps ne luy est pas horrible ;*  
*Les ongles de la mort n'apporteront que jeu*  
*A qui se souviendra de ce qu'elle oste peu :*  
*Un catterre nous peut ravir chose pareille ;*  
*Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille ;*  
*Vostre humeur corrompüe, un petit vent mauvais,*  
*Une veine piquée, ont de pareils effects.*  
*Et ce fascheux apprest pour qui le poil nous dresse,*  
*C'est ce qu'à pas contez traîne à soy la vieillesse :*  
*L'assassin condamné à souffrir seulement*  
*Sur chaque membre un coup, pour souffrir longuement,*  
*Demande le cinquiesme à l'estomach, et pense*  
*Par ce coup plus mortel addoucir la sentence.*  
*La mort à petit feu est bien autre douleur*  
*Qu'un prompt embrasement ; et c'est une faveur*  
*Quand pour faire bien tost l'ame du corps dissoudre*  
*On met sous le menton du patient la poudre :*  
*Les severes prevosts, choisissans les tourments,*  
*Tiennent les courts plus doux, et plus durs les plus lents,*  
*Et quand la mort à nous d'un brave coup se joüe,*  
*Nous desirons languir long-temps sur nostre roüe.*  
*Le sang de l'homme est peu, son mespris est beaucoup :*  
*Qui le mesprisera pourra voir tout à coup*  
*Les canons, la fumée et les fronts des batailles :*  
*Ou mieux les fers, les feux, les couteaux, les tenailles.*

*La roüe et les cordeaux ; cettuy-là pourra voir  
Le precipice bas dans lequel il doit cheoir,  
Mespriser la montagne, et de libre secousse,  
En regardant en haut, sauter quand on le pousse.*

*Nos freres bien instruiets ont l'appel refusé,  
Et Le Brun, Dauphinois, doctement advisé,  
Quand il eut sa sentence avec plaisir ouïe,  
Respondit qu'on l'avoit condamné à la vie.*

*« Tien ton ame en tes mains : tout ce que les tyrans  
Preennent n'est point la chose, ains seulement le temps :  
Que le nom de la mort autrement effroyable,  
Bien conneu, bien pesé, nous devienne agreable.  
Heureux qui la connoist ! Or il faut qu'en ce lieu,  
Plein de contentement, je donne gloire à Dieu.*

*« O Dieu ! quand tu voudras cette charongne prendre,  
Par le fer à morceau ou par le feu en cendre,  
Dispose, ô Eternel ; il n'y a nul tombeau  
Qui à l'œil et au cœur ne soit beau s'il t'est beau. »*

*Il faisoit ces leçons, quand le geolier l'appelle  
Pour recevoir sentence en la noire chappelle :  
L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau ;  
Ses yeux devindrent feu, ceux des autres de l'eau :  
Lors, serenant son front, et le teinct de sa face,  
Il rit à ses amis, pour adieu les embrasse,  
Et à peu de loisir, redoubloit ce propos :*

*« Amis, vous me voiez sur le seuil du repos :  
Ne pleurez pas mon heur : car la mort inhumaine,  
A qui vaincre la sçait ne tient plus rang de peine :  
La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoi.  
Or je voy qu'il est temps d'aller prouver par moy  
Le propos de ma bouche. Il est temps que je treuve  
En ce corps bien-heureux la pratique et l'espreuve. »*

*Il vouloit dire plus ; l'huissier le pressa tant  
Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.*

*Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise  
L'honorable regard et la vieillesse grise  
De son pere et son oncle à un posteau liez.  
Alors premierement les sens furent ploiez :  
L'œil si gay laisse en bas tomber sa triste veüe,  
L'ame tendre s'esmeut, encore non esmeüe :  
Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté,  
Quand le pere, rempli de mesme gravité  
Qu'il eut en un conseil, d'une voix grosse et grave  
Fit à son filz pleurant cette harangue brave :*  
« *C'est donc en pleurs amers que j'y-ray au tombeau,  
Mon filz, mon cher espoir, mais plus cruel bourreau  
De ton pere affligé : car la mort pasle et blesme  
Ne brise point mon cœur, comme tu fais toy-mesme :  
Regretteray-je donc le soing de te nourrir ?  
N'as-tu peu bien vivant apprendre à bien mourir ?* »

*L'enfant rompt ces propos : « Seulement mes entrailles  
Vous ont senti, dit-il, et les rudes batailles  
De la prochaine mort n'ont point espouventé  
L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.  
Mon amour est esmeu, l'ame n'est pas esmeüe ;  
Le sang, non pas le sens, se trouble à vostre veüe :  
Vostre blanche vieillesse a tiré de mes yeux  
De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux :  
Feux pour brusler les feux que l'homme nous appreste,  
Que puissé-je trois fois pour l'un' et l'autre teste  
De vous et de mon oncle, et plus jeune et plus fort,  
Aller faire mourir la mort avec ma mort ! »*

— « *Donc, dit l'autre vieillard, o que ta force est molle,  
O Mort, à ceux que Dieu entre tes bras consolle!*



*Mon neveu, ne plain pas tes peres perissans :*  
*Ils ne perissent pas. Ces cheveux blanchissans,*  
*Ces vieilles mains ainsy en malfaicteurs liées*  
*Sont de la fin des bons à leurs fins honorées :*  
*Nul grade, nul estat ne nous leve si haut*  
*Que donner gloire à Dieu au haut d'un eschaffaut. »*  
 — « *Mourons, peres, mourons, ce dit l'enfant à l'heure. »*  
*L'homme est si inconstant à changer de demeure,*  
*La nouveauté luy plaist, et quand il est au lieu*  
*Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,*  
*L'homme commun se plaint de pareille parolle :*  
*Ils consolent leur filz et leur filz les consolle.*

*Voicy entrer l'amas des sophistes docteurs,*  
*Qui au front endurey s'aprochent seducteurs,*  
*Pour vaincre d'arguments les pretieuses ames*  
*Que la raison celeste a mené dans les flames.*  
*Mais l'esprit tout de feu du brave et docte enfant*  
*Voloit dessus l'erreur d'un sçavoir triomphant,*  
*Et malgré leurs discours, leurs fuittes et leurs ruzes,*  
*Il laissoit les caphards sans mot et sans excuses.*  
*La mort n'appelloit point ce bel entendement*  
*A regarder son front, mais sur chaque argument*  
*Prompt, aigu, advisé, sans doute et sans refuge,*  
*En les rendant transis, il eut grace de juge.*  
*A la fin du combat ces deux Eleazards*  
*Sur l'enfant à genoux couchant leurs chefs vieillards,*  
*Sortirent les premiers du monde et des miseres,*  
*Et leur filz en chantant courut après ses peres.*

*O cœurs, mourants à vie indomptez et vainqueurs,*  
*O combien vostre mort fit revivre de cœurs!*

*Nostre grand Beroalde a veu, docte Gastine,*  
*Avant mourir, ces traicts fruits de sa discipline.*

*Ton privé'compagnon d'escolles et de jeux  
L'escrit : le fasse Dieu ton compagnon de feux.*

*O bien-heureux celuy qui, quand l'homme le tûe,  
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa veüe :  
Qui monstre les thresors, et graces de son Dieu.  
Qui butine en mourant tant d'esprits au millieu  
Des spectateurs esleus : telle mort est suivie  
Presque tousjours du gain de mainte belle vie;  
Mais les martyrs ont eu moins de contentement,  
De qui la laide nuict cache le beau tourment.  
Non que l'ambition y soit quelque salaire :  
Le salaire est en Dieu à qui la nuict est claire,  
Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert  
A gagner, en mourant, la brebis qui se perd.*

*Je ne t'oublieray pas, ô ame bien-heureuse,  
Je tireray ton nom de la nuict tenebreuse,  
Ton martyre secret, ton exemple caché  
Sera par mes escrits des ombres arraché.  
Du berceau, du tombeau, je releve une fille.  
De qui je ne diray le nom ni la famille :  
Le pere encor vivant, plein de graces de Dieu,  
En païs estrangier lira en quelque lieu  
Quelle fut cette mort dont il forma la vie.  
Ce pere avoit tiré de la grand' bouscherie  
Sa fidelle moitié d'une tremblante main.  
Et un de leurs enfans, qui luy pendoit au sein :  
Deux filles, qui cuidoient que le nœud de la race  
Au sein de leurs parents trouveroit quelque place.  
Se vont jeter aux bras de ceux de qui le sang  
De la tendre pitié devoit brusler le flanc.  
Ces parents, mais bourreaux, par leurs douces parolles,  
Par menaces après, contraignoient aux idolles*

Ces cœurs voiez à Dieu, puis l'aveugle courroux  
Des inutiles mots les fit courir aux coups.  
Par trente jours entiers ces filles deschirées  
De verges et fers chauds demeurent assurees :  
La nuit on les espie, et leurs sanglantes mains  
Joinctes tendoient au ciel: ces proches inhumains  
Dessus ces tendres corps impiteux s'endurcirent,  
Si que hors de l'espoir de les vaincre ils sortirent.  
En plus noire mi-nuit, ils les jettent dehors,  
La plus jeune, n'ayant place entiere en son corps,  
Est prise de la fiebvre, et tombe à demi morte,  
Sans poulx, sans mouvement, sur le seuil d'une porte ;  
L'autre s'enfuit d'effroy, et ne peut ce discours  
Poursuivre plus avant le succès de ses jours.  
Le jour estant levé, le peuple esmeu advise  
Cet enfant que les coups et que le sang desguise,  
Inconneu, pour autant qu'en la nuit elle avoit  
Fuy de son logis plus loing qu'elle pouvoit.  
On porte à l'hospital cette ame esvanouye,  
Mais si tost qu'elle eut pris la parole et la vie,  
Elle prie en son lict : « O Dieu, double ma foy,  
C'est par les maux aussy que les tiens vont à toy :  
Je ne t'oublieray point, mais, mon Dieu, fay en sorte  
Qu'à la force du mal je devienne plus forte. »  
Ce mot donna soupçon : on pense incontinent  
Que les esprits d'erreur n'alloient pas enseignant  
Les enfans de neufs ans, pour, des chansons si belles,  
Donner gloire au grand Dieu, au sortir des mamelles.  
Jesus-Christ, vray berger, sçait ainsy faire choix  
Ce ses tendres brebis, et les marque à la voix.  
Au bout de quelques mois des-jà la maladie  
Eut pitié de l'enfant, et luy laissoit la vie :

*La fiebvre s'enfuit, et le dard de la mort  
 Laisse ce corps si tendre avec un cœur si fort.  
 L'aveugle cruauté enflamma, au contraire,  
 A commettre la mort que la mort n'a peu faire :  
 Les gardes d'hospital, qui un temps par prescheurs,  
 Par propos importuns d'impiteux seducteurs,  
 Par menaces après, par picquantes injures  
 S'essaierent plonger cette ame en leurs ordures.  
 L'enfant aux seducteurs disoit quelques raisons,  
 Contre les menaçans se targuoit d'oraisons,  
 Et comme ses tourments changioient de leur maniere,  
 D'elle mesme elle avoit quelque propre priere.  
 Pour dernier instrument, ils osterent le pain,  
 La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,  
 En ses plus tendres ans, l'attirer ou contraindre.  
 Il fut plus malaisé la forcer que l'esteindre :  
 La vie et non l'envie ils presserent si fort  
 Qu'elle donne en trois jours les signes de la mort.  
 Cet enfant, non enfant, mais ame des-jà sainte,  
 De quelque beau discours, dé quelque belle plainte,  
 Estonnoit tous les jours, et n'amollissoit pas  
 Les vilains instruments d'un languissant trespas.  
 Il avint que ses mains encores deschirées  
 Receloient quelque sang aux playes demeurees :  
 A l'effort de la mort sa main gauche saigna,  
 Entiere dans son sang innocent se baigna :  
 En l'air elle haussa cette main desgouttante,  
 Et pour dernière voix elle dit, gemissante :  
 « O Dieu, pren moy la main, pren-la, Dieu secourant,  
 Soustien-moy, conduy-moy au petit demurant  
 De mes maux achevez : il ne faut plus qu'une heure  
 Pour faire qu'en ton sein à mon ayse je meure,*

*Et que je meure en toy comme en toy j'ay vescu.  
 Le mal gaigne le corps, prens l'esprit invaincu. »  
 Sa parole affoiblit, à peine elle profere  
 Les noms demi-sonnez de sa sœur et sa mere,  
 D'un visage plus gay elle tourna les yeux  
 Vers le ciel de son lict, les plante dans les Cieux,  
 Puis à petits souspirs, l'ame vive s'avance  
 Et après les regards et après l'esperance.  
 Dieu ne refusa point la main de cet enfant,  
 Son œil vid l'œil mourant, le baisa triomphant,  
 Sa main luy prit la main, et sa derniere haleïne  
 Fuma au sein de Dieu qui, present à sa peine,  
 Luy soustint le menton, l'esveilla de sa voix;  
 Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts  
 La bouche de loüange, achevant sa priere,  
 Baissant des mesmes doigts pour la fin la paupiere :  
 L'air tonna, le ciel plut, les simples elements  
 Sentirent à ce coup tourment de ces tourments.*

*O François desreiglez, où logent vos polices,  
 Puis que vos hospitaux servent à tels offices?  
 Que feront vos bourdeaux et vos brelans pilleurs,  
 La forest, le rocher, la caverne aux voleurs?*

*Mais quoy? des saints tesmoins la constance affermie  
 Avoit lassé les poingts de la gent ennemie,  
 Noyé l'ardeur des feux, seiché le cours des eaux,  
 Eמושé tous les fers, usé tous les cordeaux,  
 Quand des autels de Dieu l'inextinguible zelle  
 Mit au feu l'estomach de maint et maint fidelle,  
 Sur tout de trois Anglois qui, en se complaignant  
 Que des affections le grand feu s'esteignant,  
 Avec luy s'estouffoit l'autre flamme ravie,  
 Qui est l'ame de l'ame et l'esprit de la vie.*

*Ces grands cœurs ne voulants que l'ennemy rusé  
 Par un siecle de guerre eut, plus fin, desguisé  
 En des combats de fer le combat de l'Eglise,  
 Poussez du doigt de Dieu, ils firent entreprise  
 D'aller encor livrer un assaut hazardeux  
 Dans le nid de Sathan : mais de ces trois, les deux  
 Prescherent en secret, et la ruse ennemie  
 En secret estouffa leur martyre et leur vie.  
 Le tiers, après avoir essayé par le bruit  
 A cueillir sur leur cendre encore quelque fruit,  
 Rendit son coup public et publicque sa peine.*

*Humains qui prononcez une sentence humaine  
 Contre cette action, nommant temerité  
 Ce que le Ciel depart de magnanimité,  
 Vous dictes que ce fut un effort de manie  
 De porter de si loing le thresor de sa vie,  
 Aller jusques dans Rome, et aux yeux des Romains  
 Attacher l'Antechrist, luy arracher des mains  
 L'idolle consacrée, aux pieds l'aïant foulée,  
 Consacrer à son Dieu son ame consolée :  
 Vous qui, sans passion, jugez les passions,  
 Dont l'esprit tout de feu esprend nos motions,  
 Lians le doigt de Dieu aux principes ethiques,  
 Les tesmoignages saints ne sont pas politicques  
 Assez à vostre gré : vous ne connoissez point  
 Combien peut l'Esprit saint, quand les esprits il poinct.  
 Que blasmez-vous icy ? l'entreprise boiillante,  
 Le progrez sans changer, ou la fin triomphante ?  
 Est-ce entreprendre mal d'aller annoncer Dieu  
 Du grand siege d'erreur au superbe millieu ?  
 Est-ce mal avancé la chose encommencée  
 De changer cinq cents lieux sans changer de pensée ?*

*Est-ce mal achever de piller tant de cœurs  
Dedans les seins tremblants des pasles spectateurs?  
Nous avons veu les fruicts et ceux que cette escole  
Fit, en Rome, quitter et Rome et son idole.  
Ouy, mais c'est desespoir, avoir la liberté  
En ses mains et choisir une captivité.*

*Les trois enfants vivoient libres et à leur ayse :  
Mais l'aise leur fut moins douce que la fournaise.  
On refusoit la mort à ces premiers chrestiens  
Qui recherchoient la mort sans fers et sans liens :  
Paul, mis en liberté d'un coup du ciel, refuse  
La douce liberté. Qui est-ce qui l'accuse ?  
Apprenez, cœurs transis, esprits lents, juges froids,  
A prendre loy d'enhaut, non y donner des loix :  
Admirez le secret que l'on ne peut comprendre :  
En loüant Dieu, jettez des fleurs sur cette cendre.*

*Ce tesmoing endura du peuple esmeu les coups,  
Il fut laissé pour mort. non esmeu de courroux,  
Et puis voyant chercher des peines plus subtiles,  
Et rengreger sa peine, il dit : « Cherchez, Perilles :  
Cherchez quelques tourments longs et ingenieux,  
Le coup de l'Eternel n'en paroistra que mieux :  
Mon ame, contre qui la mort n'est gueres forte,  
Aime à la mettre bas de quelque brave sorte. »  
Sur un asne on le lie, et six torches en feu  
Le vont de rüe en rüe asseichant peu à peu.  
On brusle tout premier et sa bouche et sa langue :  
A un des boutte-feux il fit cette harangue :  
« Tu n'auras pas l'esprit : Qui l'a, chetif, appris  
Que Dieu n'entendra point les voix de nos esprits ? »  
Les flambeaux traversoient les deux joües rosties  
Qu'on entendit : Seigneur, pardonne à leurs follies :*

*Ils bruslent son visage, ils luy crevent les yeux,  
 Pour chasser la pitié en le monstrant hideux :  
 Le peuple s'y trompoit, mais le Ciel de sa place  
 Ne contempla jamais une plus claire face :  
 Jamais le paradis n'a ouvert ses thresors  
 Plus riant à esprit separé de son corps :  
 Christ luy donna sa marque, et le voulut faire estre  
 Imitateur privé des honneurs de son maistre,  
 Monté dessus l'asnon, pour entrer tout en paix  
 Dans la Hierusalem permanente à jamais.*

*Ouy, le ciel arrousa ces graines espandiës,  
 Les cendres que fouloit Rome parmy ses riës :  
 Tesmoing ce blanc vieillard que trois ans de prisons  
 Avoient mis par delà le roolle des grisons :  
 Qui à ondes couvroit de neiges sans froidure  
 Les deux bras de cheveux, de barbe la ceinture.  
 Ce cygne fut tiré de son obscur estuy  
 Pour gagner par l'effroy ce que ne peut l'ennuy :  
 De près il vit briser si douloureuse vie,  
 Et tout au lieu de peur anima son envie :  
 Le docte confesseur qui au feu l'assista,  
 Changé, le lendemain, en chaire presenta  
 Sa vie au mesme feu, maintenant l'innocence  
 De son vieillard client : la paisible assistance  
 Sans murmure escouta les nouvelles raisons,  
 Apprit de son prescheur comment, dans les prisons,  
 Celuy qui eut de solde un escu par journée  
 Avoit entre les fers sa despence ordonnée,  
 Vivant d'un sol de pain : ainsy le prisonnier  
 En un pauvre crotton le fit riche ausmonnier.  
 Ce peuple pour ouïr ces choses eut oreilles,  
 Mais n'eut pour l'accuser de langue. Les merveilles*



*De Dieu font quelquesfois en la constante mort  
Ou en la liberté quelque fois leur effort.*

*De mesme escolle vint, après un peu d'espace,  
Le Maigre, capucin : cestuy-cy en la face  
Du pape non clement, l'appella ante-Christ,  
Faisant de vive voix ce qu'autre par escrit.  
Il avoit recherché dedans le cloistre immonde  
La separation des ordures du monde;  
Mais y aiant trouvé du monde les retraicts,  
Quarante jours entiers il desploia les traicts.  
En la chaire d'erreur, de la verité pure,  
La robe de mensonge estant sa couverture.  
Un sien juge choisyr, par luy jugé, appris  
Et depuis fugitif, nous donna dans Paris  
La suite de ces morts, à esclorre des vies,  
Pour l'honneur des Anglois contre les calomnies :  
Mais il se ravissoit sur ce qu'avoit presché  
L'esprit sans corps, par qui le corps bruslé, seiché,  
N'estoit plus sa maison, mais quelque tendre voile,  
Comme un guerrier parfaict, campant dessoubs la toile.  
Qu'on menace de feu ces corps des-jà brisés :  
O combien sont ces feux par ceux-là mesprisez !  
Ceux-là battent au champ, ces ames militantes  
Pour aller au combat mettent le feu aux tentes.*

*Le printemps de l'Eglise et l'esté sont passez,  
Si sereç-vous par moy, verds boutons, amassez ;  
Encor esclorreç-vous, fleurs si franches, si vives,  
Bien que vous paroissiez dernieres et tardives :  
On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,  
Sans vous voir et flairer au celeste pourpris ;  
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.  
Vous avez esjoui l'automne de l'Eglise :*

*Les grands feux de la chienne oubloient à bruster,  
 Le froid du scorpion rendoit plus calme l'air,  
 Cest air doux qui tout autre en malices excède  
 Ne fit tiedes vos cœurs en une saison tiede.  
 Ce fut lors que l'on vid les lions embrazer  
 Et chasser, barriquez, leur Nebucadnezer,  
 Qui à son vieil Bernard remonstra sa contrainte  
 De l'exposer au feu si mieux n'aimoit par feinte  
 S'accommoder au temps : le vieillard chevelu  
 Respond : « Sire, j'estois en tout temps resolu  
 D'exposer sans regret la fin de mes années.  
 Et ores les voiant en un temps terminées  
 Où mon grand Roi a dit : Je suis contrainct, ces voix  
 M'osteroient de mourir le deuil si j'en avois.  
 Or vous et tous ceux-là qui vous ont peu contraindre  
 Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre,  
 Puis que je sçay mourir. » La France avoit mestier  
 Que ce potier fust roy, que ce roy just potier.  
 De cet esprit royal la bravade gentille  
 Mit en fiebvre Henry. De ce temps, la Bastille  
 N'emprisonnoit que grands, mais à Bernard il faut  
 Une grande prison et un grand eschaffaut.  
 Vous eustes ce vieillard compagnon en vos peines,  
 Compagnon de liens, ames parisiennes.  
 On vous offrit la vie aux despens de l'honneur :  
 Mais vostre honneur marcha soubs celui du Seigneur  
 Au triomphe immortel, quand du tyran la peine  
 Plustot que son amour vous fit choisir la haine.  
 Nature s'emploiant sur cette extremité  
 En ce jour vous para d'angelicque beauté :  
 Et pource qu'elle avoit en son sein préparées  
 Des graces pour vous rendre en vos jours honorées,*

*Prodigue, elle versa en un pour ses enfans*  
*Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans.*  
*Ainsy le beau soleil monstre un plus beau visage,*  
*Faisant un soudre clair sous l'espais du nuage,*  
*Et se faict par regrets, et par desirs aimer,*  
*Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.*  
*On dit du pelerin, quand de son licit il bouge,*  
*Qu'il veut le matin blanc, et avoir le soir rouge.*  
*Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc :*  
*Vostre coucher heureux rougit en vostre sang.*  
*Beautez, vous advanciez d'où retournoit Moïse*  
*Quand sa face parut si claire et si exquise.*  
*D'entre les couronnez, le premier couronné*  
*De tels raions se vid le front environné.*  
*Tel, en voyant le ciel, fut veu ce grand Estienne,*  
*Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.*  
*O astres bien-heureux, qui rendez à nostre œil*  
*Ses mirouers et rayons, lunes du grand soleil!*

*Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment dix mil' ames*  
*Rire à sa verité, en despitant les flammes :*  
*Les uns qui, tout chenus d'ans et de sainteté,*  
*Mouroient blancs de la teste et de la pieté;*  
*Les autres, mesprisans au plus fort de leur aage*  
*L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage*  
*A leurs virilitez; et les petis enfans,*  
*De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,*  
*Donnoient gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles*  
*S'en couraient à la mort au sortir des mamelles,*  
*Quelques uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut*  
*Le salut impossible, et d'autres qu'il esleut,*  
*Pour prouver par la mort, constamment recherchée,*  
*La docte verité comme ils l'avoient preschée.*

Mais beaucoup plus à plain qu'aux doctes et aux grands,  
 Sur les pauvres abjects saintement ignorants  
 Parut sa grand' bonté, quand les braves courages  
 Que Dieu voulut tirer des fanges des villages  
 Vindrent faire rougir devant les yeux des roys  
 La folle vanité, l'esprit donna des voix  
 Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,  
 Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,  
 Ne les fit que l'organe à prononcer les mots  
 Qui des docteurs du monde effaçoient les propos.  
 Des inventeurs subtils les peines plus cruelles  
 N'ont attendri le sein des simples damoiselles :  
 Leurs membres delicats ont souffert, en maint lieu,  
 Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu :  
 Du Tout-Puissant la force au cœur mesme des femmes  
 Donna vaincre la mort et combattre les flammes :  
 Les cordes des geoliers deviennent leurs carquans,  
 Les chaines des posteaux leurs mignards jaserans :  
 Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs delices,  
 Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.

Quand la guerre, la peste et la faim s'approchoient,  
 Les trompettes d'enfer plus eschauffez preschoient  
 Les armes, les fagots. et, pour appaiser l'ire  
 Du ciel, on presentoit un fidelle au martyre.  
 « Nous serions, disoient-ils, paisibles, saouls et sains.  
 Si ces meschans vouloient faire priere aux saints. »  
 Vous eussiez dit plus vray, langues fausses et folles,  
 En disant : ce mal vient de servir aux idolles :  
 Parfaicts imitateurs des abusez païens,  
 Appaisez-vous le Ciel par si tristes moiens ?  
 Vous deschirez encor et les noms et les vies  
 Des inhumanitez et mesmes calomnies

Que Rome la payenne infidelle inventa,  
 Lors que le filz de Dieu sa banniere y planta.  
 Nous sommes des premiers images veritables :  
 Imprudents, vous prenez des Nerons les vocables.  
 Encontre ces chrestiens, tout s'esmeut par un bruit  
 Qu'ils mangeoient les enfans, qu'ils s'assembloient la nuict  
 Pour tuer la chandelle et faire des meslanges  
 D'inceste, d'adultere, et des crimes estranges.  
 Ils voioient tous les jours ces chrestiens accusez  
 Ne chercher que l'horreur des grands feux embrazez,  
 Et Ciprian disoit : « Les personnes charnelles  
 Qui aiment leurs plaisirs cherchent-ils des fins telles ?  
 Comment pourroit la mort loger dans les desirs  
 De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs ? »  
 Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive  
 Nous portons dans le front l'Eglise primitive.

O bien-heureux esprits qui, en changeans de lieu,  
 Changez la guerre en paix, et qui aux yeux de Dieu  
 Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense  
 N'a le vouloir borné non plus que la puissance !  
 Ce Dieu là vous a veus et n'a aimé des cieus  
 L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux  
 Et sa force de vous : cette constance extresme  
 Qui vous a faict tuer l'enfer et la mort blesme,  
 Qui a faict les petits resister aux plus grands,  
 Qui a faict les bergers vainqueurs sur les tyrans,  
 Vient de Dieu, qui, present au milieu de vos flammes,  
 Fit mespriser les corps pour delivrer les ames.  
 Ainsy, en ces combats, ce grand chef souverain  
 Commande de la voix et combat de la main :  
 Il marche au rang des siens ; nul champion en peine  
 N'est sans la main de Dieu qui par la main le meine.

Quand Dieu eut tournoyé la terre tout en feu  
 Contre sa verité, et après qu'il eût veu  
 La souffrance des siens, au contraire il advise  
 Ceux qui tiennent le lieu et le nom de l'Eglise  
 Yvres de sang, de vin, qui, enfléz au milieu  
 Du monde et des malheurs, blasphement contre Dieu :  
 Presidans sur le fer, commandent à la guerre :  
 Possedans les grandeurs, les honneurs de la terre,  
 Portoient la croix en l'or et non pas en leurs cœurs,  
 N'estoient persectez, mais bien persecteurs :  
 Au conseil des tyrans ils eslevoient leurs crestes,  
 Signoient et refusoient des peuples les requestes :  
 Jugeoient et partageoient, en grondans comme chiens,  
 Des pauvres de l'Eglise et les droicts et les biens.  
 Sel sans saveur, bois verd qui sans feu rend fumée,  
 Nuage sans liqueur, abondance affamée,  
 Comme l'arbre enterré au dessus du nombril,  
 Offusqué par sa graisse et par elle steril :  
 D'ailleurs, leurs fautes sont descouvertes et nües :  
 Dieu les vid à travers leurs feuilles mal cousües,  
 Se disans conseillers, desquels l'ordre et le rang  
 Ne permet de tiier et de juger au sang :  
 Ceux là changeans de nom et ne changeants d'office,  
 Aprés solliciteurs, non juges des supplices,  
 Furent trouvez sortants des jeux et des festins  
 Ronfler aux seins enflés de leurs pasles putains.

Dieu voulut en voir plus, mais de regret et d'ire  
 Tout son sang escuma : il fuit, il se retire.  
 Met ses mains au devant de ses yeux en courroux.  
 Le Tout-Puissant ne peut resider entre nous :  
 Sa barbe et ses cheveux de fureur herisserent.  
 Les sourcils de son front en rides s'enfoncerent.

*Ses yeux changez en feu jetterent pleurs amers,  
Son sein enflé de vent vomissoit des esclairs.*

*Il se repentit donc d'avoir forme la terre :  
Tantost il prit au poing une masse de guerre,  
Une boeste de peste, et de famine un vent ;  
Il veut mesler la mer et l'air en un moment,  
Pour faire encor un coup, en une arche reclose,  
L'eslection des siens : il pense, il se propose  
Son alliance sainte : il veut garder sa foy  
A ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un roy  
Tel que les tyranneaux qui remparent leur vie  
De glaives, de poisons et de la perfidie :  
Il tient encor serrez les maux, les eaux, les feux,  
Et pour laisser combler le vice au vicieux,  
Souffrit et n'aima pas, permit et ne fut cause  
Du reste de nos maux : puis d'une longue pause,  
Pensant profondement, courba son chef dolent,  
Finit un dur penser d'un sanglot violent :  
Il croiça ses deux bras, vers le Ciel les releve :  
Son cœur ne peut plus faire avec le monde treve :  
Lors d'un pied depité refrappant par sept fois  
La poudre, il fit venir quatre vents sous les loix  
D'un chariot volant, puis sans ouvrir sa veüe  
Il sauta de la terre en l'obscur de la nüe :  
La terre se noircit d'espais aveuglement,  
Et le ciel rayonna d'heureux contentement.*









## LIVRE CINQUIÈME

---

### LES FERS

**D**IEU retira ses yeux de la terre ennemie :  
La justice et la foy, la lumière et la vie  
S'envolèrent au Ciel : des tenebres l'espais  
Jouissoit de la terre et des hommes en paix.

Comme un roy justicier quelquefois abandonne  
La royalle cité, siege de sa couronne,  
Pour, en faisant le tour de son royaume entier,  
Voir si ses vices-rois exercent leur mestier,  
Aux lieux plus eslogez refrener la licence  
Que les peuples mutins prenent en son absence :  
Puis, ayant poursuivy sa visite et son tour,  
S'en reva désiré en son premier sejour.  
Son Parlement, sa Cour, son Paris ordinaire  
A son heureux retour ne savent quelle chere

*Ne quels gèstes mouvoir, pour au roy tesmoigner  
 Que tout plaisir voulut avec luy s'eslongner,  
 Tout plaisir retourner au retour de sa face.  
 Ainsy (sans definir de l'Eternel la place,  
 Mais comme il est permis aux tesmoignages sains)  
 Comprendre le celeste aux termes des humains)  
 Ce grand Roy de tous rois, ce Prince de tous princes,  
 Lassé de visiter ses rebelles provinces,  
 Se rassit en son throsne, et d'honneur couronné  
 Fit au peuple du Ciel voir son chef rayonné.  
 Les celestes bourgeois, affamez de sa gloire,  
 Volent par millions à ce palais d'yvoire :  
 Les habitants du Ciel comparurent à l'œil  
 Du grand soleil du monde et de ce beau soleil :  
 Les Seraphins ravis le contemploient à veüe,  
 Les Cherubins couverts (ainsy que d'une nië)  
 L'adoroient sous un voile : un chacun en son lieu,  
 Extatic, reluisoit de la face de Dieu ;  
 Cet amas bien-heureux mesloit de sa presence  
 Clarté dessus clarté, puissance sur puissance :  
 Le haut pouvoir de Dieu sur tout pouvoir estoit,  
 Et son throsne eslevé sur les throsnes montoit.*

*Parmy les purs esprits survint l'esprit inmonde,  
 Quand Satan, halletant d'avoir tourné le monde,  
 Se glissa dans la presse : aussy tost l'œil divin  
 De tant d'esprits benits tria l'esprit malin.  
 Il n'esbloüit de Dieu la clarté singuliere  
 Quoy qu'il fust desguisé en ange de lumiere :  
 Car sa face estoit belle, et ses yeux clairs et beaux,  
 Leur fureur addoucie ; il desguisoit ses peaux  
 D'un voile pur et blanc de robes reluisantes :  
 De ses reins retroussez les penne blanchissantes*

Et les aisles croissoient sur l'eschine en repos :  
 Ainsy que ses habits il farda ses propos,  
 Et composoit encor sa contenance douce  
 Quand Dieu l'empongne au bras, le tire, se courouce,  
 Le separe de tous et l'interroque ainsy :  
 « D'où viens-tu, faux Satan ? que viens-tu faire icy ? »  
 Lors le trompeur trompé d'asseuré devint blesme,  
 L'enchanteur se trouva desenchanté luy-mesme,  
 Son front se seillonna, ses cheveux herissez,  
 Ses yeux flambants dessoubs les sourcils refroncés,  
 Le crespé blanchissant qui les cheveux luy cœuvre  
 Se change en mesme peau que porte la couleuvre  
 Qu'on appelle coëffée, ou bien en telle peau  
 Que le serpent mué despoüille au temps nouveau.  
 La bouche devint pasle ; un changement estrange  
 Luy donna front du diable et osta celui d'ange.  
 L'ordure le flestrit, tout au long se respand,  
 La teste se descoëffe et se change en serpent :  
 Le pennache luisant et les plumes si belles  
 Dont il contrefaisoit les angelicques ailes,  
 Tout ce blanc se ternit, ces aisles, peu à peu  
 Noires, se vont tachant de cent marques de feu,  
 En dragon affricain ; lors sa peau mouchettée :  
 Comme un ventre d'aspic se trouve marquettée :  
 Il tomba sur la route, où son corps s'allongeant,  
 De diverses couleurs et venin se changeant,  
 Le ventre jaunissant et noirastre la queüe,  
 Pour un ange trompeur mit un serpent en veüe.  
 La parolle luy faut, le front de l'effronté  
 Ne pouvoit supporter la saincte majesté.  
 Qui a veu quelque fois prendre un coupeur de bourse  
 Son œuvre dans ses mains, qui ne peut à la course

*Se sauver, desguiser ou nier son forfait ?  
 Satan n'a plus les tours desquels il se deffaict :  
 S'il fuit, le doigt de Dieu par tout le monde vole :  
 S'il ment, Dieu juge tout et connoist sa parole.  
 Le criminel pressé, repressé plusieurs fois,  
 Tout enroüé trouva l'usage de la voix,  
 Et respond en tremblant : « Je viens de voir la terre,  
 La visiter, la ceindre et y faire la guerre :  
 Tromper, tenter, ravir, tacher à decevoir  
 Le riche en ses plaisirs, le pauvre au desespoir :  
 Je viens de redresser emprise sur emprise,  
 Les fers après les feux encontre ton Eglise :  
 Je viens des noirs cachots, tristes d'obscurité,  
 Piper les foibles cœurs du nom de liberté,  
 Fasciner le vulgaire en estranges merveilles,  
 Assieger de grandeurs des plus grands les oreilles,  
 Peindre aux cœurs amoureux le lustre des beautez,  
 Aux cruels par mes feux doubler les cruautez,  
 Appaster (sans saouler) le vicieux du vice,  
 D'honneurs l'ambition, de presents l'avarice.*

— *Pourtant (dit l'Eternel), si tu as esprouvé  
 La constance des miens, Satan, tu as trouvé  
 Toute confusion sur ton visage blesme,  
 Quand mes saints champions, en tüant la mort mesme,  
 Des cœurs plus abrutis arrachent les soupirs :  
 Tu as grincé les dents en voiant ces martyrs  
 Te destruire la chair, le monde et ses puissances  
 Et les tableaux hideux de leurs noires offences  
 Que tu leur affrontois ; et quand je t'ay permis  
 De les livrer aux mains de leurs durs ennemis,  
 La peine et la douleur sur leur chair augmentée  
 A veu le corps destruit, non l'ame espouventée. »*

Le calomniateur répondit : « Je sçay bien  
 Qu'à un vivre facheux la mort est moins que rien :  
 Ces cerveaux à qui l'heur et le plaisir tu ostes,  
 Seichez par la vapeur qui sort des fausses costes,  
 S'affligent de terreurs, font en soy des prisons  
 Qui ferment le guichet aux humaines raisons.  
 Ils sont chassez par tout et si las de leur fuite  
 Qu'au repos des crottons la peine les invite :  
 On leur oste les biens, ils sont pressez de faim,  
 Ils ayment la prison qui leur donne du pain.  
 Puis, vivants sans plaisir, n'auront-ils point d'envie  
 De guerir par la mort une mortelle vie ?  
 Aux cachots estouffeز on les va secourir  
 Quand on leur va donner un peu d'air pour mourir.  
 La pesanteur des fers quand on les en delivre  
 Leur est quelque soulas au changement de vivre :  
 L'obscur de leurs prisons à ces desespereز  
 Faict desirer les feux dont ils sont esclaireز :  
 Mais si tu veuخ tirer la preuve de ces ames,  
 Oste-les des couteaux, des cordeaux et des flammes :  
 Laisse l'aiזe venir, change l'adversité  
 Au favorable temps de la prospérité :  
 Mets-les à la fumée et au feu des batailles,  
 Verse de leurs haineux à leurs pieds les entrailles ;  
 Qu'ils manient du sang : enflamme un peu leurs yeux  
 Du nom de conquerans ou de victorieux :  
 Pousse les gouverneurs des villes et provinces,  
 Jette dans leurs troupeaux l'excellence des princes,  
 Qu'ils soient solliciteurs d'honneur, d'or et de bien ;  
 Meslons l'estat des rois un peu avec le tien.  
 Le vent de la faveur passe sur ces courages,  
 Que je les ploie au gain et aux macquerelages ;

Qu'ils soient de mes prudents, et, pour le faire court,  
 Je leur montre le ciel au mirouër de la court.  
 Puis après, tout soudain que ta face changée  
 Abandonne sans cœur la bande encouragée,  
 Et lors, pour essaier ces hauts et braves cœurs,  
 Laisse-les chatouiller d'ongles des massacreurs ;  
 Laisse-les deschirer : ils auront leur fiance  
 En leurs princes puissants et non en ta puissance.  
 Des princes les meilleurs au combat periront,  
 Les autres au besoing, lasches, les trahiront.  
 Ils ne connoistront point ni la foi ni la grace,  
 Ains te blasphemèrent, Eternel, en ta face :  
 Si tout ne reüssit, j'ay encor un tyson  
 Dedans mon arcenal, qui aura sa saison :  
 C'est la guerre d'argent qu'après tout je prepare.  
 Quand le regne sera hors les mains d'un avare,  
 De tant de braves cœurs et d'excellents esprits  
 Bien peu refuseront du sang juste le prix :  
 C'est alors que je tiens plus seure la deffaicte,  
 Quand le mal d'Israel viendra par le prophete.  
 Que je fasse toucher l'hypocrite pasteur  
 L'impure pension : si bien qu'esprit menteur,  
 J'entre aux chefs des Achabs par langues desbauchées,  
 De mes cornus donnans des soufflets aux Michées.  
 Ces faux Sedecias, puissants d'or et faveur,  
 Vaincront par doux propos soubz le nom de Sauveur :  
 Flatteurs, ils poliront de leurs friandes limes  
 Le discours œquivocque et les mots homonymes.  
 Deschaine-moy les poings, remets entre mes mains  
 Ces chrestiens obstinez qui, parmy les humains,  
 Font gloire de ton nom : si ma force est esteinte,  
 Lors je confesseray que ton Eglise est sainte.

« Je te permets, Satan (dit l'Éternel alors),  
 D'esteindre par le fer la plus-part de leur corps :  
 Fay, selon ton dessein, les ames réservées,  
 Qui sont en mon conseil, avant le temps sauvées.  
 Ton filet n'enclorra que les abandonnez  
 Qui furent nez pour toy premier que fussent nez :  
 Mes champions vainqueurs, vaisseaux de ma victoire,  
 Feront servir ta ruse et ta peine à ma gloire. »

Le ciel pur se fendit : se fendant, il eslance  
 Ceste peste du ciel aux pestes de la France :  
 Il trouble tout, passant : car, à son devaller,  
 Son precipice esmeut les malices de l'air,  
 Leur donne pour tambour et chamade un tonnerre :  
 L'air qui estoit en paix confus se trouve en guerre :  
 Les esprits des humains, agitez de fureurs,  
 Eurent part au changer des corps superieurs.  
 L'esprit dans un Typhon piroüettant arrive  
 De Seine, tout poudreux, à l'ondoyante rive.

Ce que premier il trouve à son advenement  
 Fut le preparatif du brave bastiment  
 Que desseignoit pour lors la peste florentine :  
 De dix mille maisons il voüa la ruine  
 Pour estoffe au dessein : le serpent captieux  
 Entra dans cette royne, et pour y entrer micux  
 Fit un corps aeré de colonnes parfaites,  
 De pavillons hautains, de folles giroüettes,  
 De domes accomplis, d'escaliers sans noyaux,  
 Fenestrages dorez, pilastres et portaux,  
 Des salles, cabinets, des chambres, galeries;  
 En fin d'un tel project que sont les Thuileries.  
 Comme idée, il gaigna l'imagination.  
 Du chef de Jesabel il prit possession :

*L'ardent desir logé avorte d'autres vices.  
 Car ce que peut troubler ces desseins d'édifices  
 Est condamné à mort par ces volans desirs,  
 A qui le sang n'est cher pour servir aux plaisirs.  
 Ce butin conq̄esté, cet œil ardent descouvre  
 Tant de gibier pour soy dans le palais du Louvre,  
 Il s'acharne au pillage, et l'enchanteur rusé,  
 Tantost en conseiller finement desguisé,  
 En prescheur penitent et en homme d'Eglise,  
 Il mutine aisement, il conjure, il attise.  
 Le sang, l'esprit, le cœur, et l'oreille des grands,  
 Rien ne luy est fermé, mesme il entre dedans  
 Le conseil plus estroit : pour mieux filer sa trame,  
 Quelquefois il se vest d'un visage de femme,  
 Et pour piper un cœur s'arme d'une beauté.  
 S'il faut s'authoriser, il prend l'authorité  
 D'un visage chenu qu'en rides il assemble,  
 Penchant son corps vouté sur un baston qui tremble,  
 Donne au proverbe vieux ce que peut faire l'art  
 Pour y accommoder le style d'un vieillard.  
 Pour l'œil d'un fat bigot l'affronteur hypocrite  
 De chapelets s'enchaîne en guise d'un hermite,  
 Chaussé de capuchons et de frocs inconnus,  
 Se fait palir de froid par les pieds demi-nuds,  
 Se fait frere ignorant pour plaire à l'ignorance,  
 Puis souverain des Roys par poincts de conscience,  
 Faict le sçavant, depart au siecle la vertu,  
 Ment le nom de Jesus: de deux robbes vestu,  
 Il fait le justicier pour tromper la justice,  
 Il se transforme en or pour vaincre l'avarice  
 Du grand temple Romain; il esleve aux hauts lieux  
 Ses esclaves gaignez, les fait roïer des yeux,*



*Les precipite au mal, ou cet esprit immonde  
D'un haut mont leur promet les royaumes du monde ;  
Il desploie en marchand à ces jeunes seigneurs ,  
Pour traffict de peché, de France les honneurs.  
Cependant, visitant l'ame de maint fidelle,  
Il pippe un zelateur de son aveugle zelle :  
Il desploie, piteux, tant de malheurs passez,  
En donne un goust amer à ces esprits lassez :  
Il desespere l'un , l'autre il perd d'esperance,  
Il estrangé en son lict la blanche patience :  
Et cette patience il reduit en fureur,  
Il monstre son pouvoir d'efficace d'erreur :  
Il faict que l'assaillant en audace persiste,  
Et l'autre à la fureur par la fureur resiste.*

*Ce project estably, Satan en toutes parts  
Des regnes d'occident despescha ses soudards :  
Les ordes legions d'anges noirs s'envolerent,  
Que les enfers esmeus à ce poinct decouplerent :  
Ce sont ces esprits noirs qui de subtils pinceaux  
Ont mis au Vatican les excellens tableaux,  
Où l'Antechrist, saoulé de vengeance et de playe,  
Sur l'effect de ses mains en triomphant s'esgaie.*

*Si l'enfer fut esmeu, le ciel le fut aussy.  
Les esprits vigilans qui ont tousjours soucy  
De garder leurs agneaux, le camp sacré des Anges,  
Destournoit des chrestiens ces accidents estranges.  
Tels contraires desseins produisirent çà-bas  
Des purs et des impurs les assidus combats.  
Chacun des esprits saints ayant fourni sa tasche ,  
Et retourné au ciel comme à prendre relache,  
Representoit au vif, d'un compas mesuré,  
Dans le large parvis du haut ciel azzuré,*

*Aux yeux de l'Eternel, d'une science exquise,  
 Les hontes de Satan, les combats de l'Eglise.  
 Le paradis, plus beau de spectacles si beaux,  
 Aima le parement de tels sacrez tableaux,  
 Si que, du vif esclat de couleurs immortelles,  
 Les voutes du haut ciel reluiserent plus belles.  
 Tels serviteurs de Dieu, peintres ingenieux,  
 Par ouvrages divins representoient aux yeux  
 Des martyrs bien-heureux une autre saison pire  
 Que la saison des feux n'avoit faict le martyre.  
 En cela fut permis aux esprits triomphans  
 De voir l'estat piteux ou l'heur de leurs enfans.  
 Les peres contemploient l'admirable constance  
 De leur posterité, qui, en tendrette enfance,  
 Pressoient les mesmes pas qu'ils leur avoient tracez.  
 Autres voioient du ciel leurs portraicts effacez  
 Sur leur race douteuse, en qui l'ame deteste  
 Les degeneratez cœurs, jaçoit qu'il ne leur reste  
 De passion charnelle, et qu'en ce sacré lieu  
 Il n'y ait zelle aucun que la gloire de Dieu.  
 Encor pour cette gloire à leurs filz ils prononcent  
 Le redoutable arrest de celui qu'ils renoncent,  
 Comme les dons du ciel ne vont de rang en rang  
 S'attachans à la race, à la chair et au sang.  
 Tantost ils remarquoient les bras pesants de Moÿse,  
 Et d'Israel fuyant l'enseigne en terre mise :  
 Puis Dieu leve ses bras et cette enseigne, alors  
 Qu'afoiblis aux moiens, par foy nous sommes forts :  
 Puis elle deperit quand, orgueilleux, nous sommes,  
 Sans le secours de Dieu, secourus par les hommes.  
 Les zelateurs de Dieu, les citoyens peris  
 En combattant pour Christ, les loix et le pays,*

Remarquoient aisement les batailles, les bandes,  
 Les personnes à part et petites et grandes.  
 Ceux qui de tels combats passerent dans les cieux,  
 Des yeux de leurs esprits voient des autres yeux :  
 Dieu met en cette main la plume pour escrire  
 Où un jour il mettra le glaive de son ire.  
 Les conseils plus secrets, les heures et les jours,  
 Les actes et le temps sont par soigneux discours  
 Adjoustez au pinceau : jamais à la memoire  
 Ne fut si doctement sacrée une autre histoire :  
 Car le temps s'y distingue, et tout l'ordre des faicts  
 Est si parfaitement par les Anges parfaicts  
 Escrit, deduit, compté, que par les mains sçavantes  
 Les plus vieilles saisons encor luy sont presentes.  
 La fureur, l'ignorance, un prince redoubté,  
 Ne font en ces discours tort à la verité.

Les yeux des bien-heureux aux peintures advisent  
 Plus qu'un pinceau ne peut, et en l'histoire lisent  
 Les premiers fers tirez et les emotions  
 Qui brusloient d'un subject diverses nations.  
 Dans le ciel desguisé, historien des terres,  
 Ils lisent en leurs paix les efforts de nos guerres :  
 Et les premiers objets de ses yeux saints et beaux  
 Furent au rencontrer de ces premiers tableaux.

Le premier vous presente une aveugle Bellone  
 Qui s'irrite de soy, contre soy s'enfellone,  
 Ne souffre rien d'entier, veut tout voir à morceaux.  
 On la void deschirer de ses ongles les peaux ;  
 Ses cheveux gris, sans loy, sont sanglantes viperes  
 Qui lui crevent le sein, dos et ventre d'ulceres,  
 Tant de coups qu'ils ne font qu'une playe en son corps.  
 La louve boit son sang, et faict son pain de morts.

Voicy de toutes parts du circuy de la France,  
 Du brave Languedoc, de la seiche Provence,  
 Du noble Daulphiné, du riche Lyonnois,  
 Des Bourguignons testus, des legers Champenois,  
 Des Picards hazardeux, de Normandie forte,  
 Voicy le Breton franc, le Poictou qui tout porte.  
 Le Xaintongeois heureux. et les Gascons soudarts,  
 Des bords à leur millieu branslent de toutes parts,  
 Par troupeaux departis, et payés de leurs zeles,  
 Gardent secret et foy en trois mille cervelles :  
 Secret rare aujourd'huy en trois fronts de ce temps.  
 Et le zèle et la foy estoient en leur printemps,  
 Ferme entre les soldats, mais sans foy et sans bride  
 En ceux qui respiroient l'air de la cour perfide.

Voicy les deux François l'un sur l'autre enragez,  
 D'ame, d'esprit, de sens et courage changez.

Tel est l'hideux pourtraict de la guerre civile,  
 Qui produit sous ses pieds une petite ville  
 Pleine de corps meurtris en la place estendus,  
 Son fleuve de noyés, ses creneaux de pendus.  
 Là, dessus l'eschaffaut qui tient toute la place,  
 Entre les condamnés, un esleve sa face  
 Vers le ciel, luy monstrant le sang fumant et chaud  
 Des premiers estetés; puis s'escria tout haut,  
 Haussant les mains du sang des siens ensanglantées :  
 « O Dieu puissant vengeur, tes mains seront ostées  
 De ton sein, car cecy du haut ciel tu verras,  
 Et de cent mille morts à poinct te vengeras! »

Après se vient enfler une puissante armée,  
 Remarquable de fer, de feux et de fumée,  
 Ou les reistres couverts de noir et de fureurs  
 Departent des François les tragicques erreurs.

*Les deux chefs y sont pris, et leur dure rencontre  
 La defaveur du ciel à l'un et l'autre monstre.  
 Vous voiez la victoire, en la plaine de Dreux,  
 Les deux favoriser pour ruiner les deux.  
 Comme en large chemin le pantelant yvrogne  
 Ondoye çà et là, s'approchant, il s'eslongne :  
 Ainsy les deux costez heurte et fuit à la fois  
 La victoire troublée, yvre du sang françois :  
 L'insolence parmy les deux camps se pourmeine,  
 Les fait vaincre vaincus tout à la Cadmeene.  
 C'est le vaisseau noié qui, versé au profond,  
 Ne laisse au plus heureux que l'heur d'estre second :  
 L'un ruine, en vainquant, sa douteuse victoire.  
 L'autre au debris de soy et des siens prend sa gloire.  
 Dieu eut à desplaisir tels moiens pour les siens,  
 Affoiblit leurs efforts pour monstrer ses moiens.  
 Comme on void en celuy qui prodigua sa vie  
 Pour tuer Holoferne assiegeant Bethulie,  
 Ou, quand les abbatu succomboient sous le faix,  
 La mort des turbulents donne vie à la paix.*

*L'homme sage pour soy faict quelque paix en terre,  
 Et Dieu non satisfaict commence une autre guerre.  
 L'homme pense eviter les flexus du ciel vengeur  
 N'ayant la paix à Dieu ni la paix en son cœur.*

*Une autre grand peinture est plus loing arrangée  
 Où, pour le second coup, Babel est assiegée.  
 Un fort petit troupeau, peu de temps, peu de lieu,  
 Font de très grands effets; celuy qui trompoit Dieu,  
 Son rang et ses amis, son sang et sa patrie,  
 Perdit l'Estat, l'honneur, le combat et la vie,  
 Là vous voyez comment la chrestienne vertu  
 Par le doigt du grand Dieu a si bien combatu.*

*Que les meschants, troublez de leurs succès estranges,  
Pensèrent, esbahis. faire la guerre aux anges*

*Voicy renaistre encor des ordres tous nouveaux,  
Des guerres icy-bas et au ciel des tableaux,  
Où s'est peu voir celuy qui. là doublement prince,  
Mesprise sous ses pieds le reigne et la province.  
Il remarque Jarnac, et contemple. joyeux,  
Pour qui, comment et quel il passe dans les cieux :  
Il void comme il perça une troupe pressée,  
Brisant encor sa jambe au paravant cassée :  
Aislé de sa vertu, il vole au ciel nouveau.  
Et son bourreau demeure à soy-mesme bourreau.*

*Les autres, d'autre part, marquent au vif rangées  
Mille troupes en feu, les villes assiegées,  
Les assauts repoussez et les saccagemens,  
Escarmouches, combats, meurtres, embrasemens :  
Combat de Saint-Tirier, icy tu fais paroistre  
Que quand la pluye eut mis en fange le salpestre .  
Le camp royal, aux mains arresté et battu.  
Esprouva des chrestiens le fer et la vertu.  
Puis en grand marge luit, sans qu'un seul traict y faille,  
Du sanglant Montcontour la sanglante bataille.  
Là on joua de sang, là le fer inhumain.  
Insolent, besongna dans l'insolente main,  
Plus à souffrir la mort qu'à la donner habille,  
Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civile.*

*Dieu fit la force vaine et l'appuy vain perir  
Quand l'Eglise n'eut plus la marque de souffrir,  
Connoissant les humains qui n'ont leur esperance  
En leur puissant secours que vaincus d'impuissance.  
Ainsy d'autres combats moindres mais violents  
Amolissent le cœur des tyrans insolents.*

Des camps les plus enfleꝝ les rencontres mortelles  
 Tournent en deffaveur et en deuil aux fidelles ;  
 Mais les petits troupeaux, favoriseꝝ des cieux,  
 Choisis des Gedeons, chantent victorieux.  
 Aussi Dieu n'a pas mis ses vertus enfermées  
 Au nombre plus espais des puissantes armées :  
 Il veut vaincre par soy et rendre consoleꝝ  
 Les camps tout ruineꝝ et les cœurs desoleꝝ :  
 Les tirer du tombeau affïn que la victoire  
 De luy et non de nous eternise la gloire :  
 C'est pourquoy Dieu maudit les roys du peuple hebreu  
 Qui comptoient leurs soldats, non la force de Dieu,  
 Ici prend son tableau la pieuse Renée,  
 Fille de ce Louis qui par la renommée  
 Fut dit père du peuple : entre ses bras royaulx  
 Estoient cachés de Dieu les serviteurs loyaulx,  
 Mais le nombre estant creu jusqu'à mille familles,  
 Du grand puits infernal les puantes chenilles  
 Infecterent le sein de Charles sans pitié,  
 Luy firent mettre aux pieds l'honneur et l'amitié.  
 Il perdit le respect d'une tante si sainte.  
 Un messenger de mort luy porta la contraincte  
 De degarnir cinq cents ou foyers ou logis,  
 Et d'en vuider les murs du triste Montargis.  
 Voicy femmes, vieillards et enfans qui n'ont armes  
 Que des cris vers le ciel, vers la terre des larmes,  
 Dans le chemin de mort. Telle qui autrefois  
 Avoit en grand langueur faict ses couches d'un mois,  
 Les faict sans s'arrester, heureuse et sans peine :  
 Une tient d'une main un enfant qu'elle meïne,  
 L'autre luy tient la robbe, et le tiers sur les bras :  
 Le quart s'appuye en vain sur son vieux pere las ;

*Le malade se traîne, ou par ordre se jette  
 Sur le rare secours d'une vile charrette.  
 Ce troupeau harassé et de vivre et d'aller,  
 Vid sur les bords de Loire eslever dedans l'air  
 De poussière un grand corps, et puis dans le nuage  
 Leur parut des meurtriers le hideux esquipage.  
 Trois cornettes, et sous les funestes drapeaux  
 Brilloient les coutelas dans les mains des bourreaux.  
 Mais encor, à la gauche, une autre moindre troupe  
 S'avance de plus près, et tout espoir luy coupe.  
 Horsmis celui du ciel : là vont les yeux de tous,  
 Qui, ploians cœurs et mains, atterrent les genoux.  
 Et le pasteur Beaumont, comme on faict aux batailles,  
 Harangua de ces mots un escadron d'ouailles :  
 « Que fuions-nous ? la vie. Que cerchons-nous ? la mort.  
 Cerchons-nous la tempeste ? Avons-nous peur du port ?  
 Tendons les mains à Dieu puisqu'il nous les veut tendre,  
 Et luy disons : Mon ame en tes mains je viens rendre.  
 Car tu m'as rachepié, ô Dieu de verité ! »*

*De gauche le troupeau s'estoit ja arresté,  
 Admirant le spectacle, et comme il s'avoysine,  
 L'un reconnoist sa sœur, et l'autre sa cousine.*

*C'estoient cent chevaliers qui depuis Moncontour,  
 Ayant tracé de France un presque demi-tour,  
 Vers leur pais natal à poinct se vindrent rendre  
 Pour des gorges du loup ces agnelets deffendre.  
 Leur loisir fut de faire une haye audevant  
 Des prosternés, et puis mettre l'espée au vent.  
 Bien que l'ennemy fust au double et davantage,  
 Au changer de gibier se fondit leur courage :  
 Ils s'estoient apprestés à fendre du cousteau  
 L'estamine, linomple, et la tendrette peau :*



Mais ils trouvent du fer, qui à peu de despençe  
 Mit en piece le tout, horsmis un qui s'eslance  
 Dedans un arbre creux, eschappant de ce lieu  
 Pour effrayer les siens des merveilles de Dieu.  
 Mais je voy Navarrin : sa delivrance estrange  
 Faict sonner de Bearn une voix de louange :  
 Le haut ciel aujourd'huy a peint en ses pourpris  
 Dix mille hommes deffaicts, vingt et deux canons pris,  
 Une ville, un chasteau, dans l'effroy du desordre  
 Soubs trente cavalliers perdre l'honneur et l'ordre :  
 Un seul soleil esclaire à seize cens soldats  
 Qui, conduits d'un lyon, rendent tous ces combats.  
 Lusson, tu y es peint avec la troupe heureuse  
 Qui, dès le poinct du jour, chante victorieuse :  
 Tes cinq cents renfermez dans l'estroit de ce lieu  
 Paroissent à genoux levans les mains à Dieu.  
 Ils en rompent cinq mil choisis par excellence  
 Soubs les deux drappeaux blancs de Piedmont et de France.

Ainsy voy-je un combat de plus de dix contre un,  
 Les Suisses vaincus de la main de Montbrun :  
 Montbrun, qui n'a receu du temps et de l'histoire  
 Que Cesar et François compagnons de victoire.

Encor ay-je laissé vers le Rhosne bruïant  
 Une ville assiegée et un camp s'enfuiant :  
 La fleur de l'Italie ayant quitté Sainct-Gille,  
 La trois cents et les eaux en font perir six mille.  
 Qui voudra se sauver de l'Egypte infidelle,  
 Conquerir Canaan et habiter en elle,  
 O tribus d'Israel, il faut marcher de rang,  
 Dedans le golfe rouge et dans la mer de sang ;  
 Et puis à reins trousses passer, grimper, habilles,  
 Les deserts sans humeurs et les rocs difficilles.

*Le pillier du nuage à midi nous conduit,  
 La colonne de feu nous guidera la nuit.  
 Nous avons employé jusques icy noz carmes  
 Pour donner gloire à Dieu par le succès des armes,  
 Il prend sa gloire encor aux funestes pourtraicts,  
 Où les lyons, armez de foudres et de traicts,  
 De la ruse du siecle et salles perfidies,  
 Combattants sans party, se sont joué des vies.  
 Vous vistes opposer les couteaux aux couteaux ;  
 Voyez entre les dents des tygres les agneaux.  
 Dieu benit les vertus, comme Dieu des armées :  
 Les forces des meschants par force consumées.*

*D'une autre part, au ciel, en spectacles nouveaux,  
 Luisoient les cruautéz vives en leurs tableaux,  
 En tableaux eternels, affin que l'ire esmeüe  
 Du tout-puissant vainqueur fume par telle veüe :  
 Ce ne sont plus combats, le sang versé plus doux  
 Est d'odeur plus amere au celeste courroux.*

*On void au bout d'un rang une troupe fidelle  
 Qui oppose à la peur la pieté, le zelle.  
 Qui, au nez de Satan, voulant louer son Dieu,  
 Sacrifie en chantant sa vie au triste lieu  
 Où la bande meurtriere arrive impitoyable,  
 Farouche de regards et d'armes effroyable,  
 Deschire le troupeau qui, humble, ne deffend  
 Sa vie que de cris : l'un perce, l'autre fend  
 L'estomach et le cœur, et les mains et les testes,  
 Qui n'ont fer que le pleur, et boucliers que requestes.  
 Les autres de flambeaux embrasent en cent lieux  
 Le temple, à celle fin que les aveugles feux  
 Ne sentent la pitié des faces gemissantes  
 Qui troublent, sans changer, les ames palissantes.*

*Là mesme, on void flotter un fleuve dont le flanc  
 Du chrestien est la source, et le flot est le sang.  
 Un cardinal sanglant, ies trompettes, les prestres,  
 Aux places de Vassi, et au haut des fenestres,  
 Attisent leur ouvrage, et, meurtriers de la voix,  
 Guettent les eschappez pour les montrer aux doigts.  
 Les grands, qui autrefois avoient gravé leurs gloires  
 Au dos de l'Espagnol, recherchent pour victoires  
 Les combats sans parti, recevans pour esbats  
 Des testes, jambes, bras, et des corps mis à bas :  
 Et de peur que les voix tremblantes, lamentables,  
 Ne tirent la pitié des cœurs impitoyables,  
 Comme au taureau d'airain du subtil Phalaris,  
 L'airain de la trompette oste l'air à leurs cris.*

*Après se void encor une grand troupe armée  
 Sur les agneaux de Dieu qui passe, envenimée,  
 La vieillesse, l'enfant et les femmes au fil  
 De leur acier trenchant : celui est plus subtil,  
 Le plus loué de tous qui, sans changer de face,  
 Pousse le sang au vent avec meilleure grace,  
 Qui brise sans courroux la loi d'humanité.  
 L'on void dedans le sein de l'enfant transporté  
 Le poignard chaud qui sort des poulmons de la mere :  
 Le filz s'oppose au plomb, foudroyé pour le pere,  
 Donne l'ame pour l'ame, et ce traict d'amitié  
 Des brutaux impiteux est mocqué sans pitié.*

*Et toy, Sens insensé, tu appris à la Seine  
 Premier à s'engraisser de la substance humaine.  
 A faire sur les eaux un bastiment nouveau,  
 Presser un pont de corps, les premiers cheuts dans l'eau,  
 Les autres sur ceux-là. La Mort ingenieuse  
 Froissoit des tests les tests : sa maniere douteuse*

*Faisoit une dispute aux plaies du martyr  
De l'eau qui veut entrer, du sang qui veut sortir.*

*Agen se monstre là, puante, environnée  
Des charongnes des siens, bien plustost estonnée  
De voir l'air pestifere empoisonné de morts,  
Qu'elle ne fut puante à estrangler les corps.*

*Cahors y represente une insolente audace  
D'un peuple desbauché, une nouvelle face  
Des ruisseaux cramoisis, la pasle Mort courant,  
Qui crie à despecher son foible demeurant.  
Puis Satan, eschauffant la bestise civile  
A fouler sous les pieds tout l'honneur de la ville.  
N'espargne le couteau sur ceux mesme des leur  
Qui, malheureux, cuidoiēt moderer le malheur.*

*Mais du tableau de Tours la marque plus hideuse  
Effaçoit les premiers. auquel, impetueuse,  
Courroit la multitude aux brutes cruautéz  
Dont les Scytes gelez feussent espouvantez.  
Là, de l'œil tout-puissant brilla la claire veüe,  
Pour remarquer la main et le couteau qui tüe.  
C'est là qu'on void tirer d'un temple des faulz-bourgs  
Trois cents liez, mi-morts, affamez par trois jours,  
Puis delivre z ainsy, quand la bande bouchere  
Les assomma. couplez, au bord de la riviere :  
Là, les tragicques voix l'air sans pitié fendoient :  
Là, les enfans dans l'eau un escu se vendoient,  
Arrachez aux marchands, mouroient sans connoissance  
De noms, erreurs et temps, marques et difference.  
Mais quel crime, avant vivre, ont-ils peu encourir ?  
C'est assez, pour mourir, que de pouvoir mourir :  
Il faut faire gouster les coups de la tüerie  
A ceux qui n'avoient pas encor gousté la vie.*

Ainsy, bramans, tremblants, traisnez dessus le port  
 Du fleuve, et de leurs jours estallez à la mort,  
 Ils avoient percer les tetins de leurs meres,  
 Embrassoient les genoux des tueurs de leurs peres ;  
 Leurs petits pieds fuioient le sang, non plus les eaux :  
 D'un nanny, d'un jamais, ils chantoient aux bourreaux  
 Que la verge, sans plus, supplice d'un tel aage,  
 Les devoit anoblir du sang et du carnage.  
 Des meres qu'on fendoit un enfant avorté  
 S'en alla sur les eaux, et sur elles porté.  
 Autant que les regards le pouvoient loing conduire,  
 Leva son bras au Ciel pour appaiser son ire.  
 Quelques uns, par pitié, vont reperçant les corps  
 Où les esprits et cœurs ont des liens trop forts.  
 Ces fendans aiant faict rencontre d'un visage  
 Qui de trop de beautez affligeoit leur courage,  
 Un moins dur laissa cheoir son bras et puis son fer ;  
 Un autre le releve, et, tout plein de l'enfer,  
 Deffiant la pitié de pouvoir sur sa veüe,  
 Despouilla la beauté pour la deschirer nüe,  
 Prit plaisir à souiller la naïfve couleur,  
 Voyant ternir en mort cette vive blancheur.  
 Les jeunes gens, repris autrefois de leur vice,  
 Fouilloient au ventre vif du chef de la justice  
 L'or qu'ils pensoient caché, comme on vid les Romains  
 Desmesler des Juifs les boyaux de leurs mains.  
 Puis on void esclatter, montant cette riviere,  
 Un feu rouge qui peint Loire, autrefois si claire :  
 L'eau d'Orleans devint un palais embrasé,  
 Par les cœurs attizez esprits et attize.  
 Ils brisent leurs prisons et leurs loix violées,  
 Pour y faire perir les ames desolées

Des plus paisibles cœurs, qui cerchoient en prison  
 Logis pour ne se voir taschez de trahison.  
 Trouvant dedans les bras de la fausse justice  
 Pour autel de refuge autel de sacrifice.  
 Là, vous voyez jeter des eslevez crenaux  
 Par les meres les filz, guettez en des manteaux ;  
 L'arquebusier tirant celle qui prend envie  
 De laisser après soy une orpheline vie :  
 Puis les piquiers bandeز, tellement affusteز  
 Qu'ils recevoient aux fers les corps precipitez.

Tout ce que Loire, Seine, et la Garonne abbreuve,  
 Estoit par rang despeint comme va chaque fleuve ;  
 Cinquante effects pareils flamboyoient en leurs lieux,  
 Attirans jusqu'à soy par la suite des yeux.  
 Le Rhosne n'est exempt, qui par sa fin nous guide  
 A juger quelle beste est un peuple sans bride.

Je laisse à part un pont rempli de condamnez,  
 Un gouverneur, aiant ses amis festinez,  
 Qui leur donne plaisir de deux cents precipices.  
 En suivant, l'œil arrive où deux divers pourtraicts  
 Representent un peuple armé de divers traicts  
 Bandeز pour deschirer, l'un Mowant, l'autre Tende.  
 Il faut que la justice et l'un et l'autre rende  
 Aux ongles acharnés des affameز mutins.  
 Ceux-là veulent offrir leurs bergers aux mastins ;  
 Mais les chiens, respectans le cœur et les entrailles,  
 Furent, comme chrestiens, punis par ces canailles,  
 Qui, en plusieurs endroicts, ont rosty et masché,  
 Savouré, avallé telز cœurs en plain marché.  
 Si quelqu'un refusoit, c'estoit à son dommage  
 Qu'il n'estoit pas bien né pour estre antropophage.

Point ne sont effaceز, encor qu'ils soient plus vieux,

*Les traits de Merindol et Cabrière en feux.*  
*L'œil, suivant les desirs, aux montagnes s'eslongue*  
*Qu'il voioit tapisser des beaux combats d'Angrongne :*  
*Il contemploit changer en lions les agneaux,*  
*Quand celui qui jadis fut pasteur des troupeaux,*  
*De l'agneau faict lion, admiral admirable,*  
*Sachant en autre part la suite espouvantable*  
*Des succez de sa mort, à ce poinet arriva*  
*Que le troupeau rayy sur ses erres trouva.*  
*Mais il leur fit quitter, pour venir à nos aages,*  
*Tels spectacles entiers qui, d'image en images,*  
*De pas en pas menoient les celestes bourgeois*  
*A voir Zischa, Bohême, enfin les Albigeois.*  
*Ils quittent à regret cette file infinie*  
*Des merveilles de Dieu pour voir la tragedie*  
*Qui efface le reste. Estans arrivé là,*  
*De propheticque voix son ame ainsy parla :*  
*« Venez voir comme Dieu chastia son Eglise,*  
*Quand sur nous, non sur luy, la force fut assiꝛe :*  
*Quand, devenus prudents, la paix et nostre foy*  
*Eurent pour fondemens la promesse du Roy.*  
*Il se monstra fidel en l'orde perfidie*  
*De noꝝ haineux, et fit, en nous ostant la vie,*  
*Rester si abbatu et foible son troupeau,*  
*Qu'en terre il ne trainoit que les os et la peau.*  
*Nous voulions contraster du peuple les finesses,*  
*Nous enfans du royaume, et Dieu mit noꝝ sagesses*  
*Comme folie au vent ; encor l'homme obstiné,*  
*Voiant tout ce qui est des hommes condamné*  
*Et les effects du ciel loing de son esperance.*  
*Ne peut jamais tirer du mortel sa fiance.*  
*O humains insenseꝝ ! ó folꝝ entendements !*

*O decrets, bien certains des divins jugements! »*  
*Telle resta l'Eglise, aux sangliers échappée,*  
*Que d'un champ tout foulé la face dissipée,*  
*Dont les riches espics tout meurs et jaunissants*  
*Languissent sous les pieds des chevaux fracassans :*  
*Ou bien ceux que le vent et la foule et la gresle*  
*Ont haché à morceaux, paille et grain pesle-mesle.*  
*Rien ne se peut sauver du milieu des sillons :*  
*Mais bien quelques espics, levez des tourbillons*  
*Dans les buissons plus forts, sous qui la vive guerre*  
*Que leur ont faicts les vents les a fîchez en terre :*  
*Ceux-cy, dessous l'abry de ces halliers espais,*  
*Preignent vie en la mort, en la guerre la paix,*  
*Se gardent au printemps, puis leurs branches dressées,*  
*Des tuteurs aubepins rudement caressées,*  
*Font passer leurs espics par la fascheuse main*  
*Des buissons ennemis, et parviennent en grain.*  
*La branche qui s'oppose au passer de leurs testes*  
*Les fache et les retient, mais les sauve des bestes.*  
*C'est ainsy que seront gardeç des inhumains,*  
*Pour resemer l'Eglise encore quelques grains,*  
*Armez d'afflictions, grains que les mains divines*  
*Font naistre à la faveur des poignantes espines,*  
*Moisson de grand espoir : car c'est moisson de Dieu*  
*Qui la fera renaistre en son temps, en son lieu.*  
*Jà les vives splendeurs des diversitez peintes*  
*Tiroient, à l'approcher, les yeux des ames saintes ;*  
*L'aspect, en arrivant, plus fier apparoissoit,*  
*L'esclattante lueur près de l'œil accroissoit.*  
*Premierement, entroit en Paris l'infidelle*  
*Une troupe funebre : on void au milieu d'elle*  
*Deux princes, des chrestiens l'humain et foible espoir :*



*Pour presage et pour marque, ils se paroient de noir,  
 Sur le coup de poiſon qui de la tragedie  
 Joïïa l'acte premier, en arrachant la vie  
 A nostre Debora. Après est bien depeint  
 Le somptueux apprest, l'amas, l'appareil feint,  
 La pompe, les festins des doubles mariages  
 Qui desguisoient les cœurs et masquoient les visages.  
 La fluste qui joïïa fut la publicque foy :  
 On pipa de la paix et d'amour de son roy,  
 Comme un pescheur, chasseur, ou oiseleur appelle,  
 Pour l'apas, le gaignage ou l'amour de femelle,  
 Sous l'herbe, dans la nasse, aux cordes, aux gluaux,  
 Le poisson abusé, les bestes, les oiseaux.*

*Voicy venir le jour, jour que les destinées  
 Voioient, à bas sourcils, glisser de deux années,  
 Le jour marqué de noir, le terme des appasts,  
 Qui voulut estre nuict, et tourner sur ses pas :  
 Jour qui avec horreur parmi les jours se conte,  
 Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.  
 L'aube se vent lever, aube qui eut jadis  
 Son teinct brunet orné des fleurs de Paradis :  
 Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie  
 Esclattoit, on disoit : « Voici ou vent, ou pluye. »  
 Cett' aube que la mort vient armer et coëffer  
 D'estincellans brasiers ou de tisons d'enfer,  
 Pour ne desmentir point son funeste visage,  
 Fit ses vents de souspirs, et de sang son orage ;  
 Elle tire en tremblant du monde le rideau :  
 Et le soleil, voyant le spectacle nouveau,  
 A regret esleva son pasle front des ondes  
 Transy de se mirer en nos larmes profondes,  
 D'y baigner ses rayons, ouy, le pasle soleil*

*Presta non le flambeau, mais la torche de l'œil :  
Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,  
Tira le voile en l'air d'un lousche, espais nuage.*

*Satan n'attendit pas son lever, car voicy,  
Le front des spectateurs s'advise, à coup transy,  
Qu'en paisible minuict, quand le repos de l'homme  
Les labeurs et le soing en silence consomme,  
Comme si du profond des esveillez enfers  
Groüïlassent tant de feux, de meurtriers et de fers,  
La cité où jadis la loy fut reverée,  
Qui, à cause des loix, fut jadis honorée,  
Qui dispensoit en France et la vie et les droicts.  
Où fleurissoient les arts, la mere de noz roys,  
Vid et souffrit en soy la populace armée  
Trepigner la justice, à ses pieds diffamée.  
Des brutaux desbridés les monceaux herissez,  
Des ouvriers mechanics les scadrons amassez  
Diffament à leur gré trois mille cheres vies.  
Tesmoings, juges et roys, et bourreaux et parties.  
Icy les deux partis ne parlent que françois;  
Les chefs qui, redoubtez, avoient faict autrefois  
Le marchand, delivré de la crainte d'Espagne,  
Avoir libre au traffic la mer et la campagne,  
Par qui les estrangers, tant de fois combattus,  
Le roy de prisonné de peur de leurs vertus,  
Qui avoient entamé les batailles rangées,  
Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changées,  
L'appuy des vrais François, des traistres la terreur,  
Moururent delaissez de force et non de cœur,  
Ayant pour ceps leurs lits, detenteurs de leurs membres.  
Pour geolier leur hoste et pour prisons leurs chambres,  
Par les lievres fuiards, armez à millions,*

Qui trembloient en tirant la main à ces lions,  
 De qui la main poltrone et la craintive audace  
 Ne les pouvoit, lieꝝ, tièr de bonne grace.  
 Dessoubs le nom du roy, parricide des loix,  
 On destruisoit les cœurs par qui les rois sont roys :  
 Le coquin possesseur de royalle puissance  
 Dans les fanges traînoit le senateur de France.  
 Tout riche estoit proscript; il ne falloit qu'un mot  
 Pour vanger sa rancoeur soubs le nom d'huguenot.  
 Des procès ennuyeux fut la longueur finie :  
 La fille oste à la mere et le jour et la vie :  
 Là le frere sentit de son frere la main,  
 Le cousin esprouva pour bourreau son germain :  
 L'amitié fut sans fruict, la connoissance esteinte,  
 La bonne volonté utile comme feinte.

D'un visage riant, nostre Caton tendoit  
 Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt  
 A se voir transpercé; puis il nous montra comme  
 On le coupe à morceaux; sa teste court à Rome ;  
 Son corps sert de joiïet aux badaux ameuteꝝ,  
 Donnant le bransle au cours des autres nouveauteꝝ.  
 La cloche qui marquoit les heures de justice,  
 Trompette des voleurs, ouvre aux forfaicts la lice :  
 Ce grand palais du droict fut contre droict choisy  
 Pour arborer au vent l'estendart cramoisy :  
 Guerre sans ennemy, où l'on ne trouve à fendre  
 Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.  
 L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main :  
 L'un y porte le fer, l'autre y preste le sein :  
 Difficile à juger qui est le plus astorge,  
 L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge.  
 Tout pendart parle haut: tout equitable craint,

*Exhalte ce qu'il hait; qui n'a crime le feint.*  
*Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espance,*  
*Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.*  
*Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,*  
*Les cabinetz sacrez, les chambres et les lits*  
*Des princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme*  
*Furent marquez des coups de la tüerie extreme.*  
*Rien ne fut plus sacré quand on viâ par le roy*  
*Les autels violez, les pleiges de la foy.*  
*Les princesses s'en vont de leurs lits, de leurs chambres,*  
*D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres*  
*Sanglants et detranchez que le tragicque jour*  
*Mena chercher la vie au nid du faux amour.*  
*Libithine marqua de ses couleurs son siege,*  
*Comme le sang des faons rouille les dents du piege,*  
*Ces lits, pieges fumans, non pas lits, mais tombeaux*  
*Où l'Amour et la Mort troquerent de flambeaux.*  
*Ce jour voulut monstrier au jour par telles choses*  
*Quels sont les instruments, artifices et causes*  
*Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez*  
*L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.*  
*Bruiant contre ses bords, la detestable Seine,*  
*Qui des poiçons du siecle a ses deux chantiers pleine,*  
*Tient plus de sang que d'eau; son flot se rend caillé,*  
*A tous les coups rompus, de nouveau resouillé*  
*Par les precipitez : le premier monceau noye,*  
*L'autre est tué par ceux que derniers on envoie :*  
*Aux accidents meslez de l'estrange forfait,*  
*Le tranchant et les eaux debattent qui l'a faict.*  
*Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville,*  
*Devint triste eschaffaut de la fureur civile;*  
*On void, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi*

*Pour passage de mort, marqué de cramoisi ;  
 La funeste vallée, à tant d'agneaux meurtriere,  
 Pour jamais gardera le titre de Misere.  
 Et tes quatre bourreaux porteront sur leur front  
 Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont,  
 Pont, qui eus pour ta part quatre cents precipices,  
 Seine veut engloutir, louve, tes edifices.  
 Une fatale nuit en demande huict cents,  
 Et veut aux criminels mesler les innocents.*

*Qui marche au premier rang des hosties rangées ?  
 Qui prendra le devant des brebis esgarées ?*

*Ton nom demeure vif, ton beau teint est terny,  
 Piteuse, diligente et devote Yverny,  
 Hostesse à l'estranger, des pauvres ausmoniere,  
 Garde de l'hospital, des prisons tresoriere.  
 Point ne t'a cet habit de nonain garenty,  
 D'un patin incarnat trahy et dementi :  
 Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'eslite  
 Devestit le mondain pour vestir l'hypocrite ;  
 Et quand il veut tirer du sepulchre les siens,  
 Il ne veut rien de salle à conferer ses biens.*

*Mais qu'est-ce que je voy ? Un chef qui s'entortille,  
 Par les volans cheveux, autour d'une cheville  
 Du pont tragique, un mort qui semble encore beau,  
 Bien que pasle et transi demi caché en l'eau ;  
 Ses cheveux, arrestans le premier precipice,  
 Levent le front en haut, qui demande justice.  
 Non, ce n'est pas ce poinct que le corps suspendu,  
 Par un sort bien conduit, a deux jours attendu ;  
 C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie  
 Ce qu'attend l'autre sein pour chere compagne.  
 Aussy voy-je mener le mary condamné,*

*Percé de trois poignards aussy tost qu'amené,  
Et puis poussé en bas, où sa moitié pendüe  
Reçeut l'aide de luy qu'elle avoit attendüe :  
Car ce corps en tombant des deux bras l'empogna,  
Avec sa douce prise accouplé se baigna.*

*Trois cents, précipitez droict en la mesme place,  
N'ayant peu recevoir ni donner cette grace,  
Apprens, homme de sang, et ne t'efforce point  
A des-unir le corps que le Ciel a conjoint.*

*Je voy le viel Rameau à la fertile branche,  
Chappes, caducs, rougir leur perruque si blanche,  
Briou, de pieté comme de poil tout blanc,  
Son vieil col embrassé par un prince du sang,  
Qui aux coups redoublez s'oppose en son enfance :  
On le perce au travers de si foible deffence :  
C'estoit faire perir une nef dans le port,  
Desrober le mestier à l'aage et à la mort.*

*Or, cependant qu'ainsy par la ville on travaille,  
Le Louvre retentit, devient champ de bataille,  
Sert après d'eschaffaut, quand fenestres, creneaux  
Et terrasses servoient à contempler les eaux,  
Si encores sont eaux. Les dames, mi-coëffées,  
A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,  
Remarquent les meurtris, les membres, les beautez,  
Bouffonnent sallement sur leurs infirmittez.  
A l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,  
Elles ne plaignent rien que les cheveux des dames :  
C'est à qui aura lieu à marquer de plus près  
Celles que l'on esgorge et que l'on jette après.  
Les unes qu'ils forçoient avec mortelles poinctes  
D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes  
Les ames quand et quand que, Dieu ne pouvant voir*

*Le martyr forcé, prenoit pour desespoir  
 Le cœur bien esperant. Nostre Sardanapale  
 Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tantost pasle,  
 Spectateur, par ses cris tous enroueꝝ, servoit  
 De trompette aux maraux; le hasardeux avoit  
 Armé son lasche corps; sa valeur estonnée  
 Fut, au lieu de conseil, de putains entournée;  
 Ce roy, non juste roy, mais juste arquebusier,  
 Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,  
 Vantant ses coups heureux; il deteste, il renie,  
 Pour se faire vanter à telle compagnie.  
 On voioit par l'orchestre en tragicque saison  
 Des comiques Gnatons, des Taïs, un Trazon.  
 La mere avec son train hors du Louvre s'eslogne.  
 Veut jouir de ses fruicts, estimer la besongne.  
 Une de son troupeau trotte à cheval trahir  
 Ceux qui sous son secret avoient pensé fuir.  
 En tel estat la cour, au jour d'esjouissance,  
 Se pourmeine au travers des entrailles de France.*

*Cependant que Neron amusoit les Romains,  
 Au theatre et au cirque à des spectacles vains.  
 Tels que ceux de Bayonne ou bien des Thuilleries,  
 De Bloys, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries.  
 Aux balets, carrousels, barrieres et combats,  
 De la guerre naissant les efforts, les esbats,  
 Il fit par boutte-feux Rome reduire en cendre :  
 Cet appetit brutal print plaisir à entendre  
 Les hurlemens divers des peuples affoleꝝ,  
 Rioit sur l'affligé, sur les cœurs desoleꝝ,  
 En attisant tousjours la braise mi-esteinte  
 Pour, sur les os cendreaux, tyranniser sans crainte.  
 Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,*

*Par les pleurs des martyrs il appaisa les pleurs  
 Des Romains abusez : car, de prisons remplies  
 Arrachant les chrestiens, il immola leurs vies,  
 Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux  
 Les saints expiateurs et causes de ses feux.  
 Les esbats coustumiers de ses après-disnées  
 Estoient à contempler les faces condamnées  
 Des chers tesmoins de Dieu, pour plaisirs consummez  
 Par les feux, par les dents des Lyons affamez.  
 Ainsy l'embrasement des mesures de France  
 Humilie le peuple, esleve l'arrogance  
 Du tyran : car au pris que l'impuissance naist,  
 Au pris peut-il pour loy prononcer : Il me plaist.  
 Le peuple n'a des yeux à son mal : il s'applique  
 A nourrir son voleur en cherchant l'hereticque ;  
 Il fait les vrais chrestiens, cause de peste et faim,  
 Changeant la terre en fer et le ciel en airain.  
 Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices  
 Dont il faut expier de noz princes les vices,  
 Qui, fronçants en ce lieu l'espais de leurs sourcils,  
 Resistent aux souspirs de tant d'hommes transis :  
 Comme un Domitian, pourveu de telles armes,  
 Des Romains qui trembloient épouvantoit les larmes,  
 Devoyant la pitié, destournant autrepert  
 Les yeux à contempler son flamboiant regard.*

*Charles tournoit en peur, par des regards semblables,  
 De noz princes captifs les regrets lamentables.  
 Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir  
 Que le front qui menace est loing du repentir.  
 Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face,  
 Oubliant le desdain de sa fiere grimace,  
 Quand, après la sepmaine, il sauta de son lict,*



*Esveilla tous les siens, pour entendre à minuict  
L'air abboyant de voix, de tel esclat de plaintes  
Que le tyran, cuidant les fureurs non esteintes,  
Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnez,  
Se seroient les felons encores mutinez,  
Il despescha par tout inutiles deffences.  
Il void que l'air seul est l'echo de ses offences,  
Il tremble, il faict trembler par dix ou douze nuicts  
Les cœurs des assistants quels qu'ils fussent, et puis  
Le jour effraie l'œil quand l'insensé decouvre  
Les courbeaux noircissants les pavillons du Louvre.*

*Catherine, au cœur dur, par feinte s'esjouit,  
La tendre Elisabeth tombe et s'esvanouit :  
Du roy, jusqu'à la mort, la conscience immonde  
Le ronge sur le soir, toute la nuict luy gronde,  
Le jour siffle en serpent; sa propre ame luy nuit,  
Elle mesme se craint, elle d'elle s'enfuit.*

*Toy, Prince, prisonnier, tesmoing de ces merveilles,  
Tu as de tels discours enseigné noz oreilles :  
On a veu à la table, en public, tes cheveux  
Herisser en contant tels accidents affreux.  
Si un jour, oublieux, tu en perds la memoire,  
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.  
L'homme ne fut plus homme, ains le signe plus grand  
D'un excez sans mesure apparut quant et quant :  
Car il ne fut permis aux yeux forcez du pere  
De pleurer sur son filz; sans parolle, la mere  
Voyoit traisner le fruict de son ventre et son cœur :  
La plainte fut sa voix, muette la douleur.  
L'espion attentif, redoubté, prenoit garde  
Sur celui qui, d'un œil moins furieux, regarde,  
L'oreille de la mousche espie en tous endroits*

*Si quelque bouche preste à son ame la voix.  
 Si quelqu'un va chercher en la barge commune  
 Son mort, pour son tesmoing il ne prend que la lune.  
 Aussi bien au clair jour ces membres destranchez  
 Ne se dicernent plus, fidellement cerchez.  
 Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre  
 Cherchent pere ou mary, crainte de se mesprendre,  
 En tirent un semblable, et puis disent : « Je tien,  
 Je baise mon espoux, ou du moins un chrestien. »*

*Ce fut crime sur tout de donner sepulture  
 Aux repoussez des eaux, somme que la nature.  
 Le sang, le sens, l'honneur, la loy d'humanité,  
 L'amitié, le devoir et la proximité,  
 Tout esprit et pitié delaissez par la crainte  
 Virent l'ame immortelle à cette fois esteinte.*

*A ce luisant patron, au grand commandement  
 Pressé par les Amans, porté legerement.  
 Mille folles citez, à faces desguisées,  
 Se trouvent aussy tost à tuer embrasées.  
 Le mesme jour esmeut à mesmes choses Meaux  
 Qui, pour se delecter de quelques traicts nouveaux,  
 Parmy six cent noiez, victimes immolées,  
 Vit au pas de la mort vingt femmes violées.*

*On void Loire, inconneu tout farouche, laver  
 Les pieds d'une cité qui venoit d'achever  
 Seize cent poignardez, attachez à douzaines :  
 Le palais d'Orleans en vid les salles pleines  
 Dont l'amas fit une isle, une chaussée, un mont,  
 Lequel fit refouller le fleuve contremont,  
 Et dessus et dessous : et les mains et les villes  
 Qui n'avoient pas trempé dans les guerres civiles  
 Troublent à cette fois Loire d'un teinct nouveau.*

*Chacun aiant gagné dans ce rang un tableau.*

*Lion, tous les lions refuserent l'office ;  
Le vil executeur de la haute justice,  
Le soldat, l'estranger, les braves garnisons  
Dirent que leur valeur ne s'exerce aux prisons ;  
Quand les bras et les mains, les ongles detesterent  
D'estre les instruments qui la peau dechirerent,  
Ton ventre te donna dequoy percer ton flanc,  
L'ordure des boyaux se creva dans ton sang.*

*Voilà Tournon, Viviers et Vienne et Valance  
Poussant avec terreur de Lyon l'insolence,  
Troublez de mille corps qu'ils eslongnent ; et puis  
Arles, qui n'a chez soy ne fontaines ne puits,  
Souffrit mourir de soif, quand du sang le passage  
Dix jours leur deffendit du Rhosne le breuvage.  
Icy, l'ange troisieme espartit à son rang  
Au Rhosne sa phiolle, et ce fleuve fut sang.  
Icy, l'ange des eaux cria : « Dieu qu'on adore,  
Qui es, qui as esté et qui seras encore,  
Icy tu as le droict pour tes saincts exercé,  
Versant du sang à boire à ceux qui l'ont versé. »*

*Seine le rencherit : ses deux cornes distantes  
Ne souffrirent leurs gents demeurer innocentes :  
Troye d'un bout, Roüan de l'autre, se font voir  
Qui ouvrent leurs prisons pour un funeste espoir.  
Et puis, par divers jours et par le roolle, ils nomment  
Huict cent testes qu'en ordre et desordre ils assomment.*

*Thoulouse y adjousta la foy du Parlement,  
Fit crier la seurté, pour plus desloyaument  
Conserver le renom de Royne des cruelles.*

*Mais tant d'autres citez jusques aiors pucelles,  
De qui l'air ou les arts amolissent les cœurs,*

*De qui la mort bannie hay-soit les douceurs.  
N'ont en fin resisté aux dures influences  
Qui leur donnent le bransle aux communes cadences.*

*Angers, tu l'as senti: mere des escoliers,  
Tu l'as senti, courtois et délicat Poitiers;  
Favorable Bourdeaux, le nom de favorable  
Se perdit en suivant l'exemple abominable.*

*Dax suivit mesme jeu. Leurs voisins belliqueux  
Prirent autre patron et autre exemple qu'eux.  
Tu as (dis-tu) soldats, et non bourreaux, Bayonne;  
Tu as de liberté emporté la couronne,  
Couronne de douceur, qui, en si dur meschef,  
De cloux de diamants est ferme sur ton chef.*

*Où voulez-vous, mes yeux, courir ville après ville,  
Pour descrire des morts jusques à trente mille?  
Quels mots trouverez-vous, quel style, pour nommer  
Tant de flots renaissans de l'impiteuse mer?  
Œil, qui as leu ces traicts, si tu escoute, oreille,  
Encor un peu d'haleine à sçavoir la merveille  
De ceux que Dieu tira des ombres du tombeau.  
Nous changeons de propos. Voy encor ce tableau  
De Bourges: on y connoist la brigade constante  
De quelques citoyens, bien contez pour quarante,  
Et recontez après, afinqu'il n'arrivast  
Que par mesgarde aucun condamné se sauvast.  
Au naistre du soleil, un à un on les tûe:  
On les met cinq à cinq, exposez à la veüe  
Du transy magistrat. Le conte, bien trouvé,  
Acertena la mort que rien n'estoit sauvé.  
Cette injuste justice, au tiers jours amassée,  
Oit le son estouffé, la voix triste et cassée  
D'un gosier languissant. Ceux qui, par plusieurs fois*

*Cerchèrent, curieux, d'où partoit cette voix.  
 Descouvrent à la fin qu'un viellard, plein d'envie  
 D'allonger les travaux, les peines et la vie,  
 S'estoit precipité dans un profond pertuis.  
 La faim fit resonner l'abyssme de son puits,  
 Estant un des bouchers despesché en sa place.  
 Ces juges contemploient avec craintive face  
 Du siecle un vray pourtraict, du malheur un miroir :  
 Il luy donne du pain, pour en luy faire voir  
 Comment Dieu met la vie au peril plus extreme,  
 Parny les os et nerfs de la mort pasle et blesme,  
 Releve l'estonné, affoiblit le plus fort,  
 Pour donner au meurtrier, par son couteau, la mort.*

*Caumont, qui à douze ans eus ton pere et ton frere  
 Pour cuirasse pesante, appren ce qu'il faut faire,  
 Quel prince t'a tiré, quel bras fut ton secours :  
 Tes pere et freres sont dessus toy tous les jours.  
 Nature vous forma d'une mesme substance,  
 La mort vous assembla comme fit la naissance,  
 Çousu, mort avec eux et vif, tu as de quoy  
 Tes compagnons de mort faire vivre par toy.  
 Ton sein est pour jamais teinct du sang de tes proches,  
 Dieu t'a sauvé par grace, ou bien c'est pour reproches :  
 Grace, en mettant pour luy l'esprit qui t'a remis ;  
 Reproche, en te faisant serf de tes ennemis.*

*De pareille façon on void couché en terre  
 Celuy qu'en trente lieux son ennemy enferre :  
 Une troupe y accourt, dont chacun fut lassé  
 De repercer encor le sein des-jà percé :  
 Puis l'ennemy retourne et, couché face à face,  
 Il met de son poignard la poincte sur la place  
 Où il juge le cœur ; en redoublant trois fois*

*Du gosier blasphemant luy sortit cette voix :*  
*« Va t'en dire à ton Dieu qu'il-te sauve à cette heure. »*  
*Mais, homme, tu mentis, car il faut que tu meure*  
*De la main du meurtry : certes le Dieu vivant*  
*Pour ame luy donna de sa bouche le vent ;*  
*Et cette voix qui Dieu et sa force deffie*  
*Donne mort au meurtrier et au meurtry la vie.*

*Voicy, de peur d'Achas, un prophete caché*  
*En un lieu hors d'acceꝝ, en vain trois jours cherché.*  
*Une poulle le treuve, et, sans fallir, prend cure*  
*De pondre dans sa main trois jours de nourriture.*  
*O chrestiens fugitifs, redoubteꝝ-vous la faim ?*  
*Le pain est don de Dieu, qui sçait nourrir sans pain :*  
*Sa main despeschera commissaires de vie,*  
*La poulle de Merlin ou les corbeaux d'Helie.*

*Reniers eut tel secours et vid un corbeau tel,*  
*Quand Vessin furieux, son ennemy mortel,*  
*Luy fit de deux cents lieues escorte et compagnie ;*  
*Il attendoit la mort dont il reçeut la vie,*  
*N'ayant, tout le chemin, ni propos ni devis*  
*Sinon, au separer, ce magnifique advis :*  
*« Je te reprocheray, Reniers, mon assistance*  
*Si du faict de Paris tu ne prens la vengeance. »*

*Moy, qui rallies ainsy les eschappeꝝ de mort,*  
*Pour prester voix et mains au Dieu de leur support,*  
*Qui chante à l'advenir leurs frayeurs et leurs peines,*  
*Et puis leurs libertes, me tairay-je des miennes ?*

*Parmy ces apres temps, l'esprit, ayant laissé*  
*Aux assassins mon corps en divers lieux percé,*  
*Par l'ange consolant mes ameres blessures,*  
*Bien qu'impur, fut mené dans les regions pures.*  
*Sept heures luy parut le celeste pourpris*

*Pour voir les beaux secrets et tableaux que j'escriis :  
Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,  
Soit qu'en la pamoison l'esprit fit ces voyages,  
Ne t'enquiers (mon lecteur) comment il vid et fit,  
Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit ;  
Et cependant qu'en luy, extaticq, je me pasme,  
Tourne à bien les chaleurs de mon enthousiasme.*

*Doncques, le front tourné vers le Midi ardent,  
Paroissoient au zenith, panchant vers l'Occident,  
Les spectacles passez qui tournoient sur la droite.  
Ce qui est audevant est cela qui s'exploiete.  
Là esclattent encor cent pourtraict\$ eslongnez,  
Où se montrent ies filz du siecle embesognez :  
On void qu'en plusieurs lieux les bourreaux refuserent  
Ce que bourgeois, voisins et parents acheverent.  
L'esprit, lassé par force, advisa le monceau  
Des chrestiens condannez qui (nuds jusqu'à la peau)  
Attendent par deux jours quelque main ennemie  
Pour leur venir oster la faim avec la vie.  
Puis, voicy arriver secours aux enfermez :  
Les bouchers, aux bras nuds, au sang accoustumez,  
Armez de leurs couteaux qui apprestent les bestes,  
Et ne font qu'un corps mort de bien quatre cent testes.*

*Les temples des Baalims estoient remplis de cris  
De ceux de qui les corps, comme vuides d'esprits,  
Vivans d'un seul sentir, par force, par paroles,  
Par menaces, par coups s'inclinoient aux idoles :  
Et, à pas regrettez, les infirmes de cœur,  
Pour la peur des humains de Dieu perdoient la peur.  
Ces desolez, transis par une aveugle envie  
D'un vivre malheureux, quittoient l'heureuse vie,  
La pluspart preparans, en se faisant ce tort,*

*Les ames à la gehenne et les corps à la mort,  
 Quand Dieu juste permit que cès piteux exemples  
 N'allongeassent leurs jours que sur le seuil des temples.  
 Non pourtant que son œil de pitié fust osté,  
 Que le Sainct-Esprit fust blessé d'infirmité :  
 Sa grace y mit la main. Tels estoient les visages  
 Des jugements à terme, accomplis en noz aages.*

*A la gauche du ciel, au lieu de ses tableaux,  
 Esblouissent les yeux les astres clairs et beaux,  
 Infinit millions de brillantes estoilles  
 Que les vapeurs d'en bas n'offusquent de leurs voiles.  
 En lignes, poincts et ronds, parfaicts ou imparfaicts,  
 Font ce que nous lisons après dans les effects.  
 L'ange m'en fait leçon (disant) : « Voilà les restes  
 Des hauts secrets du ciel : là les bourgeois celestes  
 Ne lisent qu'aux rayons de la face de Dieu :  
 C'est de tout l'advenir le registre. le lieu  
 Où la harpe royalle estoit lors eslevée  
 Qu'elle en somma ces mots : Pour jamais engravée  
 Est dedans le haut ciel que tu creas jadis  
 La vraye eternité de tout ce que tu dis.  
 C'est le registre saint des actions secrettes,  
 Fermé d'autant de sceaux qu'il y a de planettes.  
 Le prophete domteur des Lyons indomptés  
 Le nomme en ses escrits l'escrit de verités  
 Tout y est bien marqué, nul humain ne l'explicque  
 Ce livre n'est ouvert qu'à la troupe angelicque,  
 Puis aux esleus de Dieu, quand en perfection  
 L'ame et son corps goustront la resurrection.  
 Cependant ces pourtraicts leur mettent en presence  
 Les biens et maux presents de leur très-chere engeance. »  
 Je romps pour demander : « Quoy ! les resussitez*



Pourront-ils discerner de leurs proximités  
 Les visages, les noms, se souvenans encore  
 De ceux-là que la mort, oublieuse, devore ? »  
 L'Ange respond : « L'estat de la perfection  
 Ravit à l'Eternel toute l'affection :  
 Mais puis qu'ils sont parfaicts en leur comble, faut croire  
 Parfaicte connoissance et parfaicte memoire.  
 Cependant sur le poinct de ton heureux retour,  
 Esprit, qui as de Dieu eu le zele et l'amour,  
 Vois-tu ce rang si beau de luisants caracteres ?  
 C'est le cours merveilleux des succez de tes freres.  
 « Voilà un camp maudit, à son malheur planté,  
 Aux bords de l'Ocean, abbayant la cité,  
 La sainte Bethulie, aux agnelets deffence,  
 Des petits le bouclier, des hautains la vengeance.  
 Là finissent leurs jours, l'espoir et les fureurs,  
 Tués, mais non au lict, vingt mille massacreurs.  
 Dieu fit marcher, voulant delivrer sans armée  
 La Rochelle poudreuse et Sancerre affamée,  
 Les visages nouveaux des Sarmates razés  
 Secourables aux bons, pour eux mal advisez.  
 Que voy-je ? L'Ocean, à la face inconnüe,  
 Qui, en contrefaisant la nourriciere nüe,  
 D'où le desert blanchit par les celestes dons  
 Veut blanchir le rivage abrié de sourdons.  
 Dites, physiciens, qui faictes Dieu nature,  
 Comment la mer, n'ayant mis cette nourriture  
 Dans ce havre jamais, trouva ce nouveau pain  
 Au poinct que dans le siege entroit la pasle faim ?  
 Et pourquoi cette manne et pasture nouvelle,  
 Quand la faim s'en alla, s'enfuit avec elle ?  
 Le ciel prend à plaisir, Rochelois, voz tableaux,

*Memoire du miracle, et en fait de plus beaux.*

« Vois-tu dessous nos pieds une flamme si nette,  
 Une estoille sans nom, sans cheveux un comette,  
 Phanal sur le Bethleem, mais funeste flambeau  
 Qui meine par le sang *Charles-Herode* au tombeau.  
*Jezebel* par poiçons et par prisons besongne  
 Pour sur le throsne voir le fuitif de *Polongne* :  
 Il trouve, à son retour, non des agneaux craintifs,  
 Mais des lyons trompez, retraite aux fugitifs.

« De la mer du midy et des Alpes encore,  
 L'esprit va resveiller qui en esprit adore  
 Aux costeaux de la *Clergue*, aux *Pirènes* gelez,  
 Aux *Sevennes* d'*Auvergne* : en voylà d'appellez.  
 Les cailloux et les rocs prenent et forme et vie,  
 Pour guerroyer de Dieu la lignée ennemie,  
 Pour estre d'*Abraham* tige continuel,  
 Et relever sur pieds l'enseigne d'*Israël* ;  
 Conduits par les bergers, destituez de princes,  
 Partagent par moitié du regne les provinces,  
 Contre la vanité les filz des vanitez  
 S'arment ; leurs confidents par eux sont tourmentez.

« Je voy l'amas des rois et conseillers de terre  
 Qui changent une paix au progrez d'une guerre,  
 Un roy mangeant l'hostie et l'idolle, en jurant  
 D'achever des chrestiens le foible demeurant,  
 Ni espargner le sang du peuple ni la vie.  
 Les promesses, les voix, la foy, la perfidie.

« François, mauvais François, de l'affligé troupeau  
 Se fait le conducteur, et puis, traistre et bourreau,  
 Porte au septentrion ses infidelles trames ;  
 Vaincu par les agneaux, il engage les ames,  
 Complices des autheurs de ses desseins pervers.

*A paver en un jour de charognes Anvers :*  
*Car Dieu faict tout mentir, menaces et injures ;*  
*Tant de subtils conseils font tous ces roys parjures,*  
*Frappez d'estonnement, et bien punis dequoy*  
*Ils ont mis en mespris la parole et la foy.*  
*Par la force il les rend perfides à eux-mesmes ;*  
*Le vent fit un jôiet de leurs braves blasphemes.*

« *Voilà vers le midy trois rois en pieces mis,*  
*Les ennemis de Dieu pris par ses ennemis.*  
*Le venin de la cour, préparé, s'achemine*  
*Pour mener à Sanson Dalila Philistine.*

« *Un roy, cherchant secours parmy les serfs, n'a rien*  
*Que pour rendre vainqueur le grand Iberien :*  
*Celuy-la prend de l'or, en faict une semence*  
*Qui contre les François reconjure la France ;*  
*Ses peuples tost après contre luy conjurez,*  
*Par contraintes vertus vengez et delivrez.*  
*Celuy qui de regner sur le monde machine*  
*S'engraisse par les poux, curée à la vermine.*

« *Voy deux camps, dont l'un prie et souspire en s'armant,*  
*L'autre, presomptueux, menace en blasphémant.*  
*O Coutras ! combien tost cette petite pleine*  
*Est de cinq mille morts et de vengeance plaine !*

« *Voicy Paris armé sous les loix du Guysard :*  
*Il chasse de sa cour l'hypocrite renard,*  
*Qui tire son chasseur après en sa taniere.*  
*Les noyeurs n'ont tombeau que la trouble riviere,*  
*Les maistres des tueurs perissent de poignards,*  
*Les supposts des bruslans par les brusleurs sont ards.*  
*Loire, qui fut bourelle, aura le soing de rendre*  
*Les brins esparpillez de leur infame cendre.*  
*Aussy tost leur boucher, de ses bouchers pressé.*

*Des proscrits secouru, se void des siens laissé ;  
 Son procureur, jadis des martyrs la partie.  
 Procure et meine au roy le trancheur de sa vie,  
 Au mois, jour et logis, à la chambre et au lieu  
 Où à mort il jugca la famille de Dieu.*

*Faict gibier d'un cagot, vilain porte-besace,  
 Il quitte au condamné ses fardeaux et sa place.*

*« Arques n'est oublié, ny le succez d'Yvry.*

*Commois par qui tu fus victorieux, Henry ;  
 Tout ploye sous ton heur, mais il est predict comme  
 Ce qu'on devoit à Dieu fut pour le Dieu de Rome.*

*« Paris, tu es reduitte à digerer l'humain ;  
 Trois cent mille des tiens perissent par la faim  
 Dans le tour de dix lieües, qu'à chaque paix frivolle  
 Tu donnois pour limitte au pain de la parole.*

*« Si tu pouvois connoistre, ainsy que je connois,  
 Combien je voy lier de princes et de roys,  
 Par les venins subtils de la bande hypocrite,  
 Par l'arsenic qu'espand l'engeance loyolite !  
 O Suede ! o Mosco ! Polongne, Autriche, hélas !  
 Quels changements, premier que vous en soiez las !*

*« Que te diray-je plus ? Ces estoilles obscures  
 Ecrivent à regret les choses plus impures.  
 O qu'après long travail, long repos, longue nuit,  
 La lassitude en France et à ses bords produit !  
 Que te profitera, mon enfant, que tu voye  
 Quelque peu de fumée au fond de la Savoye,  
 Un sursaut de Geneve, un catharreux sommeil,  
 Venise voir du jour une aube sans soleil ?  
 Quoy plus ? La main de Dieu, douce, docte, et puis rude,  
 A parfaire trente ans l'entiere ingratitude,  
 Et puis à la punir : ô funestes apprests !*

*Flambeau laissant esteint ne void rien de plus près.*

« *Tu verrois bien encor. après un tour de sphere,  
Un double deuil forcé, le filz de l'adultere,  
Berceau, tombeau, captifs, gouster tout et vomir,  
Albion, degenerée, endormie endormir,  
Perdre les siens, et faire aux assassins la planche,  
Perir tant de citez, et sur toutes la blanche;  
Les Bataves après un faux pas relever :  
Les Germains atterés, et leur reste sauver :  
Ceux-là trouvent en soy l'abandonné remede :  
Voy en Septentrion l'orient de Suede :  
On tire d'Occident au lieu des morts les biens ;  
Un grand roy du Midy dechassé par les siens :  
Vers l'Inde, une grandeur qui en naissant renverse  
Celle des Ottomans, du Tartare et du Perse :  
Voieꝝ prendre, et coëffer au Cerbere d'enfer  
De fer le caducée et la mitre de fer.*

*Lors la porque Italie à son rang fume et souffre  
L'odeur qui luy faschoit de la mitre et du souphre,  
Et l'Europe d'un coup peut porter et armer  
Trente armées sur terre et sept dessus la mer.*

*Voy de Hierusalem la nation remise,  
L'antechrist abbatu, en triomphe l'Eglise.  
Holà ! car le grand juge en son throsne est assis  
Si tost que l'aere joinct à noꝝ mille trois six.*

« *Retourne à ta moitié, n'attache plus ta veïe  
Au loisir de l'Eglise, au repos de Capüe.  
Il te faut retourner satisfaict en ton lieu,  
Employer ton bras droict aux vengeance de Dieu.  
Exerce tout le jour ton fer et ton courage,  
Et ta plume de nuict, que jamais autre ouvrage,  
Bien que plus delicat, ne te semble plaisant*

*Au prix des hauts secrets du firmament luisant.  
 Ne chante que de Dieu, n'oubliant que luy-mesme  
 T'a retiré : voilà ton corps sanglant et blesme,  
 Recueilly à Thaley, sur une table, seul,  
 A qui on a donné pour suaire un linceul.  
 Rapporte-luy la vie en l'amour naturelle  
 Que, son masle, tu dois porter à ta femelle.*

*Tu m'as montré, ô Dieu, que celui qui te sert  
 Sauve sa vie alors que pour toy il la perd.  
 Ta main m'a delivré, je te sacre la mienne :  
 Je remets en ton sein cette ame qui est tienne :  
 Tu m'as donné la voix, je te loueray, mon Dieu !  
 Je chanteray ton los et ta force, au milieu  
 De tes sacrez parvis ; je feray tes merveilles,  
 Ta deffence et tes coups retentir aux oreilles  
 Des princes de la terre, et si le peuple bas  
 Sçaura par moy comment les tyrans tu abbats.  
 Mais, premier que d'entrer au prevoir et descrire  
 Tes derniers jugements, les arrests de ton ire,  
 Il faut faire une pause et finir ce discours  
 Par une vision qui couronne ses jours .  
 L'esprit aiant encor congelé, par son extase,  
 De ne suivre, escrivant, du vulgaire la phrase.*

*L'Ocean donc estoit tranquille et sommeillant  
 Au bout du sein breton, qui s'enfle en recueillant  
 Tous les fleuves françois, la tournoyante Seine,  
 La Gironde, Charente et Loire, et la Vilaine.  
 Ce vieillard refouloit ses cheveux gris et blonds  
 Sur un lict relevé dans son paisible fonds,  
 Marqueté de coral et d'unions exquisés,  
 Les sachets d'ambre gris dessous ses tresses grises.  
 Les vents les plus discrets luy chatouilloient le dos ;*

Les nymphes, de leurs mains, avoient fait ce repos,  
 La paillasse de mousse et le matras d'esponge :  
 Mais ce profond sommeil fut resveillé d'un songe ;  
 La lame de la mer estant comme du lait,  
 Les nids des alcyons y nageoient à souhait :  
 Entre les flots sallez, et les ondes de terre  
 S'esmeut par accidens une subtile guerre :  
 Le dormant pense ouïr un contraste de vents  
 Qui, du bout de la mer jusqu'aux sables mouvants,  
 Troubloient tout son royaume et, sans qu'il y consente.  
 Vouloient à son deceut ordonner la tourmente.  
 « Comment, dit le vieillard, l'air volage et leger  
 Ne sera-il jamais lassé de m'outrager,  
 De ravager ainsy mes provinces profondes?  
 Les ondes font les vents, comme les vents les ondes.  
 Ou bien l'air pour le moins ne s'anime en fureurs  
 Sans le consentement des corps supérieurs :  
 Je pousse les vapeurs, causes de la tourmente,  
 L'air soit content de l'air, l'eau de l'eau est contente. »  
 Le songe le trompoit, comme quand nous voions  
 Un soldat s'affuster, aussytost nous oyons  
 Le bruiet d'une fenestre ou celui d'une porte,  
 Quand l'esprit va devant les sens : en mesme sorte  
 Le songeur print les sons de ces flots mutinez  
 Encontre d'autres flots, jappans, enfellonnez  
 Pour le trouble de l'air et le bruit de tempeste,  
 Il esleve en frottant sa venerable teste,  
 Premier un fer poinctu paroist, et puis le front,  
 Ses cheveux regrissez par sa colere en rond,  
 Deux testes de dauphins et les deux balais sortent  
 Qui nagent à fleur d'eau et sur leur dos le portent :  
 Il trouva cas nouveau, lorsque son poil tout blanc

*Ensanglanta sa main ; puis, voyant à son flanc  
Que l'onde refuiant laissoit sa peau rougie :*  
« *A moy ! (dit-il) à moi ! pour me charger d'envie.  
A moy , qui dans mon sein ne souffre pas les morts,  
La charongne, l'ordure, ains la jette à mes bords :*  
*Bastardes de la terre, et non filles des nuës,  
Fiebyres de la nature, allons, testes cornuës  
De mes beliers armeꝝ, repousseꝝ-les, heurteꝝ,  
Qu'ils s'en aillent ailleurs purger leurs cruauteꝝ. »*

*Ainsy la mer alloit, faisant changer de course  
Des gros fleuves amont vers la coupable source  
D'où sortoit par leurs bords un deluge de sang,  
A la teste des siens : l'Océan au chef blanc,  
Vid les cieux s'entr'ouvrir, et les anges à troupes  
Fondre de l'air en bas ayants en main des coupes  
De precieux rubis qui plongeꝝ dedans l'eau,  
En chantant rapportoient quelque present nouveau.  
Ces messagers aiseꝝ, ces anges de lumière  
Tiroient le sang meurtri d'avec l'onde meurtriere,  
Dans leurs vases remplis, qui prenoient, heureux, lieu  
Aux plus beaux cabinets du palais du grand Dieu :  
Le soleil, qui avoit mis un espais nuage  
Entre le vilain meurtre et son plaisant visage,  
Ores de chauds rayons exhale à soy le sang,  
Qu'il faut qu'en rouge pluie il renvoye à son rang.  
L'Océan, du soleil et du troupeau qui vole  
Ayant prins sa leçon, change advis et parole.*

« *Veneꝝ, enfans du ciel (s'escria le vieillard),  
Heritiers du royaume à qui le ciel despart  
Son champ pour cimetièrre : o saints que je repousse !  
Pour vous, non contre vous, juste, je me courrouce. »*

*Il s'avance dans Loire, il rencontre les bords,*



Les sablons cramoisis, bien taçissez de morts.  
 Curieux, il assemble, il enleve, il endure  
 Cette chere despouille, au rebours de nature.  
 Ayant tout arrangé, il tourne, avec les yeux  
 Et le front serené, ces parolles aux cieux :  
 « Je garderay ceux-cy, tant que Dieu me commande  
 Que les filz du bonheur à leur bonheur je rende :  
 Il n'i a rien d'infect, ils sont purs, ils sont nets :  
 Voici les parements de mes beaux cabinets :  
 Terre qui les trahis, tu estois trop impure  
 Pour des sains et des purs estre la sepulture. »

A tant il plonge au fond, l'eau rid en mille rais.  
 Puis, aiant faict cent ronds, crache le sable après.

Ha! que noz cruautez fussent ensevelies  
 Dans le centre du monde ! Ha! que noz ordes vies  
 N'eussent empuanty le nez de l'estranger!  
 Parmy les estrangers nous irions sans danger,  
 L'œil gay, la face haute, d'une brave assurance  
 Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Estrangers irritez, à qui sont les François  
 Abomination, pour Dieu, faictes le choix  
 De celuy qu'on trahit et de celuy qui tuë ;  
 Ne caressez chez vous d'une pareille veuë  
 Le chien fidel et doux et le chien enragé,  
 L'atheiste affligeant, le chrestien affligé.  
 Nous sommes pleins de sang, l'un en perd, l'autre en tire.  
 L'un est persecuteur, l'autre endure martyre :  
 Regardez qui reçoit ou qui donne le coup :  
 Ne criez sur l'agneau, quand vous criez au loup.  
 Venez, justes vengeurs, vienne toute la terre.  
 A ces Caïns françois, d'une mortelle guerre.  
 Redemander le sang de leurs freres occis :

*Qu'ils soient connus par tout aux visages transis ;  
Que l'œil lousche, tremblant, que la grace estonnée  
Par tout produise en l'air leur ame empoizonnée.*

*Estourdis, qui pensez que Dieu n'est rigoureux,  
Qu'il ne sçait foudroyer que sur les langoureux,  
Respirez d'une pause, en soupirant pour suivre  
La rude catastrophe et la fin de mon livre.*

*Les fers sont mis au vent, venez sçavoir comment  
L'Eternel faict à point vengeance et jugement :  
Vous sçaurez que toujours son ire ne sommeille,  
Vous le verrez debout pour rendre la pareille,  
Chastier de vervaine ou punir par le fer  
Et la race du ciel et celle de l'enfer.*





## LIVRE SIXIÈME

---

# VENGEANCES

**O**UVRE tes grands thresors, ouvre ton sanctuaire.  
Ame de tout, soleil, qui aux astres esclaire :  
Ouvre ton temple saint à moi, Seigneur, qui veu.x  
Ton sacré, ton secret enfumer de mes vœux :  
Si je n'ay or ne myrrhe à faire mon offrande,  
Je l'apporte du laict : ta douceur est si grande  
Que de mesme œil et cœur tu vois et tu reçois  
Des bergers le doux laict et la myrrhe des rois.  
Sur l'autel des chetifs ton feu pourra descendre,  
Pour y mettre le bois et l'holocauste en cendre.  
Tournant le dos aux grands, sans oreilles, sans yeux  
A leurs cris esclattans, à leurs dons précieux.  
Or soient du ciel riant les beautez descubertes,  
Et à l'humble craintif ces grands portes ouvertes :

Comme tu as promis, donne, en ces derniers ans,  
 Songes à nos vieillards, visions aux enfans.  
 Faicts paroistre aux petits les choses incommes,  
 Du vent de ton esprit trousses les noires niées,  
 Raviꝝ-nous de la terre aux beaux pourpris des cieux  
 Commençant de donner autre vie, autres yeux  
 A l'aveugle mortel : car sa masse mortelle  
 Ne pourroit vivre et voir une lumiere telle.  
 Il faut estre vieillard, caduc, humilié.  
 A demi-mort au monde, à lui mortifié,  
 Que l'ame recommence à retrouver sa vie,  
 Sentant par tous endroicts sa maison demolie ;  
 Que ce corps ruiné de bresches en tous lieux,  
 Laisse voler l'esprit dans le chemin des cieux,  
 Quitter jeunesse et jeux, le monde et ses mensonges,  
 Le vent, la vanité, pour songer ces beaux songes.  
 Or je suis un enfant, sans aage et sans raison,  
 Ou ma raison se sent de la neufve prison ;  
 Le mal bourgeonne en moy, en moy fleurit le vice.  
 Un printemps de pechés, espineux de malice :  
 Change-moy, refay-moy, exerce ta pitié,  
 Rend-moy mort en ce monde, oste la mauvaistié  
 Qui possède à son gré ma jeunesse première,  
 Lors je songeray songe et verray ta lumiere.  
 Puis il faut estre enfant pour voir des visions,  
 Naistre et renaistre après, net de pollutions ;  
 Ne sçavoir qu'un sçavoir, ce sçavoir sans science  
 Pour consacrer à Dieu ses mains en innocence ;  
 Il faut à ses yeux clairs estre net pur et blanc,  
 N'avoir tache d'orgueil, de rapine et de sang :  
 Car nul n'heritera les hauts cieux desirables  
 Que ceux-là qui seront à ces petits semblables,

*Sans fiel et sans venin ; donc, qui sera-ce, ô Dieu,  
 Qui en des lieux si laids tiendra un si beau lieu ?  
 Les enfans de ce siecle ont Satan pour nourrice,  
 On berce en leurs berceaux les enfans et le vice,  
 Nos meres ont du vice avec nous accouché,  
 Et en nous concevant ont conçu le péché.*

// *Que si d'entre les morts, pere, tu as envie  
 De m'esveiller, il faut mettre à bas l'autre vie,  
 Par la mort d'un exil, fay-moy revivre à toy ;  
 Separé des meschants, separe-moy de moy ;  
 D'un saint enthousiasme appelle au ciel mon ame,  
 Mets au lieu de ma langue une langue de flamme.  
 Que je ne sois qu'organe à la celeste voix  
 Qui l'oreille et le cœur anime des François :  
 Qu'il n'y ait sourd rocher qui entre les deux poles  
 N'entende clairement magnifiques parolles  
 Du nom de Dieu : j'escris à ce nom triomphant  
 Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant.  
 L'esprit de verité despouille de mensonges  
 Ces fermes visions, ces veritables songes :  
 Que le haut ciel s'accorde en douces unissons  
 A la sainte fureur de mes vives chansons.*

*Quand Dieu frappe l'oreille, et l'oreille n'est preste  
 D'aller toucher au cœur, Dieu nous frappe la teste :  
 Qui ne fremit aux sons des tonnerres grondans  
 Fremira quelque jour d'un grincement de dents.*

*Icy le vain lecteur des-jà en l'air s'esgare ;  
 L'esprit mal préparé, fantastic, se prepare  
 A voir quelques discours de monstres inventez,  
 Un spectre imaginé aux diverses clartez  
 Qu'un nuage conçoit, quand un rayon le touche  
 Du soleil cramoisy, qui bizarre se couche :*

Ou bien il cuide icy rassasier son cœur  
 D'une vaine caballe ; et ces esprits d'erreur  
 Icy ne saouleront l'ignorance maligne :  
 Ainsy dict le Sa ve ir: Vous n'aurez point de signe,  
 Vous n'aurez de nouveau (friands de nouveauté)  
 Que des abismes creux, Jonas resuscité ;  
 Vous y serez trompez, la fraude profitable  
 Au lieu du désiré donne le desirable.  
 Et comme il renvoya les scribes, amassez  
 Pour voir des visions aux spectacles passez,  
 Ainsy les visions qui seront icy peintes  
 Seront exemples vrais de noz histoires saintes,  
 Le roolle des tyrans de l'Ancien-Testament,  
 Leur cruauté sans fin, leur infini tourment.  
 Nous verrons déchirer, d'une couleur plus vive,  
 Ceux qui ont déchiré l'Eglise primitive ;  
 Nous donnerons à Dieu la gloire de noz ans  
 Où il n'a pas encor espargné les tyrans.

Puis une pause après, clairon de sa venüe,  
 Nous les ferons ouïr dans l'esclair de la nüe.

Encor faut-il, Seigneur, ô Seigneur qui donnas  
 Un courage sans peur à la peur de Jonas,  
 Que le doigt qui esmeut cest endormi prophete  
 Resveille en moy le bien qu'à demy je souhaite,  
 Le zelle qui me faict du fer de verité  
 Fasher avec Satan, le fils de Vanité.  
 J'ay fuy tant de fois, j'ay desrobé ma vie  
 Tant de fois, j'ay suivi la mort que j'ay fuie,  
 Jay faict un trou en terre et caché le talent,  
 Jay senti l'esguillon, le remord violent  
 De mon ame blessée, et ouy la sentence  
 Que dans moy, contre moy chantoit ma conscience.

Mon cœur vouloit veiller, je l'avois endormi :  
 Mon esprit de ce siècle estoit bien ennemy.  
 Mais, au lieu d'aller faire au combat son office,  
 Satan le destournoit au grand chemin du vice :  
 Je m'enfuis de Dieu, mais il enfla la mer,  
 M'abisma plusieurs fois sans du tout m'abismer :  
 J'ay veu des creux enfers la caverne profonde.  
 J'ay esté balancé des orages du monde;  
 Aux tourbillons venteux des guerres et des cours.  
 Insolent, j'ay usé ma jeunesse et mes jours :  
 Je me suis pleu au fer, David n'est un exemple  
 Que qui verse le sang ne bastit pas le temple :  
 J'ay adoré les rois, servi la vanité,  
 Estouffé dans mon sein le feu de vérité;  
 J'ay esté par les miens précipité dans l'onde,  
 Le danger m'a sauvé en sa pance profonde,  
 Un monstre de labeurs à ce coup m'a craché  
 Aux rives de la mer, tout souillé de péché.  
 J'ay fait des cabinets sous esperances vertes,  
 Qui ont esté bien tost mortes et decouvertes,  
 Quand le ver de l'envie a percé de douleurs  
 Le quicajon seiché pour m'envoyer ailleurs.  
 Tousjours tels Simeis font aux Davids la guerre  
 Et sortent des vils creux d'une trop grasse terre  
 Pour d'un air tout pourry, d'un gosier enragé  
 Infecter le plus pur, sauter sur l'affligé :  
 Le doigt de Dieu me lève, et l'ame encore vive  
 M'anime à guerroyer la puante Ninive ;  
 Ninive qui n'aura sac ne gémissement,  
 Pour changer le grand Dieu qui n'a de changement.  
 Voicy l'Eglise encor en son enfance tendre,  
 Satan ne fallit pas d'essayer à surprendre

*Ce berceau consacré; il livra mille assauts  
 Et feint de sa jeunesse à l'enfant mille maux.  
 Les anges la gardoient en ces peines estranges;  
 Elle ne fut jamais sans que le camp des anges  
 La conduisit par tout, soit lors que dessus l'eau  
 L'arche d'élection luy servit de berceau,  
 Soit lors qu'elle espousa la race de Dieu sainte,  
 Ou soit lors que de luy elle fuioit enceinte  
 Aux lieux inhabitez, aux effroians deserts,  
 Chassée, et non vaincüe, en despit des enfers.  
 La mer la circuit, et son espoux luy donne  
 La lune sous les pieds, le soleil pour couronne.*

*O bien-heureux Abel, de qui premier au cœur  
 Cette vierge esprouva sa premiere douleur!  
 De Caïn fugitif et d'Abel je veux dire  
 Que le premier bourreau et le premier martyr,  
 Le premier sang versé, on peut voir en eux deux,  
 L'estat des agneaux doux, des loups outreuideux;  
 En eux deux on peut voir (beau pourtraict de l'Eglise)  
 Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise  
 De bien fort-peu de bois, et s'augmente beaucoup.  
 Satan fit ce que faict en ce siecle le loup  
 Qui querelle l'agneau buvant à la riviere,  
 Luy au haut vers la source et l'agneau plus arriere:  
 L'Antechrist et ses loups reprochent que leur eau  
 Se trouble au contre-flot par l'innocent agneau.  
 La source des grandeurs et des biens de la terre  
 Descouille de leurs chefs, et la paix de la guerre  
 Balacent à leur gré dans leurs impures mains;  
 Et toute fois alors que les loups inhumains  
 Veulent couvrir de sang le beau lict de la terre.  
 Les prétextes connus de leur injuste guerre*



*Sont noz autels sans fard, sans feinte, sans couleurs,  
Que Dieu aime d'enhaut l'offerte de nos cours :  
Cela leur croist la soif du sang de l'innocence.*

*Ainsi Abel offroit en pure conscience  
Sacrifices à Dieu ; Caïn offroit aussy :  
L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurcy ;  
L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agreable :  
Caïn grinça les dents, paslit, espouventable,  
Il massacra son frere, et de c'est agneau doux  
Il fit un sacrifice à son amer courroux.*

*Le sang fuit de son front et honteux se retire,  
Sentant son frere sang que l'aveugie main tire ;  
Mais quand le coup fut faict sa premiere pasleur  
Au prix de la seconde estoit vive couleur :*

*“ Ses cheveux vers le Ciel herissez en furie,  
Le grincement de dents en sa bouche flestrie,  
L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy :  
Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy :  
Car le Ciel s'affubloit du manteau d'une nië  
Si tost que le transy au Ciel tournoit sa veüe ;  
S'il fuioit aux deserts, les rochers et les bois,  
Effrayez abboyoient au son de ses abbois.  
Sa mort ne pût avoir de mort pour recompense :  
L'enfer n'eut point de morts à punir cette offence,  
Mais autant que de jours il sentit de trespas :  
Vif, il ne vescu point ; mort, il ne mourut pas. ”  
• Il fuit d'effroy transi, troublé tremblant et blesme,  
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-mesme :  
• Les lieux plus assurez luy estoit des hazards,  
Les fueilles, les rameaux et les fleurs des poignards.  
Les plumes de son lict des esguilles picquantes,  
Ses habits plus aysez des tenailles serrantes,*

*Son eau jus de ciguë, et son pain des poisons ;  
 Ses mains le menaçoient de finés trahisons :  
 Tout image de mort et le pis de sa rage  
 C'est qu'il cherche la mort et n'en void que l'image :  
 De quelqu'autre Caïn il craignoit la fureur :  
 Il fut sans compaignon et non pas sans frayeur :  
 Il possedoit le monde, et non une assurance ;  
 Il estoit seul partout, hors mis sa conscience,  
 Et fut marqué au front affïn qu'en s'enfuiant  
 Aucun n'osast tïer ses maux en le tïiant.*

*Meurtriers de vostre sang, apprehendez ce juge,  
 Apprehendez aussy la fureur du deluge.*

- ✓ *Superbes esventez, tiercelets de geants,  
 Du monde espouvantaux, vous braves de ce temps.  
 Outrecuidez galands, ô fols à qui il semble,  
 En regardant le Ciel, que le Ciel de vous tremble,  
 Jadis voz compaignons, compaignons en orgueil,  
 (Car vous estes moins forts, virent venir à l'œil  
 Leur salaire des cieux : les cieux dont les vantailles,*
- ✓ *Sans se forcer gaignoient tant de rudes batailles :  
 Babylon qui debvoit mi-partir les hauts cieux,  
 Aller baiser la lune et se perdre des yeux  
 Dans la route du ciel, Babel de qui les langues  
 Firent en mesme jour tant de sottes harangues,  
 Sa hauteur n'eust servi, ni les plus forts chasteaux,  
 Ni les cedres gravis, ni les monts les plus hauts.  
 L'eau vint, pas après pas, combattre leur stature,  
 Va des pieds aux genoux, et puis à la ceinture.  
 Le sein enflé d'orgueil, souspire au submerger :  
 Ses bras roides, meurtriers, se lassent de nager  
 Il ne reste sur l'eau que le visage blesme ;  
 La mort entre dedans la bouche qui blasphemé.*

*Et ce pendant que l'eau s'enfle sur les enflez,  
 En un petit troupeau les petits amassez  
 Se joïent sur la mort, pilotez par les anges ;  
 Quand les geants hurloient, ne chantoient que louanges ,  
 Disants les meschants flots qui, en executant  
 La sentence du Ciel, s'en vont precipitant  
 Les geants aux enfers, aux abismes les noient :  
 Ceux-là qui aux bas lieux ces charongnes convoient  
 Sont les mesmes qui vont dans le haut se mesler,  
 Mettent l'arche et les siens au supresme de l'air,  
 Laissent la nûe en bas, et si haut les attirent  
 Qu'ils vont baiser le ciel, le ciel où ils aspirent.*

*Dieu fit en son courroux pleuvoir des mesmes cieux.  
 Comme un deluge d'eaux, un deluge de feux :  
 Cet arsenal d'en haut, où logent de la guerre  
 Les celestes outils, couvrit toute la terre  
 D'artifices de feu, pour punir des humains,  
 Par le feu le plus net, les pechez plus vilains.  
 Un pays abbruty, plein de crimes estranges,  
 Vouloit, après tout droict, violer jusqu'aux anges :  
 Ils pensoient souïller Dieu ; ces hommes des-reiglez  
 Pour un aveugle feu moururent aveuglez :  
 Contr'eux s'esmeut la terre encore non esmeüe.  
 Si tost qu'elle eut appris sa leçon de la nûe :  
 Elle fondit en soy et cracha en un lieu,  
 Pour marquer à jamais la vengeance de Dieu,  
 Un lac, de son bourbier, là mit, à la mesme heure.  
 La mer par ses conduits ce qu'elle avoit d'ordure,  
 Et, pour faire sentir la mesme ire de l'air,  
 Les oyseaux tombent morts quand ils pensent voler  
 Sur ces noires vapeurs, dont l'espaisse fumée  
 Monstre l'ire celeste encores allumée.*

*Venez, celestes feux, courez, feux eternels,  
 Volez ; ceux de Sodome oncques ne furent tels :  
 Au jour du jugement ils leveront la face  
 Pour condamner le mal du siecle qui les passe,  
 D'un siecle plus infect ; notamment il est dit  
 Que Dieu de leurs pechez tout le comble attendit.  
 Empuantissez l'air, ô vengeances celestes,  
 De poiçons, de venins et de volantes pestes.  
 Soleil, baille ton char aux jeunes Phaëtons,  
 N'anime rien çà bas, si ce n'est des Pythons ;  
 Vent, ne purge plus l'air ; brize, renverse, escraze,  
 Noie au lieu d'arrouser, sans eschauffer embraze.  
 Nos pechez sont au comble et, jusqu'au ciel montez,  
 Par dessus le boisseau versent de tous costez.  
 Terre, qui sur ton dos porte à peine noz peines,  
 Change en cendre et en os tant de fertiles plaines,  
 En bourbe noz gazons, noz flaisirs en horreurs,  
 En souphre noz guerets, en charongne noz fleurs.  
 Deluges, retournez, vous pourrez par vostre onde  
 Noier, non pas laver, les ordures du monde.*

*Mais ce fut vous encor, ô justicieres eaux,  
 Qui sceustes distinguer les lions des agneaux :  
 Moÿse l'esprouva, qui pour arche seconde,  
 En un tissu de jonc se joïa dessus l'onde.  
 Eaux, qui devinstes sang et changeastes de lieu,  
 Eaux, qui oyez très-clair quand on parle de Dieu,  
 Ce fut vous, puis après lorsque les maladies,  
 Les gresles et les poux et les bestes choisies  
 Pour de petits moyens abbattre les plus grands,  
 Quand la peste, l'obscur et les eschecs sanglants  
 De l'ange foudroiant n'eurent mis repentance  
 Aux cœurs des Pharaons poursuivans l'innocence,*

*Ce fut vous, saintes eaux, eaux qui fistes de vous  
Un pont pour les agneaux, un piège pour les loups.*

*Les hommes sont plus sourds à entendre la voix  
Du Seigneur des seigneurs, du Monarque des rois,  
Que la terre n'est dure et n'est sourde à se fendre  
Pour dans ses gouffres noirs les faux parjures prendre.  
Le feu est bien plus prompt à partir de son lieu  
Pour mettre à rien le rien des rebelles à Dieu.  
Dathan et Abiron donnerent tesmoignage  
De leur obeissance et de leur prompt ouvrage.  
L'air fut obeissant à changer ses douceurs  
En poiçon respirée aux braves ravisseurs  
De la chere alliance ; et Dieu en toute sorte  
Par tous les elements a montré sa main forte.*

*Quoi, mesme les demons, quoi que grinçants les dents  
A la voix du grand Dieu logerent au dedans  
De Saül enragé : quelles rouges tenailles  
Sont telles que l'enfer qui fut en ses entrailles ?*

*Princes, un tel enfer est logé dedans vous,  
Quand un cœur de caillou d'un fusil de courroux  
Vous faict persecuter d'une haine mutine  
Vos David triomphans de la gent philistine.  
Absalon, qui faisoit delices de cheveux  
Par eux enorgueillly, et puis pendu par eux,  
Et son Achitofel, renommé en prudence,  
Par elle s'est acquis une infame potence.*

*Dans le champ de Naboth, Achaz montre à son rang  
Que tout sang va tirant après soi d'autre sang ;  
Jezebel marche après, et de près le veut suivre,  
Bruslante en soif de sang, encor qu'elle en fut yvre ;  
Jezebel, vif miroir des ames de noz grands,  
Pourtraict des coups du ciel, salaire des tyrans.*

*Flambeau de ton païs, piège de la noblesse,  
 Peste des braves cœurs, que servit ta finesse,  
 Tes rużes, tes conseils et tes tours florentins ?  
 Les chiens se sont saoulez des superbes tetins  
 Que tu enflois d'orgueil, et cette gorge unie,  
 Et cette tendre peau fut des mastins la vie.  
 De ton sein sans pitié ce chaud cœur fut ravi,  
 Luy qui n'avoit esté de meurtres assouvy.  
 A faict crever les chiens : de ton fiel le carnage  
 Aux chiens osta la faim et leur donna la rage :  
 Vivante, tu n'avois aymé que le combat ;  
 Morte, tu attisois encores du debat  
 Entre les chiens grondans qui donnoyent des batailles  
 Aux butins dissipez de tes vives entrailles ;  
 Le dernier appareil de ta feinte beauté  
 Mit l'horreur sur le front, et fut precipité,  
 Aussy bien que ton corps, de ton haut edifice,  
 Ton ame et ton estat, d'un mesme precipice.*

*Quand le baston qui sert pour attiser le feu  
 Travaille à son mestier, il brusle peu à peu :  
 Il vient si noir, si court, qu'il n'y a plus de prise.  
 On le jette en la braiże et un autre l'attise.  
 Athalia suivit le train de cette-ci,  
 Elle attisa le feu et fut bruslée aussy.*

*Après, de ce troupeau je sacre à la memoire  
 L'effroyable discours, la veritable histoire,  
 De cet arbre eslevé, refoullé par les cieux,  
 De qui les rameaux longs s'estendoient ombrageux  
 D'orient au couchant, du midy à la biże :  
 La terre large estoit en son ombre comprise,  
 Et fut ce pavillon de superbes rameaux  
 Des bestes le grand parc, le grand nid des oiseaux :*

*Ce tronc est esbranché, ce monstre est mis à terre ;  
 Ce qui logeoit dedans miserablement erre  
 Sans logis, sans retraite : un roy victorieux,  
 De cent princes l'idolle, enflammé, glorieux,  
 Ne connoissant plus rien digne de sa conquête,  
 Levoit contre le ciel son orgueilleuse teste.  
 Dieu ne daigna lancer un des mortels esclats  
 De ses foudres volans, mais ploya contre-bas.  
 Ce visage eslevé; ce triomphant visage  
 Perdit la forme d'homme et de l'homme l'usage.  
 Noꝝ petits geanteaux, par vanité, par vœux,  
 Font un bizarre orgueil d'ongles et de cheveux,  
 Et Dieu sur cettuy-cy, pour une peine dure,  
 Mit les ongles crochus et la grand chevelure.  
 Appreneꝝ de lui, rois, princes et potentats,  
 Quelle peine a le ciel à briser voꝝ estats.  
 Ce roy n'est donc plus roy, de prince il n'est plus prince :  
 Un desert solitaire est toute sa province ;  
 De noble il n'est plus noble, et en un seul moment  
 L'homme des hommes roy n'est homme seulement ;  
 Son palais est le souil d'une puante boïe,  
 La fange est l'oreiller parfumé pour sa joïe ;  
 Ses chantres, les crapaux, compagnons de son lict,  
 Qui de cris enroueꝝ le tourmentent la nuïct ;  
 Ses vaisseaux d'or ouvreꝝ furent les ordes fentes  
 Des rochers serpenteux, son vin les eaux puantes ;  
 Les faisans, qu'on faisoit galopper de si loin,  
 Furent les glands amers, la racine et le foin ;  
 Les orages du ciel roullent sur la peau nïe ;  
 Il n'a daiꝝ, pavillon ni tente que la nïe.  
 Les loups en ont pitié; il est de leur troupeau,  
 Et il envie en eux la durté de la peau,*

*Au bois où, pour plaisir, il se mettoit en queste,  
 Pour se jôier au sang d'une innocente beste,  
 Chasseur, il est chassé; il fit fuir, il fuit;  
 Tel qu'il a poursuivi maintenant le poursuit.  
 Il fut roy abbruty, il n'est plus rien en somme :  
 Il n'est homme ne beste et craint la beste et l'homme:  
 Son ame raisonnable irraisonnable fut.*

*Dieu refit ceste beste un roy quand il luy pleust.  
 Merveilleux jugement et merveilleuse grace  
 De l'oster de son lieu, le remettre en sa place!*

*Le doigt qui escrivit, devant les yeux du filz  
 De ce roy abesti, que Dieu avoit prefix  
 Ses vices et ses jours, sceust l'advenir escrire,  
 Luy-mesme executant ce qu'il avoit peu dire.*

*O tyrans, apprenez, voyez, resolvez-vous  
 Que rien n'est difficile au celeste courroux :  
 Apprenez, abbatu, que le Dieu favorable  
 Qui verse l'eslevé hausse le miserable;  
 Qui faict fondre dans l'air d'un Cherub le pouvoir,  
 De qui on sent le fer et la main sans la voir :  
 L'œil d'un Sennacherib void la lame enflammée  
 Qui faict en se jôiant un hachis d'une armée:  
 Que c'est celuy qui faict, par secrets jugements,  
 Vaincre Ester en mespris les favoris Amans :  
 Sur le seuil de la mort et de la boucherie,  
 La chetifve receut le throsne avec la vie :  
 L'autre, mignon d'un Roy, tout à coup s'est trouvé  
 Enlevé au gibet qu'il avoit eslevé,  
 Comme le fol malin journellement appreste  
 Pour la teste d'autruy ce qui frappe sa teste.*

*Ainsy le doigt de Dieu avoit coupé les doigts  
 D'un Adonibesec qui a septante roys.*



*Il les avoit tranchez : j'ay laissé les vengeances  
 Que ce doigt exerça par les foibles puissances  
 Des femmes , des enfans , des valets desreiglez ,  
 Des Gedeons choisis , des Samsons aveuglez ;  
 Le desespoir d'Antioch et sa prompte charogne.  
 Mon vol impetueux d'un long desir s'eslogne  
 A la seconde Eglise , et l'outrageuse main  
 Que dès lors fit sortir le grand siege Romain.*

*Sortez , persecuteurs de l'Eglise premiere , ✓  
 Et marchez enchainez au pied de la banniere  
 De l'agneau triomphant ; vos sourcils indomptez ,  
 Vos fronts , vos cœurs si durs , ces fieres majestez ,  
 Du Lion de Juda honorent la memoire ,  
 Traisnez au chariot de l'immortelle gloire.*

*Hausse du bas enfer l'aigreur de tes accents ,  
 Hurle , en grinçant des dents , des enfans innocents  
 Herode le boucher ; leve la main impure  
 Vers le ciel , du profond de ta demeure obscure :  
 Aujourd'huy , comme toy , les abusez tyrans  
 Pour blesser l'Eternel massacrent ses enfans ,  
 Et sont imitateurs de la forcenerie ,  
 Qui pensois ployer Dieu parmy la boucherie ,  
 Les cheveux arrachez , les effroyables cris  
 Des meres qui pressoient à leur sein leurs petits ,  
 Ces petits bras liez aux gorges de leurs meres ,  
 Les tragicques horreurs et les raisons des peres ,  
 Les voix non encor voix , bramantes en tous lieux ,  
 Ne sonnoient la pitié dans leurs cœurs impiteux.  
 Des tueurs resolu point ne furent ouyes  
 Ces petites raisons qui demandoient leurs vies  
 Ainsy qu'elles sçavoient ; quand ils tendoient leurs mains .  
 Ces menottes monstroient par signe aux inhumains ,*

*Cela n'a point peché, cette main n'a ravie  
Jamais le bien, jamais rançon, jamais la vie.  
Mais ce cœur sans oreille et ce sein endurcy  
Que l'humaine pitié, que la tendre mercy  
N'avoient sceu transpercer, fut transpercé d'angoisses :  
Ses cris, ses hurlemens. son soucy, ses addresses  
Ne servirent de rien. Ces indomptez esprits,  
Qui n'oyoient point crier, en vain jettent des cris.  
Il fit tuer son filz et par luy fut esteinte  
Sa noblesse. de peur qu'il ne mourut sans plainte.  
Sa douleur fut sans pair. L'autre Herode, Antipas,  
Après ses cruautéz et avant son trespas,  
Souffrit l'exil, la honte, une crainte Caïne,  
La pauvreté, la fuite et la fureur divine.*

*Puis le tiers triomphant. eslevé sur le haut  
D'un peuple adorateur et d'un brave eschaffaut  
Au poinct que l'on cria : O voix de Dieu, non d'homme !  
Un gros de vers et poux l'attaque et le consomme.  
La terre qui eut honte esventa tous les creux  
Où elle avoit les vers ; l'air luy creva les yeux ;  
Luy-mesme se pourrit et sa peau fut changée  
En bestes, dont la chair de dessous fut mangée ;  
Et comme les demons, d'un organe enroué,  
Ont le saint et sauveur par contrainte adyvé,  
Cettuy-cy s'escria au fonds de ses miseres :  
« Voicy celuy que Dieu vous adoriez nagueres. »  
Somme, au lieu de ce corps idolatré de tous  
Demeurent ses habits, un gros amas de poux.  
Tout regrouille de vers. le peuple esmeut s'eslogne :  
On adoroit un roy, on fuit une charogne.*

*Charognes de Tyrans, balantez en haut lieu.  
Fantasticques rivaux de la gloire de Dieu,*

Que ferez-vous des mains, puis que voz foibles veües  
 Ne sceurent oncq passer la region des niées ?  
 Vous ne disposez pas, magnifiques mocqueurs,  
 Ni de voz beaux esprits, ni de voz braves cœurs ;  
 Ces dons ne sont que prests, que Dieu tient par la longe ;  
 Si vous en abusez, vous n'en usez qu'en songe.  
 Quand l'orgueil va devant, suivez-le bien à l'œil,  
 Vous verrez la ruine aux talons de l'orgueil.  
 Vous estes tous subjects, ainsy que nous le sommes,  
 A repaistre les vers des delices des hommes.  
 Paul, pape incestueux, premier inquisiteur,  
 S'est veu mangé des vers, salle persecuteur.  
 Philippe, incestueux et meurtrier, cette peste  
 T'en veut, puis qu'elle en veut au parricide inceste.  
 Neron, tu mis en poudre et en cendre et en sang  
 Le venerable front et la gloire et le flanc  
 De ton vieux precepteur, ta patrie et ta mere,  
 Trois que ton destin fit avorter en vipere,  
 Chasser le docte esprit par qui tu fus scavant,  
 Mettre en cendre ta ville, et puis la cendre au vent ;  
 Arracher la matrice à qui tu doibs la vie.  
 Tu devois à ces trois la vie aux trois ravie,  
 Miroïer de cruauté, duquel l'infame nom  
 Retentira cruel, quand on dira Neron.  
 Homme tu ne fus poinct à qui l'avoit faict homme :  
 Tu ne fus pas Romain envers ta belle Rome :  
 Dont l'ame tu reçeus l'ame tu fis sortir.  
 Si ton sens ne sentoit, le sang deuoit sentir.  
 Mais ton cœur put vouloir, et put ta main meurtriere  
 Tuer, brusler, meurtrir precepteur, ville et mere.  
 Bourreau de tes amis, du meurtre seul amy,  
 Ta mort n'a sceu trouver amy ni ennemy :

*Il fallut que ta main à ta fureur extremes,  
Après tout violé, te violast toy-mesme.*

*Domitian morgueur, qui pris plaisir à voir  
Combien la cruauté peut contre Dieu pouvoir,  
Quand tu oyois gemir le peuple pitoyable,  
Spectateur des mourants, tu ridois, effroyable,  
Les sillons de ton front; tu fronçois les sourcils  
Aux yeux de ta fureur; les visages transis  
Laissoient là le supplice, et les tremblantes faces  
Adoroient la terreur de tes fieres grimaces.  
Subtil, tu desrobois la pitié par la peur.  
On te nommoit le Dieu, le souverain Seigneur!  
Où fut ta déité, quand tu te vids, infame,  
Dejetté par les tiens, condamné par ta femme,  
Ton visage foulé des pieds de tes valets?  
Le peuple despouilla tes superbes palais  
De tes infames noms, et ta bouche et ta joïe  
Et l'œil adoré n'eut de tombeau que la boïe.*

*Tu sautois de plaisir, Adrian, une fois,  
A remplir de chrestiens jusqu'à dix mille croix;  
Dix mille croix après, dessus ton cœur plantées,  
Te firent souhaitter les peines inventées:  
Sanglant, ton sang coula; tu recherches en vain  
Les moyens de finir les douleurs par ta main;  
Tu criois, on rioit; la pitié t'abandonne;  
Nul ne t'en avoit faict, tu n'en fis à persome.  
Sans plus, on delaisa les ongles à ta peau;  
Altéré de poiçon, tu manquas de couteau;  
On laissa dessus toy joïer la maladie,  
On refusa la mort ainsy que toy la vie.*

*Sevère fut en tout successeur d'Adrian,  
En forfaict et en mort. Après, Herminian,*

Armé contre le ciel, sentit en mesme sorte  
 La vermine d'Herode encore n'estre morte.  
 Perissant mi-mangé, de son dernier trespas  
 Les propos les derniers furent : « Ne dictes pas  
 La façon de mes maux à ceux qui Christ advoient :  
 Que Dieu, mon ennemy, mes ennemis ne loient. »

Tyrans, vous dresserez sinon au Ciel les yeux,  
 Au moins l'air sentira herisser voz cheveux.  
 Si quelqu'un d'entre vous à quelque heure contemple  
 Du vieux Valerian le specieux exemple,  
 N'agueres empereur d'un empire si beau,  
 Aussi fost marchepied, le fangeux escabeau  
 Du Perse Saporez. Quand cet abominable  
 Avoit sa face en bas, au montoïer de l'estable,  
 Se souvenoît-il point qu'il avoit tant de fois  
 Des chrestiens prosternerz mesprisé tant de voix :  
 Que son front eslevé, si voisin de la terre,  
 Contre le filz de Dieu avoit osé la guerre ;  
 Que ces mains, ores pieds, n'avoient faict leur devoir  
 Lors qu'elles emploioient contre Dieu leur pouvoir ?

Princes, qui maniez dedans voz mains impures  
 Au lieu de la justice une fange d'ordures,  
 Ou qui, s'il faut ouvrir les ploiez dans vos seins,  
 Voyez de quel mestier devindrent ces deux mains :  
 Elles changeoient d'usage en traictant l'injustice,  
 La justice de Dieu a changé leur office.  
 Plus luy debvoit peser sang sur sang, mal sur mal,  
 Que ce roy sur son dos qui montoit à cheval,  
 Qui en fin l'escorcha, vif le despouillant, comme  
 Vif il fut despouïllé des sentiments de l'homme.

Le haut Ciel l'advertit, pervers Aurelian ;  
 Le tonnerre parla, ô Diocletian ;

*Ce trompette enroüé de l'effroyant tonnerre ,  
 Avant vous guerroyer, vous dénonça la guerre ;  
 Ce heraut vous troubla et ne vous changea pas ;  
 Il vous fit chanceler, mais sans tourner vos pas :  
 Avant que se vanger, le Ciel cria vengeance :  
 Il vous causa la peur, et non la repentance.*

*Aurelian traictoît les hommes comme chiens ;  
 Ce qu'il fit envers Dieu, il le receut des siens.  
 Et quel prince à bon droict se pourra vanter d'estre  
 Mesconnu par les siens, s'il mesconnoist son maistre ?  
 Mesmes mains ont meurtry et servi cettuy-cy.  
 Le second fut vaincu d'un trop ardent soucy :  
 L'impuissant se tua, abbatu de la rage  
 De n'avoir peu dompter des chrestiens le courage.*

*Maximian, les feux de vingt mille enfermez ,  
 La ville et les bourgeois en un tas consumez ,  
 Firent un si grand feu que l'espaisse fumée  
 Dans les nareaux de Dieu esmeut l'ire enflammée :  
 Des citoyens meurtris la charongue et les corps,  
 Empuantirent tout de l'amas de ces morts,  
 L'air estant corrompu te corrompit l'haleine,  
 Et le flanc respirant la vengeance inhumaine :  
 Ta puanteur chassa tes amis au besoing,  
 Chassa tes serviteurs, qui furent si loing  
 Que nul n'oïoit tes cris, et faut que ta main torde  
 L'infame nœud, le tour d'une villaine corde.*

*Aussy puant que toi, Maximin frauduleux,  
 Forgeur de fausse paix, sentit saillir des yeux  
 Sa prunelle eschappée, et commença par celle  
 Qui ne vid onc pitié, la part la plus cruelle :  
 La premiere perit, on saoula de poisons  
 Le cœur qui ne fut onc saoulé de trahisons.*

*Ces bourreaux furieux eurent des mains fumantes  
 Du sang tiède versé. Mais voicy des mains lentes,  
 Voicy un faux meurtrier, un arsenic si blanc  
 Qu'on le goustâ pour sucre; et sans tache de sang  
 L'ingenieux tyran, de qui la fraude a mise  
 A plus d'extremitez la primitive Eglise :  
 Il ne tacha de sang sa robe ne sa main,  
 Il avoit la main pure, et le cœur fut si plain  
 De meurtres desrobez; il n'allumoit les flammes :  
 Ses couteaux et ses feux n'attaquoient que les ames :  
 Il n'attaquoit les corps, mais privoit les esprits  
 De pasture de vie : il semoit le mespris  
 Aux plus volages cœurs, estouffant par la crainte  
 La sainte deité dedans les cœurs esteinte.  
 Le chevalier du ciel, au milieu des combats,  
 Descendit de si haut pour le verser à bas.  
 L'apostat Julian son sang fuitif empoigne,  
 Le jette vers le ciel; l'air de cette charongne  
 Empoisonné fuma : puis l'infidelle chien  
 Cria : « Je suis vaincu par toy, Nazarien. »*

*Tu n'as eu point de honte, impudent Libanie,  
 De donner à ton Roy tel patron pour sa vie,  
 Exhaltant et nommant cet exemple d'erreurs  
 Des philosophes rox, maistre des empereurs.*

*Pacificques meurtriers, Dieu descouvre sa guerre  
 Et ne faict comme vous, qui cuidez de la terre  
 L'estouffer sans seigner, et de traistres appas  
 Empoisonner l'Eglise et ne la blesser pas.*

*Je laisse arriere-moy les actes de Commode  
 Et Valantinian, qui, de pareille mode,  
 Depouillerent sur Christ leurs courroux aveuglez.  
 Pareils en morts, tous deux par valets estranglez.*

*Galerian aussy rongé par les entrailles ,  
Et Decius, qui trouve au milieu des batailles  
Un Dieu qui avoit pris le contraire parti,  
Puis le gouffre tout prest dont il fut englouti.*

*Je laisse encore ceux qu'un faux nom catholicque  
A logé dans Sion, un Zenon Içaurique,  
Vif enterré des siens : Honorique pervers,  
Qui eschauffoit sa mort en nourrissant les vers.*

*Constant, par trop constant à faire la doctrine  
D'Arius, qui versa en une orde latrine  
Ventre et vie à la fois, et luy, en pareil lieu,  
En blasphemes pareils creva par le milieu  
Tous ceux-là sont peris par des pestes cachées  
Comme ils furent aussy des pestes embuschées,  
Que le Sinon d'enfer établit par moyens  
En cheval duratée, au rempart des Troyens.*

*Quand Satan guerroyoit d'une ouverte puissance  
Contre le monde jeune et encor en enfance,  
Il trompoit cette enfance, et ses traicts moins couverts  
A ce siecle plus fin descouvroient les enfers  
Dès la premiere veüe, et faut que la malice  
D'un plus espais manteau cache le fond du vice.*

*✓ Nous verrons cy après les effects moins sanglants,  
Mais des coups bien plus lourds et bien plus violents  
En ce troisieme rang d'ennemis de l'Eglise,  
Masquans leur noir couroux d'une douce feintiçe,  
Satans vestus en anges et serpents enchanteurs,  
De Julian le fin subtils imitateurs.  
Ils n'ont pas trompé Dieu; leurs frivoles excuses,  
La nuict qui les couvroit, les frauduleuses ruçes,  
Leur feinte pieté et masque ne put pas  
Rendre seiche leur mort, ni heureux leur trespas.*



*Il faut que nous voyons si les hautes vengeances  
S'endorment au giron des celestes puissances,  
Et si comme jadis) le véritable Dieu  
Distingua du gentil son heritage hebreiu,  
S'il sépare aujourd'huy par les marques anciennes  
Des troupes de l'enfer l'eslection des sienes.*

*O martyres aimez! ô douce affection!  
Perpetuelle marque à la sainte Sion,  
Tesmoignage secret que l'Eglise en enfance  
Eut au front et au sein, à sa pauvre naissance,  
Pour choisir du troupeau de ses bastardes sœurs  
L'héritiere du ciel au milieu des malheurs!*

*Qui a leu aux romans les fatales miseres  
Des enfants exposez de peur des belles-meres,  
Nourris par les forests, gardezz par les mastins,  
A qui la louve ou l'ourse ont porté leurs tetins,  
Et les pasteurs après du laict de leurs ouailles  
Nourrissent, sans sçavoir, un prince et des merveilles?  
Au milieu des troupeaux on en va faire choix,  
Le valet des bergers va commander aux rois,  
Une marque en la peau où l'oracle descouvre  
Dans le parc des brebis l'héritier du grand Louvre*

*Ainsy, l'Eglise ainsy accouche de son fruit;  
En fuiant aux deserts le dragon la poursuit;  
L'enfant chassé des rois est nourry par les bestes;  
Cet enfant brisera de ces grands roys les testes  
Qui l'ont proscript, banny, outragé, dejetté,  
Blessé, chassé, battu de faim, de pauvreté.  
Or ne t'advienne point, espouse et chere Eglise,  
De penser contre Christ ce que dit sur Moyse  
La simple Sephora, qui, voiant circoncir  
Ses enfants, estima qu'on les vouloit occir :*

*Tu es martyr de sang, ce dit la mere folle.  
 Temeraire et par trop blasphemante parole :  
 Car cette effusion qui luy desplaist si fort  
 Est arre de la vie, et non pas de la mort.*

*Venez donc , pauvreté, faim, fuittes et blessures,  
 Bannissements, prison, proscriptions, injures;  
 Vienne l'heureuse mort, gage pour tout jamais  
 De la fin de la guerre et de la douce paix.*

*Fuiez, triumphes vains, la richesse et la gloire,  
 Plaisirs, prosperité, insolente victoire,  
 O pieges d'angereux et signes evidents  
 Des tenebres, du ver et grincements de dents !*

*Entrons dans une piste et plus vive et plus freische,  
 Du temps qu'au monde impar la pureté se presche,  
 Où le siecle qui court nous offre et va contant  
 Autant de cruauté, des jugements autant  
 Qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde,  
 Qu'aux quinze cens après de l'Eglise seconde.  
 Que si les derniers traicts ne semblent à noz yeux  
 Si hors du naturel et si malitieux  
 Que les plus eslognez, voions que les oracles  
 Des vives voix de Dieu, les monstrueux miracles  
 N'ont plus esté frequents dès que l'Eglise prit  
 En des langues de feu la langue de l'Esprit.  
 Si les pauvres Juifs les eurent en grand nombre,  
 Très apropos à eux, qui esperoient en ombre,  
 Ces ombres profitoient : nous vivons en clarté,  
 Et à l'œil possedons le corps de verité.  
 Ou soit que la nature en jeunesse, en enfance,  
 Fut plus propre à souffrir le change et l'inconstance,  
 Que quand ces esprits vieux, moins prompts, moins violents,  
 Jeunes, n'avortoient plus d'accidents insolents ;*

*Ou soit que noz esprits, tous abrutis de vices,  
 Les malices de l'air surpassent en malices,  
 Ou trop meslez au corps, ou de la chair trop plains,  
 Susceptibles ne soient d'enthousiasmes saints,  
 Encore trouvons-nous les exprès tesmoignages  
 Que Nature ne peut avoïer pour ouvrages :  
 Encore le chrestien aura icy dedans  
 Pour chanter ; l'atheïste en grincera les dents.*

*Archevesque Arondel, qui en la Cantorbie  
 Voulus tarir le cours des paroles de vie,  
 Ton sein encontre Dieu enflé d'orgueil souffla,  
 Ta langue blasphémante encontre Dieu s'enfla :  
 Et, lors qu'à verité le chemin elle bousche,  
 Au pain elle ferma le chemin et la bouche.  
 Tu fermois le passage au subtil vent de Dieu,  
 Le vent de Dieu passa, le tien n'eut point de lieu.  
 Au ravisseur de vie à ce poinct fut ravie,  
 Par l'instrument de vivre, et l'une et l'autre vie :  
 L'Eglise il affama ; Dieu lui osta le pain.*

*Voicy d'autres effects d'une bizarre faim.  
 L'affamé qui voulut saouler sa brute rage  
 Du nez d'un bon pasteur, l'arracher du visage,  
 Le casser de ses dents et l'avaller après,  
 Fut puni comme il faut, car il sortit exprès  
 Du plus secret des bois un loup qui du visage  
 Luy arrache le nez et luy cracha la rage :  
 Il fut seul qui sentit la vengeance et le coup  
 Et qui seul irrita la fureur de ce loup.  
 C'est faire son proffict de ces leçons nouvelles  
 De voir que tous pechez ont les vengeances telles  
 Que m.rite le faict, et que les jugements  
 Dedans nous, contre nous, trouvent les instruments.*

*De voir comme Dieu peint, par juste analogie,  
Du crayon de la mort les couleurs de la vie.*

*Quand le comte Fælix (nom sans félicité),  
De colere et de vin yvre, se fut vanté  
Qu'au lendemain ses pieds, prenans couleurs nouvelles,  
Rougiroient les esprons dans le sang des fidelles,  
Dieu entreprit aussy et jura à son rang:  
Ce sanglant dès la nuict estouffa dans son sang.*

*Le stupide Mesnier, ministre d'injustice,  
Tout pareil en desirs, sentit pareil supplice,  
Supplice remarquable Et pleust au juste Dieu  
Ne me sentir contrainct d'attacher en ce lieu  
Deux semblables pourtraicts des princes de notre aage,  
Princes qui comme jeu ont aymé le carnage,  
Encontre qui Paris et Anvers tous sanglants  
Solicitent le ciel de courroux violents.*

*Leur rouge mort aussy fut marque de leur vie,  
Leur puante charongne et l'air empuantie  
Partagèrent sortants de l'impudicque flanc  
Une mer de forfaitcs et un fleuve de sang.*

*Aussy bien qu'Adrian, aux morts ils s'esjouirent;  
Comme Maximian, aux villes ils permirent  
Le sac: leur sang coula ainsi que d'Adrian.  
Ils ont eu des parfums du faux Maximian.  
Quel songe ou vision trouble ma fantaisie,  
A prévoir de Paris la fange cramoisie,  
Traîner le sang d'un roy à la mercy des chiens,  
Roy qui eut en mespris le sang versé des siens?*

*Qui veut sçavoir comment la vengeance divine  
A bien sceu où dormoit d'Herode la vermine  
Pour en persecuter les vers persecuteurs,  
Qu'il voye le tableau d'un des inquisiteurs*

*De Merindol en feu. Sa barbarie extreme  
 Fut en horreur aux rois, aux persecuteurs mesme.  
 Il fut banny; les vers suivirent son exil,  
 Et ne put inventer, cest inventeur subtil,  
 Armes pour empescher cette petite armée  
 D'empoisonner tout l'air de puante fumée;  
 Ce chasseur dechassa ses compagnons au loing,  
 Si qu'un seul d'enterrer ce demi-mort eut soing,  
 Luy jetta un crochet et entraïna le reste,  
 Des diables et des vers allumettes de peste,  
 En un trou : la terre eut horreur de l'estouffer,  
 Cette terre à regret fut son premier enfer,  
 Ce ver sentit les vers. La vengeance divine  
 N'employa seulement les vers sur la vermine.*

*Du-Prat fut le gibier des mesmes animaux :  
 Le ver qui l'esveilloit, qui luy contoit ses maux.  
 Le ver qui de long-temps picquoit sa conscience  
 Produisit tant de vers qu'ils percerent sa panse.*

*Voicy un ennemy de la gloire de Dieu  
 Qui s'esleve en son rang, qui occupe ce lieu :  
 L'Aubespın, qui premier, d'une ambition folle,  
 Cuida fermer le cours à la vive parole,  
 Et qui, bridant les dents par des baillions de bois,  
 Aux mourans refusa le soulas de la voix.  
 Voyant à ses costez cette petite armée  
 Grouiller, l'ire de Dieu, en son corps animée,  
 Choisit pour ses parrains les ongles de la faim.  
 Lié par ses amis de l'une et l'autre main,  
 Comme il grinçoit les dents contre la nourriture,  
 Ses amis d'un baillon en firent ouverture;  
 Mais avec les coulis de sa gorge coula  
 Un gros amas de vers qui à coup l'estrangla.*

*Le celeste courroux luy parut au visage.  
 Nul pour le deslier n'eut assez de courage :  
 Chacun trembla d'horreur et chacun estonné  
 Quitta ce baaillonneur et mort et baaillonné.*

*Petits soldats de Dieu, vous renaistrez encore  
 Pour destruire bien tost quelque prince mi-more.  
 O Roy, mespris du ciel, terreur de l'univers,  
 Herodes glorieux, n'attens rien que les vers :  
 Espagnol triumpnant, Dieu vengeur à sa gloire  
 Peindra de vers ton corps, de mes vers ta memoire.*

*Ceux dont le cœur brusloit de rages au dedans,  
 Qui couvoient dans leur sein tant de flambeaux ardents  
 En attendant le feu préparé pour leurs ames,  
 Ces enflammez au corps ont resseny des flammes.  
 Bellomente, bruslant des infernaux tisons.  
 Eut pour jeu les procès, pour palais les prisons,  
 Cachots pour cabinets, pour passe-temps les gehennes.  
 Dans les crottons obscurs, au contempler des peines,  
 Aux yeux des condamnez il prenoit ses repas :  
 Hors le seuil de la geole il ne faisoit un pas.  
 Le jour luy fut tardif et la nuict trop hastive  
 Pour haster les procès : la vengeance tardive  
 Contenta sa langueur par la severité,  
 Un petit feu l'atteint par une extrémité,  
 Et au bout de l'orteil : ce feu estoit visible.  
 Cet insensible aux pleurs ne fut pas insensible,  
 Et luy tarda bien plus que cette vive ardeur  
 N'eust faict le long chemin du pied jusques au cœur  
 Que les plus longs procès longs et facheux ne furent :  
 Tous les membres, de rang, ce feu vengeur reçurent.  
 Ce hastif à la mort se mourut peu à peu,  
 Cet ardent au brusler fit espreuve du feu.*

*Pour un peché pareil, mesme peine evidente  
Brusla Pont-cher, l'ardent chef de la chambre ardente.*

*L'ardeur de cettuy-cy se vid venir à l'œil.  
La mort entre le cœur et le bout de l'orteil  
Fit sept divers logis, et comme par tranchées  
Partage l'assiégé; ses deux jambes haschées,  
Et ses cuisses après servirent de sept forts;  
En repoussant la mort, il endura sept morts,*

*L'evesque Castelan, qui, d'une froideur lente,  
Cachoit un cœur bruslant de haine violente,  
Qui, sans colere, usoit de flammes et de fer,  
Qui pour dix mille morts n'eust daigné s'eschauffer.  
Ce fier doux en propos, cet humble de col roide,  
Jugeoit au feu si chaud d'une façon si froide :  
L'une moitié de luy se glaça de froideur,  
L'autre moitié fuma d'une mortelle ardeur.*

*Voyez quels justes poids, quelles justes balances  
Balacent dans les mains des celestes vengeances,  
Vengeances qui du ciel descendent à propos,  
Qui entendent du ciel, qui ouïrent les mots  
De l'imposteur Picard, duquel à la semonce  
La mort courut soudain pour luy faire response :  
« Vien, mort, vien, prompte mort ce disoit l'effronté),  
Si j'ay rien prononcé que sainte verité,  
Venge ou approuve Dieu, le faux ou veritable. »  
La mort se resveilla, frappa le detestable  
Dans la chaire d'erreur : quatre mille auditeurs,  
De ce grand coup du ciel abbrutis spectateurs,  
N'eurent pas pour ouïr de fidelles oreilles  
Et n'eurent des vrays yeux pour en voir les merveilles.*

*Lambert, inquisiteur, ainsy en blasphemant  
Demeura bouche ouverte, emporté au couvent,*

*Fut trouvé, sans sçavoir l'auteur du faict estrange,  
Aux fossez du couvent noyé dedans la fange.  
Maint exemple me cherche, et je ne cherche pas  
Mille nouvelles morts, mille estranges trespas  
De noz persecuteurs; ces exemples m'ennuient,  
Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.*

*Je suis importuné de dire comme Dieu  
Aux rois, aux ducs, aux chefs, de leur camp au millieu.  
Rendit, exerça, fit droict, vengeance et merveille,  
Crevant, poussant, frappant l'œil, l'espaule et l'oreille;  
Mais le trop long discours de ces notables morts  
Me fait laisser à part ces vengeances des corps,  
Pour m'envoler plus haut et voir ceux qu'en ce monde  
Dieu a voulu arrer de la peine seconde :  
De qui l'esprit frappé de la rigueur de Dieu  
Desja sentit l'enfer au partir de ce lieu.  
La justice de Dieu par vous sera loüée,  
Vous donnerez à Dieu vostre voix enroüée,  
Demons desesperez, par qui, victorieux,  
Le cruel desespoir fut vainqueur dessus eux  
Le desespoir, le plus des peines eternelles  
Ennemy de la foy, vainquit les infidelles.*

*Le Rhosne en a sonné, alors qu'en hurlements  
Renialme et Revet desgorgoient leurs tourments.  
« Jay (dict l'un) condamné le sang et l'innocence. »  
Ce n'estoit repentir, c'estoit une sentence  
Qu'il prononçoit enflé et gros de mesme esprit  
Du demon qui, par force, avoïa Jesus-Christ.*

*Ce mesme esprit, preschant en la publicque chaire,  
Fit escrier Latome à sa fureur dernière :  
« Le grand Dieu m'a frappé en ce publicque lieu,  
Moy qui publiquement blasphemois contre Dieu. »*



*Noz jeux mesmes ont veu , en ces derniers orages ,  
 Où cet esprit immonde a semé de ses rages .  
 C'est luy qui a rayé le sens aux insolents ,  
 A Bezihy , Cosseins , à Tavanés sauglants :  
 Le premier de ces trois a galoppé la France  
 Monstrant ses mains au ciel , bourrelles d'innocence :  
 « Voicy (ce disoit-il) l'esclave d'un bourreau  
 Qui a sur les agneaux desployé son couteau :  
 Mon ame pour jamais en sa memoire tremble ,  
 L'horreur et la pitie la deschirent ensemble . »*

*Le second fut frappé aux murs des Rochelois .  
 On a caché le fruict de ses dernieres voix :  
 La verité pressée a trouvé la lumiere ,  
 Car on n'a peu celer sa sentence derniere :  
 Du style du premier , et pour mesme action  
 Il prononça mourant sa condamnation .*

*Le tiers , qui fut cinquiésme au conseil des coupables ,  
 Bayoit plus abbruty : il a semé ses fables  
 A l'entour de Paris , et le changement d'air  
 Ne le faisant jamais qu'en condamné parler .  
 Il fut lié , mais plus gehenné de conscience ,  
 Satan fut son conseil , l'enfer son esperance .*

*Le cardinal Polus , plein de mesme demons ,  
 Fut jadis le miroïer de ces trois compagnons .  
 Nous en sçavons plusieurs que nos honteuses veïes  
 Ont veus nuds et bavans et hurlans par les rües ,  
 Prophetes de leur mort , confesseurs de leurs maux ,  
 Des nostres presageurs enseignements très-beaux .*

*Il ne faut point penser que vers , couteaux ni flammes  
 Soient tels que les flambeaux qui attacquoient les ames .  
 Rien n'est si grand que l'ame , il est très-evident  
 Qu'à l'esgard du subject s'augmente l'accident .*

*Comme, selon le bois, la flamme est perdurable.  
 Ces barbares avoient au lieu d'une ame un diable,  
 Duquel la bouche plaine a par force annoncé  
 Les crimes de leurs mains, le sang des bons versé.  
 Le desespoir minant qui leur tient compagnie,  
 Rongeant cœur et cerveau jusqu'en fin de la vie.*

*Que tu viens à regret, charlatan Florentin,  
 Qui de France as sucé puis mordu le tetin,  
 Comme un cancer mangeur et meurtrier insensible,  
 Un cancer de sept ans, à toy, aux tiens horrible,  
 T'oste esprit, sens et sang; un traistre et lent effort.  
 Traiste, lent, te faisant charongne avant ta mort,  
 Empuanty de toy, et t'atteint la vengeance  
 Au point qui donna trefve au repos de la France.  
 Excellente duchesse, icy la verité  
 A forcé les liens de la proximité,  
 Dans mon sein allié tu as versé tes plaintes  
 Du malheur domesticque, qui ne seroient esteintes,  
 Non plus que la clameur qui donna gloire à Dieu,  
 Lors que le condamné publia par adveu  
 Qu'en luy, cinquiesme autheur de l'inicque journée,  
 La vengeance de Dieu s'en alloit terminée.*

*Mais voicy les derniers sur lesquels on a veu  
 Du Dieu fort et jaloux le courroux plus esmeu,  
 Quand de ses jugements les principes terribles  
 A ces cœurs endurcis se sont rendus visibles.*

*Crescence, cardinal, qui à ton pourmenoir  
 Te vis accompagné du funebre chien noir,  
 Chien qu'on ne put chasser, tu conneus ce chien mesme  
 Qui t'abbayoît au cœur de rage si extremes  
 Au concile de Trente : et ce mesme demon  
 Dont tu ne sçavois pas la ruse, bien le nom,*

*Ce chien te fit prévoir, non pourvoir à ta perte :  
Ta maladie fut en santé découverte :  
Il ne te quitta plus du jour qu'il t'eust faict voir  
Ton mal , le mal la mort , la mort le desespoir.*

*Je me haste à porter dans le fond de ce temple  
D'Olivier, chancelier, le tableau et l'exemple :  
Cettuy-cy, visité du cardinal sans pair,  
Sans pair en trahison , sentit saillir d'enfer  
Les hostes de Saül ou du cardinal mesme .  
Quand son corps, plus changé que n'estoit la mort blesme.  
Ce corps sec , si caduc qu'il ne levoit la main  
De l'estomach au front , aussy tost qu'il fut plain  
Des dons du cardinal , du bas jusques au feste  
Enlevoit les talons aussy-tost que la teste,  
Tomboit, se redressoit, mit en pièces son lict,  
S'escria de deux voix : « O cardinal maudit,  
Tu nous fais tous damner ! » Et, à cette parolle,  
Cette peste s'en va et cette ame s'envolle.*

*Cette force inconnüe et ces bonds violents  
Eurent mesme moteur que ces grands mouvements  
Que sent encor la France. ou que ceux qui parurent  
Quand dans ce cardinal tous les diables moururent :  
Au moins eussent plustost supporté le tombeau  
Que de perdre en ce monde un organe si beau :  
On a celé sa mort et caché la fumée  
Que ce puant flambeau de la France allumée,  
Esteint , aura rendu ; mais le courroux des Cieux  
Donna de ce spectacle une idée à nos yeux.  
L'air, noirci de demons ainsy que de nuages,  
Creva des quatre parts d'impetueux orages ;  
Les vents, les postillons de l'ire du grand Dieu,  
Troublez de cet esprit, retroublèrent tout lieu;*

*Les deluges espaiꝝ des larmes de la France  
 Rendirent l'air tout eau de leur noire abondance.  
 Cest esprit boutte-feu, au bondir de ces lieux,  
 De foudres et d'esclairs mit le feu dans les cieux.  
 De l'enfer tout fumeux la porte desserrée  
 A celuy qui l'emplit prepara cette entrée;  
 La terre s'en creva, la mer enfla ses monts,  
 Ses monts et non ses flots, pour couler par ses fonds  
 Mille morts aux enfers, comme si par ces vies  
 Satan goustoit encor des vieilles inferies  
 Dont l'odeur lui plaisoit, quand les anciens Romains  
 Sacrifioient l'humain aux cendres des humains.  
 La terre en triompha, l'air et la terre et l'onde  
 Refaisant le cahos qui fut avant le monde.  
 Le combat des demons à ce butin fut tel  
 Que des chiens la curée au corps de Jeꝝabel,  
 Ou d'un prince françois qui, d'un clas de la sorte,  
 Fit sonner le maillet de l'infornalle porte.*

*Scribes, qui demandez aux tesmoignages saintcs  
 Qu'ils fascinent voꝝ yeux de voꝝ miracles feints,  
 Si vous pouvez user des yeux et des oreilles,  
 Voyez ces monstres hauts, entendez ces merveilles.  
 Y a-il rien commun? Trouvez-vous de ces tours  
 De la sage nature en l'ordinaire cours?*

*Le meurtrier sent le meurtre, et le paillard attise  
 En son sang le venin fruict de sa paillardise;  
 L'irrité contre Dieu est frappé de courroux;  
 Les eslevez d'orgueil sont abbatus de poux;  
 Dieu frappe de frayeur le fendant temeraire,  
 De feu le boutte-feu, de sang le sanguinaire.  
 Trouvez-vous ces raisons en la chaisne du sort,  
 Telle proportion de la vie à la mort?*

*Est-il vicissitude ou fortune qui puisse  
 Fausse et folle trouver si à poinct la justice ?  
 Tels jugemens sont-ilz d'un esgaré cerveau  
 A qui voz peintres font un ignorant bandeau ?  
 Sont-ce là des arrests d'une femme qui roule  
 Sans yeux, au gré des vents, sur l'inconstante boulle :  
 Troubler tout l'univers pour ceux qui l'ont troublé :  
 D'un diable emplir le corps d'un esprit endiablé :  
 A qui espere au mal arracher l'esperance ;  
 Aux prudens contre Dieu la vie et la prudence :  
 Oster la voix à ceux qui blasphemoiẽt si fort :  
 S'ils adjuroient la mort leur envoyer la mort :  
 Trancher ceux à morceaux qui detranchoient l'Eglise :  
 Aux exquis inventeurs donner la peine exquisite :  
 Frapper les froids meschants d'une froide langueur ;  
 Embrazer les ardents d'une boüillante ardeur :  
 Brider ceux qui bridoiẽt la loüange divine ;  
 La vermine du puits estouffer de vermine ;  
 Rendre dedans le sang les sanglants submergez ,  
 Livrer le loup au loup , le fol aux enragez :  
 Pour celuy qui enflloit le cours d'une harangue  
 Contre Dieu , l'estouffer d'une enflure de langue ?  
 J'ay crainte, mon lecteur, que tes esprits, lassez  
 De mes tragicques sens, ayent dict : C'est assez !  
 Certes, ce seroit trop si noz ameres plaintes  
 Vous contoient des romans les charmeresses feintes.  
 Je n'escriis point à vous, enfans de vanité,  
 Mais recevez de moi, enfans de verité,  
 Ainsy qu'en un faisceau les terreurs demi-vives,  
 Testaments d'Antioch, repentances tardives,  
 Le sçavoir prophané, les sousçirs de Spera  
 Qui sentit ses forfaitcs et s'en desespera ;*

*Ceux qui, dans Orleans, sans chiens et sans morsures,  
Furent frappez de rage, à qui les mains impures  
Des peres, meres, sœurs et freres et tuteurs  
Ont apporté la fin, tristes executeurs :  
De Liçet l'orgueilleux la rude ignominie,  
De luy, de son Simon la mortelle manie,  
La lepre de Romma et celle qu'un plus grand  
Pour les siens et pour soy perpetuelle prend ;  
Le despoir des Morins, dont l'un à mort se blesse,  
Les foyers de Ruçé et de Faye d'Espesse.*

*Icy le haut tonnans sa voix grosse hors met,  
Et guerre, et soulfre et feu sur la guerre transmet,  
Faict la charge sonner par l'airain du tonnerre.  
Il a la mort, l'enfer, souldoyez pour sa guerre :  
Monté dessus le dos des Cherubins mouvans,  
Il vole droict, guindé sur les aisles des vents.  
Un temps, de son Eglise il soustint l'innocence,  
Ne marchant qu'au secours, et non à la vengeance ;  
Ores aux derniers temps et aux plus rudes jours,  
Il marche à la vengeance, et non plus au secours.*





## LIVRE SEPTIÈME

---

### JUGEMENT

**B**AISSE donc, *Eternel, tes hauts cieux pour descendre,  
Frappe les monts cornus, fais-les fumer et fendre.  
Loge le pasle ejroy, la damnable terreur,  
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur :*  
*Donne aux foibles agneaux la salutaire crainte,  
La crainte, et non la peur, rende la peur esteinte.  
Pour me faire instrument à ces effects divers,  
Donne force à ma voix, efficace à mes vers :  
A celui qui t'advoïe, ou bien qui te renonce.*  
*1. Porte l'heur ou malheur, l'arrest que je prononce.  
Pour neant nous semons, nous arrousons en vain,  
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main  
L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles,  
Les Pharaons ferre; n'ont point d'yeux, ni d'oreilles,*

*Mais Paul et ses pareils à la splendeur d'en haut  
 Prennent l'estonnement pour changer comme il faut.  
 Dieu veut que son image en nos cœurs soit empreinte,  
 Estre craint par amour, et non aimé par crainte;  
 Il hait la pasle peur d'esclaves fugitifs,  
 Il ayme ses enfants amoureux et craintifs.*

*Qui seront les premiers sur lesquels il desploye  
 Ce pacquet à malheur ou à parfaicte joye ?  
 Je viens à vous, des deux fidelle messenger,  
 De la gehenne sans fin à qui ne veut changer,  
 Et à qui m'entendra, comme Paul Ananie,  
 Ambassadeur portant et la veüe et la vie.*

*A vous la vie, à vous qui pour Christ la perdeç,  
 Et qui, en la perdant, très seure la rendeç,  
 La mettez en lieu fort, imprenable, en bonn'ombre,  
 N'attachans la victoire et le succez au nombre;  
 A vous, soldats sans peur, qui presque en toutes parts  
 Voyez vos compagnons par la frayeur esparts,  
 Ou, par l'espoir de l'or, les frequentes revoltes,  
 Satan qui prend l'yvroye et en faict ses recoltes,  
 Dieu tient son van trieur pour mettre l'aire en poinct  
 Et consumer l'esteule au feu qui ne meurt point.  
 Ceux qui à l'eau d'Oreb feront leur ventre boire  
 Ne seront point choisis compagnons de victoire.  
 Le Gedeon du Ciel, que ses freres vouloient  
 Mettre aux mains des tyrans alors qu'ils les fouloient,  
 Destruisant par sa mort un angelicqu' ouvrage,  
 Aymants mieux estre serfs que suivre un haut courage;  
 Le grand Jerobaal n'en tria que trois cents,  
 Prenant les diligents pour dompter les puissants,  
 Vainqueur maugré les siens, qui par poltronnerie  
 Refusoient à son heur l'assistance et la vie.*



Quand vous verrez encor les asservis mastins  
 Dire : « Nous sommes serfs des princes philistins »,  
 Vendre à leurs ennemis leurs Sansons et leurs braves,

Sortez trois cents choisis et de cœurs non esclaves.

Sans conter Israel, lappez en haste l'eau.

Et Madian sera deffaict par son couteau.

Là trente mille avoient osté l'air à vos faces :

A vos fronts triomphants ils vont quitter leur place.

Vos grands vous estouffoient, magnanimes guerriers :

Vous leverez en haut la cime à vos lauriers.

Du fertile champ d'honneur Dieu cercle ses espines

Pour en faire succer l'humeur à vos racines.

Si mesmes de vos troncs vous voyez assecher

Les rameaux vos germains, c'est qu'ils souloient cacher

Et vos fleurs, et vos fruicts, et vos branches plus vertes,

Qui plus rempliront l'air estant plus descubertes.

Telle est du sacré mont la generation

Qui au sein de Jacob met son affection.

Le jour s'approche auquel auront ses debonnaires

Fermes prosperitez, victoires ordinaires:

Voire dedans leurs lits il faudra qu'on les oye

S'esgayer en chantant de tressaillante joye.

Ilz auront tout d'un temps à la bouche leurs chants,

Et porteront au poing un glaive à deux tranchants

Pour fouller à leurs pieds, pour destruire et deffaïre

Des ennemis de Dieu la canaille adverse,

Voire pour empongner et mener prisonniers

Les empereurs, les roys et princes les plus fiers,

Les mettre aux ceps, aux fers, punir leur arrogance

Par les effects sanglants d'une juste vengeance:

Si que ton pied vainqueur tout entier baignera

Dans le sang qui du meurtre à tas regorgera,

*Et dedans le canal de la tuerie extremes*

*Les chiens se gorgeront du sang de leur chef mesme.*

*Je retourne à la gauche, ô esclaves tondus !*

*Aux diables faux marchands et pour neant vendus,*

*Vous leur avez vendu, livré, donné en proye,*

*Ame, sang, vie, honneur ! Où en est la monnoye ?*

*Je vous voy là cachez, vous que la peur de mort*

*A faict si mal choisir l'abyssme pour le port,*

*Vous dans l'esprit desquels une frivolle crainte*

*A la crainte de Dieu et de l'enfer esteinte,*

*Que l'or faux, l'honneur vain, les serviles estats*

*Ont rendu revoltez, parjures, apostats ;*

*De qui les genoux las, les inconstances molles,*

*Ploient au gré des vents aux pieds de leurs idolles :*

*Les uns, qui de sospirs montrent ouvertement*

*Que le fourneau du sein est enflé de tourment ;*

*Les autres, devenus stupides par usance,*

*Font dormir, sans tuer. la pasle conscience,*

*Qui se resveille et met, forte par son repos,*

*Ses aiguillons crochus dans les moëlles des os.*

*Maquignons de Satan, qui, par espoirs et craintes,*

*Par feintes pietetz et par charitez feintes,*

*Diligents charlatans, pipez et maniez*

*Noz rebelles fuitifs, non excommuniez,*

*Vous vous esjouissez, estants retraicts des vices*

*Et puants excrements. Gardez nos immondices,*

*Nos rongneuses brebis, les pestes du troupeau,*

*Ou galles que l'Eglise arrache de sa peau.*

*Je vous en veulx à vous, apostats degenères,*

*Qui lechez le sang frais tout fumant de voz peres*

*Sur les pieds des tueurs : serfs qui avez servy*

*Les bras qui ont la vie à voz peres ravy.*

Voꝝ peres sortiront des tombeaux effroyables :  
 Leurs images au moins paroistront venerables  
 A vos sens abbattus, et vous verrez le sang  
 Qui mesle sur leurs chefs les touffes de poil blanc,  
 Du poil blanc herissé de vos poltronneries ;  
 Ces morts reprocheront le present de vos vies.  
 En lavant, pour disner avec ces inhumains,  
 Ces peres saisiront vos inutiles mains  
 En disant : « Voy-tu pas que tes mains faineantes  
 Lavent soubꝝ celles-là qui, de mon sang gouttantes.  
 Se purgent dessus toy et versent mon courroux  
 Sur ta vilaine peau, qui se lave dessous ?  
 Ceux qui ont retranché les honteuses parties,  
 Les oreilles, les nez, en triomphe des vies,  
 En ont faict les cordons des infames chappeaux .  
 Les enfans de ceux-là caressent tels bourreaux !  
 O esclave coquin ! celuy que tu saluës  
 De ce puant chappeau espouvante les riës  
 Et te salüe en serf : un esclave de cœur  
 N'acheperoit sa vie à tant de deshonneur.  
 Fais pour ton pere, au moins, ce que jît pour son maistre  
 Un serf (mais vieux Romain), qui se jît mesconnoistre  
 De coups en son visage, et puis si bel effort  
 De venger son Posthume avec si belle mort ! »  
 Vous armez contre nous, vous aymez mieux la vie  
 Et devenir bourreaux de vostre compagnie :  
 Vilains marchands de vous, qui avez mis à prix  
 Le libre respirer de vos puants esprits ;  
 Assassins pour du pain, meurtriers pasles et blesmes,  
 Coupe-jarets, bourreaux d'autruy et de vous-mesmes.  
 Vous cherchez de l'honneur, parricides bastards :  
 Or, courez aux assauts et volez aux hazards :

*Vous baverez en vin le vin de vos bravades ;  
 Cherchez, gladiateurs, en vain les estocades ;  
 Vous n'aurez plus d'honneur, n'osant vous ressentir  
 Ou d'un soufflet reçu ou d'un seul dementir.  
 Desmentir ne soufflet ne sont tel vitupere  
 Que d'estre le valet du bourreau de son pere.  
 Vos peres ont changé en retraits les hauts lieux.  
 Ils ont foulé aux pieds l'hostie et les faux dieux :  
 Vous apprendrez, valets, en honteuse vieillesse,  
 A chanter au lestrain et répondre à la messe.  
 Trois Bourbons, autrefois de Rome la terreur,  
 Pourroient-ils voir du ciel, sans ire et sans horreur.  
 Leur ingrat successeur quitter leur trace et estre  
 Rinceur de la canette, humble valet d'un prestre,  
 Luy retordre la queue, et d'un cierge porté  
 Faire amende honorable à Satan redouté ?  
 Que dirois-tu, Bourbon, de ta race honteuse ?  
 Tu dirois, je le sçay, que l'engeance est douteuse.  
 Ils ressusciteront, ces peres triomphants :  
 Vous ressusciterez, detestables enfants :  
 Et honteux, condamnez, sans fuites ni refuges.  
 Vos peres de ce temps alors seront vos juges.*

*Vray est que les tyrans, avec inique soing,  
 Vous mirent à leurs pieds, en rejetant au loing  
 La veritable voix de tous clients fidelles.  
 Avec art vous privant de leurs seures nouvelles.  
 Ils vous ont empesché d'apprendre que Louys,  
 Et comment il mourut pour Christ et son país ;  
 Ils vous ont desrobé de vos ayeuls la gloire,  
 Imbu vostre berceau de fables pour histoire,  
 Choisi, pour vous former en moines et cagots  
 Ou des galands sans Dieu, ou des pedans bigots.*

Princes qui, vomissans la salutaire grace,  
 Tournez au ciel le dos et à l'enfer la face :  
 Qui, pour regner icy, esclaves vous rendez,  
 Sans mesurer le gain à ce que vous perdez,  
 Vous faictes esclatter aux temples voz musicques,  
 Votre cheute fera hurler voz domesticques :  
 Au jour de vostre change on vous pare de blanc,  
 Au jour de son courroux Dieu vous couvre de sang  
 Vous avez pris le ply d'atheistes prophanes,  
 Aymé pour paradis les pompes courtisanes ;  
 Nourris du laict d'esclave, ainsy assubjectis,  
 Le sens vainquist le sang et vous fit abbrutis  
 Ainsy de Scanderbeg l'enfance fut ravie  
 Soubs de tels precepteurs, sa nature asservie  
 En un serrail coquin ; de delices friand,  
 Il huma pour son laict la grandeur d'Orient ;  
 Par la voix des muphtis on emplit ses oreilles  
 Des faicts de Mahomet et miracles des vieilles ;  
 Mais le bon sens vainquit l'illusion des sens,  
 Luy faisant mespriser tant d'arborez croissans  
 (Les armes qui faisoient courber toute la terre ,  
 Pour au grand empereur oser faire la guerre  
 Par un petit troupeau ruiné et mal en point ;  
 Se fit le chef de ceux qu'il ne connoissoit point.  
 De là tant de combats, tant de faicts, tant de gloire,  
 Que chacun les peut lire, et nul ne les peut croire.  
 Le ciel n'est plus si riche à noz nativitez,  
 Il ne nous depart plus de generositez,  
 Ou bien nous trouverions de ces engeances hautes.  
 Si les maistres du siecle y faisoient moins de fautes.  
 Ces œufs en un nid ponds, en un autre couvez,  
 Se trouvent œufs d'aspic quand ils sont esprouvez :

Plus tost ne sont esclors que ces mortels viperes  
 Fichent l'ingrat fisson dans le sein de faux peres,  
 Ou c'est que le regne est à servir condamné,  
 Ennemy de vertu et d'elle abandonné.  
 Quand le terme est escheu des divines justices,  
 Les cœurs abastardis sont infectez de vices :  
 Dieu frappe le dedans, oste premierement  
 Et retire le don de leur entendement ;  
 Puis, sur le coup qu'il veut nous livrer en servage,  
 Il faict fondre le cœur et secher le courage.

Or cependant voicy que promet seurement,  
 Comme petits pourtraicts du futur jugement,  
 L'Eternel aux meschants, et sa colere ferme  
 N'oublie, ains par rigueur se payera du terme.  
 Il n'y a rien du mien ni de l'homme en ce lieu.  
 Voicy les propres mots des organes de Dieu :

« Vous qui persecutez par fer mon heritage,  
 Vos flancs ressentiront le prix de vostre ouvrage :  
 Car je vous frapperai d'espais aveuglements,  
 De playes de l'Egypte et de forcenements.  
 Princes qui commettez contre moy felonnie,  
 Je vous arracheray le sceptre avant la vie ;  
 Vos filles se vendront à vos yeux impuissants,  
 On les violera ; leurs effroyz languissants  
 De vos bras enferrez n'auront point d'assistance,  
 Vos valets vous vendront à la brute puissance  
 De l'avare achepteur, pour tirer en sueurs  
 De vos corps goutte à goutte autant ou plus de pleurs  
 Que vos commandements n'en ont versé par terre.  
 Vermisseaux impuissants, vous m'avez faict la guerre,  
 Vos mains ont chastié la famille de Dieu,  
 O verges de mon peuple ! et vous irez au feu.

Vous, barbares citez, quittez le nom de France  
 74 Attendants les esprits de la haute vengeance :  
 Vous qui de faux parfums enfumastes Leté,  
 Qui de si bas avez pû le ciel irriter,  
 Il faut que ces vengeurs en vous justice rendent,  
 Que pour les recevoir vos murailles se fendent  
 Et comme en Hiericho vos bastions soient mis  
 En poudre aux yeux, aux voix des braves ennemis.  
 Vous, sanglantes citez (Sodomes aveuglées),  
 Qui, d'aveugles courroux contre Dieu desreiglées,  
 N'avez transy d'horreur aux visages transis,  
 Puantes de la chair, du sang de mes occis. »

Entre toutes, Paris, Dieu en son cœur imprime  
 Tes enfans qui crioient sur la Hierosolyme,  
 A ce funeste jour que l'on la destruisoit.  
 L'Eternel se souvient que chacun d'eux disoit :  
 « A sac, l'Eglise, à sac, qu'elle soit embrazée  
 « Et jusqu'au dernier pied des fondemens razée! »  
 Mais tu seras un jour labourée en sillons,  
 Babel, où l'on verra les os et les charbons,  
 Reste de ton palais et de ton marbre en cendre.  
 21 Bien heureux l'estrange qui te sçaura bien rendre  
 La rouge cruauté que tu as sçeu chercher ;  
 Juste le reistre noir, volant pour arracher  
 Tes enfans acharnez à ta mamelle impure,  
 Pour les froisser brisez contre la pierre dure ;  
 Maudit sera le fruict que tu tiens en tes bras,  
 Dieu maudira du ciel ce que tu beniras :  
 Puante jusqu'au ciel, l'œil de Dieu te deteste,  
 Il attache à ton dos la devorante peste  
 Et le glaive et la faim dont il fera mourir  
 Ta jeunesse et ton nom pour tout jamais perir.

*Soubs toy, Hierusalem meurtriere, revoltée,  
 Hierusalem qui es Babel ensanglantée,  
 Comme en Hierusalem, diverses factions  
 Doubleront par les tiens tes persecutions;  
 Comme en Hierusalem, de tes portes rebelles  
 Tes mutins te feront prisons et citadelles;  
 Ainsy qu'en elle encor, tes bourgeois affolez,  
 Tes bouttefeux, prendront le faux nom de zelez.  
 Tu mangeras, comme elle, un jour la chair humaine,  
 Tu subiras le joug pour la fin de ta peine,  
 Puis tu auras repos : ce repos sera tel  
 Que reçoit le mourant avant l'accez mortel.  
 Juifs, Parisiens, très-justement vous estes;  
 Comme eux traistres, comme eux massacreurs des prophetes.  
 Je voy courir les maux, approcher je les voy,  
 Au siege languissant par la main de ton roy.  
 Citez yvres de sang et de sang alterées,  
 Qui avez soif de sang et de sang enyvrees,  
 Vous sentirez de Dieu l'espouvantable main;  
 Vos terres seront fer, et vostre ciel d'airain :  
 Ciel qui au lieu de pluye envoie sang et poudre,  
 Terre de qui les bleds n'attendent que le foudre.  
 Vous ne semez que vent en steriles sillons,  
 Vous n'y moissonnerez que volants tourbillons  
 Qui à vos yeux pleurants, folle et vaine canaille,  
 Feront piroüetter les esprits et la paille.  
 Ce qui en restera et deviendra du grain  
 D'une bouche estrangere estanchera la faim :  
 Dieu suscite de loing, comme une espaisse niee,  
 Un peuple tout sauvage, une gent inconüe,  
 Impudente de front, qui n'aura, triomphant,  
 Ni respect du vieillard ni pitié de l'enfant,*



*A qui ne servira la piteuse harangue.*  
*Tes passions n'auront l'usage de la langue :*  
*De tes faux citoyens les detestables corps*  
*Et les chefs traineront exposez au dehors :*  
*Les corbeaux resjouis, tous gorgez de charogne,*  
*Ne verront à l'entour aucun qui les eslogne :*  
*Tes ennemis feront, au milieu de leur camp,*  
*Foire de tes plus forts, qui, vendus à l'encan,*  
*Ne seront encheris : aux villes assiegées,*  
*L'œil have et affamé des femmes enragées*  
*Regardera la chair de leurs maris aymeز ;*  
*Les maris forcenez lanceront affameز*  
*Les regards alouvis sur les femmes aimées,*  
*Et les deschireront de leurs dents affamées.*  
*Quoy plus : celles qui lors en deuil enfanteront,*  
*Les enfants demi-nais du ventre arracheront,*  
*Et du ventre à la bouche, affin qu'elles survivent,*  
*Porteront l'avorton et les peaux qui le suivent.*  
*Ce sont du jugement à venir quelques traicts,*  
*De l'enfer prepareز les debiles pourtraicts ;*  
*Ce ne sont que miroërs des peines eternelles :*  
*O quels seront les corps dont les ombres sont telles !*  
*Atheistes vaincus, vostre infidelité*  
*N'amusera le cours de la Divinité ;*  
*L'Eternel jugera et les corps et les ames,*  
*Les benits à la gloire et les autres aux flammes.*  
*Le corps, cause du mal, complice du peché,*  
*Des verges de l'esprit est justement touché ;*  
*Il est cause du mal : du juste la justice*  
*Ne versera sur l'un de tous deux le supplice.*  
*De ce corps les cinq sens ont esmeu les desirs ;*  
*Les membres, leurs valets, ont seryy aux plaisirs.*

*Encor plus criminels sont ceux-là qui incitent.  
Or, s'il les faut punir, il faut qu'ils ressuscitent.  
Je dis plus, que la chair par contagion rend  
Violence à l'esprit, qui long-temps la deffend.  
Elle, qui de raisons son ame pille et prive,  
Il faut que pour sentir la peine elle revive.*

*N'apportez point icy, Saduciens pervers,  
Les corps mangez des loups : qui les tire des vers  
Des loups les tirera. Si on demande comme  
Un homme sortira hors de la chair de l'homme  
Qui l'aura devoré, quand l'homme par la faim  
Aux hommes a servi de viande et de pain,  
En vain vous avez peur que la chair devorée  
Soit en dispute à deux : la nature ne crée  
Nulle confusion parmi les elements;  
Elle sçait distinguer d'entre les excrements  
L'ordre qu'elle se garde. Ainsy, elle demande  
A l'estomach entiere et pure la viande :  
La nourriture impropre est sans corruption  
Au feu de l'estomach par l'indigestion,  
Et Nature, qui est grand principe de vie,  
N'a-elle le pouvoir qu'aura la maladie?  
Elle qui du confus de tout temperament  
Faict un germe parfaict tiré subtilement,  
Ne peut-elle choisir de la grande matiere  
La naissance seconde ainsy que la premiere?  
— Enfans de vanité, qui voulez tout poly,  
A qui le style saint ne semble assez joly,  
Qui voulez tout coulant et coulez perissables  
Dans l'eternel oubly, endurez mes vocables  
Longs et rudes; et, puis que les oracles saints  
Ne vous esmeuvent pas, aux philosophes vains*

*Vous trouverez encor, en doctrine cachée,  
La resurrection par leurs escrits preschée.*

*Ils ont chanté que quand les esprits bien-heureux,*

*Par la voye du laict, auront faict nouveaux feux,*

*Le grand moteur fera, par ses metamorphoses,*

*Retourner mesmes corps au retour de leurs causes.*

*L'air, qui prend de nouveau tousjours de nouveaux corps,*

*Pour loger les derniers met les premiers dehors.*

*Le feu, la terre et l'eau en font de mesme sorte.*

*Le depart esloigné de la matiere morte*

*Faict son rond et retourne encor en mesme lieu,*

*Et ce tour rend tousjours la presence de Dieu.*

*Ainsy le changement ne sera la fin nostre :*

*Il nous change en nous-mesme, et non point en un autre.*

*Il cherche son estat, fin de son action.*

*C'est au second repos qu'est la perfection.*

*Les elements muants en leurs reigles et sortes,*

*Rapellent, sans cesser, les creatures mortes*

*En nouveaux changements. Le but et le plaisir*

*N'est pas là, car changer est signe de desir.*

*Mais, quand le ciel aura achevé la mesure,*

*Le rond de tous ses ronds, la parfaicte figure ;*

*Lors que son encyclie aura parfaict son cours*

*Et ses membres unis pour la fin de ses tours,*

*Rien ne s'engendrera : le temps, qui tout consomme,*

*En l'homme amenera ce qui fut faict de l'homme.*

*Lors la matiere aura son repos, son plaisir,*

*La fin du mouvement et la fin du desir.*

*Quant à tous autres corps qui ne pourront renaistre,*

*Leur estre et leur estat estoit de ne plus estre.*

*L'homme, seul raisonnable, eut l'ame de raison ;*

*Cette ame unit à soy d'entiere liaison*

Ce corps essentié du pur de la nature,  
 Qui doit durer autant que la nature dure.  
 Les corps des bestes sont de nature excrement,  
 Desquels elle se purge et dispose autrement,  
 Comme materielle estant leur force, et pource  
 Que de matiere elle a sa puissance et sa source,  
 Cette puissance mise en acte par le corps.  
 Mais l'ame des humains toute vient du dehors,  
 Et l'homme, qui raisonne une gloire eternelle  
 (Hoste d'eternité), se fera tel comme elle.  
 L'ame, toute divine, eut inclination  
 A son corps, et cette ame à sa perfection.  
 Pourra-elle manquer de ce qu'elle souhaite,  
 Oublier ou changer, sans se faire imparfaite?  
 Ce principe est très-vray que l'instinct naturel  
 Ne souffre manquement qui soit perpetuel.  
 Quand nous considerons l'airain qui s'achemine  
 De la terre bien cuitte en metal, de la mine  
 Au fourneau; du fourneau on l'affine; l'ouvrier  
 Le meine à son dessein pour fondre un chandelier.  
 Nul de tous ces estats n'est la fin, sinon celle  
 Qu'avoit l'entrepreneur pour but en sa cervelle.  
 Nostre eformation, nostre dernier repos,  
 Est, selon l'exemplaire, et le but et propos  
 De la cause premiere, ame qui n'est guidée  
 De prototype, estant soy-mesme son idée.  
 L'homme à sa gloire est fait : telle creation  
 Du but de l'Eternel prend eformation.  
 Ce qui est surceleste et sur nos connoissances  
 Partage du très-pur et des intelligences.  
 Si lieu se peut nommer sera le sacré lieu  
 Annobly du changer, habitacle de Dieu.

Mais ce qui a servi au monde sousceleste,  
 Quoyque très-excellent, suivra l'estat du reste.  
 L'homme de qui l'esprit et penser est porté,  
 Dessus les Cieux des Cicux, vers la divinité  
 A servir, adorer, contempler et connoistre,  
 Puis qu'il n'y a mortel que l'abject du bas estre,  
 Est exempt de la loy qui sous la mort se rend,  
 Et de ce privilege a le Ciel pour garand.

Si aurez-vous, payens, pour juges voz pensées.

440 Sans y penser au vent par vous-mesmes poussées  
 En voz laborieux et si doctes escrits,  
 Où entiers vous voulez, compagnons des esprits,  
 Avoir droict quelque jour. De voz sens le service  
 Et voz doigts auroient-ils faict un si haut office  
 Pour n'y participer? Nenny : voz nobles cœurs  
 Pour des esprits ingrats n'ont semé leurs labeurs.  
 Si voz sens eussent creu s'en aller en fumée,  
 Ils n'eussent tant sué pour la grand renommée.  
 Les poinctes de Memphis, ses grands arcs triomphaux.  
 45 Obeliques logeant les cendres aux lieux hauts,  
 Les travaux sans utile eslevez pour la gloire,  
 Promettoient à voz sens part en cette memoire.

Qu'ay-je dit de la cendre eslevée en haut lieu?

Adjoustons que le corps n'estoit mis au milieu  
 Des bustes ou buchers, mais en cime à la poincte,  
 Et, pour montrer n'avoir toute esperance esteinte,  
 La face descuberte, ouverte vers les cieux,  
 Vuide d'esprit, pour soy esperoit quelque mieux.  
 Mais à quoy pour les corps ces despences estranges,  
 46 Si ces corps n'estoient plus que cendres et que fanges?  
 A quoy tant pour un rien? A quoy les rudes loix  
 Qui arment les tombeaux de franchises et droicts

*Dont vous aviez orné les corps morts de vos peres ?  
Appellez-vous en vain sacrez vos cimiteres ?*

*Ces pourtraicts excellens, gardez de pere en filz,  
De bronze pour durer, de marbre, d'or exquis,  
Ont-ils pourtraict les corps, ou l'ame qui s'envolle ?  
La royne de Carie a mis pour son Mausole  
Tant de marbre et d'ivoire, et qui plus est encor  
Que l'ivoire et le marbre, ell' a pour son thresor  
En garde à son cher cœur cette cendre commise :  
Son sein fut un sepulchre, et la brave Artemise  
A de l'antiquite les proses et les vers.  
Elle a faict exalter par tout cet univers  
Son ouvrage construit d'estoffe nonpareille:  
Vous en avez dressé la seconde merveille.  
Vos sages auroient-ils tant escrit et si bien  
A chanter un erreur, à exalter un rien ?*

*Vous appelez divins les deux où je veux prendre  
Ces axiomes vrais : oyez chanter Pymandre,  
Apprenez dessous luy les secrets qu'il apprend  
De Mercure, par vous nommé trois fois très-grand.*

*De tout la gloire est Dieu : cette essence divine  
Est de l'universel principe et origine :  
Dieu, Nature et pensée, est en soy seulement  
Acte, nécessité, fin, renouvellement.  
A son poinct il conduit astres et influences  
En cercles moindres, grands sous leurs intelligences,  
Ou anges par qui sont les esprits arrestez  
Dès la huictiesme sphere à leurs corps apprestez,  
Demons distributeurs des renaissantes vies  
Et des arrests qu'avoient escrit les ancyclies.  
Ces officiers du ciel, diligents et discrets  
Administrent du ciel les mysteres secrets,*

*Et insensiblement mesnagent en ce monde  
De naistre et de finir toute cause seconde.  
Tout arbre, graine, et fleur, et beste, tient de quoy  
Se resemer soy-mesme et revivre par soy :  
Mais la race de l'homme a la teste levée,*

*^ Pour commander à tout cherement reservée :*

*Un tesmoing de Nature à discerner le mieulx,  
Augmenter, se mesler dans les discours des dieux.  
A connoistre leur estre et nature et puissance,  
A prononcer des bons et mauvais la sentence.  
Cela se doit resoudre et finir hautement  
En ce qui produira un ample enseignement,  
Quand des divinitez le cercle renouvelle,  
Le monde a conspiré que Nature eternelle  
Se maintienne par soy, puisse, pour ne perir,  
Revivre de sa mort et seiche refleurir.*

*Voyez dedans l'ouvroir du curieux chemicque :  
Quand des plantes l'esprit et le sel il pratique.  
Il reduit tout en cendre, en faict lessive, et faict  
De cette mort revivre un ouvrage parfaict :*

*L'exemplaire secret des idées encloses  
Au sepulchre ranime et les lis et les roses,  
Racines et rameaux, tiges, feuilles et fleurs  
Qui font briller aux yeux les plus vives couleurs.  
Ayants le feu pour pere et pour mere la cendre :  
Leur resurrection doibt aux craintifs apprendre  
Que les bruslez desquels on met la cendre au vent  
Se relevent plus vifs et plus beaux que devant.  
Que si nature faict tels miracles aux plantes  
Qui meurent tous les ans , tous les ans renaissantes.  
Elle a d'autres secrets et thresors de grand prix  
Pour le prince establi au terrestre pourpris ;*

*Le monde est animant, immortel ; il n'endure  
 Qu'un de ses membres chers'autant que luy ne dure.  
 Ce membre de haut prix, c'est l'homme raisonnant,  
 Du premier animal le chef-d'œuvre eminent ;  
 Et quand la mort dissout son corps, elle ne tîe  
 Le germe non mortel qui le tout restitüe.*

*La dissolution qu'ont soufferte les morts  
 Les prive de leur sens, mais ne destruit le corps :  
 Son office n'est pas que ce qui est perisse,  
 Bien que tout le caduc renaisse et rajeunisse :  
 Nul esprit ne peut naistre : il paroist de nouveau.  
 L'esprit n'oublie point ce qui reste au tombeau.*

*Soit l'image de Dieu l'éternité profonde,  
 De cette éternité soit l'image le monde,  
 Du monde le soleil sera l'image et l'œil,  
 Et l'homme est en ce monde image du soleil.*

*Payens, qui adorez l'image de Nature,  
 En qui la vive voix, l'exemple et l'escriture  
 N'autorise le vray, qui dites : « Je ne croy,  
 Si du doigt et de l'œil je ne touche et ne voy »,  
 Croyez comme Thomas, au moins apres la veüe :  
 Il ne faut point voler au dessus de la nue ;  
 La terre offre à voz sens dequoi le vray sentir  
 Pour vous convaincre assez, sinon vous convertir.*

*La terre en plusieurs lieux conserve sans dommage  
 Les corps, si que les filz marquent de leur lignage  
 Jusques à cent degrez les organes parez  
 A loger les esprits qui furent separez :  
 Nature ne les veut frustrer de leur attente.  
 Tel spectacle en Aran à qui veut se presente.  
 Mais qui veut voir le Caire et en un lieu prefix  
 Le miracle plus grand de l'antique Memphis,*



*Justement curieux et pour s'instruire prene*  
 4. *Autant ou un peu moins de peril et de peine*  
*Que le bigot seduit, qui de femme et d'enfans*  
*Oublie l'amitié, pour abbreger ses ans*  
*Au labour trop ingrat d'un sot et long voyage.*  
*Si de Syrte et Charibde il ne tombe au naufrage,*  
*Si de peste il ne meurt, du mal de mer, du chaud*  
*Si le corsaire Turc le navire n'assaut,*  
*Ne met à sa chiorme et puis ne l'endocrine*  
*A coups d'un roide nerf à ployer par l'eschine,*  
*Il void Hierusalem et le lieu supposé*  
 5. *Où le Turc menteur dict que Christ a reposé,*  
*Rid et vend cher son ris; les sottes compagnies*  
*Des pelerins s'en vont, affrontez de vanies.*  
*Ce voyage est facheux, mais plus rude est celuy*  
*Que les faux musulmans font encore aujourd'hui,*  
*Soit des deux bords voisins de l'Europe et d'Azie,*  
*Soit de l'Archipelage ou de la Natolie.*  
*Ceux qui boivent d'Euphrate ou du Tygre les eaux*  
*Auxquels il faut passer les perilleux monceaux*  
*Et percer les brigands d'Arabie deserte,*  
 6. *Ou ceux de Tripoli, de Panorme, Biserte,*  
*Le riche Ægyptien et les voisins du Nil :*  
*Ceux-là vont mesprisant tout labour, tout peril*  
*De la soif sans liqueur, des tourmentes de sables*  
*Qui enterrent dans soy tous vifs les miserables,*  
*Qui à pied, qui sur l'asne ou lié comme un veau*  
*A ondes va pelant les bosses d'un chameau,*  
*Pour voir le Mecque ou bien Talnaby de Medine :*  
*Là cette caravanne et bigotte et badine*  
 7. *Adore Mahomet dans le fer estendu*  
*Que la voute d'aymant tient en l'air suspendu :*

*Là se crève les yeux la bande musulmane  
 Pour, après lieu si saint, ne voir chose profane.  
 Je donne moins de peine aux curieux payens,  
 Des chemins plus aisez, plus faciles moyens.  
 Tous les puissants marchands de ce nostre hemisphere  
 Content pour pourmenoir le chemin du grand Caire.  
 Là prez est la coline où vont de toutes parts,  
 Au point de l'equinoxe, au vingte-cinq de mars,  
 La gent qui, comme un camp, loge dessous la tente,  
 Quand la terre paroist verte, ressuscitante,  
 Pour voir le grand tableau qu'Ezechiel depeint,  
 Merveille bien visible et miracle non feint :  
 La resurrection ; car de ce nom l'appelle  
 Toute gent qui court là, l'un pour chose nouvelle,  
 L'autre pour y chercher avec la nouveauté  
 Un bain miraculeux, ministre de santé.  
 L'œil se plaist en ce lieu, et puis des mains l'usage  
 Redonne aux yeux troublez un ferme tesmoignage.  
 On void les os couverts de nerfs, les nerfs de peau,  
 La teste de cheveux ; on void à ce tombeau  
 Percer en mille endroicts les arenes bouillantes  
 De jambes et de bras et de testes grouillantes.  
 D'un coup d'œil on peut voir vingt mille spectateurs  
 Soupçonner ce qu'on void, muets admirateurs.  
 Ravis en contemplant ces œuvres nonpareilles,  
 Levent le doigt en haut vers le Dieu des merveilles.  
 Quelqu'un d'un jeune enfant, en ce troupeau, voyant  
 Les cheveux crespelus, le teinct fraiz, l'œil riant,  
 L'empoigne ; mais, oyant crier un barbe grise,  
 Ante matharafde kali, quitte la prise.  
 De pere en filz, l'Eglise a dit qu'au temps passé  
 Un troupeau de chrestiens, pour prier amassé,*

Fut en pièces taillé par les mains infidelles  
 Et rendit en ce lieu les ames immortelles,  
 Qui, pour donner au corps gage de leurs amours,  
 Leur donne tous les ans leur presence trois jours.  
 Ainsy le Ciel d'accord uni à vostre mere :  
 Ces deux (filz de la Terre) en ce lieu veulent faire  
 Vostre leçon, daignans en ce poinct s'approcher  
 Pour un jour leur miracle à voꝝ yeux reprocher.  
 Doncques chacun de vous. pauvres payens, contemple.  
 Par l'effort de raison ou celui de l'exemple,  
 Ce que jadis sentit le troupeau tant prisé  
 Des escrits où nature avoit thesaurisé :  
 Bien que du sens la taye eust occupé leur veüe,  
 Qu'il y ait tousjours eu le voile de la niüe  
 Entr'eux et le soleil, leur marque, leur défaut  
 Vous fasse desirer de vous lever plus haut :  
 Haussez-vous sur les monts que le soleil redore,  
 Et vous prenez plaisir de voir plus haut encore.  
 Ces hauts monts que je dis sont prophètes, qui font  
 Demeure sur les lieux où les nuages sont.  
 C'est le cayer sacré, le palais des lumières,  
 Les sciences, les arts ne sont que chambrières.  
 Suivez, aimez Sara, si vous avez dessein  
 D'estre filz d'Abraham retirez en son sein :  
 Là les corps des humains et les ames humaines,  
 Unis au grand triomphe aussy bien comme aux peines,  
 Se rejoindront ensemble et prendront en ce lieu  
 Dans leurs fronts honorez l'image du grand Dieu.  
 Resjouissez-vous donc, ô vous, ames celestes!  
 Car vous vous referez de voꝝ piteuses restes :  
 Resjouissez-vous donc, corps gueris du mespris!  
 Heureux, vous reprendrez voꝝ plus heureux esprits.

*Vous voulustes, esprits, et le ciel et l'air fendre  
 Pour aux corps preparez du haut ciel descendre ;  
 Vous les cerchastes lors, ore ils vous chercheront,  
 Ces corps par vous aymeꝝ encor vous aimeront :  
 Vous vous fistes mortels pour voꝝ pauvres femelles,  
 Elles s'en vont pour vous et par vous immortelles.*

*Mais quoy! c'est trop chanter, il faut tourner les yeux,  
 Esblouis de rayons, dans le chemin des cieux :  
 C'est fait : Dieu vient reigner ; de toute prophetie  
 Se void la periode à ce poinct accomplie.*

*La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux  
 Naissent des enterreꝝ les visages nouveaux :  
 Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places  
 Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.*

*Icy, les fondemens des chasteaux rehaussez  
 Par les ressuscitans promptement sont perceꝝ ;  
 Icy, un arbre sent des bras de sa racine  
 Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine ;  
 Là, l'eau trouble bouillonne, et puis, s'esparpillant,  
 Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.*

*Comme un nageur venant du profond de son plonge,  
 Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.  
 Les corps par les tyrans autrefois deschireꝝ  
 Se sont en un moment à leurs corps asserreꝝ,  
 Bien qu'un bras ait vogué par la mer escumeuse.  
 De l'Affricque bruslée en Tyle froiduleuse,  
 Les cendres des brusleꝝ volent de toutes parts ;  
 Les brins, plus tost unis qu'ils ne furent espars,  
 Viennent à leur posteau en cette heureuse place,  
 Rians au ciel riant d'une agreable audace.  
 Le curieux s'enquiert si le vieux et l'enfant  
 Tels qu'ils sont jouiront de l'estat triomphant,*

*Leurs corps n'estans parfaicts ou deffaicts en viellesse :*

*Sur quoy, la plus hardie ou plus haute sagesse*

*Ose presupposer que la perfection*

69 *Veut en l'aage parfait son elevation,*

*Et la marquent au poinct des trente-trois années*

*Qui estoient en Jesus closes et terminées*

*Quand il quitta la terre et changea, glorieux,*

*La croix et le sepulchre au tribunal des cieux.*

*Venons de cette douce et pieuse pensée*

*A celle qui nous est aux saincts escrits laissée.*

*Voicy le filz de l'homme et du grand Dieu le filz,*

*Le voicy arrivé à son terme prefix.*

*Des-jà l'air retentit et la trompette sonne,*

70 *Le bon prend assurance et le meschant s'estonne :*

*Les vivants sont saisis d'un feu de mouvement,*

*Ils sentent mort et vie en un prompt changement :*

*En une periode ils sentent leurs extrêmes,*

*Ils ne se trouvent plus eux-mesmes comme eux-mesmes :*

*Une autre volonté et un autre sçavoir*

*Leur arrache des yeux le plaisir de se voir ;*

*Le ciel rayit leurs yeux : du ciel premier l'usage*

*N'eust peu du nouveau ciel porter le beau visage.*

*L'autre ciel, l'autre terre ont cependant fuy ;*

71 *Tout ce qui fut mortel se perd esvanouy.*

*Les fleuves sont seichez, la grand mer se desrobe :*

*Il falloit que la terre allast changer de robbe.*

*Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantements,*

*Vous fuiez comme agneaux, ô simples elements !*

*Cachez-vous, changez-vous ; rien mortel ne supporte*

*La voix de l'Éternel, ni sa voix rude et forte.*

*Dieu paroist ; le nuage d'entre luy et nos yeux -*

*S'est tiré à l'escart, il est armé de feux :*

*Le ciel neuf retentit du son de ses louanges ;  
L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.  
Tout l'air n'est qu'un soleil ; le soleil radieux  
N'est qu'une noire nuit au regard de ses yeux ;  
Car il brusle le feu, au soleil il esclaire,  
Le centre n'a plus d'ombre et ne suit sa lumière.*

*Un grand ange s'escrie à toutes nations :  
« Venez respondre icy de toutes actions :  
L'Eternel veut juger. » Toutes ames venües  
Font leurs sièges en rond en la voute des nües,  
Et là les cherubins ont au milieu planté  
Un throsne rayonnant de sainte majesté :  
Il n'en sort que merveille et qu'ardente lumière.  
Le soleil n'est pas faict d'une estoffe si claire :  
L'amas de tous vivans en attend justement  
La desolation ou le contentement.  
Les bons du Sainci-Esprit sentent le tesmoignage ;  
L'aise leur saute au cœur et s'espand au visage,  
Car, s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a faict don :  
Ils sont vestus de blanc et lavez de pardon.  
O tribus de Juda! vous estes à la dextre :  
Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre.  
Les tyrans, abbatus, pasles et criminels,  
Changent leurs vains honneurs aux tourments eternels.  
Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace,  
Ils souffrent en tremblant l'imperieuse face,  
Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez  
Le chef, les membres saincts qu'ils avoient transpercez.  
Ils le virent lié, le voicy les mains hautes :  
Ces severes sourcils viennent conter leurs fautes.  
L'innocence a changé sa crainte en majestés,  
Son roseau en acier tranchant des deux costés,*

*Sa croix au tribunal de presence divine.  
Le Ciel l'a couronné, mais ce n'est plus d'espine :  
Ores viennent trembler à cest acte dernier  
Les condamnés aux pieds du juste prisonnier.*

*Voicy le grand herault d'une estrange nouvelle,  
Le messenger de mort, mais de mort eternelle.*

*Qui se cache? qui fuit devant les yeux de Dieu?*

*Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu?*

*Quand vous auriez les vents collez sous vos aisselles*

*7. Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,*

*Les monts vous ouvreroient le plus profond rocher,*

*Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,*

*Vous enceindre la mer, vous enlever la nuë,*

*Vous ne fuiriez de Dieu ni le doigt ni la veüe.*

*Or voicy les lions de torches acculez,*

*Les ours à nez percez, les loups emmuzelez :*

*Tout s'eslève contre eux : les beautez de Nature,*

*Que leur rage troubla de venin et d'ordure,*

*Se confrontent en mire et se lèvent contr'eux.*

*« Pourquoi (dira le Feu) avez-vous de mes feux,*

*Qui n'estoient ordonnez qu'à l'usage de vie,*

*Faict des bourreaux, valets de vostre tyrannie? »*

*L'Air encor une fois contr'eux se troublera,*

*Justice au juge saint, trouble, demandera,*

*Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses bestes,*

*M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes,*

*Des corps de vos meurtris? » — « Pourquoi, diront les Eaux.*

*Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux? »*

*Les Monts, qui ont ridé le front à vos supplices :*

*« Pourquoi nous avez-vous rendu vos precipices?*

*— Pourquoi nous avez-vous, diront les Arbres, faicts.*

*D'arbres delicieux, execrables gibets? »*

*Nature, blanche, vive et belle de soy mesme,  
 Presentera son front ridé, fascheux et blesme  
 Aux peuples d'Italie et puis aux nations  
 Qui les ont envieꝝ en leurs inventions,  
 Pour, de poison meslé au milieu des viandes,  
 Tromper l'amere mort en ses liqueurs friandes,  
 Donner au meurtre faux le mestier de nourrir,  
 Et sous les fleurs de vie embuscher le mourir.  
 La Terre, avant changer de lustre, se vient plaindre  
 Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfants esteindre,  
 En les enterrant vifs, l'ingenieux bourreau  
 Leur dressant leur supplice en leur premier berceau  
 La Mort tesmoignera comment ils l'ont servie;  
 La Vie preschera comment ils l'ont ravie;  
 L'Enfer s'esveillera: les calomniateurs  
 Cette fois ne seront faux prevaricateurs:  
 Les livres sont ouverts; là paroissent les roolles  
 De noꝝ salles pechez, de noꝝ vaines parolles,  
 Pour faire voir du pere aux uns l'affection,  
 Aux autres la justice et l'execution.*

*Conducts, Esprit très saint, en cet endroict ma bouche.  
 Que par la passion plus exprès je ne touche  
 Que ne permet ta reigle, et que, juge leger,  
 Je n'attire sur moy jugement pour juger.  
 Je n'annonçeray donc que ce que tu annonce,  
 Mais je prononce autant comme ta loy prononce:  
 Je ne marque de tous que l'homme condamné  
 A qui mieux il vaudroit n'avoir pas esté né.*

*Voicy donc, Antechrist, l'extraict des faicts et gestes.  
 Tes fornications, adulteres, incestes,  
 Les pechez où Nature a tourné à l'envers,  
 La bestialité, les grands bourdeaux ouverts.*



Le tribut exigé, la bulle demandée  
 Qui a la Sodomie en esté concedée;  
 La place de tyran conquise par le fer,  
 Les fraudes qu'exerça ce grand tison d'enfer,  
 Les empoisonnements, assassins, calomnies,  
 8. Les degasts des pays, des hommes et des vies.  
 Pour attraper les clefs; les contracts, les marches  
 Des diables stipulans subtilement couche;  
 Tous ceux-là que Satan empoigna dans ce piège.  
 Jusques à la putain qui monta sur le siège.  
 L'aisné filz de Satan se souviendra, maudit,  
 De son throsne eslevé d'avoir autrefois dit :  
 « La gent qui ne me sert, ains contre moy conteste.  
 Pourrira de famine et de guerre et de peste.  
 Roys et roynes viendront au siège où je me sieds,  
 Le front embas, lescher la poudre soubs mes pieds:  
 Mon regne est à jamais, ma puissance eternelle:  
 Pour monarque me sert l'Eglise universelle:  
 Je maintiens le Papat tout-puissant en ce lieu,  
 Où, si Dieu je ne suis, pour le moins vice-Dieu.  
 Filz de perdition, il faut qu'il te souvienne  
 Quand le serf commandeur de la gent Rhodiene,  
 Veautré, baisa tes pieds, infame serviteur,  
 Puis chanta se levant : « Or laisse, createur. »  
 Appollyon, tu as en ton impure table  
 Prononcé, blasphemant, que Christ est une fable;  
 Tu as renvoyé Dieu, comme assez empesché,  
 Aux affaires du ciel, faux homme de peché.  
 Or il faut à ses pieds ses blasphemes et tiltres  
 Poser, et avec eux les tiars, les mitres,  
 La banniere d'orgueil, fausses clefs, fausses croix.  
 Et la pantoufle aussy qu'ont baisé tant de rois.

*Il se void à la gauche un monceau qui esclatte  
De chappes d'or, d'argent, de bonnets d'escarlatte :  
Prelats et cardinaux là se vont despouiller  
Et d'inutiles pleurs leurs despouilles mouiller.  
Là faut représenter la mitre hereditaire  
Dont Jules tiers ravit le grand nom de mystere  
Pour, mentant et cachant ses tiltres blasphemants,  
Y subroger le sien escrit en diamands.*

*A droite, l'or y est une despouille rare :  
On y void un monceau des haillons du Lazare.  
Enfants du siècle vain, filz de la vanité,  
C'est à vous à traîner la honte et nudité,  
A crier enruez, d'une gorge embrazée,  
Pour une goutte d'eau l'ausmosne refusée :  
Tous voz refus seront payez en un refus.*

*Les criminelz adonc par ce procès confus,  
La gueule de l'enfer s'ouvre en impatience  
Et n'attend que de Dieu la dernière sentence,  
Qui, à ce poinct, tournant son œil benin et doux,  
Son œil tel que le montre à l'espouse l'espoux,  
Se tourne à la main droite, où les heureuses veües  
Sont au throsne de Dieu sans mouvement tendües,  
Extaticques de joye et franches de soucy.  
Leur Roy donc les appelle et les fait roys ainsy :*

*« Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,  
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,  
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim  
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,  
Venez, races du ciel, venez, esleus du pere ;  
Voz pechez sont esteints, le juge est vostre frere.  
Venez donc, bien-heureux, triompher à jamais  
Au royaume eternal de victoire et de paix. »*

87 A ce mot, tout se change en beautez eternelles,  
 Ce changement de tout est si doux aux fidelles :  
 Que de parfaicts plaisirs! ô Dieu, qu'ils trouvent beau  
 Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau!

Mais d'autre part, si tost que l'Eternel faict bruire  
 A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,  
 Quand ce juge, et non pere, au front de tant de rois,  
 Irrevocable, pousse et tonne cette voix :

« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,  
 Qui leur avez versé injures sur injures,  
 Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim

88 Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,  
 Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles  
 Aux gouffres tenebreux des peines eternelles. »  
 Lors ce front qui ailleurs portoit contentement  
 Porte à ceux-cy la mort et l'espouvantement.  
 Il sort un glaive aigu de la bouche divine,  
 L'enfer, glouton bruyant, devant ses pieds chemine.  
 D'une laide terreur les damnables transis,  
 Mesmes dès le sortir des tombeaux obscurcis  
 Virent bien d'autres yeux le ciel suant de peine,

90 Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine :  
 Et voicy de quels yeux virent les condamnés  
 Les beaux jours de leur regne eu douleur terminez.

Ce que le monde a veu d'effroyables orages,  
 Des gouffres caverneux et de monts de nuages,  
 De double obscurité, dont au profond milieu  
 Le plus creux vomissoit des aquilons de feu,  
 Tout ce qu'au front du ciel on vid onc de coleres,  
 Estoit serenité; nulles douleurs ameres  
 Ne troublent le visage et ne changent si fort

91 La peur, l'ire et le mal, que l'heure de la mort

*Ainsy les passions du ciel autrefois veües  
N'ont peint que son courroux dans les rides des niées :  
Voicy la mort du ciel en l'effort douloureux  
Qui luy noircit la bouche et faict seigner les yeux.*

*Le Ciel gemit d'ahan; tous ses nerfs se retirent;  
Ses poulmons près à près sans relasche respirent.*

*Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux :*

*Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux.*

*L'ame de tant de fleurs n'est plus espanouye;*

*Il n'y a plus de vie au principe de vie.*

*Et, comme un corps humain est tout mort terrassé*

*Dès que du moindre coup au cœur il est frappé,*

*Ainsy faut que le monde et meure et se confonde*

*Dès la moindre blessure au Soleil, cœur du monde.*

*La Lune perd l'argent de son teint clair et blanc,*

*La Lune tourne en haut son visage de sang;*

*Toute estoille se meurt; les prophetes fidelles*

*Du Destin vont souffrir eclipses eternelles;*

*Tout se cache de peur; le feu s'enfuit dans l'air,*

*L'air en l'eau, l'eau en terre; au funebre mesler*

*Tout beau perd sa couleur; et voicy toit de mesmes*

*A la pasleur d'en haut tant de visages blesmes*

*Prennent l'impression de ces feux obscurcis,*

*Tels qu'on void au fourneau paroistre les transis.*

*Mais plus, comme les filz du ciel ont au visage*

*La forme de leur chef, de Christ la vive image,*

*Les autres de leur pere ont le train et les traicts,*

*Du prince Belzebud veritables pourtraicts.*

*A la premiere mort ils furent effroyables,*

*La seconde redouble, où les abominables*

*Crient aux monts cornus : « O Monts, que faictes-vous ?*

*Esbranlez vos rochers et vous crevez sur nous :*

Cachez-nous, et cachez l'opprobre et l'infamie  
 Qui, comme chiens, nous met hors la cité de vie ;  
 Cachez-nous pour ne voir la haute majesté  
 De l'Agneau triomphant sur le throsne monté. »  
 Ce jour les a pris nuds, les estouffe de craintes  
 Et de pires douleurs que les femmes enceintes.  
 Voicy le vin fumeux, le courroux mesprisé  
 Duquel ces filz de terre avoient thesaurisé.  
 De la terre leur mere ils regardent le centre :  
 Cette mere en douleurs sent mi-partir son ventre,  
 Oû les serfs de Satan regardent fremissants  
 De l'enfer abbayant les tourments renaissans,  
 L'estang de soulfhre vif qui rebrusle sans cesse.  
 Les tenebres espais plus que la nuict espaisse :  
 Ce ne sont des tourments inventez des cagots  
 Et presenteꝝ aux yeux des infirmes bigots,  
 La terre ne produit nul crayon qui nous trace  
 Ni du haut paradis ni de l'enfer la face.

Vous avez dict, perdus : « Nostre nativité  
 N'est qu'un sort ; nostre mort, quand nous aurons esté,  
 Changera nostre haleine en vent et en fumée.  
 Le parler est du cœur l'estincelle allumée :  
 Ce feu esteint, le corps en cendre deviendra,  
 L'esprit, comme air coulant, parmy l'air s'espandra ;  
 Le temps avallera de nos faicts la memoire,  
 Comme un nuage espais estend sa masse noire,  
 L'esclaircit, la despart, la desrobbe à nostre œil :  
 C'est un brouillard chassé des rayons du soleil.  
 Nostre temps n'est rien plus qu'un ombrage qui passe,  
 Le sceau de tel arrest n'est point subject à grace. »

Vous avez dit, brutaux : « Qu'il y a en ce lieu  
 Pis que d'estre privé de la face de Dieu? »

*Ha! vous regretterez bien plus que vostre vie  
 La perte de vos sens, juges de telle envie :  
 Car, si vos sens estoient tous tels qu'ils ont esté,  
 Ils n'auroient un tel goust, ni l'immortalité;  
 Lors vous sçaurez que c'est de voir de Dieu la face,  
 Lors vous aurez au mal le goust de la menace.*

*O enfans de ce siecle, ô abusez mocqueurs,  
 Immployables esprits, incorrigibles cœurs,  
 Vos esprits trouveront en la fosse profonde  
 Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.  
 Ils languiront en vain de regret sans mercy.  
 Vostre ame à sa mesure enflera de soucy.  
 Qui vous consolera? L'amy qui se desole  
 Vous grincera les dents au lieu de la parolle.  
 Les Saints vous aimoient-ils? Un abisme est entr'eux :  
 Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.  
 Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance?  
 Point n'esclaire aux enfers l'aube de l'esperance?  
 Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci?  
 Qui a peché sans fin souffre sans fin aussy.  
 La clemence de Dieu faict au ciel son office,  
 Il desploye aux enfers son ire et sa justice.  
 Mais le feu ensouphré, si grand, si violent,  
 Ne détruira-t-il pas les corps en les bruslant?  
 Non, Dieu les gardera entiers à la vengeance,  
 Conservant à cela et l'estoffe et l'essence,  
 Et le feu qui sera si puissant d'operer  
 N'aura pouvoir d'esteindre, ains de faire durer,  
 Et servira par loy à l'eternelle peine.  
 L'air corrupteur n'a plus sa corrompante haleine.  
 Et ne faict aux enfers office d'element;  
 Celuy qui le nommoit, qui est le firmament,*

*Ayant quitté son bransle et motives cadences,  
Sera sans mouvement, et de là sans nuances.*

*Transis, desesperez, il n'y a plus de mort*

1000 *Qui soit pour vostre mer des orages le port.*

*Que si voz yeux de feu jettent l'ardente veüe  
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tüe.*

*Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir!*

*La mort morte ne peut vous tïer, vous saisir.*

*Voulez-vous du poison? en vain cest artifice.*

*Vous vous precipitez? en vain le precipice.*

*Courez au feu brusler, le feu vous gelera:*

*Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera:*

*La peste n'aura plus de vous misericorde;*

1000 *Estranglez-vous, en vain vous tordez une corde;*

*Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort*

*Que l'eternelle soif de l'impossible mort.*

*Vous vous peigniez des feux: combien de fois vostre ame  
Desirera n'avoir affaire qu'à la flamme!*

*Voiz yeux sont des charbons qui embrasent et fument,*

*Voiz dents sont des cailloux qui en grinçants s'allument.*

*Dieu s'irrite en voz cris et aux faux repentir,*

*Qui n'a peu commancer que dedans le sentir.*

*Ce feu, par voz costez ravageant et courant,*

1000 *Fera revivre encor ce qu'il va devorant;*

*Le chariot de Dieu, son torrent et sa gresle,*

*Meslent la dure vie et la mort pesle-mesle.*

*Abbayez comme chiens, hurlez en voz tourments,*

*L'abisme ne respond que d'autres hurlements;*

*Les Satans descouplez d'ongles et dents tranchantes*

*Sans mort deschireront leurs proies renaissantes;*

*Ces Demons tourmentans hurleront tourmentez:*

*Leurs fronts seillonneront ferrez de cruautéz;*

Leurs yeux estincellans auront la mesme image  
 Que vous aviez baignans dans le sang du carnage ;  
 Leurs visages transis, tyrans, vous transiront,  
 Ils vengeront sur vous ce qu'ils endureront.

O malheur des malheurs, quand tels bourreaux mesurent  
 La force de leurs coups aux grands coups qu'ils endurent !

Mais de ce dur estat le point plus ennuyeux,  
 C'est sçavoir aux enfers ce que l'on faict aux cieux,  
 Où le camp triomphant gouste l'aïze indicible,  
 Connoissable aux meschants, mais non pas accessible ;  
 Où l'accord très-parfaict des douces unissons  
 A l'univers entier accorde ses chansons,  
 Où tant d'esprits ravis esclattent de loüanges.

La voix des saints unis avec celles des anges,  
 Les orbes des neuf cieux, des trompettes le bruit,  
 Tiennent tous leur partie à l'hymne qui s'ensuit :

« Saint, saint, saint, le Seigneur ! O grand Dieu des armées,  
 De ces beaux cieux nouveaux les voutes enflammées  
 Et la nouvelle terre, et la neufve cité,  
 Hierusalem la sainte, annoncent ta bonté.

Tout est plein de ton nom. Syon la bienheureuse  
 N'a pierre dans ses murs qui ne soit precieuse,  
 Ne citoyen que saint, et n'aura pour jamais  
 Que victoire, qu'honneur ; que victoire, que paix.

« Là nous n'avons besoing de parure nouvelle,  
 Car nous sommes vestus de splendeur eternelle ;  
 Nul de nous ne craint plus ni la soif ni la faim,  
 Nous avons l'eau de grace et des anges le pain ;  
 La pasle mort ne peut accourir cette vie  
 Plus n'y a d'ignorance et plus de maladie,  
 Plus ne faut de soleil : car la face de Dieu

Est le soleil unique et l'astre de ce lieu.



Le moins luisant de nous est un astre de grace,  
 Le moindre a pour deux yeux deux soleils à la face :  
 L'Eternel nous prononce et crée de sa voix  
 Roys, nous donnant encor plus haut que nom de roys :  
 D'estrangers il nous faict ses bourgeois, sa famille,  
 Nous donne un nom plus doux que de filz et de filles.

Mais aurons-nous le cœur touché de passions  
 Sur la diversité ou choix des mansions?

Ne doit-on poinct briguer la faveur demandée  
 Pour la droite ou la gauche au filz de Zebédée?

Non, car l'heur d'un chacun en chacun accomply  
 Rend de tous le desir et le comble remply ;  
 Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne devale,  
 Pareille imparité en difference esgalle.

Icy bruit la Sorbonne, où les docteurs subtils  
 Demandent : « Les esleus en leur gloire auront-ilz,  
 Au contempler de Dieu, parfaicte connoissance  
 De ce qui est de luy et toute son essence? »  
 Ouy de tout, et en tout, et non totalement.

Ces termes sont obscurs pour nostre enseignement :  
 Mais disons simplement que cette essence pure  
 Comblera de chacun la parfaicte mesure.

Les honneurs de ce monde estoient hontes au prix  
 Des grades eslevez au celeste pourprix :  
 Les thresors de là haut sont bien d'autre matière  
 Que l'or, qui n'estoit rien qu'une terre estrangère.  
 Les jeux, les passe-temps et les esbats d'icy  
 N'estoient qu'amers chagrins, que colere et soucy  
 Et que gehenes, au prix de la joye eternelle,  
 Qui sans trouble, sans fin, sans change, renouvelle.  
 Là sans tache on verra les amitié fleurir :  
 Les amours d'icy bas n'estoient rien que haïr

*Au prix des hauts amours dont la sainte armonic  
 Rend une ame de tous en un vouloir unie :*  
*Tous nos parfaicts amours reduicts en un amour,  
 Comme nos plus beaux jours reduicts en un beau jour*  
*On s'enquiert si le frere y connoistra le frere,  
 La mere son enfant et la fille son pere,  
 La femme le mary : l'oubliance en effect  
 Ne diminuera point un estat si parfait.*  
*Quand le Sauveur du monde en sa vive parolle  
 Tire d'un vray subject l'utile parabole,  
 Nous presente le riche en bas precipité,  
 Le Mendiant Lazare au plus haut lieu monté,  
 L'abyssme d'entre deux ne les fit mesconnoitre,  
 Quoy que l'un fust hideux, enluminé pour estre  
 Seiché de feu, de soif, de pemes et d'ahan,  
 Et l'autre rajeuni dans le sein d'Abraham.*  
*Mais plus ce qui nous faict en ce royaume croire  
 Un sçavoir tout divin surpassant la memoire,  
 D'un lieu si excellent il parut un rayon,  
 Un portraict raccourcy, un exemple, un crayon,  
 En Christ transfiguré : sa chere compagne  
 Connut Moyse non veu et sçeut nommer Elie :  
 L'extaze les avoit dans le ciel transportez,  
 Leurs sens estoient changez, mais en felicitez.*  
*Adam, aiant encor sa condition pure,  
 Connut des animaux les noms et la nature,  
 Des plantes le vray suc, des metaux la valeur,  
 Et les esleus seront en un estre meilleur.*  
*Il faut une aide en qui cest homme se repose,  
 Les saints n'auront besoing d'aide ni d'autre chose  
 Il eut un corps terrestre et un corps sensuel,  
 Le leur sera celeste et corps spirituel.*

L'ame du premier homme estoit ame vivante,  
 Celle des triomphans sera vivifiante ;  
 Adam pouvoit pecher et du peché périr,  
 Les saincts ne sont sujets à pecher ni mourir.  
 Les saincts ont tout ; Adam receut quelque defense,  
 Satan put le tenter ; il sera sans puissance.  
 Les esleus sçauront tout, puis que celui qui n'eut  
 Un estre si parfaict toute chose connut.  
 Diray-je plus ? à l'heur de cette souvenance,  
 Rien n'ostera l'acier des ciseaux de l'absence.  
 Le triomphant estat sera franc anobly  
 Des larecins du temps, des ongles de l'oubly :  
 Si que la connoissance et parfaicte et seconde  
 Passera de beaucoup celle qui fut au monde.  
 Là sont frais et presents les bienfaits, les discours.  
 Et les plus chauds pensers, fusils de nos amours.

Mais ceux qui en la vie et parfaicte et seconde  
 Cherchent les passions et les storges du monde,  
 Sont esprits amateurs d'espaisse obscurité  
 Qui regrettent la nuict en la vive clarté :  
 Ceux-là, dans le banquet où l'espoux nous invite,  
 Redemandent les aulx et les oignons d'Ægypte,  
 Disants, comme bergers : « Si j'estois roy, j'aurois  
 Un aiguillon d'argent plus que les autres rois. »

Les Apostres ravis en l'esclat de la nië  
 Ne jettoient plus ça bas ni memoire ni veïe :  
 Femmes, parents, amis, n'estoient pas en oubly,  
 Mais n'estoient rien au prix de l'estat anobly  
 Où leur chef rayonnant de nouvelle figure  
 Avoit haut enlevé leur cœur et leur nature,  
 Ne pouvant regretter aucun plaisir passé,  
 Quand d'un plus grand bonheur tout heur fut efface

*Nul secret ne leur peut estre lors secret, pource  
 Qu'ils puisoient la lumiere à sa premiere source :  
 Ils avoient pour miroir l'œil qui faict voir tout œil,  
 Ils avoient pour flambleau le soleil du soleil.  
 Il faut qu'en Dieu si beau toute beauté finisse,  
 Et, comme on feinct jadis les compagnons d'Uly-ssse  
 Avoir perdu le goust de tous friands appas,  
 Ayant faict une fois de Lothos un repas,  
 Ainsy nulle douceur, nul pain ne faict envie  
 Après le Man. le fruict du doux arbre de vie :  
 L'ame ne souffrira les doubtes pour choisir,  
 Ni l'imperfection que marque le desir.*

*Le corps fut vicieux qui renaistra sans vices,  
 Sans taches, sans porreaux, rides et cicatrices ;  
 En mieux il tournera l'usage des cinq sens.*

*Veut-il souefve odeur? il respire l'encens  
 Qu'offrit Jesus en croix, qui, en donnant sa vie,  
 Fut le prestre, l'autel et le temple et l'hostie.  
 Faut-il des sons? le Grec qui jadis s'est vanté  
 D'avoir ouy les cieux, sur l'Olympe monté,  
 Seroit ray plus haut quand cieux, orbes et poles  
 Servent aux voix des saints de luths et de violes.  
 Pour le plaisir de voir, les yeux n'ont point ailleurs  
 Veu pareilles beautez ni si vives couleurs.  
 Le goust qui fit chercher des viandes estranges  
 Aux nopces de l'Agneau trouve le goust des Anges  
 Nos metz delicieux, tousjours prests sans apprests :  
 L'eau du rocher d'Oreb, et le Man tousjours frais :  
 Nostre goust, qui à soif, est si souvent contraire,  
 Ne goustra l'amer doux, ni la douceur amère;  
 Et quel toucher peut estre, en ce monde, estimé  
 Au prix des doux baisers de ce filz bien aimé?*

*Ainsy, dedans la vie immortelle et seconde  
 Nous aurons bien les sens que nous eumes au monde,  
 Mais, estans d'actes purs, ils seront d'action  
 Et ne pourront souffrir infirme passion :  
 Purs en subject, tres purs en Dieu, ils iront prendre  
 Le voir, l'odeur, le goust, le toucher et l'entendre ;  
 Au visage de Dieu seront nos saints plaisirs,  
 Dans le sein d'Abraham fleuriront nos desirs,  
 Desirs, parfaicts amours, hauts desirs sans absence,  
 Car les fruicts et les fleurs n'y font qu'une naissance.*

*Chetif, je ne puis plus approcher de mon œil  
 L'œil du ciel ; je ne puis supporter le soleil.  
 Encor tout esbloüy, en raisons je me fonde  
 Pour de mon ame voir la grand' ame du monde,  
 Sçavoir ce qu'on ne sçait et qu'on ne peut sçavoir,  
 Ce que n'a ouy l'oreille et que l'œil n'a peu voir :  
 Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moy s'envolle,  
 Le cœur rayé se taist, ma bouche est sans parole :  
 Tout meurt, l'ame s'enfuit et, reprenant son lieu,  
 Extaticque, se pasme au giron de son Dieu.*

FIN DES TRAGIQUES.







## ADDITIONS<sup>1</sup>

---

A LA CHAMBRE DORÉE, p. 134 v<sup>o</sup>, v. 16, après *marotte* :

*Souffrirons-nous un jour d'exposer nos raisons  
Devant les habitants des petites maisons?  
Que ceux qui ont été liés pour leurs manies  
De là viennent juger et nos biens et nos vies;  
Que telles gens du roy troublent de leur caquet,  
Procureurs de la mort, la cour et le parquet :*

1. Ces additions sont sur une feuille volante, qui, dans notre manuscrit, se trouve placée avant l'*Avis aux Lecteurs* (ci dessus, p. 3).

La même feuille volante contient 1<sup>o</sup> des *Interprétations des mots en blanc qui sont dans les Tragiques*, lesquelles (au nombre de vingt-quatre) ont été mises à profit dans notre texte; 2<sup>o</sup> des *Mots à corriger*, corrections qui (au nombre de neuf) ont été faites; enfin 3<sup>o</sup> le sonnet imprimé ci-dessus, p. 13, mais avec ce titre plus explicite : *Sonnet de Anne de Rohan à Prométhée sur son larçin*. Il est à remarquer que le texte de ce sonnet présente ici plusieurs variantes avec celui donné plus haut, lesquelles le rendent conforme à la version publiée par d'Aubigné en tête de l'édition sans date.

La liste des *Interprétations* et des *Mots à corriger* se rapporte (ainsi que les pages et lignes de renvoi permettent de le constater) à l'édition de 1616. Il faut en conclure qu'elle fut dressée en vue de la deuxième édition, celle sans date. — Quant aux trois *Additions*, la première avait déjà été insérée dans l'édition de 1616, et M. L. Lalanne l'a reproduite, p. 135 de son édition. Les deux autres additions étaient restées inédites.

*Que de saint Mathurin le fouët et voyage  
Loge ces pelerins dedans l'aréopage.*

A LA CHAMBRE DORÉE, p. 154 v<sup>o</sup>, v. 24, après donnent :

*Mais comme il n'y a rien sous le haut firmament  
Perdurable en son estre et franc de changement,  
Souisses et Grisons, et Anglois et Bataves,  
Si l'injustice un jour vous peut voir ses esclaves,  
Si la vile chicane administre vos loix,  
Alors Grison, Souïsse et Batave et Anglois,  
N'aïes point que la peur en ton esprit se jette  
Par le regard affreux d'un menaçant comète :  
Pren ta mutation pour comète au malheur,  
Ainsi que tu l'as su pour astre de bonheur.*

AUX VENGEANCES, p. 264, v. 24, après dessus l'onde :

*Se joüa sur la mort, pour se jouër encor  
Des joyaux d'un grand Roy, de la couronne d'or  
Que dessus ce beau front pour essai il fit mettre :  
Dans le poing de l'enfant fut adjousté le sceptre,  
Que l'innocente main mit par terre à morceaux.  
Vous r'appristes bientôt, ô decevantes eaux,  
La leçon de noyer par le déluge apprise,  
Vous l'oubliastes lors que vous portiez Moïse.*

---



## INTERPRÉTATION DES MOTS EN BLANC

QUI SONT DANS LES TRAGIQUES<sup>1</sup>

Page 25,	ligne 21,	<i>florentin</i>
— 26,	— 4,	<i>Florence</i>
— —	— 13,	<i>Italie</i>
— —	— 14,	<i>Ton fils</i>
— —	dernière,	<i>Florentin</i>
— 27,	— 14,	<i>Florence</i>
— —	— 16,	<i>Medicis</i>
— —	— 18,	<i>Catherine</i>
— 29,	dernière,	<i>Catherine</i>
— 32,	— 15,	<i>florentines</i>
— 65,	— 9,	<i>mol tyran</i>
— 71,	— 1,	<i>meschans, cruels sont</i>
— —	— 11,	<i>mère impudique</i>
— 181,	— 15,	<i>Florentine</i>
— —	18 et 25,	<i>femme</i>
— 213,	— 3,	<i>Jesabel</i>
— 233,	— 19,	<i>Florentins</i>
— 352,	— 9,	<i>Florentin</i>
— 359,	pénultième,	<i>Bourbons</i>
— 36c,	— 1,	<i>Leur ingrat successeur</i>
— —	— 2,	<i>Rinseur de la canette, humble</i>
— —	— 3,	<i>retordre la queue</i>
— —	— 4,	<i>Que dirois-tu, Bourbon, de ta race honteuse?</i>
— —	— 5,	<i>Tu dirois, je le scay, que ta race est douteuse.</i>

1. Il s'agit ici de la première édition, celle de 1616, et c'est bien aux pages de cette édition que se rapportent les renvois. — Dans la troisième édition, donnée par M. Lalande, on trouve les interprétations que lui ont fournies deux exemplaires où elles sont ajoutées à la main, exemplaires appartenant, l'un à M. Beaupré, l'autre à M. Maxime du Camp. J'ai eu également à ma disposition un exemplaire de l'édition de 1616 appartenant à M. William Martin, et où les interprétations manuscrites sont à peu près semblables. — On a maintenant sous les yeux celles de d'Aubigné lui-même.

## MOTS A CORRIGER<sup>1</sup>

Page 88,	ligne 6,	au lieu de	<i>grace,</i>	lis	<i>garce</i> <sup>2</sup>
— 94,	— 9,	—	<i>lems,</i>	—	<i>les</i>
— 169,	— 1,	—	<i>perelins,</i>	—	<i>pelelins</i>
— 180,	— 23,	—	<i>forme,</i>	—	<i>force</i>
— 198,	— 4,	—	<i>ronger,</i>	—	<i>beuger</i>
— 210,	— 10,	—	<i>paroissoit,</i>	—	<i>paroissoyent</i>
— 241,	— 6,	—	<i>guerrée,</i>	—	<i>guerre</i>
— —	— 8,	—	<i>employent,</i>	—	<i>employeyent</i>
— 242	— 7,	—	<i>l'espece,</i>	—	<i>l'espaisse</i>

1. Dans la première édition des *Tragiques*.

2. C'est à ce vers (ci-après, p. 110, v. 3) :

*Voilà pour devenir grace du Cabinet.*

Mais, par une singulière inadvertance, cet *erratum* ne relève pas la même métathèse qui s'était produite quelques pages plus haut (V. p. 107, v 7), et qui se retrouve, même dans l'édition de 1857, à ce vers :

*Des graces du Huleu. . . . .*

FIN DU MANUSCRIT.





## APPENDICE'

### AU LECTEUR

**L'**IMPRIMEUR est venu se plaindre à ce matin de n'avoir que deux vers pour sa dernière feuille; j'ay mis la main sur l'inscription que vous verrez. Il advint que Henry le Grand, voulant poser en quelque lieu deux tableaux, l'un de sa guerre, l'autre de sa paix, il demanda ce present à trois personnes choisies en son royaume. Nostre auteur accepta le premier, faisant trouver bonne au roy cette response: « Sire, vous trouverez assez en vostre Cour d'historiens de paix et de pilottes d'eau douce; je vous supplie vous contenter que je rapporte vos tourmentes et victoires, desquelles j'ai esté partie et tesmoing » C'est ce que je vous presente contre ceux qui disent que mon maistre n'a sçeu que blâmer: à la verité il a eschappé contre les grands qui n'ont porté le hausse-col qu'en parure, desnaturez en vengeances comme en voluptez,

1. Afin de ne rien omettre de ce qui se trouvait dans les éditions antérieures, nous donnons ici en appendice trois morceaux additionnels qui ne font pas partie de notre manuscrit genevois. C'est, comme le déclare l'auteur, un remplissage, et il était coutumier du fait, comme on peut le voir dans l'*Histoire universelle* et ailleurs: il avait horreur des pages blanches. Mais ces ajoutages de vers ou de prose ont toujours de l'intérêt avec un original tel que d'Aubigné. Ils contiennent le plus souvent quelque apologie ou revendication personnelle, à la façon du *sic vos non vobis*.

mais il a bien sçeu (et icy et par son Histoire) eslever son prince, qui surpassa la nature en courage et ne l'excedera jamais ny en haines ny en amours.

PROMETHÉE.

A LA FRANCE DÉLIVRÉE  
SOIT POUR JAMAIS SACRÉ  
HENRY QUATRIESME  
TRÈS AUGUSTE, TRÈS VICTORIEUX.

**L'**AN 1553, au solstice d'hiver (point plus heureux de toutes nativitez), fut donné du Ciel à la France sur les racines des Pyrénées (bornes naturelles de l'Espagne), pour devenir une barriere plus seure que les montagnes : nourry en lieux aspres, teste nuë et pieds nuds, par Henry son ayeul, preparant un coin d'acier aux nœuds serrez de nos difficultez. Son aage seconde veid son pere mort, sa mere fuitive, ses proches condamnez, ses serviteurs bannis. Il se trouve armé à quatorze ans en un party miserable, affoibly de trois batailles perduës, n'ayant de reste que la vertu. Sa jeunesse eut pour entrée des nopces funestes : trente mille des siens massacrez et sa prison redoublée. Sa liberté le fait chef des pieces ramassées d'un party rogné, dans lequel, maistre pour le soin, compagnon pour les perils, il finit sept guerres desesperées par sept heureuses paix. Pour à quoy parvenir, il luy falut respondre à quarante cinq armées royales, desquelles il en a eu pour une fois neuf bien équipées sur les bras. L'aube de son esperance parut à Coutras, où ayant digeré les angoisses du general, porté la vigilance du mareschal de camp, le labour de sergent de bataille, il prit la place de soldat hazardeux. Après, ayant par-

tagé la Guyenne, fait part de ses exploits au Dauphiné, au Languedoc, conquis le Poictou, entamé l'Anjou, voyant le duc de Guise mort, ses adversaires divisés, le roy à l'extrémité, il remit à la France ses injures, ses blessures et le dernier accès. Redressoit le roy, quand le royaume en pièces se laissa choir dans ses bras victorieux. Ce grand roy fait homme porta des labeurs plus que d'homme; en courant aux feux divers du royaume, il rencontra autant de charges que de traites, et de sieges que de logis. Ses partisans, envieux de sa vertu avant qu'estre delivrés par elle, bastissent divers partis dans les ruines de l'estat, si bien qu'il les falloit vaincre pour les mener vaincre leurs ennemis: c'est ce qui fit trouver à l'indomtable les combats du cabinet, ses angoisses, ceux de la campagne, ses voluptés. Or, après avoir montré devant Arques son esperance contre espoir, le secours du ciel à ses prieres, à Yvry sa vertu contre l'imparité du nombre, sa resolution à relever les batailles esbranlées; après que l'Italie et l'Espagne eurent jetté sur les bras du règne divisé quatre armées différentes, et qu'estant venu et ayant veu et vaincu, il leur fit trouver à grand gain et honneur d'en remmener les pièces, de là en avant chacun de ses coups fut amorce du second, chaque victoire instrument de la suivante. Il fit perdre à ses ennemis leurs pretextes, l'espoir et les partis. Enfin, pour loyer de sept batailles, de vingt rencontres d'armées, de cent vingt-cinq combats enseignes deployées, de deux cent sieges heureusement exploictés par sa presence ou sous ses auspices, il se vainquit soy mesme, donna à ses ennemis biens et vies, aux siens le repos, la paix à tous, comme ployant en un chapeau d'olive les cimes esgarées de ses palmes et lauriers à couronner d'un diademe bien composé son chef victorieux.

---

## L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

**J'**AI eu plaisir de voir couronner le livre de cette pièce rare, et n'ai peu souffrir que tu ne saches que cet éloge, eschantillon du style de l'auteur en tous ses escrits, fut incontinent contrefait et tout à la fois par des personnes fort estimées, qui n'eurent point honte d'en prendre les lignes entières. Un advocat de la Cour (qui merite bien d'estre juge, comme amateur de rendre le droit à chacun) fit imprimer la pièce originaire et les imitations, rendant à l'auteur l'honneur qui lui appartenoit, bien qu'il n'en eust point de connoissance. De plus, la traduction en estant venue d'Italie, Père Cotton, qui la voyoit à regret bien venue à la Cour, porta l'italien au roy pour taxer l'inventeur de n'estre que traducteur. Ce que sachant bien, Lecteur, j'ai voulu que tu le sceusses. A Dieu, jusqu'au premier de mes labours<sup>1</sup>.

1. On voit que d'Aubigné a profité de l'occasion pour dénoncer un plagiaire et pour éventer une mèche de son ennemi intime, le Père Cotton. Il signale aussi l'ouvrage d'un « advocat de la Cour », qui avait reconnu sa paternité au sujet du petit panégyrique de Henri IV. Cet ouvrage est évidemment le petit recueil intitulé : *Florilegium rerum ab Henrico IIII immortaliter gestarum*, Paris, Saugrain, 1609, in-8<sup>o</sup> de 84 pp. On y trouve, en effet, la pièce qui précède, avec traduction (*ex gallico Aubignerii*), et, à la suite, une autre pièce qui en est la paraphrase, par Ange Cappel, sieur du Luat. Ce dernier était un huguenot, secrétaire de Henry IV et ami de Sully. L'Estoile nous apprend dans son Journal (à la date du mois de mars 1599) qu'il eut maille à partir avec la justice « pour un discours au Roi, intitulé *le Confident*, qu'il avoit fait imprimer chez M. Patisson, où il y avoit dedans quelque traict contre la maison du Connestable ».





## NOTES

### BIBLIOGRAPHIQUES ET PHILOLOGIQUES

*Ne quid nimis.*

P. xv, l. 33. — *A la Bibliothèque de Zurich.* — Il est probable que cet exemplaire fut un des premiers distribués, et qu'il fut envoyé par d'Aubigné lui-même, car le volume manuscrit que possède le *British Museum* (et dont je parle dans la note suivante) contient, p. 70, parmi les épigrammes françaises, la suivante, adressée *Aux Seigneurs de Zurich, qui demandoient à l'auteur de ses œuvres pour leur bibliothèque, avec ses armes et son pourtraict :*

*Vous trezoriſez en louanges  
Et des humains et des saints anges,  
Si par vos mains nous est rendu  
Ce que Heideberg a perdu.  
Mais ce threſor, dès sa naissance,  
Prend du Vatican le chemin  
S'il n'ha voint d'autre résistance  
Qu'en papier et qu'en parchemin.*

P. xvij, note, l. 9. — Le tome 1216 des *Harleian mss.*, au *British Museum*, a appartenu à Agrippa d'Aubigné. On lit sur le feuillet de garde : « *Feu monsieur Dobigni, peu de jours devant sa mort, me commanda de faire tenir ce livre à son trèscher et honoré frère, lequel il a prié de garder en tesmoignage de son affection.* » Cette note doit être de la main de Renée Burlamacchi, sa veuve, et la présence du volume à Londres atteste que le vœu de d'Aubigné avait été accompli par elle.

Ce manuscrit des *Tragiques* contient les trois sonnets, après la préface « *Aux lecteurs* », et les additions qui se rencontrent dans la deuxième édition. A la fin de chaque livre est indiqué le nombre de vers qu'il renferme. Ainsi : Livre I, 1,380 vers. — Livre II, 1,530. — Livre III, 1,044. — Livre IV, 1,416. — Livre V, 1,564. — Livre VI, 1,122. — Livre VII, 1,218. Une autre main a ajouté : « *Et en tout 9,698* », total qui doit être erroné, car il est en réalité de 9,274. — A

la fin du volume, aux pages 517 et 518, on trouve, d'une autre main que le reste, les trois *Additions* de notre ms. (Voir p. 331.)

Le ms. Harléien peut donc être considéré comme entièrement conforme au nôtre. Il a été écrit par un copiste, et on y remarque des corrections de la main de l'auteur.

Le volume a 518 pages in-4, dont les 303 premières sont occupées par les *Tragiques*. Après viennent : le *Discours par stances avec l'esprit du feu roy Henry* (Voir ci-après, note sur P. 11, l. 3), et deux suites d'*Épigrammes* françaises et latines. Il a été acquis par le comte d'Oxford vers 1715, et sans doute d'un nommé Backford, qui avait formé de belles collections. On lit au feuillet de garde : « *Backford, n° 6* ».

P. 1, l. 4. — *Donné à l'imprimeur le 5 août.* (Voir l'Avant-Propos, p. xv), § 6.)

Page 4, ligne 25. — Ainsi d'Aubigné, né en 1552, avait vingt-cinq ans quand il commença ses *Tragiques*. C'est en 1577, alors que, grièvement blessé, il était retenu au lit à Castel-Jaloux. Il les continua par la suite, « à cheval et dans les tranchées » (p. 6, l. 11). Il dit lui-même au début du livre I (p. 33, v. 27) : *Nous avorton ces vers au milieu des armées*. Les deux ou trois premiers livres purent se trouver terminés avant la mort de Henri III, être lus par Henri IV, et courir en manuscrit lors de la Ligue, qu'ils contribuèrent à ruiner, à ce que rapporte l'auteur en son *Hist. univ.* Le reste fut composé ou terminé sous le règne de Henri IV, ou même plus tard, ainsi que le dénotent les allusions qu'on y rencontre à des faits contemporains. D'Aubigné avait soixante-quatre ans lorsqu'il se décida, en 1616, l'année de la paix de Loudun, à publier son poëme, mais en employant le subterfuge d'un « larcin de Prométhée », c'est-à-dire en supposant la publication faite à son insu par un sien serviteur, qui lui aurait dérobé son manuscrit et l'aurait déchiffré tant bien que mal.

P. 5, l. 15. — Cette « édition seconde » a vu le jour (Voir l'Avant-propos, p. xiv), et certaines lacunes (defaults) y ont été en effet remplies par d'assez nombreuses additions (400 vers environ, intercalés çà et là dans les sept livres) ; mais malheureusement l'auteur n'y a pas joint ces « quelques annotations » qu'il annonçait ici et dont il sentait déjà si bien lui-même l'utilité « pour éclaircir les lieux les plus difficiles ». Aussi a-t-il préparé à ses lecteurs, et aux Saumaises futurs, de terribles tortures.

P. 5, l. 20. — Ce *Traité de la douceur des afflictions* était considéré comme perdu, inconnu qu'il était des bibliographes, lorsqu'en 1856 M. F.-L. Fréd. Chavannes me le signala et m'envoya d'Amsterdam la copie d'un exemplaire qu'il avait retrouvé. Je l'ai publié dans le *Bulletin de la Soc. d'Hist. du protest. franç.*, et à part, chez Aubry, avec une lettre de M. Lud. Lalanae, qui préparait alors une édition des *Tragiques*, et pour qui cette heureuse découverte était des plus opportunes. — Depuis lors un autre exemplaire du même opuscule m'a été signalé. Il porte cette rubrique : *Imprimé nouvellement, 1601*, et présente des additions et des variantes. C'est donc une autre édition, jusqu'ici inconnue. — On y trouve deux passages du livre IV, et entre



autres celui sur Jane Gray (V. p. 166), dont deux vers ont été, en effet, copiés textuellement par P. Matthieu, qui les applique à Marie Stuart :

*Prisonnière ça bas, mais princesse là haut...  
Changeant son royal throsne au sanglant échaffaut.*

(*Tablettes de la Vie et de la Mort*, éd. de 1616, n° 41.)

P. 9, l. 24. — C'est la réitération de cette même promesse déjà faite, mais qui n'a malheureusement été tenue qu'en partie. Combien eussent été précieux pour nous ces « commentaires de tous les points difficiles » qui nous renvoient « à une pénible recherche de l'histoire » ! Quelle lumière nous eût fournie une table « onomastique » faite par l'auteur !

P. 11, l. 3. — *Une pièce qui paroitra parmi les Meslanges*. — Ces *Meslanges* n'ont point paru, ou, s'il faut entendre par là les *Petites Œuvres meslées* qui furent imprimées en 1629, la pièce dont il est question n'y figure point. Mais d'Aubigné en a inséré neuf stances, qu'il appelle « Stances du style du siècle », dans le Corollaire de son *Histoire universelle* (III, 538, etc.). Ce tome III de l'*Histoire* est de 1620. La pièce entière, en 57 stances ou 354 vers, se trouve au British Museum, *Harleian mss.*, n° 1216, et a été publiée dans le *Bulletin de la Société d'Histoire protest.* en 1866, p. 226. Les citations faites ici sont des stances 46, 50, 52 et 54.

P. 12, l. 1. — Daniel Chamier, célèbre ministre huguenot (auteur du grand ouvrage de controverse intitulé : *Fanstratia catholica*), sur qui j'ai publié en 1858 un volume de biographie documentaire, était né en 1564, et fut tué en 1621 par un boulet de canon qui l'atteignit au siège de Montauban. — J'avais déjà relevé ces deux sonnets à l'honneur de l'auteur des *Tragiques*, et constaté, en éclaircissant divers passages de d'Aubigné et du Journal de l'Estoile, plusieurs rencontres de Chamier avec d'Aubigné à Paris en 1607 et 1610. On comprend qu'ils se tenaient l'un l'autre en estime singulière. Plusieurs années après, j'ai découvert et déchiffré, non sans peine, parmi les brouillons presque illisibles qui font partie des manuscrits de d'Aubigné conservés dans la famille Tronchin, une belle épitaphe latine dressée en l'honneur de Daniel Chamier par l'auteur des *Tragiques*. Semblable à l'éloge de Simon Goulart, Senlisien, qui termine les *Petites œuvres meslées* de d'Aubigné (Genève, 1630), elle est encore inédite, et je la donne ici à titre de document curieux :

#### PALAM FIAT ET POSTERIS ET SÆCULIS S.

CHAMIERUS, *fidelis Pastor et S. Theologiæ Professor, cum Gallicæ Synodi mandato et delectu suscepisset responsiones integras ad omnes controversiarum libros quos Cardinalis Bellarminus et 20 sociorum, qui Pontifici Maximo operas suas 25 annorum locaverant, immensis laboribus coegerat, cum singuli in singulos pugnarent, unus se omnibus composuit. Cumque ab penultima controversia in postremam pergeret, Mars iniquior eum flagrantem artium studio a polemictis litteraritis ad obsi-*

*dionis Montalbanicæ pericula et labores evocavit. Hic juvenibus, quibus in studiis militiæ sacræ præiverat, addens animos, animosus ipse, et inter tormentorum fumos et fulmina se lucem et præcursorem præbens, majoris katapultæ globo ictu occubuit.*

TH. AG. ALBINEUS, OLIM FIDUS FIDO COMES  
IN NEGOTIIS PRO REP. CHRISTI  
COLL. COLLEGE  
SIMUL EXULTANS IN DEO  
AT SECUNDUM  
AFFECTUS  
HUMA  
NOS  
M. P.

P. 17, v. 14 à 19. — *Tu déniaises son aisnesse, c.-à-d. tu primes l'ouvrage « déjà né de moi, tout à la fois pire et plus heureux »* : tu es publié avant lui. — Allusion de d'Aubigné aux vers (encore aujourd'hui inédits) qu'il avait composés sept ans auparavant, lorsqu'il était amoureux de Diane, fille de Salviati, sieur de Talcy. Il en fit plus tard un recueil que, dans ses *Mémoires*, il appelle son *Printemps* (comme plus tard aussi il nomma son *Hiver* un petit nombre de pièces publiées dans les *Petites œuvres mêlées*, 1629). Mais ce recueil, préparé par lui pour l'impression, et consistant en trois livres (sonnets, stances et odes), n'a pas vu le jour. J'en possède une copie originale et presque complète que je me propose de publier. — Il y a dans les *Tragiques* d'autres allusions à ces mêmes poésies d'amour, ses premiers-nés, qu'il condamnait alors. Voir ci-après, p. 33, v. 12, et p. 76, v. 22 ; voir aussi, p. 250, v. 4, un souvenir du temps où il avait été « recueilli à Talcy », presque mourant.

P. 19, v. 16. — *Vallons d'Angrongne*. Une des vallées du Piémont, où furent si cruellement persécutés, en 1560, les Vaudois qui s'y étaient réfugiés. (Voir ce qui est dit ci-dessus, p. 3, l. 12, d'un vieil pasteur d'Angrongne. — Voir aussi p. 227, v. 3.)

P. 22, v. 11. — *Parent les chiens...* Pour *repurent* (de *paître*) : var. de notre ms., au lieu de *furent*, qui n'avait pas de sens.

P. 26, v. 17. — Voir ce qui est dit ci-dessus, p. 9, sur cette stance et sur ce qui suit.

P. 33, v. 12. — Voir la note ci-dessus, sur p. 17, v. 14

P. 34, v. 14. — M. Lalanne nous a signalé, en 1860, le sonnet suivant, daté de 1576, qu'il venait de trouver dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (collect. Gaignières, 566, 1, 4) :

*La France alaicte encor deux enfans aujourd'huy,  
Dont l'un à ses deux mains tient les bouts de sa mère,  
Et à grands coups de pieds veut empescher son jvère  
D'avoir sa nourriture aussi bien comme luy.*

*Le plus jeune, fâché d'avoir jeusné meshuy,  
Se deffend, affamé, et tous deux, en cholère,  
S'arrachent les deux yeux. Lors, ô douleur amère!  
La mère perd son lait et sustance, d'ennuy;*

*Elle vole des mains aux cheveux et aux tresses,  
Et dit à ses deux fils, les regardant en pièces :*  
« O malheureux enfans, d'exécration nature!

*Vous m'ostez donc le lait qui vous a allaité !  
Vous polluez de sang mon sein et ma beauté !  
Vous n'aurez que du sang pour votre nourriture. »*

Rapprochant ce sonnet anonyme du passage des *Tragiques* dont il s'agit ici, M. Lalanne n'hésitait pas à l'attribuer à d'Aubigné. (*Bull. de la Soc. d'Hist. du Protest. franç.*, IX, 393.)

P. 34, v. 27. — *Besson*, jumeau (*bis — son*).

P. 36, v. 7. — *Dyscrasie*. L'édition Jannet dit en note : « Probablement : dissension, du grec *δυσκράσις*, qui est gouverné par deux chefs ». M. Mérimée n'admettait pas cette explication. C'est, en effet, au grec qu'il faut recourir, mais à celui d'Hippocrate. Le dictionnaire de Littré nous dit bien : « *Dyscrasie* (*δυσκράσις*, *δύς*, mal, *κράσις*, mélange), mauvais mélange des humeurs, mauvaise constitution. »

P. 36, v. 23. — *Bourde*, béquille. Dans une épigramme du *Baron de Fœneste* (l. II, ch. 5), d'Aubigné joue sur ce mot. Il l'emploie dans ce sens et dans celui de fadaïse (ital. *burla*, moquerie, *bourle* ou *bourde*). « Bons contes, bourdes vraies », dit-il encore dans *Fœneste* (l. II, ch. 14, et préf. du livre III).

P. 37, v. 18. — *Authochyre* : *manu propria*, du grec *αυτοχρησ*. (V. aussi p. 184, v. 11.)

P. 37, v. 19. — *Vaincre à la cadméeenne*, à la façon de Cadmus, qui tua le dragon, mais vit s'entre-tuer les hommes nés des dents du monstre qu'il avait semées sur la terre. (V. aussi p. 217, v. 10.)

P. 39, v. 28. — *L'argolet*, pour argoulet, cavalier armé, ou carabin, cheval-léger, soldat pillard; synonyme de *coupe-jarret*, dans la Dédicace de la *Confession de Saucy*.

P. 41, v. 11. — *Allouis*, ayant faim comme des loups. (Voir aussi p. 42, v. 24, et p. 50, v. 30.)

P. 42, v. 16. — *Crottous*, vieux mot, pour *cachots*. (V. aussi p. 196, v. 30; p. 209, v. 8; p. 282, v. 18.)

P. 42, v. 26. — *Cimois*, cordons, lisières d'enfant. (Voir aussi p. 47, v. 22.)

P. 45, v. 31. — *Partir*, pour répartir, partager.

P. 48, v. 18. — *Il pousse trois fumeaux*, c'est-à-dire fumées, ou haleines, respirations. « Les hocquets et derniers fumeaux » (de la vie), dit d'Aubigné dans son Éloge de Simon Goulart, *Petites Œuvres meslées*, p. 175.

P. 49, v. 7. — *Le rideau de Timante*, le voile que le peintre grec de ce nom jeta sur le visage d'Agamemnon, pour exprimer qu'il se sentait impuissant à rendre la douleur du père prêt à sacrifier sa fille.

P. 50, v. 6. — C'est peut-être un des endroits dont il est question ci-dessus, dans l'avis aux lecteurs, p. 8 : « prédictions de choses venues avant l'œuvre clos, que l'auteur appeloit en riant ses *apophéties* » (prophéties faites après coup) ; mais il se peut aussi qu'il ait écrit ces vers « avant la chose avenue », à l'adresse du roi de Navarre, qui lisait les *Tragiques* en manuscrit.

P. 50, v. 29. — *Au rumeau*, c'est-à-dire *in extremis* ; familièrement : au bout du rouleau.

P. 50, v. 30. — *On l'abeche* avec l'eau. Abéquer, c'est donner la becquée, on lui met de l'eau aux lèvres avec un bout de plume. (Voir aussi p. 156, v. 30)

P. 51, v. 10. — *Aux forains* : aux étrangers.

P. 53, v. 30. — *Bée douteusement*. Baye, reste là, bouche béante. Du vieux verbe *béer*, aujourd'hui *bayer*.

P. 53, v. 31. — *Lousche* : borgne, douteux, obscur (*luscus*). Dans ses *Instructions à ses filles* (manuscrit de la collection Tronchin, encore inédit), d'Aubigné dit, au sujet de deux livres qu'une dame de Saintonge lui avait fait faire : « L'autre estoit des comettes, qu'elle me contraignit d'escire sur l'explication de ce distique qui est aux *Tragiques* :

*Ce comette menace, et promet à la terre  
Lousche, pasle, flambant, peste, famine ou guerre. »*

Malheureusement d'Aubigné déclare que ces deux livres ont été perdus.

P. 53, v. 32. — *A ces trois...* calamités.

P. 54, v. 11. — *Parangon*, modèle, type de comparaison, du grec *παράγωγιον*.

P. 56, v. 28. — Consoleront tes *flains...* ou *plaints*, pour *plaintes*.

P. 56, v. 30. — Notre manuscrit supprime ici un vers qui, répétant le mot *teste*, triplait la rime féminine. C'était un rajoutage defectueux de la seconde édition, qui se trouve ainsi régularisé. (V. éd. Jannet, p. 56, v. 8.)

P. 58, v. 30. — *Accravante*, pour *aggravante* : écrasant.

P. 59, v. 2. — *Arc-boutant qui fulcre* : c'est-à-dire qui étaye, de *fulcrum*, support.

P. 59, v. 2 à 5. — Vers nouveaux fournis par notre ms.

P. 60, v. 8. — *Leurs tais*. Aujourd'hui *test*, ou *tét*, crâne. (Voir aussi huit vers plus loin.)

P. 60, v. 20. — *Céraste*, serpent à cornes, de *κεραξ*.

P. 61, v. 9. — *D'efficace d'erreur* : par la vertu, l'efficacité, le pouvoir de l'erreur.

P. 65, v. 21. — *Au roole des juments*. Dans le sens littéral du latin *iumenta*, bêtes de somme, bêtes de joug.

P. 66, v. 14. — *Nains*, pour *nains*.

P. 67, v. 28. — Fermes sur leur *ronnelle*, fond de cuir des haut-de-chausses, ici pour signifier : fermes sur leur *derrière*.

P. 68, v. 4 et 5. — Vers nouveaux fournis par notre ms. (Il y avait ici quatre rimes fém. à la suite.)

P. 72, v. 19. — On dresse quelque *fuye*. Fuite, refuge, ou petit colombier pour les pigeons. Du latin *fuga*.

P. 73, v. 5. — D'os de morts *asserrez*. Variante de notre ms. Ailleurs, *massacrez*.

P. 74, l. 1. — Le prince de Condé (le fils), qui n'aimait pas d'Aubigné, suggéra au duc d'Épernon de lire les *Tragiques* et lui exposa le sujet du second livre comme écrit pour lui. « D'où celui-ci jura la mort de l'auteur, comme aussi elle fut pratiquée de là et d'ailleurs en plusieurs façons. » (*Mém. de d'Aubigné*, p. 123, éd. Lalanne.)

P. 76, v. 10. — *Veritas, sicuti virtus, — laudatur et alget.* (Horace.)

P. 81, v. 12. — *Et, propter vitam, vivendi perdere causas!* (Juvénal.)

P. 83, v. 27. — *Change un psaume en chanson*. Florimond de Rémond rapporte que Henri II avait adopté le psaume *Ainsi qu'on oyt le cerf bruire*, qu'il chantait à la chasse, sans doute sur un air de fanfare : que Diane de Poitiers avait pris pour elle, c'est-à-dire pour son royal amant, le psaume *Du fond de ma pensée*, qu'elle chantait en volte (sorte de valse) ; que la reine avait choisi *Ne veuillez pas, ô Sire*, qu'elle chantait sur le « chant des bouifons ». (*Hist. de la naissance de l'Hérésie*, 1610, in-4, p. 1043.)

P. 84, v. 5. — *Refrouché*, renfrogné.

P. 89, v. 9. — *Courbeaux* enfarinez : variante, *Corbeaux*.

P. 89, v. 30. — *Forçaires*, c'est-à-dire *forçats*.

P. 93, v. 22. — M. Lalanne dit ici en note qu'il a dû renoncer à trouver de ce vers une explication satisfaisante. Il nous semble qu'en voici une plausible et que facilite d'ailleurs une correction due à notre manuscrit : selon une ancienne croyance populaire, le castor poursuivi coupait avec ses dents le sac contenant le parfum auquel en voulait le chasseur ; de même, le riche sauve sa vie au moyen de son or, qu'il abandonne ou qu'on lui enlève, pour le distribuer aux courtisans et aux favoris.

P. 96, v. 11. — Rétablir, après ce vers, celui-ci :

*Domptant l'ambition, volage et impuissante.*

P. 97, v. 25. — Inadvertance de l'auteur : quatre rimes masculines se suivant.

- P. 97, v. 28. — Vers substitué par notre ms. à celui des éd. préc.
- P. 101, v. 17. — De petits *Olinvilles*. La terre d'Olinville, près d'Arpajon (Seine-et-Oise), où Henri III fit bâtir un château. Ici pour maison de plaisance et de débauche. (Voir aussi p. 100, v. 21.)
- P. 102, v. 1. — *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.* (Tacite, *Hist.*, 1.)
- P. 103, v. 20. — *Chicot* et *Hamon* : le premier, bouffon aimé de Henri III; le second, austère précepteur de Charles IX, martyrisé pour cause de religion. Ils sont ici pris pour types de ceux que les Nérons ont en amour et en haine.
- P. 106, v. 2. — *Marmiteux*, gens à l'air piteux, gueux.
- P. 107, v. 7. — *Des garces du Hulleu*, c'est-à-dire de la rue du *Grand* ou du *Petit-Hurleur* (qu'on prononçait *Huleu* par corruption), rue, comme celle du *Cœur-Volant* et autres, consacrée aux filles de mauvaise vie. — Par suite d'une singulière *coquille* (ou métathèse), d'où résulte ici une étrange antiphrase, les trois éditions antérieures portent *graces* au lieu de *garces*, que donne dûment notre manuscrit. L'errata de notre texte pour l'édition de 1616 (ci-dessus, p. 334) ne relève pas ce mot (V. p. 79), tandis qu'il corrige le même mot pareillement estropié (p. 88) au vers : *Voilà pour devenir grace du cabinet* (p. 116 de cette édit., v. 3).
- P. 108, v. 15. — « *Saint François* et frère *Macé*, son mignon », sont donnés comme patrons des Cordeliers de Paris, dans la *Confession de Sancy*, au livre I, ch. 2, *Des Traditions*, et ch. 7, qui traite *per ironiam* « Des reliques et dévotions du feu roy » Henri III.
- P. 108, v. 20. — *Pasquils*, brocards, traits piquants, épigrammes, placards satiriques, pamphlets. — D'Aubigné était passé maître sur cet article. — L'Estoile dit *pasquiller*, pour *brocarder*.
- P. 109, v. 18 à 22. — Vers nouveaux fournis par notre ms.
- P. 110, v. 1. — *Carmes*, vers, chants, *carmina* : un de ces mots du vieux vocabulaire employé par Ronsard et répudié par Malherbe.
- P. 110, v. 18. — *Morgans*, fiers, arrogants, ayant de la morgue.
- P. 110, v. 29. — *S'il trousse l'épigramme ou la stance bien faite.* — Vers tout à fait digne de l'humoristique d'Aubigné et qui lui est bien applicable. Nul ne « troussait » mieux l'épigramme, le quatrain satirique, le pasquil, à tout propos. Combien ont couru de quatrains anonymes, qui étaient de lui ! Il en a semé partout dans ses écrits, et j'en ai rencontré beaucoup d'inédits et de bien salés parmi ses papiers posthumes. — On lui a parfois rendu la pareille, témoin le quatrain, dans son genre, qu'une main inconnue a anciennement tracé sur la garde d'un exemplaire de l'édition de 1616, appartenant aujourd'hui à M. William Martin :
- La vérité est dans ce livre,  
Mais il se faut bien engarder  
De la voloïr à chascun dire,  
Sous peine de trop s'azarder.*

P. 111, v. 1. — *Saltain-barjelle*: de la force d'un écuyer de profession dans le sens de *saute-en-selle*. Mot formé de l'italien, comme *saltimbanque*. *Barjelle* est une sorte de selle.

P. 112, v. 13. — *Rezeul*, réseau, vêtement à mailles.

P. 115, v. 1 à 5. — Notre ms. donne ces cinq vers conformément à la seconde édition, tandis que la première n'avait ici qu'un seul vers :

*Pour sembler vertueux, comme un singe fait l'homme.*

P. 117, v. 22. — Les soixante-quatorze vers qui suivent furent ajoutés à la seconde édition. Ils se retrouvent dans les *Petites œuvres meslées*, p. 161, sous ce titre : *Imitation d'un Italien*. Reste à savoir quel italien d'Aubigné a imité.

P. 118, v. 31. — *Sans fisson*, sans aiguillons, sans dards. (Voir aussi p. 120, v. 1; p. 298, v. 2.)

P. 119, v. 11. — *Baume secoux* : baume qu'on secoue sur la tête.

P. 119, v. 15. — *Picquons*, épines.

P. 120, v. 1 et 4. — *Psyilles*, charmeurs de serpents en Afrique : de *Ψύλλος*.

P. 120, v. 31. — Ici quatre vers de la 2<sup>e</sup> édition sont retranchés par notre manuscrit :

*Ne porte envie à ceux de qui l'estat ressemble  
A un tiède printemps, qui ne sue et ne tremble.  
Les pestes de nos corps s'eschauffent en esté,  
Et celle des espritz en la prospérité.*

P. 121, v. 6. — Ce vers et les sept suiv. sont fournis par notre ms.

P. 121, v. 20. — *Anange* : *Ἀνάγκη*, la Nécessité.

P. 132, v. 13. — *Matras*, matelas. Encore aujourd'hui en anglais *matrass*. (Voir aussi p. 142, v. 6.)

P. 134, v. 2. — *Omnia serviliter pro dominatione*. (Tacite.)

P. 134, v. 9. — Notre ms. donne *estripper*, au lieu d'*estriper*. C'est ôter les trippes d'un animal qu'on éventre, dit bien le Dictionnaire de Trévoux; mais il a tort d'ajouter que ce mot vient d'*extirpare*.

P. 134, v. 16. — Huit vers, supprimés ici dans notre ms., se retrouvent aux Additions. (Voir p. 331.)

P. 136, v. 9. — *Astorge*, dur, insensible, *ἄστυργος* (Voir aussi p. 143, v. 9; p. 231, v. 30; p. 327, v. 18.)

P. 136, v. 17 :

. . . . . *L'ignorance  
Ri de son front estroit, offusqué de cheveux,  
Présents des courtisans, la chevesche du reste...*

*Chevésche*, aujourd'hui *chevêce*, espèce de chouette, signifiait aussi dans l'ancien français, *tête, capuchon, capuce*. C'est là qu'il faut sans doute chercher le sens de ce vers très-obscur.

P. 138, v. 7. — *Berlan, brelan*, par métathèse.

P. 139, v. 5. — *Porque*, porc au féminin, truie.

P. 139, v. 16. — *Le vent se joue en l'air du mot IRRÉVOCABLES...* Ne semble-t-il pas que d'Aubigné pressentit la révocation de l'*irrévocable* Édit de Nantes?

P. 140, v. 23. — Après le nom de *Thurin*, dans l'édition de 1616 (la première), est un tiret qui laisse le vers inachevé. Il en est de même des trois vers suivants et du premier hémistiche du quatrième, qui se termine par : *et autres que je laisse*. Ces blancs ont disparu, sans être remplis, dans la seconde édition ainsi que dans notre manuscrit.

P. 140, v. 24. — *Immunes de ces maux* : exempts, du latin *immunes*.

P. 140, v. 31. — *Le noir Thêta qui tue*. Ce mot *Thêta*, que donne notre ms., était omis dans les éditions antérieures, et cette omission rendait le vers faux et inintelligible. Il est évident que c'est ici le *Thêta*, lettre initiale de *Θάνατος* (la mort), et qui la symbolise.

P. 142, v. 29. — Les édit. antér. et notre ms. portent : *quelque plus vieil soldat*, ce qui rime mal aujourd'hui avec *étendart*. On a admis *soudart*, que donne une correction ancienne, faite à la main sur l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal : mais il eût peut-être été préférable d'adopter *soldart*, qui se disait alors. En 1605 parut un pamphlet intitulé : *l'Anti-Soldart*.

P. 142, v. 41. — *Sambenit̄*, san-bénito (de l'espagnol) : sac béni, vêtement expiatoire, sac jaune dont l'Inquisition affublait ses victimes pour les supplicier.

P. 143, v. 10. — *Tetric*, sombre, lugubre, *tetricus*.

P. 144, v. 9. — *Ces doctes brigands...* Ne dirait-on pas, en vérité, que d'Aubigné avait comme un pressentiment de l'invasion de 1870 et qu'il voulait rimer à *Allemands*?... Justement un poète parlait naguère de ces *savants bandits*, sans se douter que l'auteur des *Tragiques* l'avait prévenu, il y a trois siècles, avec ses *doctes brigands*.

P. 146, v. 13. — *Exoines*, excuses légitimes, certificats d'impossibilité de comparoir en justice.

P. 148, v. 30. — *De l'arée*, de la charrue, du labourage, *arare, aratrum*.

P. 149, v. 17. — *Les lis en pillules changer*. Les armes de France changées contre celles des Médicis, qui portaient d'or à cinq boules (*pillules*) de gucules.

P. 149, v. 19. — Au lieu des quatre vers qui précèdent, et qui sont



de la seconde édition, il n'y avait dans l'édition de 1616 que ce vers-ci, avec cette variante :

Dans ces justes cerveaux, *entre ces mains fidèles*, etc.

P. 150, v. 16. — *Abria*, *abrita*, couvrit. (V. aussi p. 167, v. 31.)

P. 151, v. 6. — *Hasmal*, mot hébreu : ambre, *electrum*.

P. 152, v. 23. — *Chevestre*, licou, *capistrum*.

P. 154, v. 24. — Les dix vers suivants de la 2<sup>e</sup> édition sont absents de notre manuscrit, mais figurent aux Additions (V. p. 333).

P. 154, v. 29. — Ces huit vers se retrouvent, cités par l'auteur, dans une « Méditation sur le psaume 84 », publiée aux *Petites œuvres meslées*, p. 35. — Le quatrième :

*Qui fit un tribunal d'un funeste échaffaut*

présente seul une variante : *céleste*, au lieu de *funeste*.

P. 155, v. 12. — *Oûeilles*, pour *ouailles*, brebis.

P. 155, v. 15. — *Dorne*, le tablier, le devant de la robe d'une vierge, où, selon une légende, vient s'endormir la licorne (il s'agit ici des armes d'Angleterre). *Dorne* est un mot poitevin. (Voir l'*Avis aux lecteurs*, p. 6, l. 31.)

P. 155, v. 20. — *Exercites*, armées, *exercitus*.

P. 163, v. 13. — *Cha7*, trou d'une aiguille.

P. 166, v. 1. — Ce sont là quatorze vers que d'Aubigné avait insérés dans son *Traité de la douceur des afflictions*, publié vers 1600, et dont deux ont été plagiés par P. Matthieu, l'auteur des « doctes *Tablettes* », dont parle *Gorgibus* dans la scène 1<sup>re</sup> de *Sganarelle* (V. plus haut, note sur la p. 5, l. 29) :

*Les quatrains de Pibrac et les doctes Tablettes*  
*Du conseiller Matthieu : l'ouvrage est de valeur*, etc.

P. 169, v. 15. — *Escoce*, lisez *escorce*.

P. 170, v. 28. — C'est *Ibycus*, non *Irus*, qu'a voulu dire d'Aubigné. On connaît l'histoire des grues dont la vue fut cause que le meurtrier du poète Ibycus se dénonça lui-même. Par une autre et singulière inadvertance, on lit : les « grues de *Pyrrhus* », dans la *Confession de Saucy*, II, ch. 8.

P. 172, v. 16. — *Tramontane*, vent de la montagne : parfois, dans d'Aubigné, le mistral.

P. 177, v. 25. — *D'une Caille*. D'Aubigné joue ici sur le nom de Marguerite Le Riche, dite dame de la Caille. Voir le Martyrologe de Crespin, fol. 96<sup>s</sup>, et d'Aubigné lui-même, *Hist. univ.*, I, 122.

P. 177, v. 27. — M. Benj. Fillon nous apprend, dans sa brochure *l'Eglise réformée de Fontenay*, 1872, in-4, qu'en tête d'un volume

publié à la Rochelle en 1583, in-8 (*Le Testament et Codicille de maître Jehan Imbert, lieut. crim. de Fontenay-le-Comte*), se trouvent plusieurs pièces de vers en l'honneur de ce juriconsulte, entre autres ce quatrain, signé Esther Imbert, fille de Jacques :

*Combien plus efficace est la voix qui console,  
Quand joint le saint prescheur l'exemple à la parole,  
Comme fist une fois cest Imbert courageux,  
Qui de l'ardent buscher osa braver les feux!*

On voit que d'Aubigné aurait transcrit ici les deux premiers vers de ce quatrain et arrangé les deux derniers pour les appliquer à Anne Dubourg, — à moins que ce ne soit l'inverse, puisque les *Tragiques* coururent longtemps en manuscrit.

P. 178, v. 30. — Après ce vers, il y en a, dans les deux premières éditions, quatre que notre ms. a laissés de côté :

*Montalchine, l'honneur de Lombardie, il faut  
Qu'en ce lieu je t'eslève un plus brave eschafaut  
Que celui sur lequel, aux portes du grand temple,  
Tu fus martyr de Dieu, et des martyrs l'exemple.*

Voir ci-après, p. 81, v. 16. Il s'agit de Jean Molle, de Montalchino en Toscane, un des martyrs dont parlent Crespin et d'Aubigné lui-même (*Hist. univ.*, I, 104).

P. 187, v. 6. — *Et Le Brun, Dauphinois...* Un exemplaire de la première édition (Bibl. de l'Institut), qui porte : *Et le Brun*, a ici, en note anciennement écrite à la main : *M. de Montbrun*. C'est donc « le brave » Dupuy-Montbrun, décapité à Grenoble le 12 août 1575. On sait que ce héros subit la mort avec une constance et une fermeté incroyables.

P. 190, v. 24. — Ce vers et les deux suivants, qui sont de la première édition, remplacent dans notre ms. sept autres de la seconde édition que voici :

*Le subject du massacre, et non pas la furie,  
Laissoit dedans Paris veroser les cousteaux,  
Les lames, et non pas les âmes des bourreaux :  
D'entre les sons piteux de la grand'boucherie  
Un père avoit tiré sa misérable vie ;  
Sa femme le suivit, et hors des feux ardans  
Sauva le moins aagé de trois de ses enfans.*

P. 191, v. 30. — *Ce ses tendres brebis, lisez De...*

P. 195, v. 20. — *Rengreger*, variante, pour *desguiser*.

P. 195, v. 20. — *Périlles*. Pérille, inventeur du taureau d'airain de Phalaris.

P. 198, v. 1. — Les feux de la canicule.

P. 198, v. 6. — *Barriquez*, barricadés.

P. 198, v. 17. — Sachons grand gré à d'Aubigné d'avoir transmis à

la postérité ce trait sublime. Il l'a encore raconté dans sa *Confession de Saucy* (II, 7) en ces termes : « Que direz-vous du pauvre potier M. Bernard, à qui le roi parla un jour de cette sorte : « Mon bon-  
« homme, il y a quarante-cinq ans que vous estes au service de la  
« Reine ma mère et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vescu en  
« vostre religion, parmi les feux et les massacres. Maintenant, je suis  
« tellement pressé par ceux de Guise et mon peuple, qu'il m'a fallu  
« malgré moi mettre en prison les deux femmes et vous. Elles seront  
« demain bruslées, et vous aussi, si vous ne vous convertissez. — Sire,  
« répond Bernard, le comte de Maulevrier vint hier de vostre part pour  
« promettre la vie à ces deux sœurs si elles vouloient vous donner  
« chacune une nuit. Elles ont répondu qu'encores qu'elles seroient  
« martyres de leur honneur comme de celui de Dieu. Vous m'avez  
« dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, mais moi j'ai pitié de  
« vous, qui avez prononcé ces mots : *J'y suis contrainct*. Ce n'est pas  
« parler en roi ! Ces filles et moi, qui avons part au royaume des cieus,  
« nous vous apprendrons ce langage royal que les Guisards, tout votre  
« peuple, si vous ne sçauriez contraindre un potier à fléchir les genoux  
« devant des statues. »

« Voyez l'impudence de ce béléstre, ajoute d'Aubigné. Vous diriez qu'il auroit lu ce vers de Sénèque : *Qui mori scit, cogi nescit*. » — Oui, certes, *la France avoit mestier* (besoin)

*Que ce potier fût roi, que ce roi fût potier !*

P. 198, v. 29. — Ces vingt-deux vers avaient été insérés par d'Aubigné, comme ceux ci-dessus (note sur la p. 166, v. 1), dans le *Traité de la douceur des afflictions*, imprimé vers 1600 : mais il les a remaniés depuis et assez notablement modifiés, comme on en jugera en comparant les vingt-quatre vers primitifs que voici :

*Natures s'employant à ceste trinité,  
A ce poinct vous para d'angelique beauté ;  
Et pour ce qu'elle avoit en son sein préparées  
Des beautés pour vous rendre en vos jours honorées,  
Elle prit tout d'un coup l'amas fait four tousjours,  
Et, donnant à un jour l'aprest de tous vos jours,  
Elle prit à deux mains les beautés sans mesure,  
Beautés que vous donnez au Roy de la nature,  
Et à ce coup prodigue en vous, ses chers enfans,  
Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans,  
Ainsi le beau soleil montre un plus beau visage  
Dans le centre plus clair sous l'espais du nuage,  
Et ce par regretter et par desirs aimer,  
Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.  
Ce coucher en beaux draps que le soleil decore  
Promet le lendemain une plus belle aurore :  
Aussi ce beau coucher tesmoigne à ces martyrs  
La resurrection sans pluye et sans soupirs.  
Ces martyrs s'avanoient d'où retournoit Moïse,  
Quand sa face parut si belle et si exquise,  
D'entre les couronnés le premier couronné  
De tels rayons se vit le front environné :  
Tel en voyant son Dieu fut veu le grant Estienne  
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.*

P. 200, v. 17. — *Carquans*, colliers.

P. 200, v. 18. — *Jaserans*, aujourd'hui *jaserons*, chaînes et bracelets d'or, bijoux de femme.

P. 213, v. 16. — Même observ. que pour la p. 142, v. 29, ci-dessus

P. 216, v. 7. — Même observation.

P. 216, v. 18. — Ce n'est pas au massacre de Wassy que se rapporte ce passage, comme le dit en note l'édit. Jannet, mais aux exécutions qui suivirent la conjuration d'Amboise. C'est là qu'eut lieu le fait relaté plus loin, au vers 25.

P. 217, v. 10. — Voir ci-dessus la note sur p. 37, v. 19.

P. 220, v. 32. — *L'estamine linomple*... Les édit. antérieures portaient *ninomple*, et M. Lalanne, après de vains efforts, avait renoncé à l'expliquer. La première lettre changée dans notre ms. éclaircit tout. « *Linon*, on dit aussi *linomple*, toile de fin lin, pour rabats et manchettes, » lit-on dans le Dict. de Furetière et dans celui de Trévoux.

P. 221, v. 27. — Inadvertance de l'auteur. Quatre rimes féminines.

P. 226, v. 19. — Il y a ici un vers omis à rétablir :

*Nous voyons de tels sauts reprësailles, justices.*

P. 229, v. 32. — Ce vers et les trois suivants, qui sont dans la première édition et dans notre ms., ont été remplacés dans la seconde par ceux-ci :

*De rougir ses rayons le pur et beau soleil  
Y presta, condamné, la torche de son oeil,  
Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,  
Tira le voile en l'air d'un louché et noir nuage.*

P. 233, v. 7. — M. Lalanne a pensé qu'il fallait évidemment lire *Louvre*, au lieu de *loure*, quoique les deux éditions primitives portent ce dernier mot. Notre ms. le donne de même. — *Loure* n'est-il pas ici une métaphore pour apostropher Catherine de Médicis et lui dire que la Seine veut engloûtir ses édifices, les Tuileries, etc. ?

P. 234, v. 10. — D'Aubigné joue ici sur le nom de *Ramus*, le célèbre Pierre La Ramée, lecteur au Collège de France.

P. 234, v. 26. — Vers que Sainte-Beuve admirait tant. (V. p. xxij.)

P. 239, v. 21. — Au lieu de ces deux vers donnés par notre ms., il y avait dans l'édition de 1616 :

*Puis ces cours tout blamez enfin par ces citez  
Furent à moins de nombre à regret imitez.*

P. 242, v. 15. — D'Aubigné a cité ces deux vers dans une de ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 105) :

*Dieu nous desrecherà, commissaires de vie,  
La poule de Merlin et les corbeaux d'Elie.*

P. 243, v. 9. — *Baalims*, Baalins, sectateurs de Baal.

P. 245, v. 13. — *Abbayant*, baignant. De là, *baie*.

P. 248, v. 19. — *L'engeance loyolite* : de Loyola, l'ordre des jésuites.

P. 248, v. 30. — *Venise voit du jour une aube sans soleil*. Allusion à la ferme attitude que la République Vénitienne avait prise dans le différend qui s'était élevé entre elle et la cour de Rome, au sujet des immunités ecclésiastiques. L'intervention du roi de France avait amené un arrangement contraire aux espérances de schisme que les protestants avaient pu concevoir.

P. 249, v. 5. — Ce vers et les quatorze suivants remplacent, dans notre ms., un même nombre d'autres vers qui avaient été la plupart ajoutés dans la seconde édition, et que voici :

*Je voy jetter des bords de l'infidèle terre  
La planche aux assassins aux costes d'Angleterre ;  
La peste des esprits qui arrive à ses bords  
Pousse devant la mort et la peste des corps.  
Révolte en l'Occident, au plus toin de la terre,  
Les François impuissans et de paix et de guerre.  
Un prince Apollyon, un Pericle en sermens,  
Fait voir au grand soleil les anciens fondemens  
De ses nobles cités qu'il réduit en masures.  
Roy de charbons, de cendre, et morts sans sépultures,  
[Les Bataves pipez, Ottoman combatu,  
Les Allemans par eux contraincts à la vertu.  
Quoi' la porque Italie à son rang jume et souffre  
L'odeur qui luy faschoit de la flamme et du soufre.]*

Les vers qui étaient seuls dans l'édition primitive de 1616 sont ici entre crochets.

P. 249, v. 27. — *L'aere* (l'ère) joint à nos mille trois six, c'est-à-dire l'an mil six cent soixante-six (1666). *Numerus bestiarum sexcenti sexaginta sex*, dans l'Apocalypse. C'est le nombre de l'Antechrist : son avènement et la fin du monde étaient annoncés pour cette année-là.

P. 250, v. 10. — Ce vers et les quatre suivants, que donne notre ms., ont été ajoutés dès la seconde édition. Celle de 1616 n'en avait qu'un seul :

*Ta main m'a délivré, je le loueray, mon Dieu.*

P. 250, v. 30. — *D'unions exquises*. Perles en forme de poires, en latin *unio*.

P. 254. — Après le dernier vers de ce livre, p. 221 de la première édition (de 1616), se trouve placée en fin de page, et en guise de cul-de-lampe, une petite vignette ovale gravée sur bois, dont la légende imprimée au-dessous est : *Virtutem claudit carcere pauperies*. — Cette même vignette figure trois fois, également en cul-de-lampe, dans la première édition de l'*Histoire universelle* de d'Aubigné, imprimée de

1616 à 1620 à Maillé. (Voir let I, p. 365 ; le t. II, p. 328, *in fine* après la table des chapitres, et le t. III, p. 105, fin du premier livre.) Mais



ici la légende circulaire est en français : *Povreté empeche les bons espritz de parvenir*. — Le sujet est, dans les deux cas, un homme dont la main droite est alourdie et attirée vers le sol par une pierre qui est attachée à son avant-bras, tandis que la main gauche, qui est libre et allégée par des ailes fixées au poignet, s'élève vers le ciel, où l'on aperçoit la figure du Père éternel fendant la nue. — Cette vignette avait servi de marque au titre du premier ouvrage de Bernard Palissy, publié à La Rochelle en 1563 (*Recepte véritable*, etc.), et l'on a cru longtemps que ce sujet et sa mélancolique devise étaient propres au pauvre potier : mais on en a signalé d'autres exemples (*Bull. du Protest. fr.*, XI, 323; XIII, 277), et j'en ai rencontré tout récemment un analogue, au titre d'un *Traité de la Sphère*, publié à Rouen, chez Jacques Cailloué, 1651, pet. in-4. Là c'est l'emblème tel qu'il est donné par Alciat, dès 1531, avec sa légende primitive : *Paupertas summis ingeniis obesse ne provehantur*. Seulement on l'a estropiée : Alciat avait dit : *Paupertatem...*

— Ajoutons que M. Benj. Fillon a aussi donné des renseignements, dans son beau travail *l'Art de terre chez les Poitevins* (1864, in-4), sur cette marque que l'imprimeur Barthélemy Berton, de La Rochelle, semble s'être appropriée, avec la devise : *Povreté empeche*, etc.

Quant à d'Aubigné, il avait sans nul doute approvisionné à la Rochelle le matériel de l'imprimerie établie par lui à Maillé. La vignette en venait probablement, et elle aura servi comme un fleuron banal, ce qui confirme d'ailleurs la présomption que la première édition des *Tragiques*, celle de 1616, a été faite à Maillé.

La vignette réduite que nous reproduisons ici, pour illustrer cette note, est celle qui orne le titre d'un petit volume in-18 intitulé : *Traicté pour consoler les malades*, etc., par M. I. D. L. A la Rochelle, par Jean Portau, 1588.

P. 259, v. 22. — *Le Quicajon*. Le kikajon, espèce de palma-christi, arbuste que Dieu donne pour abri à Jonas, et qu'il fait sécher sur pied, afin d'éprouver sa foi. (*Jonas*, IV, 6 à 11.)

P. 262, v. 13. — *Tiercelets*. Oiseau de proie mâle, plus petit d'un tiers que la femelle. Au figuré, petit individu; ici, diminutifs de géants.

P. 264, v. 24. — Notre ms. intercale ici huit vers nouveaux. (Voir ci-dessus, p. 333.)

P. 265, v. 2. — Après ce vers, les éditions antérieures donnent ces deux-ci, que supprime notre ms. :

*Le Jourdain, vostre filz, entr'ouurit ses entrailles  
Et fist, à vostre exemple, au peurle des murailles.*

C'est évidemment une omission de notre ms., car ces deux vers, qu'il ne remplace pas, sont nécessaires entre les quatre rimes masculines

P. 265, v. 32. — Après ce dernier vers notre ms. retranche ces deux-ci, qui sont de la première édition :

*Donne gloire au grand Dieu et te monstre à ton rang,  
Jezebel altérée et puis irre de sang.*

L'omission ici est motivée, car il y avait quatre rimes masculines à la suite, irrégularité due sans doute à une addition mal faite d'une édition à l'autre.

P. 276, v. 16. — *En cheval duratée*. Le cheval de bois (*durateus*, *δορυχάτεος*), qui amena la prise de Troie.

P. 284, v. 14. — *Arrer*, arrher, donner des arrhes.

P. 288, v. 10. — *Inféries*, sacrifices offerts aux mânes, *inferiæ*. (V. le *Corollaire de l'Hist. univ.* de d'Aubigné, III, 540.)

P. 289, v. 31. — *Spera*, pour *Spiera*, avocat italien, qui adopta la Réforme, puis y renonça, et se laissa mourir de faim en 1548.

P. 292, v. 13. — Les cinquante-huit vers qui suivent ont été ajoutés à la seconde édition.

P. 292, v. 23. — *L'esteule*, la paille.

P. 293, v. 20. — Inadvertance de l'auteur : quatre rimes féminines.

P. 296, v. 10. — *Lestrain*, lutrin.

P. 296, v. 11, 13, 14, 15. — Ces mots : *Bourbons* — *leur ingrat successeur* — *Rinceur de la cannette*, *humble* — *retordre la queue* — étaient remplacés par des tirets dans les éditions antérieures. (Voir p. 333.)

P. 296, v. 14. — *Rinceur de la canette*, qui nettoie la burette.

P. 296, v. 17 et 18. — Ces deux vers ont été ajoutés dès la seconde édition, sauf le mot *Bourbon*, remplacé par un tiret.

P. 299, v. 1. — Ce vers et les huit qui suivent sont une addition de notre ms.

P. 305, v. 3. — Les six vers suivants ont été cités par d'Aubigné dans une de ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 113), avec ces variantes :

*L'homme de qui l'esprit à penser est porté  
Dessus les cieus des cieus vers ta divinité  
A servir, adorer, résonner et cognoistre,  
Juger pour le plus haut ce qui est au bas estre, etc.*

Le reste comme dans notre texte.

P. 305, v. 18. — Les six vers qui précèdent sont déjà ajoutés dans la seconde édition. Dans celle de 1616, il n'y avait que ces deux vers :

*Participer un jour : de vos sens le service  
Pour soy avec autruy a presté son office.*

P. 307, v. 17. — Ce vers et les quinze suivants sont une addition de notre ms.

P. 309, v. 14. — *Affrontez de vanies, d'avanies.*

P. 310, v. 30. — *Ante matarafde Kali...* L'exemplaire de la Biblioth. de l'Institut (prem. édit. de 1616) a ici une note anciennement écrite à la main, qui renvoie aux *Histoires admirables* (de Simon Goulart), t. I, fol. 42. On y trouve en effet le récit de résurrections d'ossements qui avaient lieu, près du Caire, tous les ans, le 25 mars. « Comme un témoin de ces scènes vouloit se saisir d'une teste chevelure d'enfant, un homme du Caire s'écria : *Kali, Kali, ante matarafde, c'est-à-dire laisse, laisse, tu ne sçais que c'est de cela!* »

P. 315, v. 19. — *En mire, en face, vis-à-vis.*

P. 320, v. 5. — *Ahan*, grand effort, lassitude. Onomatopée.

P. 323, v. 18 à 26. — Double inadvertance de l'auteur : quatre rimes féminines et quatre masculines à la suite.

P. 324, v. 7. — Ces dix vers ont été cités par d'Aubigné dans une de ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 61), où la citation est ainsi amenée : « Nous lisons en quelque escrit de ce temps une peinture de l'estat des damnez, auquel est apporté cette comparaison en ces termes :

*Or, de ce dur estat le point plus envieux... »*

Ce dernier mot *envieux* est ici substitué à *ennuyeux* de notre texte, et à *plus fascheux* des précédentes éditions.

P. 325, v. 8. — *Mansions*, demeures, séjours, *mansio*, manere.

P. 325, v. 14. — Encore deux vers que d'Aubigné s'est plu à citer dans ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 118), en amenant ainsi sa citation : « Or, voici le comble de joie et de liesse : c'est que cette félicité estant departie en diverses mansions, remplira chacun selon sa mesure, afin que chacun soit heureux parfaitement ; et pource que les bienfaits de Dieu sont sans borne et sans repentance de son costé, ses



grâces surpassent nos mesures : donc, au lieu de raser, il verse au comble jusques à ce que le boisseau en laisse aller la surabondance à la perfection de tous ; que, s'il y a du plus ou du moins, c'est pourtant le tout en tout, dont nous lisons en quelque lieu :

*Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne desvale,  
Pareille imparité en différence esgale.*

P. 327, v. 16. — *Fusils*, autrefois briquets en fer, à pierre et à détente, pour allumer l'amadou : d'où, pierre à fusil. — L'ancien *fusil*, à qui le nom en demeura si longtemps, n'était autre que le mousquet, où l'on avait remplacé la mèche primitive par le briquet à ressort, dit *fusil*. Lorsque le piston eut à son tour remplacé le fusil, on continua à dire improprement *fusil à piston* ; et ne dit-on pas encore aujourd'hui *fusil à aiguille*, *fusil Chassepot* ? Nous sommes pourtant loin du pauvre briquet qui seul pouvait motiver, dans l'origine, ce nom de *fusil* donné, par ellipse, au mousquet à pierre. Mais, en fait de langue, c'est l'usage, souvent irréléchi, qui fait loi : *Si volet usus*.

P. 327, v. 18. — *Storges*, affections, soucis, soins.

P. 328, v. 10. — *Le Man*, la manne.







## TABLE DES MATIÈRES

---

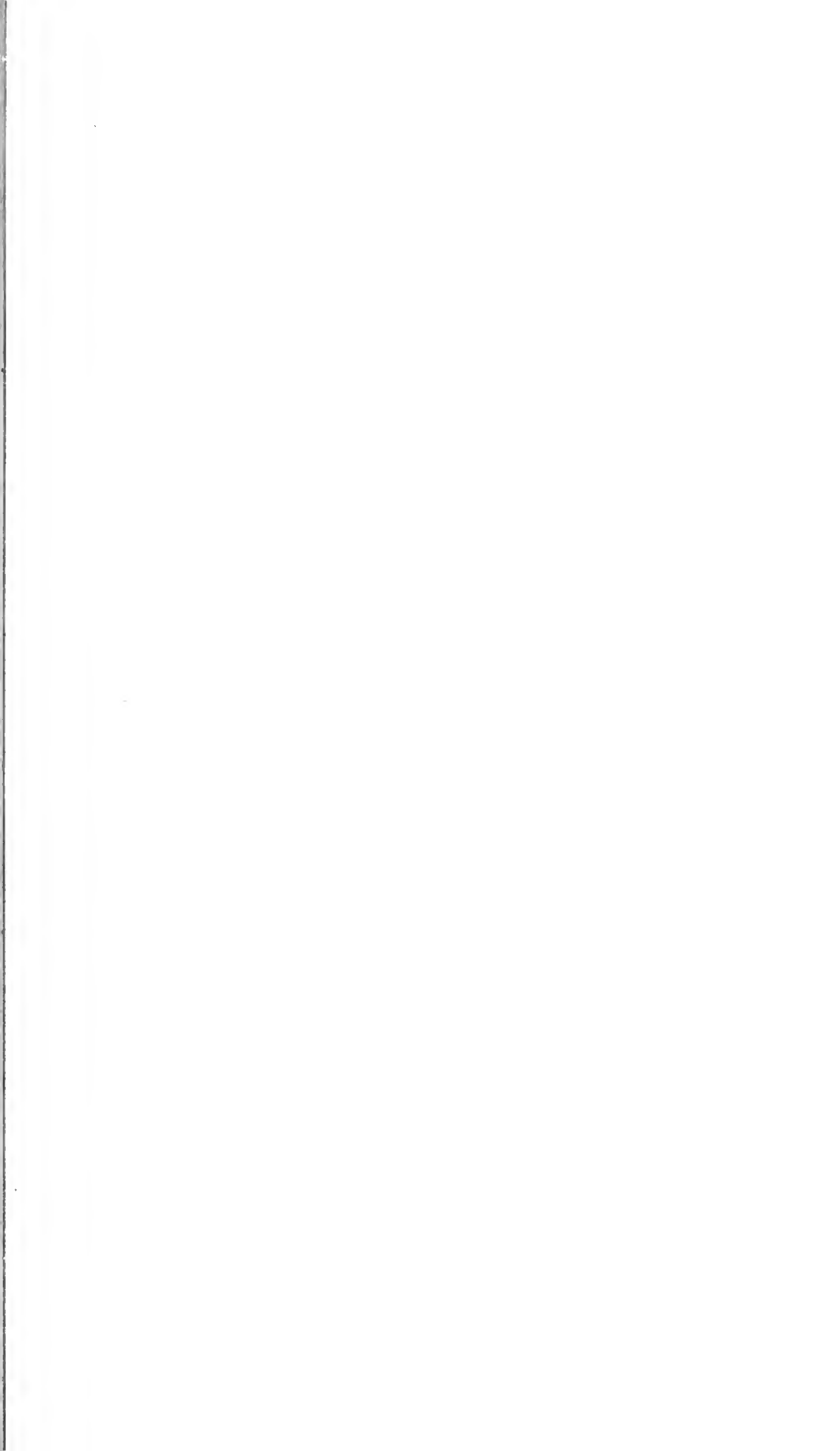
	Pages
Note sur cette édition . . . . .	v
Avant-propos . . . . .	vij
Sommaires des sept Livres des <i>Tragiques</i> . . . . .	xxix

---

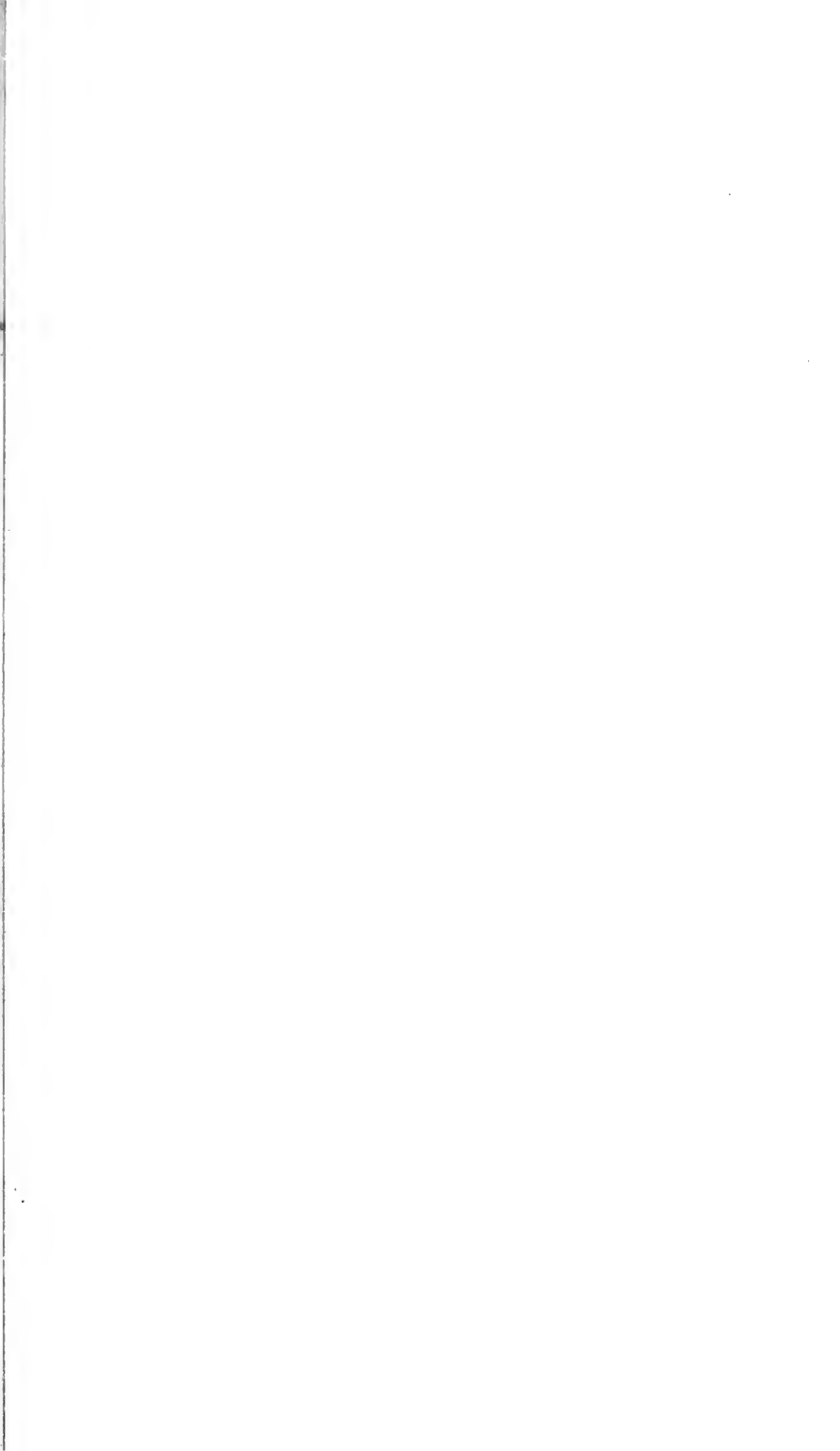
LES TRAGIQUES, donnez au public par le larcin de Prométhée. . . . .	1
Prométhée aux Lecteurs . . . . .	3
Deux Sonnets de Daniel Chamier, pour mettre au devant des livres des <i>Feux</i> et des <i>Jugements</i> . . . . .	12
Sonnet qu'une princesse écrivit à la fin des <i>Tragiques</i> . .	13
PRÉFACE. — L'Autheur à son Livre. . . . .	15
LIVRE I. — Misères . . . . .	31
LIVRE II. — Princes . . . . .	75
LIVRE III. — La Chambre dorée. . . . .	125
LIVRE IV. — Les Feux. . . . .	159
LIVRE V. — Les Fers. . . . .	205
LIVRE VI. — Vengeances. . . . .	255
LIVRE VII.— Jugement. . . . .	291

	Pages
ADDITIONS . . . . .	331
Interprétation des mots en blanc . . . . .	333
Mots à corriger . . . . .	334
APPENDICE. — Prométhée au Lecteur. . . . .	335
A la France délivrée. — Panégyrique du roi Henri IV <sup>e</sup> . .	336
L'Imprimeur au Lecteur . . . . .	338
—	
Notes bibliographiques et philologiques . . . . .	339









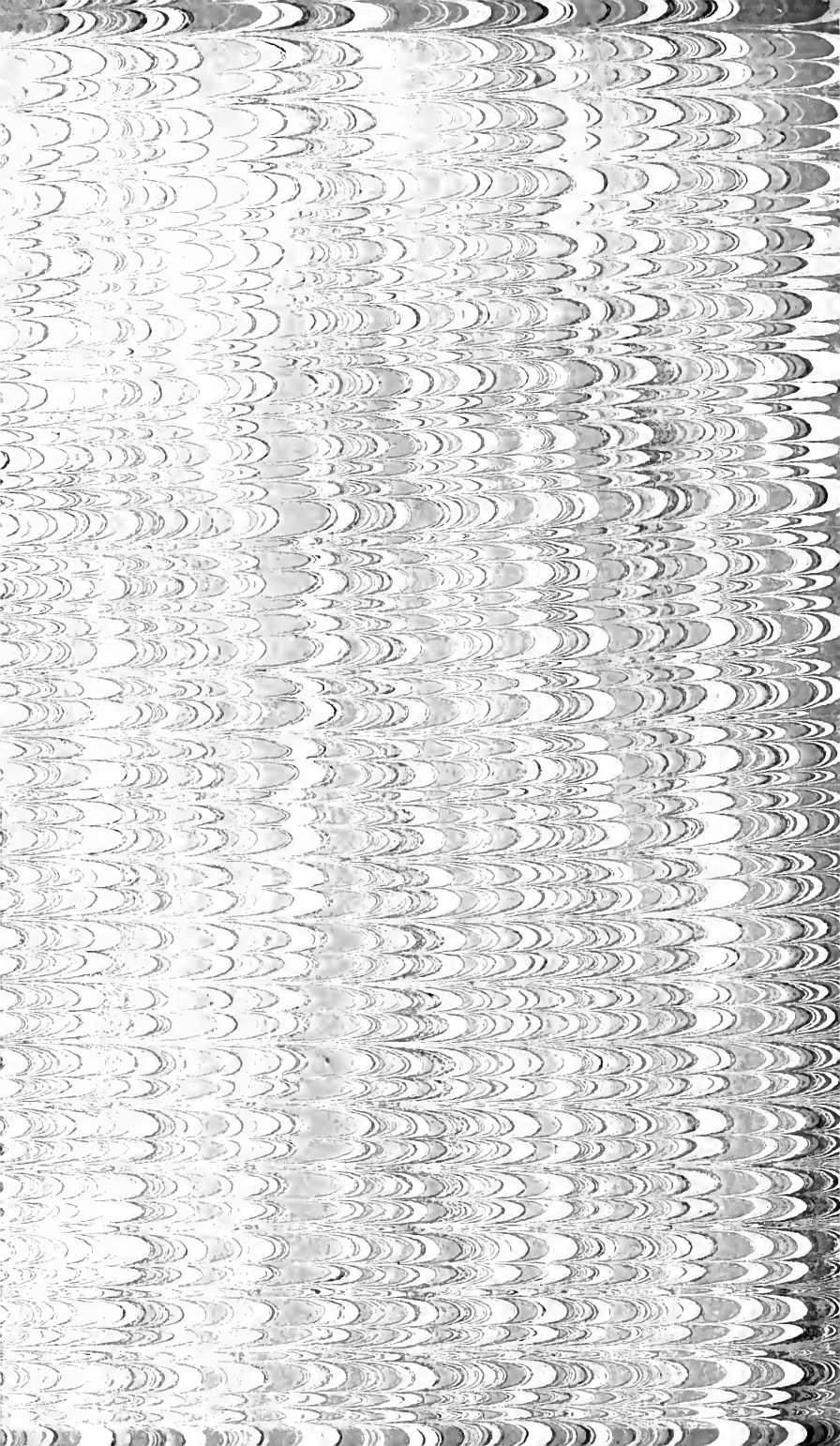








21



Pq  
1603  
A75  
1872

Aubigné, Theodore Agrippa d'  
Les tragiques Éd. nouv.

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

